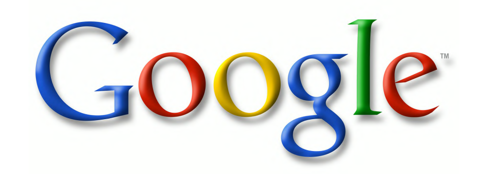
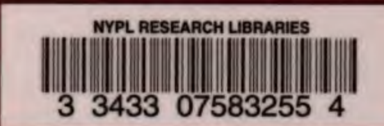








James Thomson

CRITIQUES

ET

PORTRAITS

LITTÉRAIRES,

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE.

I

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

1836.

Les divers morceaux dont se compose ce volume ont déjà été publiés séparément dans plusieurs revues ou recueils littéraires; mais on a pensé qu'en les réunissant ici on pourrait offrir aux personnes curieuses de ces sortes d'essais une lecture commode et qui ne serait pas trop décousue. Les quinze écrivains, tant philosophes que poètes, dont on a cherché successivement à interpréter l'œuvre et à faire ressortir le caractère, se trouvent, il est vrai, rassemblés un peu au hasard et ne se suivent pas selon un ordre historique ou rationnel; c'est la fantaisie et l'occasion surtout, qui, au fur et à mesure, dans l'existence involontairement dispersée de l'auteur, ont déterminé tel ou tel choix. Pourtant, on n'aura pas de peine à saisir dans les huit premiers articles qui ont

tous été écrits avant 1830, et qui forment comme une première série, une intention littéraire plus systématique, une investigation théorique sur divers points de l'art, beaucoup plus marquée que dans les suivans. Ceux-ci, à partir de *George Farcy*, ont avant tout une signification morale, et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée. Malgré cette diversité assez sensible de nuance qu'on croit pouvoir signaler entre les deux séries, il semble qu'il reste encore une espèce d'unité suffisante dans le procédé de peinture et d'analyse familière qui est appliqué à tous les personnages, aussi bien que dans le fonds de principes moraux et de sentimens auxquels on s'est constamment appuyé. C'en est assez peut-être pour que le lecteur arrive sans trop de secousse et par une suite de transitions naturelles, de l'article *Boileau*, où l'art et la facture poétique sont principalement en jeu, à l'article sur l'abbé de La Mennais, où

la question humaine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards, autant que l'auteur l'a pu et osé faire.

On a scrupuleusement revu chaque morceau et retouché certains détails inexacts ou incorrects.

Parmi les fautes qui ont échappé à l'impression, une ou deux sont assez fortes pour qu'on doive indiquer ici l'*errata* :

Page 19, ligne 12, premier mot, *lisez :* ce.
20, ligne ante-pénultième, *au lieu de :* l'oracle de la cour et des lettres d'alors, *lisez :* l'oracle de la cour et des lettrés d'alors.
21, ligne 4, *au lieu de :* pour être estimé de tout honnête homme et d'un mérite solide, *lisez :* pour être estimé de tous honnête homme et d'un mérite solide.
154, ligne 2, *au lieu de :* Othon et Sénécion, *jeunes voluptueux* qui le perdent, *lisez :* Othon et Sénécion, *jeunes voluptueux* qui perdent le prince.
237, ligne 12, *au lieu de :* tels sont, *lisez :* telles sont.
285, ligne 22, dernier mot, *lisez :* et.
356, ligne dernière, dernier mot, *lisez :* des.
515, ligne 2, *au lieu de :* participant à la vie, *lisez :* participant de la vie.
525, ligne 8, *au lieu de :* rien ne nous a été donné, *lisez :* rien ne vous a été donné.

BOILEAU.

Depuis plus d'un siècle que Boileau est mort, de longues et continuelles querelles se sont élevées à son sujet. Tandis que la postérité acceptait, avec des acclamations unanimes, la gloire des Corneille, des Molière, des Racine, des Lafontaine, on discutait sans cesse, on révisait avec une singulière rigueur les titres de Boileau au génie poétique; et il n'a guère tenu à Fontenelle, à d'Alembert, à Helvétius, à Condillac, à Marmontel, et par instans à Voltaire lui-même, que cette grande renommée classique ne fût entamée. On sait le motif de presque toutes les hostilités et les antipathies d'alors; c'est que Boileau n'était pas *sensible;* on invo-

quait là-dessus certaine anecdote, plus que suspecte, insérée à l'*Année littéraire* et reproduite par Helvétius; et comme au XVIIIe siècle le *sentiment* se mêlait à tout, à une description de Saint-Lambert, à un conte de Crébillon fils, ou à l'histoire philosophique des Deux-Indes, les belles dames, les philosophes et les géomètres avaient pris Boileau en grande aversion. Pourtant, malgré leurs épigrammes et leurs demi-sourires, sa renommée littéraire résista et se consolida de jour en jour. Le *poète du bon sens*, le *législateur de notre Parnasse* garda son rang suprême. Le mot de Voltaire, *ne disons pas de mal de Nicolas, cela porte malheur*, fit fortune et passa en proverbe; les idées positives du XVIIIe siècle et la philosophie Condillacienne, en triomphant, semblèrent marquer d'un sceau plus durable la renommée du plus sensé, du plus logique et du plus correct des poètes. Mais ce fut surtout, lorsqu'une école nouvelle s'éleva en littérature, lorsque certains esprits, bien peu nombreux d'abord, commencèrent de mettre en avant des théories inusitées et les appliquèrent dans des œuvres, ce fut alors qu'en haine des innova-

tions on revint de toutes parts à Boileau comme à un ancêtre illustre, et qu'on se rallia à son nom dans chaque mêlée. Les académies proposèrent à l'envi son éloge; les éditions de ses œuvres se multiplièrent; des commentateurs distingués, MM. Viollet-le-Duc, Amar, de Saint-Surin, l'environnèrent des richesses de leur goût et de leur érudition; M. Daunou en particulier, ce vénérable représentant de la littérature et de la philosophie du XVIIIe siècle, rangea autour de Boileau, avec une sorte de piété, tous les faits, tous les jugemens, toutes les apologies qui se rattachent à cette grande cause littéraire et philosophique. Mais, cette fois, tant et de si dignes efforts n'ont pas suffisamment protégé Boileau contre ces idées nouvelles, d'abord obscures et décriées, mais croissant et grandissant sous les clameurs. Ce ne sont plus en effet, comme au XVIIIe siècle, de piquantes épigrammes et des personnalités moqueuses; c'est une forte et sérieuse attaque contre les principes et le fond même de la poétique de Boileau; c'est un examen tout littéraire de ses inventions et de son style, un interrogatoire sévère sur les qualités de poète qui étaient ou

n'étaient pas en lui. Les épigrammes même ne sont plus ici de saison; on en a tant fait contre lui en ces derniers temps, qu'il devient presque de mauvais goût de les répéter. Nous n'aurons pas de peine à nous les interdire dans le petit nombre de pages que nous allons lui consacrer. Nous ne chercherons pas non plus à instruire un procès régulier et à prononcer des conclusions définitives. Ce sera assez pour nous de causer librement de Boileau avec nos lecteurs, de l'étudier dans son intimité, de l'envisager en détail selon notre point de vue et les idées de notre siècle, passant tour à tour de l'homme à l'auteur, du bourgeois d'Auteuil au poète de Louis-le-Grand, n'éludant pas à la rencontre les graves questions d'art et de style, les éclaircissant peut-être quelquefois sans prétendre jamais les résoudre. Il est bon à chaque époque littéraire nouvelle de repasser en son esprit et de revivifier les idées qui sont représentées par certains noms devenus sacramentels, dût-on n'y rien changer, à peu près comme à chaque nouveau règne on refrappe monnaie et on rajeunit l'effigie sans altérer le poids.

De nos jours, une haute et philosophique

méthode s'est introduite dans toutes les branches de l'histoire. Quand il s'agit de juger la vie, les actions, les écrits d'un homme célèbre, on commence par bien examiner et décrire l'époque qui précéda sa venue, la société qui le reçut dans son sein, le mouvement général imprimé aux esprits; on reconnaît et l'on dispose, par avance, la grande scène où le personnage doit jouer son rôle; et lorsqu'il intervient, tous les développemens de sa force, tous les obstacles, tous les contre-coups, sont prévus, expliqués, justifiés; et de ce spectacle harmonieux, il résulte par degrés dans l'âme du lecteur une satisfaction pacifique où se repose l'intelligence. Cette méthode ne triomphe jamais avec une évidence plus entière et plus éclatante que lorsqu'elle ressuscite les hommes d'état, les conquérans, les théologiens, les philosophes; mais quand elle s'applique aux poètes et aux artistes, qui sont souvent des gens de retraite et de solitude, les exceptions deviennent plus fréquentes, et il est besoin de prendre garde. Tandis que dans les ordres d'idées différens, en politique, en religion, en philosophie, chaque homme, chaque œuvre

tient son rang, et que tout fait bruit et nombre, le médiocre à côté du passable, et le passable à côté de l'excellent, dans l'art il n'y a que l'excellent qui compte; et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature, un caprice du ciel, un don de Dieu. Vous aurez fait de beaux et légitimes raisonnemens sur les races ou les époques prosaïques; mais il plaira à Dieu que Pindare sorte un jour de Béotie, ou qu'un autre jour André Chénier naisse et meure au XVIIIe siècle. Sans doute ces aptitudes singulières, ces facultés merveilleuses reçues en naissant se coordonnent toujours tôt ou tard avec le siècle dans lequel elles sont jetées et en subissent des inflexions durables. Mais pourtant ici l'initiative humaine est en première ligne et moins sujette aux causes générales; l'énergie individuelle modifie, et, pour ainsi dire, s'assimile les choses; et d'ailleurs, ne suffit-il pas à l'artiste, pour accomplir sa destinée, de se créer un asile obscur dans ce grand mouvement d'alentour, de trouver quelque part un coin oublié, où il puisse en paix tisser sa toile ou faire son miel? Il me semble donc que lorsqu'on parle d'un artiste et d'un poète, sur-

tout d'un poète qui ne représente pas toute une époque, il est mieux de ne pas compliquer dès l'abord son histoire d'un trop vaste appareil philosophique, de s'en tenir, en commençant, au caractère privé, aux liaisons domestiques, et de suivre l'individu de près dans sa destinée intérieure, sauf ensuite, quand on le connaîtra bien, à le traduire au grand jour, et à le confronter avec son siècle. C'est ce que nous ferons simplement pour Boileau

Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats (1636), comme il le dit lui-même dans sa dixième épître, Boileau passa son enfance et sa première jeunesse, rue de Harlay, dans une maison du temps d'Henri IV, et eut à loisir sous les yeux le spectacle de la vie bourgeoise et de la vie de palais. Il perdit sa mère en bas-âge, et comme la famille était nombreuse et son père très-occupé, le jeune enfant se trouva livré à lui-même, logé dans une guérite au grenier. Sa santé en souffrit, son talent d'observation dut y gagner; il remarquait tout, maladif et taciturne, et comme il n'avait pas la tournure d'esprit rêveuse, et que son jeune âge n'était pas environné de tendresse, il s'accoutuma de bonne

et du grotesque; déjà Villon et Regnier avaient fait jaillir une abondante poésie de ces mœurs bourgeoises, de cette vie de cité et de bazoche; mais Boileau avait une retenue dans sa moquerie, une sobriété dans son sourire, qui lui interdisait les débauches d'esprit de ses devanciers. Et puis, les mœurs avaient perdu en saillie depuis que la régularité d'Henri IV avait passé dessus: Louis XIV allait imposer le décorum. Quant à l'effet hautement poétique et religieux des monumens d'alentour sur une jeune vie commencée entre Notre Dame et la sainte Chapelle, comment y penser en ce temps-là? Le sens du moyen âge était complètement perdu; l'âme seul d'un Milton pouvait en retrouver quelque chose, et Boileau ne voyait guère dans une cathédrale que de gras chanoines et un lutrin. Aussi que sort-il tout-à-coup, et pour premier essai, de cette verve de vingt-quatre ans, de cette existence de poète si long-temps misérable et comprimée? Ce n'est ni la pieuse et sublime mélancolie du *Penseroso* s'égarant de nuit, tout en larmes, sous les cloîtres gothiques et les arceaux solitaires; ni une charge vigoureuse dans le ton de Regnier sur

les orgies nocturnes; les allées obscures et les escaliers en limaçon de la Cité; ni une douce et onctueuse poésie de famille et de coin du feu, comme en ont su faire Lafontaine et Ducis; c'est *Damon, ce grand auteur*, qui fait ses adieux à la ville, d'après Juvénal; c'est une autre satire sur les embarras des rues de Paris; c'est encore une raillerie fine et saine des mauvais rimeurs qui fourmillaient alors, et avaient usurpé une grande réputation à la ville et à la cour.

Nous venons de dire que le sens du moyen âge était déjà perdu depuis long-temps; il n'avait pas survécu en France au XVIe siècle; l'invasion grecque et romaine de la renaissance l'avait étouffé. Toutefois en attendant que cette grande et longue décadence du moyen âge fût menée à terme, ce qui n'arriva qu'à la fin du XVIIIe siècle, en attendant que l'ère véritablement moderne commençât pour la société et pour l'art en particulier, la France à peine reposée des agitations de la ligue et de la fronde, se créait lentement une littérature, une poésie, tardive sans doute et quelque peu artificielle, mais d'un mélange habilement fondu, origi-

nelle dans son imitation, et belle encore au déclin de la société dont elle décorait la ruine. Le drame mis à part, on peut considérer Malherbe et Boileau comme les auteurs officiels et en titre du mouvement poétique qui se produisit durant les deux derniers siècles, aux sommités et à la surface de la société française. Ils se distinguent tous les deux par une forte dose d'esprit critique et par une opposition sans pitié contre leurs devanciers immédiats. Malherbe est inexorable pour Ronsard, Desportes et leurs disciples, comme Boileau le fut pour Colletet, Ménage, Chapelain, Benserade et Scudery. Cette rigueur, surtout celle de Boileau, peut souvent s'appeler du nom d'équité; pourtant, même quand ils ont raison, Malherbe et Boileau ne l'ont jamais qu'à la manière un peu vulgaire du bon sens, c'est-à-dire sans portée, sans principes, avec des vues incomplètes, insuffisantes. Ce sont des médecins empiriques; ils s'attaquent à des vices réels mais extérieurs, à des symptômes d'une poésie déjà corrompue au fond; et pour la régénérer, ils ne remontent pas au cœur du mal. Parce que Ronsard et Desportes, Scudery et Chapelain leur parais-

sent détestables, ils en concluent qu'il n'y a de vrai goût, de poésie véritable que chez les anciens; ils négligent, ils ignorent, ils suppriment tout net les grands rénovateurs de l'art au moyen âge; ils en jugent à l'aveugle par quelques pointes de Pétrarque, par quelques concetti du Tasse auxquels s'étaient attachés les beaux esprits du temps d'Henri III et de Louis XIII. Et lorsque dans leurs idées de réforme, ils ont décidé de revenir à l'antiquité grecque et romaine, toujours fidèles à cette logique incomplète du bon sens qui n'ose pousser au bout des choses, ils se tiennent aux Romains de préférence aux Grecs; et le siècle d'Auguste leur présente au premier aspect le type absolu du beau. Au reste, ces incertitudes et ces inconséquences étaient inévitables en un siècle épisodique, sous un règne en quelque sorte accidentel, et qui ne plongeait profondément ni dans le passé ni dans l'avenir. Alors les arts, au lieu de vivre et de cohabiter au sein de la même sphère et d'être ramenés sans cesse au centre commun de leurs rayons, se tenaient isolés chacun à son extrémité et n'agissaient qu'à la surface. Perrault, Mansard,

Lulli, Lebrun, Boileau, Vauban, bien qu'ils eussent entre eux, dans la manière et le procédé, des traits généraux de ressemblance, ne s'entendaient nullement et ne sympathisaient pas, emprisonnés qu'ils étaient dans le technique et le métier. Aux époques vraiment *palingénésiques*, c'est tout le contraire; Phidias traduit Homère avec son ciseau; Michel-Ange commente le Dante avec son crayon; Châteaubriand comprend Bonaparte. Revenons à Boileau. Il eût été trop dur d'appliquer à lui seul des observations qui tombent sur tout son siècle, mais auxquelles il a nécessairement grande part en qualité de poète critique et de législateur littéraire.

C'est là en effet le rôle et la position que prend Boileau par ses premiers essais. Dès 1664, c'est-à-dire à l'âge de vingt-huit ans, nous le voyons intimement lié avec tout ce que la littérature du temps a de plus illustre, avec La Fontaine et Molière déjà célèbres, avec Racine dont il devient le guide et le conseiller. Les dîners de la rue du Vieux-Colombier s'arrangent pour chaque semaine, et Boileau y tient le dé de la critique. Il fréquente les meil-

leures compagnies, celles de M. de Larochefoucauld, de mesdames de Lafayette et de Sévigné, connaît les Vivone, les Pomponne, et partout ses décisions en matière de goût font loi. Présenté à la cour en 1669, il est nommé historiographe en 1677 ; à cette époque, par la publication de presque toutes ses satires et ses épîtres, de son Art Poétique et des quatre premiers chants du Lutrin, il avait atteint le plus haut degré de sa réputation.

Boileau avait quarante-un ans, lorsqu'il fut nommé historiographe ; on peut dire que sa carrière littéraire se termina à cet âge. En effet, durant les quinze années qui suivent, jusqu'en 1693, il ne publia que les deux derniers chants du Lutrin; et jusqu'à la fin de sa vie (1711), c'est-à-dire pendant dix-huit autres années, il ne fit plus que la satire *sur les Femmes*, *l'Ode à Namur*, les épîtres *à ses Vers*, *à Antoine*, et *sur l'Amour de Dieu*, les satires *sur l'Homme*, et *sur l'Equivoque*. Cherchons dans la vie privée de Boileau l'explication de ces irrégularités, et tirons-en quelques conséquences sur la qualité de son talent.

Pendant le temps de sa renommée croissante,

Boileau avait continué de loger chez son frère le greffier Jérôme. Cet intérieur devait être assez peu agréable au poète, car la femme de Jérôme était, à ce qu'il paraît, grondeuse et revêche. Mais les distractions du monde ne permettaient guère alors à Boileau de se ressentir des chicanes domestiques qui troublaient le ménage de son frère. En 1679, à la mort de Jérôme, il logea quelques années chez son neveu Dongois, aussi greffier; mais bientôt, après avoir fait en carrosse les campagnes de Flandre et d'Alsace, il put acheter avec les libéralités du roi une petite maison à Auteuil, et on l'y trouve installé dès 1687. Sa santé, d'ailleurs, toujours si délicate, s'était dérangée de nouveau; il éprouvait une extinction de voix et une surdité qui lui interdisaient le monde et la cour. C'est en suivant Boileau dans sa solitude d'Auteuil qu'on apprend à le mieux connaître; c'est en remarquant ce qu'il fit ou ne fit pas alors, durant près de trente ans, livré à lui-même, faible de corps, mais sain d'esprit, au milieu d'une campagne riante, qu'on peut juger avec plus de vérité et de certitude ses productions antérieures et assigner

les limites de ses facultés. Eh bien ! le dirons-nous? Chose étrange, inouïe! pendant ce long séjour aux champs, en proie aux infirmités du corps qui, laissant l'âme entière, la disposent à la tristesse et à la rêverie, pas un mot de conversation, pas une ligne de correspondance, pas un vers qui trahisse chez Boileau une émotion tendre, un sentiment naïf et vrai de la nature et de la campagne. Non, il n'est pas indispensable, pour provoquer en nous cette vive et profonde intelligence des choses naturelles, de s'en aller bien loin, au-delà des mers, parcourant les contrées aimées du soleil et la patrie des citronniers, se balançant tout le soir dans une gondole, à Venise ou à Baia, aux pieds d'une Elvire ou d'une Guiccioli. Non, bien moins suffit : voyez Horace, comme il s'accommode, pour rêver, d'un petit champ, d'une petite source d'eau vive, et d'un peu de bois au-dessus, *et paulùm sylvæ super his foret;* voyez Lafontaine, comme il aime s'asseoir et s'oublier de longues heures sous un chêne; comme il entend à merveille les bois, les eaux, les prés, les garennes et les lapins broutant le thym et la rosée, les fermes avec leurs fumées,

leurs colombiers et leurs basses-cours. Et le bon Ducis, qui demeura lui-même à Auteuil, comme il aime aussi et comme il peint les petits fonds rians et les revers de côteaux! « J'ai fait » une lieue ce matin, écrit-il à l'un de ses amis, » dans les plaines de bruyères, et quelquefois » entre des buissons qui sont couverts de fleurs » et qui chantent. » Rien de tout cela chez Boileau. Que fait-il donc à Auteuil? Il y soigne sa santé, il y traite ses amis Rapin, Bourdaloue, Bouhours; il y joue aux quilles; il y cause, après boire, nouvelles de cour, académie, abbé Cottin, Charpentier ou Perrault, comme Nicole causait théologie sous les admirables ombrages de Port-Royal; il écrit à Racine de vouloir bien le rappeler au souvenir du roi et de Mme de Maintenon; il lui annonce qu'il compose une ode, qu'il *y hasarde des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau;* les jours de verve, il rêve et récite aux échos de ses bois cette terrible Ode à Namur. Ce qu'il fait de mieux, c'est assurément une ingénieuse épître *à Antoine*; encore ce bon jardinier y est-il transformé en *gouverneur* du jardin; il ne *plante* pas, mais

dirige l'if et le chèvrefeuil, et *exerce* sur les espaliers *l'art de la Quintinie;* il y avait même à Auteuil du Versailles. Cependant Boileau vieillit, ses infirmités augmentent, ses amis meurent: Lafontaine et Racine lui sont enlevés. Disons, à la louange de l'homme bon dont en ce moment nous jugeons le talent avec une attention sévère, disons qu'il fut sensible à l'amitié plus qu'à toute autre affection. Dans une lettre, datée de 1695 et adressée à M. de Maucroix au sujet de la mort de Lafontaine, on lit ce passage, le seul touchant, peut-être, que présente la correspondance de Boileau: « Il me » semble, Monsieur, que voilà une longue let» tre. Mais quoi! le loisir que je me suis trouvé » aujourd'hui à Auteuil m'a comme transporté à » Reims, où je me suis imaginé que je vous entre» tenais dans votre jardin, et que je vous re» voyais encore comme autrefois, avec tous ces » chers amis que nous avons perdus, et qui ont » disparu *velut somnium surgentis.* » Aux infirmités de l'âge se joignirent encore un procès désagréable à soutenir, et le sentiment des malheurs publics. Boileau, depuis la mort de Racine, ne remit pas les pieds à Versailles; il

jugeait tristement les choses et les hommes; et même, en matière de goût, la décadence lui paraissait si rapide, qu'il allait jusqu'à regretter le temps des Bonnecorse et des Pradon. Ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'il vendit sur ses derniers jours sa maison d'Auteuil et qu'il vint mourir, en 1711, au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Lenoir, son confesseur. La vieillesse du poète-historiographe ne fut pas moins triste et morose que celle du monarque. . . . . .

On doit maintenant, ce nous semble, comprendre notre opinion sur Boileau. Ce n'est pas du tout un poète, si l'on réserve ce titre aux êtres fortement doués d'imagination et d'âme : son *Lutrin* toutefois nous révèle un talent capable d'invention, et surtout des beautés pittoresques de détail. Boileau, selon nous, est un esprit sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie ; religieux observateur du vrai goût; bon écrivain en vers; d'une correction savante, d'un enjouement ingénieux; l'oracle de la cour et des lettres d'alors; tel qu'il fallait pour plaire à la fois à M. Patru et à M. de Bussy, à M. d'Aguesseau

et à madame de Sévigné, à M. Arnaud et à madame de Maintenon, pour imposer aux jeunes courtisans, pour agréer aux vieux, pour être estimé de tout honnête homme et d'un mérite solide. C'est le *poète-auteur*, sachant converser et vivre, mais véridique, irascible à l'idée du faux, prenant feu pour le juste, et arrivant quelquefois par sentiment d'équité littéraire à une sorte d'attendrissement moral et de rayonnement lumineux, comme dans son Épître à Racine. Celui-ci représente très-bien le côté tendre et voluptueux de Louis XIV et de sa cour; Boileau en représente non moins parfaitement la gravité soutenue, le bon sens probe relevé de noblesse, l'ordre décent. La littérature et la poétique de Boileau sont merveilleusement d'accord avec la religion, la philosophie, l'économie politique, la stratégie et tous les arts du temps: c'est le même mélange de sens droit et d'insuffisance, de vues provisoirement justes, mais peu décisives. Il réforma les vers, mais comme Colbert les finances, comme Pussort le code, avec des idées de détail. Racine lui écrivait du camp près de Namur: « La vérité est » que notre tranchée est quelque chose de pro-

» digieux, embrassant à la fois plusieurs mon-
» tagnes et plusieurs vallées avec une infinité
» de tours et de retours, autant presque qu'il
» y a de rues à Paris. » Boileau répondait d'Auteuil, en parlant de la Satire des Femmes qui l'occupait alors : « C'est un ouvrage qui me tue
» par la multitude des transitions, qui sont, à
» mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de
» la poésie. » Boileau faisait le vers à la Vauban; les transitions valent les circonvallations; la grande guerre n'était pas encore inventée. Son Épitre sur le passage du Rhin est tout-à-fait un tableau de Van der Meulen. On a appelé Boileau le janséniste de notre poésie; *janséniste* est un peu fort, *gallican* serait plus vrai. En effet, la théorie poétique de Boileau ressemble souvent à la théorie religieuse des évêques de 1682; sage en application, peu conséquente aux principes. C'est surtout dans la querelle des anciens et des modernes et dans la polémique avec Perrault, que se trahit cette infirmité propre à la logique du sens commun. Perrault avait reproché à Homère une multitude de mots bas, et *les mots bas*, selon Longin et Boileau, *sont autant de marques honteuses qui*

flétrissent l'expression. Jaloux de défendre Homère, Boileau, au lieu d'accueillir bravement la critique de Perrault et d'en décorer son poète à titre d'éloge, au lieu d'oser admettre que la cour d'Agamemnon n'était pas tenue à la même étiquette de langage que celle de Louis-le-Grand, Boileau se rejette sur ce que Longin, qui reproche des termes bas à plusieurs auteurs et à Hérodote en particulier, ne parle pas d'Homère : preuve évidente que les œuvres de ce poète ne renferment point un seul terme bas, et que toutes ses expressions sont nobles. Mais voilà que, dans un petit traité, Denis d'Halicarnasse, pour montrer que la beauté du style consiste principalement dans l'arrangement des mots, a cité l'endroit de l'Odyssée où, à l'arrivée de Télémaque, les chiens d'Eumée n'aboient pas et remuent la queue; sur quoi le rhéteur ajoute que c'est bien ici l'arrangement et non le choix des mots qui fait l'agrément; car, dit-il, la plupart des mots employés sont *très-vils* et *très-bas*. Racine lit, un jour, cette observation de Denis d'Halicarnasse, et vite il la communique à Boileau qui niait les termes soi-disant bas, reprochés par Perrault

à Homère : « J'ai fait réflexion, lui écrit Racine, » qu'au lieu de dire que le mot d'*âne* est en » grec un mot très-noble, vous pourriez vous » contenter de dire que c'est un mot qui n'a » rien de bas, et qui est comme celui de cerf, » de cheval, de brebis, etc. Ce *très-noble* me » paraît un peu trop fort. » C'est là qu'en étaient ces grands hommes en fait de théorie et de critique littéraire. Un autre jour, il y eut devant Louis XIV une vive discussion à propos de l'expression *rebrousser chemin*, que le roi désapprouvait comme basse, et que condamnaient à l'envi tous les courtisans et Racine le premier. Boileau seul, conseillé de son bon sens, osa défendre l'expression; mais il la défendit bien moins comme nette et franche en elle-même, que comme reçue dans le style noble et poli, depuis que Vaugelas et d'Ablancourt l'avaient employée.

Si de la théorie poétique de Boileau nous passons à l'application qu'il en fait en écrivant, il ne nous faudra, pour le juger, que pousser sur ce point l'idée générale tant de fois énoncée dans cet article. Le style de Boileau, en effet, est sensé, soutenu, élégant et grave; mais cette

gravité va quelquefois jusqu'à la pesanteur, cette élégance jusqu'à la fatigue, ce bon sens jusqu'à la vulgarité. Boileau, l'un des premiers et plus instamment que tout autre, introduisit dans les vers la manie des périphrases, dont nous avons vu sous Delille le grotesque triomphe; car, quel misérable progrès de versification, comme dit M. Émile Deschamps, qu'un logogryphe en huit alexandrins, dont le mot est *chien-dent* ou *carotte?* « Je me souviens, écrit » Boileau à M. de Maucroix, que M. de Lafon» taine m'a dit plus d'une fois que les deux vers » de mes ouvrages, qu'il estimait davantage, » c'était ceux où je loue le roi d'avoir établi la » manufacture des points de France à la place » des points de Venise. Les voici; c'est dans la » première épître à Sa Majesté:

» Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
» Que payait à leur art le luxe de nos villes. »

Assurément Lafontaine était bien humble de préférer ces vers de Boileau à tous les autres; à ce prix, les siens propres, si francs et si naïfs d'expression, n'eussent guère rien valu. « Croi» riez-vous, dit encore Boileau dans la même

» lettre en parlant de sa dixième épître, croi-
» riez-vous qu'un des endroits où tous ceux à
» qui je l'ai récitée se récrient le plus, c'est un
» endroit qui ne dit autre chose sinon qu'au-
» jourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne
» dois plus prétendre à l'approbation publique.
» Cela est dit en quatre vers, que je veux bien
» vous écrire ici, afin que vous me mandiez si
» vous les approuvez :

» Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
» Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
» A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
» Onze lustres complets surchargés de deux ans.

» Il me semble que la perruque est assez heu-
» reusement frondée dans ces vers. » Cela rap-
pelle cette autre hardiesse avec laquelle, dans
l'Ode à Namur, Boileau parle de *la plume blanche que le roi a sur son chapeau* [1]. En gé-

[1] « Il ne s'est jamais vanté, comme il est dit dans le Bolœana,
» d'avoir le premier parlé en vers de notre artillerie, et son dernier
» commentateur prend une peine fort inutile en rappelant plusieurs
» vers d'anciens poètes pour prouver le contraire. La gloire d'avoir
» parlé le premier du fusil et du canon n'est pas grande. Il se vantait
» d'en avoir le premier parlé poétiquement, et par de nobles péri-
» phrases. »

(RACINE fils. — *Mémoires sur la vie de son père.*)

néral, Boileau, en écrivant, attachait trop de prix aux petites choses; sa théorie du style, celle de Racine lui-même, n'était guère supérieure aux idées que professait le bon Rollin. « On ne m'a pas fort accablé d'éloges sur le » sonnet de ma parente, écrit Boileau à Brossette; cependant, Monsieur, oserais-je vous » dire que c'est une des choses de ma façon » dont je m'applaudis le plus, et que je ne crois » pas avoir rien dit de plus gracieux que :

» A ses jeux innocens enfant associé,

» et

» Rompit de ses beaux jours le fil trop délié,

» et

» Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

» C'est à vous à en juger. » Nous estimons ces vers fort bons, sans doute, mais non pas si merveilleux que Boileau semble le croire. Dans une lettre à Brossette, on lit encore ce curieux passage : « L'autre objection que vous me faites » est sur ce vers de ma Poétique :

» De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens.

» Vous croyez que

» Du Styx, de l'Achéron peindre les noirs torrens,

» serait mieux? Permettez-moi de vous dire

tendu rien inventer; que nous avons seulement voulu rafraîchir en notre esprit les idées que le nom de Boileau réveille; remettre ce célèbre personnage en place, dans son siècle, avec ses mérites et ses imperfections, et revoir sans préjugés, de près à la fois et à distance, le correct, l'élégant, l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrégé.

******

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentimens, la grâce, le piquant, la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là, avec les réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu

qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du XVIIe siècle, notre civilisation, et partant notre langue et notre littérature n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux, et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux-esprits étaient déjà de mode; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la Reine-Mère et Mazarin, que, tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet et des antichambres du jeune

roi, sortirent, comme par miracle, trois esprits excellens, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière, Lafontaine et madame de Sévigné appartiennent à une génération littéraire, qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leurs génies et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question

beaucoup de jugemens rédigés, il y a quelque vingt ans, par les professeurs d'Athénée; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. Lafontaine et madame de Sévigné, sur une scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, Lafontaine plus rapproché de la nature, madame de Sévigné plus mêlée à la société; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain. Nous n'avons en ce moment à parler que de madame de Sévigné; il semble qu'on ait tout dit sur elle; les détails en effet sont à peu près

épuisés; mais nous croyons qu'elle a été jusqu'ici envisagée trop isolément, comme on avait fait long-temps pour Lafontaine, avec lequel elle a tant de ressemblance. Aujourd'hui qu'en s'éloignant de nous, la société, dont elle représente la face la plus brillante, se dessine nettement à nos yeux dans son ensemble, il est plus aisé, en même temps que cela devient plus nécessaire, d'assigner à madame de Sévigné son rang, son importance et ses rapports. C'est sans doute faute d'avoir fait ces remarques et de s'être rendu compte de la différence des temps, que plusieurs esprits distingués de nos jours paraissent assez portés à juger avec autant de légèreté que de rigueur un des plus délicieux génies qui aient existé. Nous serions heureux si cet article aidait à dissiper quelques-unes de ces préventions injustes.

On a beaucoup flétri les excès de la *Régence*; mais avant la régence de Philippe d'Orléans, il y en eut une autre, non moins dissolue, non moins licencieuse, et plus atroce encore par la cruauté qui s'y mêlait; espèce de transition hideuse entre les débordemens d'Henri III et ceux de Louis XV. Les mauvaises mœurs de la

Ligue, qui avaient couvé sous Henri IV et Richelieu, se réveillèrent, n'étant plus comprimées. La débauche alors était tout aussi monstrueuse qu'elle avait été au temps des *mignons*, ou qu'elle fut plus tard au temps des *roués;* mais ce qui rapproche cette époque du XVIe siècle et la distingue du XVIIIe, c'est surtout l'assassinat, l'empoisonnement, ces habitudes italiennes dues aux Médicis; c'est la fureur insensée des duels, héritage des guerres civiles. Telle apparaît au lecteur impartial la régence d'Anne d'Autriche; tel est le fond ténébreux et sanglant sur lequel se dessina, un beau matin, la Fronde, qu'on est convenu d'appeler *une plaisanterie à main armée.* La conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit, semble fabuleuse, et l'on aurait besoin de croire que les historiens les ont calomniées. Mais, comme un excès amène toujours son contraire, le petit nombre de celles qui échappèrent à la corruption se jetèrent dans la métaphysique sentimentale et se firent *précieuses;* de là l'hôtel de Rambouillet. Ce fut l'asile des bonnes mœurs au sein de la haute société. Quant au bon goût, il y trouva son

compte à la longue, puisque madame de Sévigné en sortit.

Mademoiselle Marie de Rabutin-Chantal, née en 1626, était fille du baron de Chantal, duelliste effréné, qui, un jour de Pâques, quitta la sainte table pour aller servir de second au fameux comte de Bouteville. Elevée par son oncle, le bon abbé de Coulanges, elle avait de bonne heure reçu une instruction solide, et appris, sous les soins de Chapelain et de Ménage, le latin, l'italien et l'espagnol. A dix-huit ans, elle avait épousé le marquis de Sévigné, assez peu digne d'elle, et qui, après l'avoir beaucoup négligée, fut tué dans un duel, en 1651. Madame de Sévigné, libre à cet âge, avec un fils et une fille, ne songea pas à se remarier. Elle aimait à la folie ses enfans, surtout sa fille; les autres passions lui restèrent toujours inconnues. C'était une blonde rieuse, nullement sensuelle, fort enjouée et badine; les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même, dans ses *paupières bigarrées*. Elle se fit *précieuse*; elle alla dans le monde, aimée, recherchée, courtisée, semant autour d'elle des

passions malheureuses auxquelles elle ne prenait pas trop garde, et conservant généreusement pour amis ceux même dont elle ne voulait pas pour amans. Son cousin Bussy, son maître Ménage, le prince de Conti, frère du grand Condé, le surintendant Fouquet, perdirent leurs soupirs auprès d'elle; mais elle demeura inviolablement fidèle à ce dernier dans sa disgrâce, et, quand elle raconte le procès du surintendant à M. de Pomponne, il faut voir avec quel attendrissement elle parle de *notre cher malheureux*. Jeune encore et belle sans prétention, elle s'était mise dans le monde sur le pied d'aimer sa fille, et ne voulait d'autre bonheur que celui de la produire et de la voir briller. Mademoiselle de Sévigné figurait, dès 1663, dans les brillans ballets de Versailles, et le poète officiel, qui tenait alors à la cour la place que Racine et Boileau prirent à partir de 1672, Benserade, fit plus d'un madrigal en l'honneur de cette *bergère* et de cette *nymphe*, qu'une mère idolâtre appelait *la plus jolie fille de France*. En 1669, M. de Grignan l'obtint en mariage, et, seize mois après, il l'emmena en Provence, où il commandait comme lieutenant-général, durant l'absence

de M. de Vendôme. Désormais séparée de sa fille, qu'elle ne revit plus qu'inégalement après des intervalles toujours longs, Mme de Sévigné chercha une consolation à ses ennuis dans une correspondance de tous les instans, qui dura jusqu'à sa mort (en 1695), et qui comprend l'espace de vingt-sept années, sauf les lacunes qui tiennent aux réunions passagères de la mère et de la fille. Avant cette séparation de 1671, on n'a de madame de Sévigné qu'un assez petit nombre de lettres adressées à son cousin Bussy, et d'autres à M. de Pomponne sur le procès de Fouquet. Ce n'est donc qu'à dater de cette époque que l'on sait parfaitement sa vie privée, ses habitudes, ses lectures, et jusqu'aux moindres mouvemens de la société où elle vit et dont elle est l'âme.

Et d'abord, dès les premières pages de cette correspondance, nous nous trouvons dans un tout autre monde que celui de la Fronde et de la Régence; nous reconnaissons que ce qu'on appelle la société française est enfin constitué. Sans doute (et, au défaut des nombreux mémoires du temps, les anecdotes racontées par madame de Sévigné elle-même en feraient foi), sans doute d'horribles désordres, des orgies

grossières se transmettent encore parmi cette jeune noblesse à laquelle Louis XIV impose pour prix de sa faveur la dignité, la politesse et l'élégance; sans doute, sous cette superficie brillante et cette dorure de carrousel, il y a bien assez de vices pour déborder de nouveau en une autre régence, surtout quand le bigotisme d'une fin de règne les aura fait fermenter. Mais au moins les convenances sont observées; l'opinion commence à flétrir ce qui est ignoble et crapuleux. De plus, en même temps que le désordre et la brutalité ont perdu en scandale, la décence et le bel esprit ont gagné en simplicité. La qualification de *précieuse* a passé de mode; on se souvient encore, en souriant, de l'avoir été, mais on ne l'est plus. On ne disserte point, comme autrefois, à perte de vue, sur le sonnet de Job ou d'Uranie, sur la carte de *Tendre*, ou sur le caractère du *Romain;* mais on *cause;* on cause nouvelles de cour, souvenirs du siège de Paris ou de la guerre de Guyenne; M. le Cardinal de Retz raconte ses voyages, M. de la Rochefoucauld moralise, madame de Lafayette fait des réflexions de cœur, et madame de Sévigné les interrompt tous pour citer un mot

de sa fille, une espièglerie de son fils, une distraction du bon d'Hacqueville ou de M. de Brancas. Nous avons peine, en 1829, avec nos habitudes d'occupations positives, à nous représenter fidèlement cette vie de loisir et de causerie. Le monde va si vîte de nos jours, et tant de choses sont tour à tour amenées sur la scène que nous n'avons pas trop de tous nos instans pour les regarder et les saisir. Les journées pour nous se passent en études, les soirées en discussions sérieuses; de conversations à l'amiable, de causeries, peu ou point. La noble société de nos jours, qui a conservé le plus de ces habitudes oisives des deux derniers siècles, semble ne l'avoir pu qu'à la condition de rester étrangère aux mœurs et aux idées d'à-présent. A l'époque dont nous parlons, loin d'être un obstacle à suivre le mouvement littéraire, religieux ou politique, ce genre de vie était le plus propre à l'observer; il suffisait de regarder quelquefois du coin de l'œil et sans bouger de sa chaise, et puis l'on pouvait, le reste du temps, vaquer à ses goûts et à ses amis. La conversation d'ailleurs n'était pas encore devenue, comme au XVIIIe siècle, dans les salons ou-

verts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention; on n'y visait pas nécessairement au trait; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y était pas de rigueur. Mais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'étaient, comme dit madame de Sévigné, des conversations *infinies* : « Après le dîner, écrit-elle quelque part » à sa fille, nous allâmes causer dans les plus » agréables bois du monde; nous y fûmes jus» qu'à six heures dans plusieurs sortes de con» versations si bonnes, si tendres, si aimables, » si obligeantes et pour vous et pour moi, que » j'en suis pénétrée. » Au milieu de ce mouvement de société si facile et si simple, si capricieux et si gracieusement animé, une visite, une lettre reçue, insignifiante au fond, était un évènement auquel on prenait plaisir, et dont on se faisait part avec empressement. Les plus petites choses tiraient du prix de la manière et de la forme; c'était de l'art que sans s'en apercevoir et négligemment l'on mettait jusque dans la vie. Qu'on se rappelle la visite de madame de Chaulnes aux *Rochers*. On a beaucoup dit que madame de Sévigné soignait cu-

rieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux; le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume, et le plus de choses qu'elle peut; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il faut un peu entre » amis laisser trotter les plumes comme elles » veulent: la mienne a toujours la bride sur le » cou. » Mais il y a des jours où elle a plus de temps et où elle se sent davantage en humeur; alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle compose à peu près autant que Lafontaine pour une de ses fables: ainsi, la lettre à Bussy sur le mariage de Mademoiselle; ainsi la lettre à M. de Coulanges sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas voulu *faner*. Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art, et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisances, faisaient bruit dans la société, et chacun désirait les lire. « Je ne veux pas ou» blier ce qui m'est arrivé ce matin, écrit ma» dame de Coulanges à son amie; on m'a dit: » Madame, voilà un laquais de madame de

» Thianges; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voi-
» ci ce qu'il avait à me dire : Madame, c'est de
» la part de madame de Thianges, qui vous prie
» de lui envoyer la lettre du *cheval* de mada-
» me de Sévigné et celle de la *prairie*. J'ai dit
» au laquais que je les porterais à sa maî-
» tresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres
» font tout le bruit qu'elles méritent, comme
» vous voyez; il est certain qu'elles sont déli-
» cieuses, et vous êtes comme vos lettres. » Les correspondances avaient donc alors, comme les conversations, une grande importance; mais on ne les composait ni les unes ni les autres; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme. Madame de Sévigné loue continuellement sa fille sur ses lettres : « Vous avez des pensées et des tirades incom-
» parables. » Et elle raconte qu'elle en lit *par-ci par-là* certains endroits choisis aux gens qui en sont dignes; « quelquefois j'en donne aussi
» une petite part à madame de Villars, mais
» elle s'attache aux tendresses, et les larmes
» lui en viennent aux yeux. »

Si on a contesté à madame de Sévigné la naïveté de ses lettres, on ne lui a pas moins contes-

té la sincérité de son amour pour sa fille, et en cela on a encore oublié le temps où elle vivait, et combien dans cette vie de luxe et de désœuvrement les passions peuvent ressembler à des fantaisies, de même que les manies y deviennent souvent des passions. Elle idolâtrait sa fille et s'était de bonne heure établie dans le monde sur ce pied là. Arnauld d'Andilly l'appelait à cet égard une *jolie païenne*. L'éloignement n'avait fait qu'exalter sa tendresse; elle n'avait guère autre chose à quoi penser; les questions, les complimêns de tous ceux qu'elle voyait la ramenaient là-dessus; cette chère et presque unique affection de son cœur avait fini par être à la longue pour elle une contenance, dont elle avait besoin comme d'un éventail. D'ailleurs madame de Sévigné était parfaitement sincère, ouverte, et ennemie des faux semblans; c'est même à elle qu'on doit de dire une personne *vraie*; elle a inventé cette expression pour sa fille. Quand on a bien analysé et retourné en cent façons cet inépuisable amour de mère, on en revient à l'avis et à l'explication de M. de Pomponne: « Il paraît que madame de Sévigné aime passionnément madame de Grignan? Savez-vous

» le dessous des cartes? Voulez-vous que je » vous le dise? *C'est qu'elle l'aime passionné-» ment.* » Ce serait en vérité se montrer bien ingrat, que de chicaner madame de Sévigné sur cette innocente et légitime passion, à laquelle on est redevable de suivre pas à pas la femme la plus spirituelle, durant vingt-sept années de la plus aimable époque de la plus aimable société française.

Lafontaine, peintre des champs et des animaux, n'ignorait pas du tout la société, et l'a souvent retracée avec finesse et malice. Madame de Sévigné à son tour aimait beaucoup les champs; elle allait faire de longs séjours à Livry chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des *Rochers* en Bretagne; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et a peint la nature. On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste, elle a lu de bonne heure *l'Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener *aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion*, à passer deux heures seule avec les *Hamadryades*; ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingé-

nieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor Fido* et de *l'Aminta*: « *Bella cosa far » niente*, dit un de mes arbres; l'autre lui ré» pond, *amor odit inertes*; on ne sait auquel » entendre. » Et ailleurs : « Pour nos sentences, » elles ne sont point défigurées; je les visite » souvent; elles sont même augmentées, et deux » arbres voisins disent quelquefois les deux » contraires : *La lontananza ogni gran piaga » salda*, et *Piaga d'amor non si sana mai.* Il » y en a cinq ou six dans cette contrariété. » Ces réminiscences un peu fades de pastorales et de romans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : « Je suis venue ici (*à Livry*) achever » les beaux jours, et dire adieu aux feuilles; » elles sont encore toutes aux arbres, elles » n'ont fait que changer de couleur; au lieu » d'être vertes, elles sont aurores, et de tant de » sortes d'aurore que cela compose un brocart » d'or riche et magnifique, que nous voulons » trouver plus beau que du vert, quand ce ne » serait que pour changer. » Et quand elle est aux Rochers : « Je serais fort heureuse dans ces

» bois, si j'avais une feuille qui chantât : Ah !
» la jolie chose qu'une feuille qui chante ! »
Et comme elle nous peint encore le *triomphe du mois de mai*, quand *le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts*; comme elle nous fait sentir et presque toucher *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids*! Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives et ces *sylvains* dépossédés; Ronsard n'a pas mieux déploré la chûte de la forêt de Gastine, ni M. de Châteaubriand celle des bois paternels.

Parce qu'on la voit souvent d'une humeur enjouée et folâtre, on aurait tort de juger madame de Sévigné frivole ou peu sensible. Elle était sérieuse, même triste, surtout pendant les séjours qu'elle faisait à la campagne, et la rêverie tint une grande place dans sa vie. Seulement il est besoin de s'entendre; elle ne rêvait pas sous ses longues avenues épaisses et sombres, dans le goût de Delphine ou comme l'amante d'Oswald; cette rêverie-là n'était pas

inventée encore; il a fallu 93, pour que madame de Staël écrivît son admirable livre de l'*Influence des Passions sur le Bonheur*. Jusque-là, rêver, c'était une chose plus facile, plus simple, plus individuelle, et dont pourtant on se rendait moins compte: c'était penser à sa fille absente en Provence, à son fils qui était *en Candie* ou à l'armée du roi, à ses amis éloignés ou morts; c'était dire: « Pour ma vie, » vous la connaissez: on la passe avec cinq ou » six amies dont la société plaît, et à mille » devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas » une petite affaire. Mais, ce qui me fâche, » c'est qu'en ne faisant rien, les jours se pas» sent, et notre pauvre vie est composée de » ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je » trouve cela bien mauvais ». La religion précise et régulière, qui gouvernait la vie, contribuait beaucoup alors à tempérer ce libertinage de sensibilité et d'imagination qui, depuis, n'a plus connu de frein. Madame de Sévigné se défiait avec soin de ces pensées sur lesquelles il faut *glisser;* elle veut expressément que la morale soit chrétienne, et raille plus d'une fois sa fille d'être entichée de Cartésianisme. Quant à elle,

au milieu des accidens de ce monde, elle incline la tête, et se réfugie dans une sorte de fatalisme providentiel, que ses liaisons avec Port-Royal et ses lectures de Nicole et de Saint-Augustin lui avaient inspiré. Ce caractère religieux et résigné augmenta chez elle avec l'âge, sans altérer en rien la sérénité de son humeur; il communique souvent à son langage quelque chose de plus fortement sensé et d'une tendresse plus grave. Il y a surtout une lettre à M. de Coulanges sur la mort du ministre Louvois, où elle s'élève jusqu'à la sublimité de Bossuet, comme, en d'autres temps et en d'autres endroits, elle avait atteint au comique de Molière.

M. de Saint-Surin, dans ses excellens travaux sur madame de Sévigné, n'a perdu aucune occasion de l'opposer à madame de Staël et de lui donner l'avantage sur cette femme célèbre. Nous croyons aussi qu'il y a intérêt et profit dans ce rapprochement, mais ce ne doit être au détriment de l'une ni de l'autre. Madame de Staël représente toute une société nouvelle, madame de Sévigné une société évanouie; de là des différences prodigieuses, qu'on

serait tenté d'abord d'expliquer uniquement par la tournure différente des esprits et des natures. Cependant, et sans prétendre nier cette profonde dissemblance originelle entre deux âmes, dont l'une n'a connu que l'amour maternel, et dont l'autre a ressenti toutes les passions, jusqu'aux plus généreuses et aux plus viriles, on trouve en elles, en y regardant de près, bien des faiblesses, bien des qualités communes, dont le développement divers n'a tenu qu'à la diversité des temps. Quel naturel plein de légèreté grâcieuse, quelles pages éblouissantes de pur esprit dans madame de Staël, quand le sentiment ne vient pas à la traverse, et qu'elle laisse sommeiller sa philosophie et sa politique! Et madame de Sévigné, est-ce donc qu'il ne lui arrive jamais de philosopher et de disserter? A quoi lui servirait-il autrement de faire son ordinaire des *Essais de morale*, du *Socrate chrétien* et de Saint Augustin? car cette femme, qu'on a traitée de frivole, lisait tout et lisait bien; cela donne, disait-elle, les *pâles couleurs* à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures. Elle lisait Rabelais et l'histoire des *Variations*, Montaigne et Pascal, la Cléopâtre et

Quintilien, Saint-Jean Chrysostôme et Tacite, et Virgile, non pas *travesti*, mais *dans toute la majesté du latin et l'italien*. Quand il pleuvait, elle lisait des *in-folio* en *douze jours*. Pendant les carêmes, elle se faisait une joie d'aller *en Bourdaloue*. Sa conduite envers Fouquet dans la disgrâce donne à penser de quel dévoûment elle eût été capable en des jours de révolution. Si elle se montre un peu vaine et glorieuse, quand le roi danse un moment avec elle, ou quand il lui adresse un compliment à Saint-Cyr après *Esther*, quelle autre de son sexe eût été plus philosophe en sa place? Madame de Staël elle-même ne s'est-elle pas mise en frais, dit-on, pour arracher un mot et un coup d'œil au conquérant de l'Égypte et de l'Italie? Certes, une femme qui, mêlée dès sa jeunesse aux Ménage, aux Godeau, aux Benserade, se garantit, par la seule force de son bon sens, de leurs pointes et de leurs fadeurs; qui esquive, comme en se jouant, la prétention plus raffinée et plus séduisante des Saint-Evremond et des Bussy; une femme qui, amie, admiratrice de mademoiselle de Scudery et de madame de Maintenon, se tient à égale distance des senti-

mens romanesques de l'une et de la réserve un peu mesquine de l'autre; qui, liée avec Port-Royal et nourrie des ouvrages de ces *Messieurs*, n'en prise pas moins Montaigne, n'en cite pas moins Rabelais, et ne veut d'autre inscription à ce qu'elle appelle *son couvent* que *sainte liberté*, ou *fais ce que voudras*, comme à l'Abbaye de Thélème; une telle femme a beau folâtrer, s'ébattre, *glisser sur les pensées*, et prendre volontiers les choses par le côté familier et divertissant, elle fait preuve d'une énergie profonde et d'une originalité d'esprit bien rare.

Il est une seule circonstance où l'on ne peut s'empêcher de regretter que madame de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes moqueuses et légères; où l'on se refuse absolument à entrer dans son badinage, et où, après en avoir recherché toutes les raisons atténuantes, on a peine encore à le lui pardonner; c'est lorsqu'elle raconte si gaîment à sa fille la révolte des paysans Bas-Bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent. Tant qu'elle se borne à rire des *États*, des gentilshommes campagnards et de leurs galas étourdissans,

et de leur enthousiasme à tout voter *entre midi et une heure*, et de toutes les autres folies du *prochain* de Bretagne après dîner, cela est bien, cela est d'une solide et légitime plaisanterie, cela rappelle en certains endroits la touche de Molière. Mais, du moment qu'il y a eu de petites *tranchées* en Bretagne et à Rennes une *colique pierreuse*, c'est-à-dire que le gouverneur, M. de Chaulnes, voulant dissiper le peuple par sa présence, a été repoussé chez lui à coups de pierres; du moment que M. de Forbin arrive avec six mille hommes de troupes contre les mutins, et que ces pauvres diables, du plus loin qu'ils aperçoivent les troupes royales, se débandent par les champs, se jettent à genoux, en criant *meâ culpâ* (car c'est le seul mot de français qu'ils sachent); quand, pour châtier Rennes, on transfère son parlement à Vannes, qu'on prend *à l'aventure* vingt-cinq *ou* trente hommes pour les pendre, qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue, femmes accouchées, vieillards, enfans, avec défense de les recueillir, sous peine de mort; quand on roue, qu'on écartelle, et qu'à force d'avoir écartelé et roué l'on se relâche, et qu'on

pend: au milieu de ces horreurs exercées contre des innocens ou de pauvres égarés, on souffre de voir madame de Sévigné se jouer presque comme à l'ordinaire; on lui voudrait une indignation brûlante, amère, généreuse; surtout on voudrait effacer de ses lettres des lignes comme celles-ci : « Les mutins de Rennes se » sont sauvés il y a long-temps; ainsi les bons » pâtiront pour les méchans; mais je trouve » tout fort bon, pourvu que les quatre mille » hommes de guerre qui sont à Rennes, sous » messieurs de Forbin et de Vins, ne m'empê» chent point de me promener dans mes bois, » qui sont d'une hauteur et d'une beauté mer» veilleuse »; et ailleurs : « On a pris soixante » bourgeois; on commence demain à pendre. » Cette province est un bel exemple pour les » autres, et surtout de respecter les gouverneurs » et les gouvernantes, de ne leur point dire d'in» jures et de ne point jeter de pierres dans leur » jardin »; et enfin : « Vous me parlez bien » plaisamment de nos misères; nous ne sommes » plus si roués; un en huit jours seulement » pour entretenir la justice : la *penderie* me » paraît maintenant un rafraîchissement ». Le

duc de Chaulnes, qui a provoqué toutes ces vengeances, parce qu'on a jeté des pierres dans son jardin et qu'on lui a dit mille injures dont la plus douce et la plus familière était *gros cochon*, ne baisse pas pour cela d'un cran dans l'amitié de madame de Sévigné; il reste toujours pour elle et pour madame de Grignan *notre bon duc* à tour de bras : bien plus, lorsqu'il est nommé ambassadeur à Rome et qu'il part du pays, il laisse toute la Bretagne *en tristesse*. Certes, il y aurait là matière à bien des réflexions sur les mœurs et la civilisation du grand siècle; nos lecteurs y suppléeront sans peine. Nous regretterons seulement qu'en cette occasion le cœur de madame de Sévigné ne se soit pas davantage élevé au-dessus des préjugés de son temps. Elle en était digne; car sa bonté égalait sa beauté et sa grâce. Il lui arrive quelquefois de recommander des galériens à M. de Vivonne ou à M. de Grignan. Le plus intéressant de ses protégés est assurément un gentilhomme de Provence, dont le nom n'a pas été conservé : « Ce pauvre garçon, dit-» elle, était attaché à M. Fouquet : il a été » convaincu d'avoir servi à faire tenir à ma-

» dame Fouquet une lettre de son mari; sur » cela il a été condamné aux galères pour cinq » ans; c'est une chose un peu extrordinaire. » Vous savez que c'est un des plus honnêtes » garçons qu'on puisse voir, et propre aux ga- » lères comme à prendre la lune avec les dents.»

Le style de madame de Sévigné a été si souvent et si spirituellement jugé, analysé, admiré, qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver un éloge à la fois nouveau et convenable à lui appliquer; et d'autre part, nous ne nous sentons disposés nullement à rajeunir le lieu commun par des chicanes et des critiques. Une seule observation générale nous suffira : c'est qu'on peut rattacher les grands et beaux styles du siècle de Louis XIV à deux procédés différens, à deux manières opposées. Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé, dans l'enfantement duquel on arrive de la pensée à l'expression, lentement, par degrés, à force de tâtonnemens et de ratures. C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion ; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier, qu'on le polisse et le repolisse sans cesse; il se vante

d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie; Fléchier fut moins heureux dans sa prose. Mais à côté de ce genre d'écrire, toujours un peu uniforme et académique, il en est un autre, bien autrement libre, capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talens et des génies. Montaigne et Régnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers mémoires, œuvre de quelques *après-disnées*: c'est le style large, lâché, abondant, qui suit davantage le courant des idées; un style de première venue, et *prime-sautier*, pour parler comme Montaigne lui-même; c'est celui de Lafontaine et de Molière; celui de Fénélon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de madame de Sévigné. Cette dernière y excelle: elle laisse *trotter* sa plume *la bride sur le cou*, et, chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, comparaisons, images, et l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés. Elle s'est placée ainsi, sans le vouloir ni s'en douter, au premier rang des écrivains de notre langue.

« Le seul art dont j'oserais soupçonner ma-
» dame de Sévigné, dit madame Necker, c'est
» d'employer souvent des termes généraux, et
» par conséquent un peu vagues, qu'elle fait
» ressembler, par la façon dont elle les lace,
» à ces robes flottantes dont une main habile
» change la forme à son gré. » La comparaison est ingénieuse; mais il ne faut pas voir un artifice d'auteur dans cette manière commune à l'époque. Avant de s'ajuster exactement aux différentes espèces d'idées, le langage est jeté à l'entour avec une ampleur qui lui donne l'aisance et une grâce singulière. Quand une fois le siècle d'analyse a passé sur la langue et l'a travaillée, découpée à son usage, le charme indéfinissable est perdu; c'est à vouloir alors y revenir qu'il y a réellement de l'artifice.

Et maintenant, si dans tout ce qui précède nous paraissons à quelques esprits difficiles avoir poussé bien loin l'admiration pour madame de Sévigné, qu'ils nous permettent de leur adresser une question: l'avez-vous lue? Et nous entendons par lire, non point parcourir au hasard un choix de ses lettres, non point s'attacher aux deux ou trois qui jouissent d'une

renommée classique, au mariage de Mademoiselle, à la mort de Vatel, de M. de Turenne, de M. de Longueville; mais entrer et cheminer pas à pas dans les dix volumes de lettres (et c'est surtout l'édition de MM. de Monmerqué et de Saint-Surin que nous conseillons), mais tout suivre, tout *dévider*, comme elle dit; faire pour elle enfin comme pour *Clarisse Harlowe*, quand on a quinze jours de loisir et de pluie à la campagne. Après cette épreuve fort peu terrible, qu'on s'en prenne à notre admiration, si on en a le courage, et si toutefois l'on s'en souvient encore.

******

PIERRE CORNEILLE.

En fait de critique et d'histoire littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus récréante, plus délectable, et à la fois plus féconde en enseignemens de toute espèce, que les biographies bien faites des grands hommes; non pas ces biographies minces et sèches, ces notices exiguës et précieuses, où l'écrivain a la pensée de briller, et dont chaque paragraphe est effilé en épigramme; mais de larges, copieuses, et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres: entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects

divers; le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû faire; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour, dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres, fond véritable sur lequel ils ont pied, d'où ils partent pour s'élever quelque temps, et où ils retombent sans cesse. Les Allemands et les Anglais, avec leur caractère complexe d'analyse et de poésie, s'entendent et se plaisent fort à ces excellens livres. Walter Scott déclare pour son compte qu'il ne sait point de plus intéressant ouvrage en toute la littérature anglaise que l'histoire du docteur Johnson par Boswell. En France, nous commençons aussi à estimer et à réclamer ces sortes d'études. De nos jours, les grands hommes dans les lettres, quand bien même, par leurs mémoires ou leurs confessions poétiques, ils seraient moins empressés d'aller au-devant des révélations personnelles, pourraient encore mourir, fort certains de ne point manquer après eux de démonstrateurs, d'analystes et de biographes. Il n'en a pas été

toujours ainsi; et lorsque nous venons à nous enquérir de la vie, surtout de l'enfance et des débuts de nos grands écrivains et poètes du XVIIe siècle, c'est à grand'peine que nous découvrons quelques traditions peu authentiques, quelques anecdotes douteuses, dispersées dans les *Ana*. La littérature et la poésie d'alors étaient peu personnelles; les auteurs n'entretenaient guère le public de leurs propres sentimens ni de leurs propres affaires; les biographes s'étaient imaginé, je ne sais pourquoi, que l'histoire d'un écrivain était tout entière dans ses écrits, et leur critique superficielle ne poussait pas jusqu'à l'homme au fond du poète. D'ailleurs, comme en ce temps les réputations étaient lentes à se faire, et qu'on n'arrivait que tard à la célébrité, ce n'était que bien plus tard encore, et dans la vieillesse du grand homme, que quelque admirateur empressé de son génie, un Brossette, un Monchesnay, s'avisait de penser à sa biographie; ou encore cet historien était quelque parent pieux et dévoué, mais trop jeune pour avoir bien connu la jeunesse de son auteur, comme Fontenelle pour Corneille, et Louis Racine pour son père. De là,

dans l'histoire de Corneille par son neveu, dans celle de Racine par son fils, mille ignorances, mille inexactitudes qui sautent aux yeux, et en particulier une légèreté courante sur les premières années littéraires, qui sont pourtant les plus décisives.

Lorsqu'on ne commence à connaître un grand homme que dans le fort de sa gloire, on ne s'imagine pas qu'il ait jamais pu s'en passer; et la chose nous paraît si simple que souvent on ne s'inquiète pas le moins du monde comment cela est advenu; de même que, lorsqu'on le connaît dès l'abord et avant son éclat, on ne soupçonne pas d'ordinaire ce qu'il devra être un jour; on vit auprès de lui sans songer à le regarder, et l'on néglige sur son compte ce qu'il importerait le plus d'en savoir. Les grands hommes eux-mêmes contribuent souvent à fortifier cette double illusion par leur façon d'agir; jeunes, inconnus, obscurs, ils s'effacent, se taisent, éludent l'attention et n'affectent aucun rang, parce qu'ils n'en veulent qu'un, et que, pour y mettre la main, le temps n'est pas mûr encore; plus tard, salués de tous et glorieux, ils rejettent dans l'ombre leurs

commencemens, d'ordinaire rudes et amers; ils ne racontent pas volontiers leur propre formation, pas plus que le Nil n'étale ses sources. Or cependant, le point essentiel dans une vie de grand écrivain, de grand poète, est celui-ci : saisir, embrasser et analyser tout l'homme au moment où, par un concours plus ou moins lent ou facile, son génie, son éducation et les circonstances, se sont accordés de telle sorte, qu'il ait enfanté son premier chef-d'œuvre. Si vous comprenez le poète à ce moment critique, si vous dénouez ce nœud auquel tout en lui se liera désormais; si vous trouvez, pour ainsi dire, la clé de cet anneau mystérieux, moitié de fer, moitié de diamant, qui rattache sa seconde existence, radieuse, éblouissante et solennelle, à son existence première, obscure, refoulée, solitaire, et dont plus d'une fois il voudrait dévorer la mémoire; alors on peut dire de vous que vous possédez à fond et que vous savez votre poète; vous avez franchi avec lui les régions ténébreuses, comme Dante avec Virgile; vous êtes dignes de l'accompagner sans fatigue et comme de plain-pied à travers ses autres merveilles. De *René* au dernier ou-

vrage de M. de Châteaubriand, des premières *Méditations* à tout ce que pourra créer jamais M. de Lamartine, d'*Andromaque* à *Athalie*, du *Cid* à *Nicomède*, l'initiation est facile : on tient à la main le fil conducteur, il ne s'agit plus que de le dérouler. C'est un beau moment pour le critique comme pour le poète que celui où l'un et l'autre peuvent, chacun dans un juste sens, s'écrier avec cet ancien: *Je l'ai trouvé*. Le poète trouve la région où son génie peut vivre et se déployer désormais ; le critique trouve l'instinct et la loi de ce génie. Si le statuaire, qui est aussi à sa façon un magnifique biographe, et qui fixe en marbre aux yeux l'idée du poète, pouvait toujours choisir l'instant où le poète se ressemble le plus à lui-même, nul doute qu'il ne le saisît au jour et à l'heure où le premier rayon de gloire vient illuminer ce front puissant et sombre. A cette époque unique dans la vie, le génie, qui, depuis quelque temps adulte et viril, habitait avec inquiétude, avec tristesse, en sa conscience, et qui avait peine à s'empêcher d'éclater, est tout d'un coup tiré de lui-même au bruit des acclamations, et s'épanouit à l'aurore d'un triomphe.

Avec les années, il deviendra peut-être plus calme, plus reposé, plus mûr; mais aussi, il perdra en naïveté d'expression, et se fera un voile qu'on devra percer pour arriver à lui: la fraîcheur du sentiment intime se sera effacée de son front; l'âme prendra garde de s'y trahir; une contenance plus étudiée ou du moins plus machinale aura remplacé la première attitude si libre et si vive. Or, ce que le statuaire ferait s'il le pouvait, le critique biographe, qui a sous la main toute la vie et tous les instans de son auteur, doit à plus forte raison le faire; il doit réaliser par son analyse sagace et pénétrante ce que l'artiste figurerait divinement sous forme de symbole. La statue une fois debout, le type une fois découvert et exprimé, il n'aura plus qu'à le reproduire avec de légères modifications dans les développemens successifs de la vie du poète, comme en une série de bas-reliefs. Je ne sais si toute cette théorie, mi-partie poétique et mi-partie critique, est fort claire; mais je la crois fort vraie, et tant que les biographes des grands poètes ne l'auront pas présente à l'esprit, ils feront des livres utiles, exacts, estimables, sans doute, mais

non des œuvres de haute critique et d'art; ils rassembleront des anecdotes, détermineront des dates, exposeront des querelles littéraires: ce sera l'affaire du lecteur d'en faire jaillir le sens et d'y souffler la vie; ils seront des chroniqueurs, non des statuaires; ils tiendront les registres du temple, et ne seront pas les prêtres du Dieu.

Cela posé, nous nous garderons d'en faire une sévère application à l'ouvrage plein de recherches et de faits que vient de publier M. Taschereau sur Pierre Corneille[1]. Dans cette histoire, aussi bien que dans celle de Molière, M. Taschereau a eu pour but de recueillir et de lier tout ce qui nous est resté de traditions sur la vie de ces illustres auteurs, de fixer la chronologie de leurs pièces, et de raconter les débats dont elles furent l'occasion et le sujet. Il renonce assez volontiers à la prétention littéraire de juger les œuvres, de caractériser le talent, et s'en tient d'ordinaire là-dessus aux conclusions que le temps et le goût ont consacrées. Quand les faits sont clairsemés

[1] Ce morceau a été écrit à l'occasion de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Pierre Corneille*, par M. Jules Taschereau.

ou manquent, ce qui arrive quelquefois, il ne s'efforce point d'y suppléer par les suppositions circonspectes et les inductions légitimes d'une critique sagement conjecturale; mais il passe outre, et s'empresse d'arriver à des faits nouveaux; de là chez lui des intervalles et des lacunes que l'esprit du lecteur est involontairement provoqué à combler. Les vies complètes, poétiques, pittoresques, *vivantes* en un mot, de Corneille et de Molière, restent à faire; mais à M. Taschereau appartient l'honneur solide d'en avoir, avec une scrupuleuse érudition, amassé, préparé, numéroté en quelque sorte, les matériaux long-temps épars. Pour nous, dans le petit nombre d'idées que nous essaierons d'avancer sur Corneille, nous confessons devoir beaucoup au travail de son biographe; c'est bien souvent la lecture de son livre qui nous les a suggérées.

L'état général de la littérature au moment où un nouvel auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa

part, et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. Or, quand Corneille, né en 1606, parvint à l'âge où la poésie et le théâtre durent commencer à l'occuper, vers 1624, à voir les choses en gros, d'un peu loin, et comme il les vit d'abord du fond de sa province, trois grands noms de poètes, aujourd'hui fort inégalement célèbres, lui apparurent avant tous les autres, savoir : Ronsard, Malherbe et Théophile. Ronsard, mort depuis long-temps, mais encore en possession d'une renommée immense, et représentant la poésie du siècle expiré ; Malherbe vivant, mais déjà vieux, ouvrant la poésie du nouveau siècle, et placé à côté de Ronsard par ceux qui ne regardaient pas de si près aux détails des querelles littéraires ; Théophile enfin, jeune, aventureux, ardent, et par l'éclat de ses débuts semblant promettre d'égaler ses devanciers dans un prochain avenir. Quant au théâtre, il était occupé depuis vingt ans par un seul homme, Alexandre Hardy, auteur de troupe, qui ne signait même pas ses pièces sur l'affiche, tant il était notoirement *le poète dramatique* par excellence. Sa dictature allait cesser, il est vrai ; Théophile, par sa tragédie

de *Pyrame et Thisbé*, y avait déjà porté coup; Mairet, Rotrou, Scudéry, étaient près d'arriver à la scène. Mais toutes ces réputations à peine naissantes, qui faisaient l'entretien précieux des ruelles à la mode, cette foule de beaux-esprits de second et de troisième ordre, qui fourmillaient autour de Malherbe, au-dessous de Maynard et de Racan, étaient perdus pour le jeune Corneille, qui vivait à Rouen, et de là n'entendait que les grands éclats de la rumeur publique. Ronsard, Malherbe, Théophile et Hardy, composaient donc à peu près sa littérature moderne. Élevé d'ailleurs au collége des jésuites, il y avait puisé une connaissance suffisante de l'antiquité; mais les études du barreau, auquel on le destinait, et qui le menèrent jusqu'à sa vingt-et-unième année, en 1627, durent retarder le développement de ses goûts poétiques. Pourtant il devint amoureux; et, sans admettre ici l'anecdote invraisemblable racontée par Fontenelle, et surtout sa conclusion spirituellement ridicule[1], que c'est à cet amour qu'on doit le grand Corneille, il est certain, de l'aveu même de notre auteur, que cette première passion lui donna l'éveil, et lui apprit à

rimer. Il ne nous semble même pas impossible que quelque circonstance particulière de son aventure l'ait excité à composer *Mélite*, quoiqu'on ait peine à voir quel rôle il y pourrait jouer. L'objet de sa passion était, à ce qu'on rapporte, une demoiselle de Rouen, qui devint madame Du Pont en épousant un maître des comptes de cette ville. Parfaitement belle et spirituelle, connue de Corneille depuis l'enfance, il ne paraît pas qu'elle ait jamais répondu à son amour respectueux autrement que par une indulgente amitié. Elle recevait ses vers, lui en demandait quelquefois, mais le génie croissant du poète se contenait mal dans les madrigaux, les sonnets et les pièces galantes par lesquels il avait commencé. Il s'y trouvait *en prison*, et sentait que *pour produire il avait besoin de la clé des champs*: *Cent vers lui coûtaient moins*, disait-il, *que deux mots de chanson*. Le théâtre le tentait; les conseils de sa dame contribuèrent sans doute à l'y encourager. Il fit *Mélite*, qu'il envoya au vieux dramaturge Hardy. Celui-ci la trouva *une assez jolie farce*, et le jeune avocat de vingt-trois ans partit de Rouen pour Paris, en

1629, pour assister au succès de sa pièce.

Le fait principal de ces premières années de la vie de Corneille est sans contredit sa passion, et le caractère original de l'homme s'y révèle déjà. Simple, candide, embarrassé et timide en paroles; assez gauche, mais fort sincère et respectueux en amour, Corneille adore une femme auprès de laquelle il échoue, et qui, après lui avoir donné quelque espoir, en épouse un autre. Il nous parle lui-même d'un *malheur qui a rompu le cours de leurs affections*; mais le mauvais succès ne l'aigrit pas contre *sa belle inhumaine*, comme il l'appelle :

Je me trouve toujours en état de l'aimer;
Je me sens tout ému quand je l'entends nommer;
. . . .
. . . .
Et, toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée.
Aussi n'aimé-je rien; et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Ce n'est que quinze ans après, que ce triste et doux souvenir, gardien de sa jeunesse, s'affaiblit assez chez lui pour lui permettre d'épouser une autre femme; et alors il commence une vie

bourgeoise et de ménage, dont nul écart ne le distraira au milieu des licences du monde comique auquel il se trouve forcément mêlé. Je ne sais si je m'abuse; mais je crois déjà voir en cette nature sensible, résignée et sobre, une naïveté attendrissante qui me rappelle le bon Ducis et ses amours, une vertueuse gaucherie pleine de droiture et de candeur comme je l'aime dans le vicaire de Wakefield; et je me plais d'autant plus à y voir, ou, si l'on veut, à y rêver tout cela, que j'aperçois le génie là-dessous, et qu'il s'agit du grand Corneille.

Depuis 1629, époque où Corneille vint pour la première fois à Paris, jusqu'en 1636 où il fit représenter le *Cid*, il acheva réellement son éducation littéraire, qui n'avait été qu'ébauchée en province. Il se mit en relation avec les beaux esprits et les poètes du temps, surtout avec ceux de son âge, Mairet, Scudéry, Rotrou: il apprit ce qu'il avait ignoré jusque-là, que Ronsard était un peu passé de mode, et que Malherbe, mort depuis un an, l'avait détrôné dans l'opinion; que Théophile ne remplissait pas toutes les espérances qu'il avait d'abord fait concevoir; que le théâtre s'enno-

blissait et s'épurait par les soins du cardinal-duc; que Hardy n'en était plus à beaucoup près l'unique soutien, et qu'à son grand déplaisir une troupe de jeunes rivaux le jugeaient assez lestement et se disputaient son héritage. Corneille apprit surtout qu'il y avait des règles dont il ne s'était pas douté à Rouen, et qui agitaient vivement les cervelles à Paris : de rester durant les cinq actes au même lieu ou d'en sortir, d'être ou de n'être pas dans les vingt-quatre heures, etc. Les savans et les réguliers faisaient à ce sujet la guerre aux déréglés et aux ignorans. Mairet tenait pour; Claveret se déclarait contre; Rotrou s'en souciait peu; Scudery en discourait emphatiquement. Dans les diverses pièces qu'il composa en cet espace de cinq années, Corneille s'attacha à connaître à fond les habitudes du théâtre et à consulter le goût du public : nous n'essaierons pas de le suivre dans ces tâtonnemens. Il fut vite agréé de la ville et de la cour; le cardinal le remarqua et se l'attacha comme un des cinq auteurs; ses camarades le chérissaient et l'exaltaient à l'envi. Mais il contracta en particulier avec Rotrou une de ces amitiés si rares dans les

lettres, et que nul esprit de rivalité ne put jamais refroidir. Moins âgé que Corneille, Rotrou l'avait pourtant précédé au théâtre, et, au début, l'avait aidé de quelques conseils. Corneille s'en montra reconnaissant au point de donner à son jeune ami le nom touchant de *père*; et certes, s'il nous fallait indiquer dans cette période de sa vie le trait le plus caractéristique de son génie et de son âme, nous dirions que ce fut cette amitié tendrement filiale pour l'honnête Rotrou, comme dans la période précédente ç'avait été son pur et respectueux amour pour la femme dont nous avons parlé. Il y avait là-dedans, selon nous, plus de présage de grandeur sublime que dans *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du palais*, *la Suivante*, *la Place royale*, *l'Illusion* et pour le moins autant que dans *Médée*.

Cependant Corneille faisait de fréquentes excursions à Rouen. Dans l'un de ses voyages, il visita un M. de Châlons, ancien secrétaire des commandemens de la reine-mère, qui s'y était retiré dans sa vieillesse. « Monsieur, lui » dit le vieillard, après les premières félicita» tions, le genre de comique que vous embras-

»sez ne peut vous procurer qu'une gloire pas-»sagère. Vous trouverez dans les Espagnols »des sujets qui, traités dans notre goût par des »mains comme les vôtres, produiraient de »grands effets. Apprenez leur langue, elle est »aisée; je m'offre de vous montrer ce que j'en »sais, et, jusqu'à ce que vous soyez en état de »lire par vous-même, de vous traduire quel-»ques endroits de Guillen de Castro.» Ce fut une bonne fortune pour Corneille que cette rencontre; et, dès qu'il eut mis le pied sur cette noble poésie d'Espagne, il s'y sentit à l'aise comme en une patrie. Génie loyal, plein d'honneur et de moralité, marchant la tête haute, il devait se prendre d'une affection soudaine et profonde pour les héros chevaleresques de cette brave nation. Son impétueuse chaleur de cœur, sa sincérité d'enfant, son dévoûment inviolable en amitié, sa mélancolique résignation en amour, sa religion du devoir, son caractère tout en dehors, naïvement grave et sentencieux, beau de fierté et de prud'hommie, tout le disposait fortement au genre espagnol; il l'embrassa avec ferveur, l'accommoda, sans trop s'en rendre compte, au goût de sa nation

et de son siècle, et s'y créa une originalité unique au milieu de toutes les imitations banales qu'on en faisait autour de lui. Ici, plus de tâtonnemens ni de marche lentement progressive, comme dans ses précédentes comédies. Aveugle et rapide en son instinct, il porte du premier coup la main au sublime, au glorieux, au pathétique, comme à des choses familières; et les produit en un langage superbe et simple que tout le monde comprend, et qui n'appartient qu'à lui. Au sortir de la première représentation du *Cid*, notre théâtre est véritablement fondé; la France possède tout entier le grand Corneille; et le poète triomphant, qui, à l'exemple de ses héros, parle hautement de lui-même comme il en pense, a droit de s'écrier, sans peur de démenti, aux applaudissemens de ses admirateurs, et au désespoir de ses envieux :

. . . .

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition, pour faire un peu de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.

Mon travail, sans appui, monte sur le théâtre;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois des applaudissemens.
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

L'éclatant succès du *Cid* et l'orgueil bien légitime qu'en ressentit et qu'en témoigna Corneille, soulevèrent contre lui tous ses rivaux de la veille, et tous les auteurs de tragédies, depuis Claveret jusqu'à Richelieu. Nous n'insisterons pas ici sur les détails de cette querelle, qui est un des endroits les mieux éclaircis de notre histoire littéraire. L'effet que produisit sur le poète ce déchaînement de la critique fut tel qu'on peut le conclure d'après le caractère de son talent et de son esprit. Corneille, avons-nous dit, était un génie pur, instinctif, aveugle, de propre et libre mouvement, et presque dénué des qualités moyennes qui

accompagnent et secondent si efficacement dans le poète le don supérieur et divin. Il n'était ni adroit, ni habile aux détails, avait le jugement peu délicat, le goût peu sûr, le tact assez obtus, et se rendait mal compte de ses procédés d'artiste; il se piquait pourtant d'y entendre finesse et de ne pas tout dire. Entre son génie et son bon sens, il n'y avait rien ou à peu près, et ce bon sens, qui ne manquait ni de subtilité ni de dialectique, devait faire mille efforts, surtout s'il y était provoqué, pour se guinder jusqu'à ce génie, pour l'embrasser, le comprendre et le régenter. Si Corneille était venu plus tôt, avant l'Académie et Richelieu, à la place d'Alexandre Hardy par exemple, sans doute il n'eût été exempt ni de chûtes, ni d'écarts, ni de méprises; peut-être même trouverait-on chez lui bien d'autres énormités que celles dont notre goût se révolte en quelques-uns de ses plus mauvais passages; mais du moins ses chûtes alors eussent été uniquement selon la nature et la pente de son génie; et, quand il se serait relevé, quand il aurait entrevu le beau, le grand, le sublime, et s'y serait précipité comme en sa région propre, il n'y eût pas traîné

après lui le bagage des règles, mille scrupules lourds et puérils, mille petits empêchemens à un plus large et vaste essor. La querelle du *Cid*, en l'arrêtant dès son premier pas, en le forçant de revenir sur lui-même et de confronter son œuvre avec les règles, lui dérangea pour l'avenir cette croissance prolongée et pleine de hasards, cette sorte de végétation sourde et puissante à laquelle la nature semblait l'avoir destiné. Il s'effaroucha, il s'indigna d'abord des chicanes de la critique; mais il réfléchit beaucoup intérieurement aux règles et aux préceptes qu'on lui opposait, et il finit par s'y accommoder et par y croire. Les dégoûts qui suivirent pour lui le triomphe du *Cid* le ramenèrent à Rouen dans sa famille, d'où il ne sortit de nouveau qu'en 1639, *Horace* et *Cinna* en main. Quitter l'Espagne dès l'instant qu'il y avait mis pied, ne pas pousser plus loin cette glorieuse victoire du *Cid* et renoncer de gaîté de cœur à tant de héros magnanimes qui lui tendaient les bras; mais tourner à côté et s'attaquer à une *Rome Castillane*, sur la foi de Lucain et de Sénèque, ces Espagnols, bourgeois sous Néron; c'était pour Corneille ne pas profiter de

tous ses avantages et mal interpréter la voix de son génie au moment où elle venait de parler si clairement. Mais alors la mode ne portait pas moins les esprits vers Rome antique que vers l'Espagne. Outre les galanteries amoureuses et les beaux sentimens de rigueur qu'on prêtait à ces vieux républicains, on avait une occasion, en les produisant sur la scène, d'appliquer les maximes d'état et tout ce jargon politique et diplomatique qu'on retrouve dans Balzac, Gabriel Naudé, et auquel Richelieu avait donné cours. Corneille se laissa probablement séduire à ces raisons du moment; l'essentiel, c'est que de son erreur même il sortit des chefs-d'œuvre. Nous ne le suivrons pas dans les divers succès qui marquèrent sa carrière durant ses quinze plus belles années. *Polyeucte*, *Pompée*, *le Menteur*, *Rodogune*, *Héraclius*, *dom Sanche* et *Nicomède* en sont les signes durables. Il rentra dans l'imitation espagnole par le *Menteur*, comédie dont il faut admirer bien moins le comique (Corneille n'y entendait rien) que l'*imbroglio*, le mouvement et la fantaisie; il rentra encore dans le génie castillan par *Héraclius*, surtout par *Nicomède*

et *dom Sanche*, ces deux admirables créations uniques sur notre théâtre, et qui, venues en pleine fronde, et par leur singulier mélange d'héroïsme romanesque et d'ironie familière, soulevaient mille allusions malignes ou généreuses, et arrachaient d'universels applaudissemens. Ce fut pourtant peu après ces triomphes, qu'en 1653, affligé du mauvais succès de *Pertharite*, et touché peut-être de sentimens et de remords chrétiens, Corneille résolut de renoncer au théâtre. Il avait quarante-sept ans ; il venait de traduire en vers les premiers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et voulait consacrer désormais son reste de verve à des sujets pieux.

Corneille s'était marié dès 1640, et, malgré ses fréquens voyages à Paris, il vivait habituellement à Rouen en famille. Son frère Thomas et lui avaient épousé les deux sœurs, et logeaient dans deux maisons contigues. Tous deux soignaient leur mère veuve. Pierre avait six enfans ; et, comme alors les pièces de théâtre rapportaient plus aux comédiens qu'aux auteurs, et que d'ailleurs il n'était pas sur les lieux pour surveiller ses intérêts, il gagnait à peine

d'emphase commune. Eh bien ! il faut juger de la sorte sa dédicace à Montauron, la plus attaquée de toutes, et ridicule même lorsqu'elle parut. Le bon Corneille y manqua de mesure et de convenance : il insista lourdement là où il devait glisser; lui, pareil au fond à ses héros, entier par l'âme, mais brisé par le sort, il se baissa trop cette fois pour saluer, et frappa la terre de son noble front. Qu'y faire ? il y avait en lui, mêlée à l'inflexible nature du vieil *Horace*, quelque partie de la nature débonnaire de *Pertharite* et de *Prusias* ; lui aussi, il se fût écrié, en certains momens et sans songer à la plaisanterie :

Ah ! ne me brouillez pas avec *le Cardinal*.

On peut en sourire; on doit l'en plaindre; ce serait injure que de l'en blâmer.

Corneille s'était imaginé, en 1653, qu'il renonçait à la scène. Pure illusion ! Cette retraite, si elle avait été possible, aurait sans doute mieux valu pour son repos et peut-être aussi pour sa gloire ; mais il n'avait pas un de ces tempéramens poétiques, qui s'imposent à volonté une continence de quinze ans, comme fit

plus tard Racine. Il suffit donc d'un encouragement et d'une libéralité de Fouquet, pour le rentraîner sur la scène où il demeura vingt années encore, jusqu'en 1674, déclinant de jour en jour au milieu de mécomptes sans nombre et de cruelles amertumes. Avant de dire un mot de sa vieillesse et de sa fin, nous nous arrêterons pour résumer les principaux traits de son génie et de son œuvre.

La forme dramatique de Corneille n'a point la liberté de fantaisie que se sont donnée Lope de Vega et Shakspeare, ni la sévérité exactement régulière à laquelle Racine s'est assujetti. S'il avait osé, s'il était venu avant d'Aubignac, Mairet, Chapelain, il se serait, je pense, fort peu soucié de graduer et d'étager ses actes, de lier ses scènes, de concentrer ses effets sur un même point de l'espace et de la durée; il aurait procédé au hasard, brouillant et débrouillant les fils de son intrigue, changeant de lieu selon sa commodité, s'atardant en chemin, et poussant devant lui ses personnages pêle-mêle jusqu'au mariage ou à la mort. Au milieu de cette confusion, se seraient détachées çà et là de belles scènes, d'admirables groupes;

car Corneille entend fort bien le groupe, et, aux momens essentiels, pose fort dramatiquement ses personnages. Il les balance l'un par l'autre, les dessine vigoureusement par une parole mâle et brève, les contraste par des reparties tranchées, et présente à l'œil du spectateur des masses d'une savante structure. Mais il n'avait pas le génie assez artiste, pour étendre au drame entier cette configuration concentrique qu'il a réalisée par places; et d'autre part, sa fantaisie n'était pas assez libre et alerte, pour se créer une forme mouvante, diffuse, ondoyante et multiple, mais non moins réelle, non moins belle que l'autre, et comme nous l'admirons dans quelques pièces de Shakspeare, comme les Schlegel l'admirent dans Calderon. Ajoutez à ces imperfections naturelles l'influence d'une poétique superficielle et méticuleuse, dont Corneille s'inquiétait outre mesure, et vous aurez le secret de tout ce qu'il y a de louche, d'indécis et d'incomplètement calculé dans l'ordonnance de ses tragédies. Ses *Discours* et ses *Examens* nous donnent sur ce sujet mille détails, où se révèlent les coins les plus cachés de l'esprit du grand Corneille. On y voit com-

bien l'impitoyable unité de lieu le tracasse, combien il lui dirait de grand cœur : *Oh! que vous me génez!* et avec quel soin il cherche à la réconcilier avec la *bienséance*. Il n'y parvient pas toujours. *Pauline vient jusque dans une antichambre pour trouver Sévère dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet*. Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui jusqu'au sein d'une ville où celui-ci est le maître; *mais il était impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée*. Quand il y avait pourtant nécessité absolue que l'action se passât en deux lieux différens, voici l'expédient qu'imaginait Corneille pour éluder la règle : « C'était que ces deux lieux n'eussent point be- » soin de diverses décorations, et qu'aucun des » deux ne fût jamais nommé, mais seulement » le lieu général où tous les deux sont compris, » comme Paris, Rome, Lyon, Constantino- » ple, etc. Cela aiderait à tromper l'auditeur » qui, ne voyant rien qui lui marquât la diversité » des lieux, ne s'en apercevrait pas, à moins » d'une réflexion malicieuse et critique, dont

» il y a peu qui soient capables, la plupart s'at-
» tachant avec chaleur à l'action qu'ils voient
» représenter. » Il se félicite presque comme un enfant de la complexité d'*Héraclius*, et que *ce poème soit si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention.* Ce qu'il nous fait surtout remarquer dans *Othon*, *c'est qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun.*

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillans, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie; et, comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amans, comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore; aux endroits pathétiques, ils ont des accens sublimes qui enlèvent et font pleurer; mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule : ainsi dom Sanche

dans le *Cid*, ainsi Prusias et Pertharite. Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchans d'un bout à l'autre; et encore, à l'aspect d'une belle action, il leur arrive quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu: tels Grimoald et Arsinoé. Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux: ils se querellent sur l'étiquette; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion. Auguste, Pompée et autres ont dû étudier la dialectique à Salamanque, et lire Aristote d'après les Arabes. Ses héroïnes, ses *adorables furies*, se ressemblent presque toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les femmes. Il a pourtant réussi à exprimer dans Chimène et dans Pauline cette vertueuse puissance de sacrifice, que lui même avait pratiquée en sa jeunesse. Chose singulière! depuis sa rentrée au théâtre, en 1659, et dans les pièces nombreuses de sa décadence, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie*, *Suréna*, Corneille eut la manie de mêler l'amour à tout, comme

Lafontaine Platon. Il semblait que les succès de Quinault et de Racine l'entraînassent sur ce terrain, et qu'il voulût en remontrer à ces *doucereux*, comme il les appelait. Il avait fini par se figurer qu'il avait été en son temps bien autrement galant et amoureux que ces jeunes perruques blondes, et il ne parlait d'autrefois qu'en hochant la tête comme un vieux berger.

Le style de Corneille est le mérite par où il excelle à mon gré. Voltaire, dans son commentaire, a montré sur ce point comme sur d'autres une souveraine injustice et une assez grande ignorance des vraies origines de notre langue. Il reproche à tout moment à son auteur de n'avoir ni grâce, ni élégance, ni clarté; il mesure, plume en main, la hauteur des métaphores, et quand elles dépassent, il les trouve gigantesques. Il retourne et déguise en prose ces phrases altières et sonores qui vont si bien à l'allure des héros, et il se demande si c'est là écrire et parler *français*. Il appelle grossièrement *solécisme* ce qu'il devrait qualifier d'*idiotisme*, et qui manque si complètement à la langue étroite, symétrique, écourtée, et *à la française*, du dix-huitième siècle. On se

souvient des magnifiques vers de l'*Épître à Ariste*, dans lesquels Corneille se glorifie lui-même après le triomphe du *Cid:*

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.

Voltaire a osé dire de cette belle épître : « Elle » paraît écrite entièrement dans le style de Ré»gnier, sans grâce, sans finesse, sans élégance, »sans imagination; mais on y voit de la facilité »et de la naïveté. » Prusias, en parlant de son fils Nicomède que les victoires ont exalté, s'écrie :

Il ne veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.

Voltaire met en note : « *Des têtes au-dessus* »*des bras*, il n'était plus permis d'écrire ainsi »en 1657. » Il serait, certes, piquant, de lire quelques pages de Saint-Simon qu'aurait commentées Voltaire. Pour nous, le style de Corneille nous semble avec ses négligences une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse. Je le comparerais volontiers à un statuaire qui, travaillant sur l'argile pour y exprimer d'héroïques portraits, n'emploie d'autre instrument que le pouce, et qui,

pétrissant ainsi son œuvre, lui donne un suprême caractère de vie avec mille accidens heurtés qui l'accompagnent et l'achèvent; mais cela est incorrect; cela n'est pas lisse ni *propre*, comme on dit. Il y a peu de peinture et de couleur dans le style de Corneille : il est chaud plutôt qu'éclatant; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement. Il doit plaire surtout aux hommes d'état, aux géomètres, aux militaires, à ceux qui goûtent les styles de Démosthènes, de Pascal et de César.

En somme, Corneille, génie pur, incomplet, avec ses hautes parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puissans, gigantesques, peu touffus; une sève abondante y monte: mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couronnent tard, se dépouillent tôt, et vivent long-temps à demi dépouillés. Même après que leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroits des rameaux perdus et de vertes pous-

sées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent par leurs craquemens et leurs gémissemens à ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a comparé le grand Pompée. . . . .

Telle fut la vieillesse du grand Corneille, une de ces vieillesses ruineuses, sillonnées et chenues, qui tombent pièce à pièce et dont le cœur est long à mourir. Il avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre. Hors de là, il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ridé ne s'illuminait, son œil terne et voilé n'étincelait, sa voix sèche et sans grâce ne prenait de l'accent, que lorsqu'il parlait du théâtre, et surtout du sien. Il ne savait pas causer, tenait mal son rang dans le monde, et ne voyait guère MM. de la Rochefoucauld et de Retz, et madame de Sévigné, que pour leur lire ses pièces. Il devint de plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient; il s'en montrait affligé et noblement jaloux, comme un taureau vaincu ou un vieil athlète. Quand Racine eut parodié par la bouche de l'*Intimé* ce vers du *Cid* :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Corneille, qui n'entendait pas raillerie, s'écria naïvement : « Ne tient-il donc qu'à un jeune »homme de venir ainsi tourner en ridicule les »vers des gens ? » Une fois il s'adresse à Louis XIV qui a fait représenter à Versailles *Sertorius*, *OEdipe* et *Rodogune* ; il implore la même faveur pour *Othon*, *Pulchérie*, *Suréna*, et croit qu'un seul regard du maître les tirerait du tombeau. Il se compare au vieux Sophocle accusé de démence et lisant *OEdipe* pour réponse ; puis il ajoute :

Je n'irai pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre :
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre ;
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Une autre fois, il disait à Chevreau : « J'ai »pris congé du théâtre, et ma poésie s'en est »allée avec mes dents. » Corneille avait perdu deux de ses enfans, deux fils, et sa pauvreté avait peine à produire les autres. Un retard dans le paiement de sa pension le laissa presque

en détresse à son lit de mort : on sait la noble conduite de Boileau. Le grand vieillard expira dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, rue d'Argenteuil, où il logeait. Charlotte Corday était arrière-petite-fille d'une des filles de Pierre Corneille.

LAFONTAINE.

Dans ces rapides essais, par lesquels nous tâchons de ramener l'attention de nos lecteurs et la nôtre à des souvenirs pacifiques de littérature et de poésie, nous ne nous sommes nullement imposé la loi, comme certaines gens peu charitables ou mal instruits voudraient le faire croire, de mettre en avant à toute force des idées soi-disant nouvelles, de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugemens consacrés, d'exhumer coup sur coup des réputations et d'en démolir. En supposant qu'un tel rôle convînt jamais à quelqu'un, qui serions-nous, bon dieu! pour l'entreprendre! Le nôtre est plus simple : nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire, que nous essayons d'appliquer, sans violence toutefois, et à l'amiable, aux auteurs

illustres des deux siècles précédens. D'ailleurs, l'impression qu'une dernière et plus fraîche lecture a laissée en nous, impression pure, franche, aussi prompte et naïve que possible, voilà surtout ce qui décide du ton et de la couleur de notre causerie; voilà ce qui nous a poussé à la sévérité contre Jean-Baptiste, à l'estime pour Boileau, à l'admiration pour madame de Sévigné, Mathurin Régnier et d'autres encore; aujourd'hui, c'est le tour de Lafontaine[1]. En revenant sur lui après tant de panégyristes et de biographes, après les travaux de M. Walkenaer en particulier, nous nous condamnons à n'en rien dire de bien nouveau pour le fond, et à ne faire au plus que retraduire à notre guise et motiver un peu différemment parfois les mêmes conclusions de louange, les mêmes hommages d'une critique désarmée et pleine d'amour. Mais ces redites pourtant, dût la forme seule les rajeunir, ne nous ont pas semblé inutiles, ne serait-ce que pour montrer que nous aussi, le dernier venu et le plus obscur, nous

[1] Dans l'ordre premier où parurent successivement plusieurs de ces articles en 1828, ceux de *J.-B. Rousseau* et de *Régnier* avaient précédé en date celui sur *Lafontaine*.

savons au besoin et par conviction nous ranger à la suite de nos devanciers dans la carrière.

Et puis, si La Harpe et Champfort ont loué Lafontaine avec une ingénieuse sagacité, ils l'ont beaucoup trop détaché de son siècle qui était bien moins connu d'eux que de nous. Le dix-huitième siècle, en effet, n'a su naturellement de l'époque de Louis XIV que la partie qui s'est continuée et qui a prévalu sous Louis XV. Il en a ignoré ou dédaigné tout un autre côté, par lequel le dernier règne regardait les précédens, côté qui certes n'est pas le moins original, et que Saint-Simon nous dévoile aujourd'hui. Aussi ces admirables mémoires, qui jusqu'ici ont été envisagés surtout comme ruinant le prestige glorieux et la grandeur factice de Louis XIV, nous semblent-ils bien plutôt restituer à cette mémorable époque un caractère de grandeur et de puissance qu'on ne soupçonnait pas, et devoir la réhabiliter hautement dans l'opinion, par les endroits même qui détruisent les préjugés d'une admiration superficielle. Il en sera, selon nous, des variations de nos jugemens sur le siècle de Louis XIV, comme il en a été de nos diverses façons de

voir touchant les choses de la Grèce et du moyen âge. D'abord, par exemple, on étudiait peu, ou du moins on entendait mal le théâtre grec; on l'admirait pour des qualités qu'il n'avait pas; puis, quand, y jetant un coup d'œil rapide, on s'est aperçu que ces qualités qu'on estimait indispensables manquaient souvent, on l'a traité assez à la légère: témoins Voltaire et La Harpe. Enfin, en l'étudiant mieux, comme a fait M. Villemain, on est revenu à l'admirer précisément pour n'avoir pas ces qualités de fausse noblesse et de continuelle dignité qu'on avait cru y voir d'abord, et que plus tard on avait été désappointé de n'y pas trouver. C'est aussi la marche qu'ont suivie les opinions sur le moyen âge, la chevalerie et le gothique. A l'âge d'or de fantaisie et d'*opéra*, rêvé par Lacurne de Ste-Palaye et Tressan, ont succédé des études plus sévères, qui ont jeté quelque trouble dans le premier arrangement romanesque; puis ces études, de plus en plus fortes et intelligentes, ont rencontré au fond un âge non plus d'or, mais de fer, et pourtant merveilleux encore: de simples prêtres et des moines plus hauts et plus puissans que les rois, des barons

gigantesques dont les grands ossemens et les armures énormes nous effraient; un art de granit et de pierre, savant, délicat, aérien, majestueux et mystique. Ainsi la monarchie de Louis XIV, d'abord admirée pour l'apparente et fastueuse régularité qu'y afficha le monarque et que célébra Voltaire, puis trahie dans son infirmité réelle par les mémoires de Dangeau, de la princesse Palatine, et rappetissée à dessein par Lemontey, nous reparaît chez Saint-Simon vaste, encombrée et flottante, dans une confusion qui n'est pas sans grandeur et sans beauté, avec tous les rouages de plus en plus inutiles de l'antique constitution abolie, avec tout ce que l'habitude conserve de formes et de mouvemens, même après que l'esprit et le sens des choses ont disparu; déjà sujette au bon plaisir despotique, mais mal disciplinée encore à l'étiquette suprême qui finira par triompher. Or, ceci bien posé, il est aisé de rétablir en leur vraie place et de voir en leur vrai jour les hommes originaux du temps, qui, dans leur conduite ou dans leurs œuvres, ont fait autre chose que remplir le programme du maître. Sans cette connaissance générale, on court

risque de les considérer trop à part, et comme des êtres étranges et accidentels. C'est ce que les critiques du dernier siècle n'ont pas évité en parlant de Lafontaine : ils l'ont trop isolé et chargé dans leurs portraits ; ils lui ont supposé une personnalité beaucoup plus entière qu'il n'était besoin, eu égard à ses œuvres, et l'ont imaginé *bonhomme* et *fablier* outre-mesure. Il leur était bien plus facile de s'expliquer Racine et Boileau, qui appartiennent à la partie régulière et apparente de l'époque, et en sont la plus pure expression littéraire.

Il y a des hommes qui, tout en suivant le mouvement général de leur siècle, n'en conservent pas moins une individualité profonde et indélébile : Molière en est le plus éclatant exemple. Il en est d'autres qui, sans aller dans le sens de ce mouvement général, et en montrant par conséquent une certaine originalité propre, en ont moins pourtant qu'ils ne paraissent, bien qu'il puisse leur en rester beaucoup. Il entre dans la manière qui les distingue de leurs contemporains une grande part d'imitation de l'âge précédent ; et dans ce frappant contraste qu'ils nous offrent avec ce

qui les entoure, il faut savoir reconnaître et rabattre ce qui revient de droit à leurs devanciers. C'est parmi les hommes de cet ordre que nous rangeons Lafontaine : nous l'avons déjà dit ailleurs, il a été, sous Louis XIV, le dernier et le plus grand des poètes du seizième siècle.

Né en 1621, à Château-Thierry en Champagne, il reçut une éducation fort négligée, et donna de bonne heure des preuves de son extrême facilité à se laisser aller dans la vie, et à obéir aux impressions du moment. Un chanoine de Soissons lui ayant prêté un jour quelques livres de piété, le jeune Lafontaine se crut du penchant pour l'état ecclésiastique, et entra au séminaire. Il ne tarda pas à en sortir; et son père, en le mariant, lui transmit sa charge de maître des eaux et forêts. Mais Lafontaine, avec son caractère naturel d'oubliance et de paresse, s'accoutuma insensiblement à vivre comme s'il n'avait eu ni charge ni femme. Il n'était pourtant pas encore poète, ou du moins il ignorait qu'il le fût. Le hasard le mit sur la voie. Un officier qui se trouvait en quartier d'hiver à Château-

Thierry lut un jour devant lui l'ode de Malherbe sur la mort de Henri IV :

Que direz-vous, races futures, etc.

et Lafontaine, dès ce moment, se crut appelé à composer des odes : il en fit, dit-on, plusieurs, et de mauvaises; mais un de ses parens, nommé Pintrel, et son camarade de collége, Maucroix, le détournèrent de ce genre et l'engagèrent à étudier les anciens. C'est aussi vers ce temps qu'il dut se mettre à la lecture de Rabelais, de Marot et des poetes du seizième siècle, véritable fonds d'une bibliothèque de province à cette époque. Il publia, en 1654, une traduction en vers de l'*Eunuque* de Térence, et l'un des parens de sa femme, Jannart, ami et substitut de Fouquet, emmena le poète à Paris pour le présenter au surintendant.

Ce voyage et cette présentation décidèrent du sort de Lafontaine. Fouquet le prit en amitié, se l'attacha et lui fit une pension de mille francs, à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers, ballade ou madrigal, dizain ou sixain. Ces petites pièces, avec le *Songe de Vaux*, sont les pre-

mières productions originales que nous ayons de Lafontaine ; elles se rapportent tout-à-fait au goût d'alors, à celui de Saint-Evremond et de Benserade, au marotisme de Sarrazin et de Voiture, et le *je ne sais quoi* de mollesse et de rêverie voluptueuse, qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur, y perce bien déjà, mais y est encore trop chargé de fadeurs et de bel-esprit. Le poète de Fouquet fut accueilli dès son début comme un des ornemens les plus délicats de cette société polie et galante de Saint-Mandé et de Vaux. Il était fort aimable dans le monde, quoiqu'on en ait dit, et particulièrement dans un monde privé ; sa conversation, abandonnée et naïve, s'assaisonnait au besoin de finesse malicieuse, et ses distractions savaient fort bien s'arrêter à temps pour n'être qu'un charme de plus : il était certainement moins *bonhomme* en société que le grand Corneille. Les femmes, le rien faire et le sommeil se partageaient tour à tour ses hommages et ses vœux ; il en convenait agréablement, il s'en vantait même parfois et causait volontiers de lui-même et de ses goûts avec les autres, sans jamais les lasser, et en les

faisant seulement sourire. L'intimité surtout avait mille grâces avec lui; il y portait un ton affectueux et de bon ton familier; il s'y livrait en homme qui oublie tout le reste, et on prenait au sérieux ou on déroulait avec badinage les moindres caprices. Son goût déclaré pour le beau sexe ne rendait son commerce dangereux aux femmes que lorsqu'elles le voulaient bien. Lafontaine, en effet, comme Régnier, son prédécesseur, aimait avant tout *les amours faciles et de peu de défense.* Tandis qu'il adressait à genoux aux *Iris*, aux *Clymènes* et aux déesses de respectueux soupirs, et qu'il pratiquait de son mieux ce qu'il avait cru lire dans Platon, il cherchait ailleurs et plus bas des plaisirs moins mystiques qui l'aidaient à prendre son martyre en patience. Parmi ses bonnes fortunes à son arrivée dans la capitale, on cite la célèbre Claudine, troisième femme de Guillaume Colletet et d'abord sa servante; Colletet épousait toujours ses servantes. Notre poète visitait souvent le bon vieux rimeur en sa maison du faubourg Saint-Marceau, et courtisait Claudine tout en devisant, à souper, des auteurs du seizième siècle

avec le mari, qui put lui donner là-dessus d'utiles conseils, et lui révéler des richesses dont il profita. Pendant les six premières années de son séjour à Paris, et jusqu'à la chute de Fouquet, Lafontaine produisit peu; il s'abandonna tout entier au bonheur de cette vie d'enchantement et de fête, aux délices d'une société choisie qui goûtait son commerce ingénieux et appréciait ses galantes bagatelles. Mais ce songe s'évanouit par la captivité de l'enchanteur; et, sur ces entrefaites, Madame la duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, ayant demandé au poète des contes en vers, il s'empressa de la satisfaire, et le premier recueil des contes parut en 1664 : Lafontaine avait quarante-trois ans. On a cherché à expliquer un début si tardif dans un génie si facile, et certains critiques sont allés jusqu'à attribuer ce long silence à des études *secrètes*, à une éducation laborieuse et prolongée. En vérité, bien que Lafontaine n'ait pas cessé d'essayer et de cultiver à ses momens de loisir son talent, depuis le jour où l'ode de Malherbe le lui révéla, j'aime beaucoup mieux croire à sa paresse, à son sommeil, à ses dis-

tractions; à tout ce qu'on voudra de naïf et d'oublieux en lui, qu'admettre cet ennuyeux noviciat auquel il se serait condamné. Génie instinctif, insouciant, volage et toujours livré au courant des circonstances, on n'a qu'à rapprocher quelques traits de sa vie pour le connaître et le comprendre. Au sortir du collége, un chanoine de Soissons lui prête des livres pieux, et le voilà au séminaire; un officier lui lit une ode de Malherbe, et le voilà poète; Pintrel et Maucroix lui conseillent l'antiquité, et le voilà qui rêve Quintilien et raffole de Platon en attendant Baruch. Fouquet lui commande dizains et ballades, il en fait; madame de Bouillon des contes, et il est conteur; un autre jour ce seront des fables pour monseigneur le Dauphin, un poème du *Quinquina* pour madame de Bouillon encore; un opéra de *Daphné* pour Lulli; *la Captivité de Saint-Malc* à la requête de M. M. de Port-Royal; ou bien ce seront des lettres, de longues lettres négligées et fleuries, mêlées de vers et de prose, à sa femme, à M. de Maucroix, à Saint-Evremond, aux Conti, aux Vendôme, à tous ceux enfin qui lui en demanderont. Lafontaine dépensait

son génie, comme son temps, comme sa fortune, sans savoir comment, et au service de tous. Si jusqu'à l'âge de quarante ans il en parut moins prodigue que plus tard, c'est que les occasions lui manquaient en province, et que sa paresse avait besoin d'être surmontée par une douce violence. Une fois d'ailleurs qu'il eût rencontré le genre qui lui convenait le mieux, celui du *conte* et de la *fable*, il était tout simple qu'il s'y adonnât avec une sorte d'effusion, et qu'il y revînt de lui-même à plusieurs reprises, par penchant comme par habitude. Lafontaine, il est vrai, se méprenait un peu sur lui-même; il se piquait de beaucoup de correction et de labeur, et sa poétique qu'il tenait en gros de Maucroix, et que Boileau et Racine lui achevèrent, s'accordait assez mal avec la tournure de ses œuvres. Mais cette légère inconséquence qui lui est commune avec d'autres grands esprits naïfs de son temps, n'a pas lieu d'étonner chez lui, et elle confirme bien plus qu'elle ne contrarie notre opinion sur la nature facile et accommodante de son génie. Un célèbre poète de nos jours, qu'on a souvent comparé à Lafon-

taine pour sa bonhomie aiguisée de malice, et qui a comme lui la gloire d'être créateur inimitable dans un genre qu'on croyait usé; le même poète populaire qui, dans ce moment d'émotion politique, est rendu après une trop longue captivité à ses amis et à la France, Béranger, n'a commencé aussi que vers quarante ans à concevoir et à composer ses immortelles chansons. Mais pour lui, les causes du retard nous semblent différentes, et les jours du silence ont été tout autrement employés. Jeté jeune et sans éducation régulière au milieu d'une littérature compassée et d'une poésie sans âme, il a dû hésiter long-temps, s'essayer en secret, se décourager maintefois et se reprendre, tenter du nouveau dans bien des voies, et, en un mot, brûler bien des vers avant d'entrer en plein dans le genre unique que les circonstances ouvrirent à son cœur de citoyen. Béranger, comme tous les grands poètes de ce temps, même les plus instinctifs, a su parfaitement ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait : un art délicat et savant se cache sous ses rêveries les plus épicuriennes, sous ses inspirations les plus ferventes ; honneur en soit

à lui! mais cela n'était ni du temps ni du génie de Lafontaine.

Ce qu'est Lafontaine dans *le conte*, tout le monde le sait; ce qu'il est dans la *fable*, on le sait aussi, on le sent; mais il est moins aisé de s'en rendre compte. Des hommes d'esprit s'y sont trompés; ils ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes, ont caché un sens fin, une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être jugés si inférieurs à leur illustre devancier: c'est que Lafontaine entendait autrement la fable. J'excepte les premiers livres dans lesquels il montre plus de timidité, se tient davantage à son petit récit, et n'est pas encore tout-à-fait à l'aise dans cette forme qui s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'élégie ou le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres, depuis le sixième jusqu'au onzième inclusivement, les contemporains se récrièrent, comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil que se trouve au complet la fable, telle que l'a inventée Lafontaine. Il avait fini évidemment par

y voir surtout un cadre commode à pensées, à sentimens, à causerie; le petit drame, qui en fait le fond, n'y est plus toujours l'essentiel comme auparavant; la moralité de quatrain y vient au bout par un reste d'habitude : mais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte; c'est une anecdote, une conversation, une lecture, élevée à la poésie, un mélange d'aveux charmans, de douce philosophie et de plainte rêveuse. Lafontaine est notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son âme, de ses caprices et de ses faiblesses. Son accent respire d'ordinaire la malice, la gaîté, et le conteur grivois nous rit du coin de l'œil, en branlant la tête. Mais souvent aussi il a des tons qui viennent du cœur et une tendresse mélancolique qui le rapproche des poètes de notre âge. Ceux du seizième siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goût de rêverie; mais elle manquait chez eux d'inspiration individuelle, et ressemblait trop à un lieu commun uniforme, d'après Pétrarque et Bembo.

Lafontaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal et de sensuel; Platon, sous ce rapport, lui fut bon à quelque chose, comme il l'avait été à Pétrarque; et quand le poète s'écrie dans une de ses fables délicieuses :

> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
> Ai-je passé le temps d'aimer?

ce mot *charme*, ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs. Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des champs, Lafontaine a encore sur ses devanciers du seizième siècle, l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blés où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid; ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée, et par-

fument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie; j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec les basses-cours et les colombiers. Lafontaine avait bien observé ces pays, sinon en maître des eaux et forêts, du moins en poète; il y était né; il y avait vécu long-temps, et même après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année vers l'automme, à Château-Thierry, pour y visiter son bien et le vendre en détail; car *Jean*, comme on sait, *mangeait le fonds avec le revenu.*

Lorsque tout le bien de Lafontaine fut dissipé, et que l'empoisonnement de Madame l'eut privé de la charge de gentilhomme qu'il remplissait auprès d'elle, madame de la Sablière le recueillit dans sa maison et l'y soigna pendant plus de vingt ans. Abandonné dans ses mœurs, perdu de fortune, n'ayant plus ni feu ni lieu, ce fut pour lui et pour son talent une inestimable ressource que de se trouver maintenu, sous les auspices d'une femme aimable, au sein d'une société spirituelle et de bon goût, avec toutes les douceurs de l'aisance. Il sentit vivement le prix de ce bienfait; et cette invio-

lable amitié, familière à la fois et respectueuse, que la mort seule put rompre, est un des sentimens naturels qu'il réussit le mieux à exprimer. Aux pieds de madame de la Sablière et des autres femmes distinguées qu'il célébrait en les respectant, sa muse parfois souillée reprenait une sorte de pureté et de fraîchenr, que ses goûts un peu vulgaires, et de moins en moins scrupuleux avec l'âge, ne tendaient que trop à affaiblir. Sa vie, ainsi ordonnée dans son désordre, devint double, et il en fit deux parts : l'une, élégante, animée, spirituelle, au grand jour, bercée entre les jeux de la poésie et les illusions du cœur; l'autre obscure et honteuse, il faut le dire, et livrée à ces égaremens prolongés des sens que la jeunesse embellit du nom de volupté, mais qui sont comme un vice au front du vieillard. Madame de la Sablière elle-même, qui reprenait Lafontaine, n'avait pas été toujours exempte de passions humaines et de faiblesses selon le monde; mais, lorsque l'infidélité du marquis de La Fare lui eut laissé le cœur libre et vide, elle sentit que nul autre que Dieu ne pouvait désormais le remplir, et consacra ses dernières années aux pratiques

les plus actives de la charité chrétienne. Cette conversion aussi sincère qu'éclatante eut lieu en 1683. Lafontaine en fut touché comme d'un exemple à suivre; sa fragilité et d'autres liaisons qu'il contracta vers cette époque le détournèrent, et ce ne fut que dix ans après, quand la mort de madame de la Sablière lui eut donné un second et solennel avertissement, que cette bonne pensée germa en lui pour n'en plus sortir. Mais, dès 1684, nous avons de lui un admirable *Discours en vers*, qu'il lut le jour de sa réception à l'académie française, et dans lequel, s'adressant à sa bienfaitrice, il lui expose avec candeur l'état de son âme :

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre,
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, délices chimériques;
Les romans et le jeu, pestes des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.

. . . .

Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;

Je ne vois plus d'instans qui ne m'en sollicitent :
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard;
Car qui sait les momens prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts. . . . .

C'est, on le voit, une confession grave, ingenue, où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup d'œil amoureux vers ces *chimériques délices* dont on est mal détaché. Et puis une simplicité d'exagération s'y mêle : les romans et le jeu qui ont égaré le pécheur sont la *peste des républiques, une fureur qui se moque des lois*. Et plus loin :

Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre;
Votre réponse est prête, il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps et de l'oisiveté,
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême,
Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même,
Bannir le fol amour et les vœux impuissans,
Comme Hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

Sincère, éloquente, sublime poésie, d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté, où *les Phyllis* se placent à côté de l'Être suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme! Que Lafontaine n'a-t-il connu *le Dieu des bonnes gens?* il lui en aurait moins coûté pour se convertir.

Au premier abord, et à ne juger que par les œuvres, l'art et le travail paraissent tenir peu de place chez Lafontaine, et, si l'attention de la critique n'avait été éveillée sur ce point par quelques mots de ses préfaces et par quelques témoignages contemporains, on n'eût jamais songé probablement à en faire l'objet d'une question. Mais le poète *confesse*, en tête de *Psyché*, que *la prose lui coûte autant que les vers.* Dans une de ses dernières fables au duc de Bourgogne, il se plaint de *fabriquer à force de temps* des vers moins sensés que la prose du jeune prince. Ses manuscrits présentent beaucoup de ratures et de changemens; les mêmes morceaux y sont recopiés plusieurs fois, et souvent avec des corrections heureuses. Par exemple, on a retrouvé, tout entière de sa main, une première ébauche de la fable in-

titulée *le Renard, les Mouches et le Hérisson*; et en la comparant à celle qu'il a fait imprimer, on voit que les deux versions n'ont de commun que deux vers. Il est même plaisant de voir quel soin religieux il apporte aux errata : « Il s'est glissé, dit-il en tête de son second » recueil, quelques fautes dans l'impression. » J'en ai fait faire un errata; mais ce sont de » légers remèdes pour un défaut considérable. » Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture » de cet ouvrage, il faut que chacun fasse cor- » riger ces fautes à la main dans son exem- » plaire, ainsi qu'elles sont marquées par cha- » que errata, aussi bien pour les deux pre- » mières parties que pour les dernières. » Que conclure de toutes ces preuves?. Que Lafontaine était de l'école de Boileau et de Racine en poésie; qu'il suivait les mêmes procédés de composition studieuse, et qu'il faisait difficilement ses vers faciles? Pas le moins du monde : Lafontaine me l'affirmerait en face, que je le renverrais à Baruch, et que je ne le croirais pas. Mais il avait, comme tout poete, ses secrets, ses finesses, sa correction relative; il s'en souciait peu ou point dans ses lettres en

vers; peu encore, mais davantage, dans ses contes; il y visait tout-à-fait dans ses fables. Sa paresse lui grossissait la peine, et il aimait à s'en plaindre par manie. Lafontaine lisait beaucoup, non-seulement les modernes Italiens et Gaulois, mais les anciens, dans les textes ou en traductions; il s'en glorifie à tout propos.

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse;
Je le dis aux rochers, etc. . . . .
Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Bocace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi;
J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi.

Fera-t-on de lui un savant? Son érudition a pour cela de trop singulières méprises, et se permet des confusions trop charmantes. Il a écrit dans sa vie d'Ésope : « Comme Planudes » vivait dans un siècle où la mémoire des » choses arrivées à Ésope ne devait pas être » encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tra» dition ce qu'il a laissé. » En écrivant ceci, il oubliait que dix-neuf siècles s'étaient écoulés entre le Phrygien et celui qu'on lui donne

faisant, des distractions fréquentes qui font fuir son style et dévier sa pensée; ses vers délicieux, en découlant comme un ruisseau, sommeillent parfois, ou s'égarent, et ne se tiennent plus; mais cela même constitue une manière, et il en est de cette manière comme de toutes celles des hommes de génie; ce qui autre part serait indifférent ou mauvais, y devient un trait de caractère, ou une grâce piquante.

La conversion de madame de la Sablière, que Lafontaine n'eut pas le courage d'imiter, avait laissé notre poète assez désœuvré et solitaire. Il continuait de loger chez cette dame; mais elle ne réunissait plus la même compagnie qu'autrefois, et elle s'absentait fréquemment pour visiter des pauvres ou des malades. C'est alors surtout qu'il se livra, pour se désennuyer, à la société du prince de Conti et de MM. de Vendôme dont on sait les mœurs, et que, sans rien perdre au fond du côté de l'esprit, il exposa aux regards de tous une vieillesse cynique et dissolue, mal déguisée sous les roses d'Anacréon. Maucroix, Racine et ses vrais amis s'affligeaient de ces déréglemens sans excuse; l'austère Boi-

leau avait cessé de le voir. Saint-Evremond, qui cherchait à l'attirer en Angleterre, auprès de la duchesse de Mazarin, reçut de la courtisane Ninon une lettre où elle lui disait : « J'ai su » que vous souhaitiez Lafontaine en Angleterre; » on n'en jouit guère à Paris; sa tête est bien » affaiblie. C'est le destin des poètes : le Tasse » et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait » du philtre amoureux pour Lafontaine, il n'a » guère aimé de femmes qui en eussent pu faire » la dépense. » La tête de Lafontaine ne baissait pas, comme le croyait Ninon; mais ce qu'elle dit du philtre amoureux et des sales amours n'est que trop vrai : il touchait souvent de l'abbé de Chaulieu des gratifications dont il faisait un singulier et triste usage. Par bonheur, une jeune femme riche et belle, madame d'Hervart, s'attacha au poète, lui offrit l'attrait de sa maison, et devint pour lui, à force de soins et de prévenances, une autre La Sablière. A la mort de cette dame, elle recueillit le vieillard; et l'environna d'amitié jusqu'au dernier moment. C'est chez elle que l'auteur de *Joconde*, touché enfin de repentir, revêtit le cilice qui ne le quitta plus. Les détails de cette pénitence sont

touchans; Lafontaine la consacra publiquement par une traduction du *Dies Iræ*, qu'il lut à l'Académie, et il avait formé le dessein de paraphraser les Psaumes avant de mourir. Mais à part le refroidissement de la maladie et de l'âge, on peut douter que cette tâche, tant de fois essayée par des poètes repentans, eût été possible à Lafontaine ou même à tout autre d'alors. A cette époque de croyances régnantes et traditionnelles, c'étaient les sens d'ordinaire, et non la raison, qui égaraient; on avait été libertin, on se faisait dévot; on n'avait point passé par l'orgueil philosophique ni par l'impiété sèche; on ne s'était pas attardé longuement dans les régions du doute; on ne s'était pas senti maintefois défaillir à la poursuite de la vérité. Les sens charmaient l'âme pour eux-mêmes, et non comme une distraction étourdissante et fougueuse, non par ennui et désespoir. Puis, quand on avait épuisé les désordres, les erreurs, et qu'on revenait à la vérité suprême, on trouvait un asile tout préparé, un confessionnal, un oratoire, un cilice qui matait la chair; et l'on n'était pas, comme de nos jours, poursuivi encore, jusqu'au sein d'une foi vague

ment renaissante, par des doutes effrayans, d'éternelles obscurités et un abîme sans cesse ouvert : — je me trompe ; il y eut un homme alors qui éprouva tout cela, et il manqua en devenir fou : cet homme, c'était Pascal.

******

RACINE.

I.

Les grands poètes, les poètes de génie, indépendamment des genres, et sans faire acception de leur nature lyrique, épique ou dramatique, peuvent se rapporter à deux familles glorieuses, qui, depuis bien des siècles, s'entremêlent et se détrônent tour à tour, se disputent la prééminenee en renommée, et entre lesquelles, selon les temps, l'admiration des hommes s'est inégalement répartie. Les poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange, nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres, Homère, Pindare, Eschyle, Dante et Shakspeare, sont quelquefois sacrifiés, préférés le plus sou-

vent, toujours opposés aux génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducables et perfectibles des époques moyennes. Horace, Virgile, le Tasse, sont les chefs les plus brillans de cette famille secondaire, réputée, et avec raison, inférieure à son aînée, mais d'ordinaire mieux comprise de tous, plus accessible et plus chérie. Parmi nous, Corneille et Molière s'en détachent par plus d'un côté. Boileau et Racine y appartiennent tout-à-fait et la décorent, surtout Racine, le plus merveilleux, le plus accompli en ce genre, le plus vénéré de nos poètes. C'est le propre des écrivains de cet ordre d'avoir pour eux la presque unanimité des suffrages, tandis que leurs illustres adversaires qui, plus hauts qu'eux en mérite, les dominent même en gloire, sont à chaque siècle remis en question par une certaine classe de critiques. Cette différence de renommée est une conséquence nécessaire de celle des talens. Les uns, véritablement prédestinés et divins, naissent avec leur lot, ne s'occupent guère à le grossir grain à grain en cette vie, mais le dispensent avec profusion et comme à pleines mains en leurs œuvres; car leur trésor est inépuisable au-de-

dans. Ils font, sans trop s'inquiéter ni se rendre compte de leurs moyens de faire; ils ne se replient pas à chaque heure de veille sur eux-mêmes; ils ne retournent pas la tête en arrière à chaque instant pour mesurer la route qu'ils ont parcourue et calculer celle qui leur reste; mais ils marchent, à grandes journées sans se lasser ni se contenter jamais. Des changemens secrets s'accomplissent en eux, au sein de leur génie, et quelquefois le transforment; ils subissent ces changemens comme des lois, sans s'y mêler, sans y aider artificiellement, pas plus que l'homme ne hâte le temps où ses cheveux blanchissent, l'oiseau la mue de son plumage, ou l'arbre les changemens de couleur de ses feuilles aux diverses saisons; et, procédant ainsi d'après de grandes lois intérieures et une puissante donnée originelle, ils arrivent à laisser trace de leur force en des œuvres sublimes, monumentales, d'un ordre réel et stable sous une irrégularité apparente comme dans la nature, d'ailleurs entrecoupées d'accidens, hérissées de cimes, creusées de profondeurs : voilà pour les uns. Les autres ont besoin de naître en des circonstances pro-

pices, d'être cultivés par l'éducation et de mûrir au soleil; ils se développent lentement, sciemment, se fécondent par l'étude et s'accouchent eux-mêmes avec art. Ils montent par degrés, parcourent les intervalles et ne s'élancent pas au but du premier bond; leur génie grandit avec le temps et s'édifie comme un palais auquel on ajouterait chaque année une assise; ils ont de longues heures de réflexion et de silence durant lesquelles ils s'arrêtent pour réviser leur plan et délibérer : aussi l'édifice, si jamais il se termine, est-il d'une conception savante, noble, lucide, admirable, d'une harmonie qui d'abord saisit l'œil, et d'une exécution achevée. Pour le comprendre, l'esprit du spectateur découvre sans peine et monte avec une sorte d'orgueil paisible l'échelle d'idées par laquelle a passé le génie de l'artiste. Or, suivant une remarque très-fine et très-juste du père Tournemine, on n'admire jamais dans un auteur que les qualités dont on a le germe et la racine en soi. D'où il suit que, dans les ouvrages des esprits supérieurs, il est un degré relatif où chaque esprit inférieur s'élève, mais qu'il ne franchit pas, et d'où il juge l'ensem-

ble comme il peut. C'est presque comme pour les familles de plantes étagées sur les Cordillières, et qui ne dépassent jamais une certaine hauteur, ou plutôt c'est comme pour les familles d'oiseaux dont l'essor dans l'air est fixé à une certaine limite. Que si maintenant, à la hauteur relative où telle famille d'esprits peut s'élever dans l'intelligence d'un poème, il ne se rencontre pas une qualité correspondante qui soit comme une pierre où mettre le pied, comme une plate-forme d'où l'on contemple tout le paysage; s'il y a là un roc à pic, un torrent, un abîme, qu'adviendra-t-il alors? Les esprits qui n'auront trouvé où poser leur vol s'en reviendront comme la colombe de l'arche, sans même rapporter le rameau d'olivier. — Je suis à Versailles, du côté du jardin, et je monte le grand escalier; l'haleine me manque au milieu et je m'arrête; mais du moins je vois de là en face de moi la ligne du château, ses ailes, et j'en apprécie déjà la régularité, tandis que si je gravis sur les bords du Rhin quelque sentier tournant qui grimpe à un donjon gothique, et que je m'arrête d'épuisement à mi-côte, il pourra se faire qu'un

mouvement de terrain, un arbre, un buisson, me dérobe la vue tout entière[1]. C'est là l'image vraie des deux poésies. La poésie racinienne est construite de telle sorte, qu'à toute hauteur il se rencontre des degrés et des points d'appui avec perspective pour les infirmes : l'œuvre de Shakspeare a l'accès plus rude, et l'œil ne l'embrasse pas de tout point : nous savons de fort honnêtes gens qui ont sué pour y aborder, et qui, après s'être heurté la vue sur quelque butte ou sur quelque bruyère, sont revenus en jurant de bonne foi qu'il n'y avait rien là haut ; mais, à peine redescendus en plaine, la maudite tour enchantée leur apparaissait de nouveau dans son lointain, mille fois plus importune aux pauvres gens que ne l'était à Boileau celle de Montlhéry :

Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue ;

[1] Il faut tout dire. Si les esprits supérieurs, les génies *à pic*, ne prêtent pas pied à divers degrés aux esprits inférieurs, ils en portent un peu la peine, et ne distinguent pas eux-mêmes les différences d'élévation entre ces esprits estimables qu'ils voient d'en haut tous confondus dans la plaine au même niveau de terre.

Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Mais nous laisserons pour aujourd'hui la tour de Montlhéry et l'œuvre de Shakspeare, et nous essaierons de monter, après tant d'autres adorateurs, quelques-uns des degrés, glissans désormais à force d'être usés, qui mènent au temple en marbre de Racine.

Racine, né en 1639, à la Ferté-Milon, fut orphelin dès l'âge le plus tendre. Sa mère, fille d'un procureur du roi des eaux et forêts à Villers-Cotterets, et son père, contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, moururent à peu d'intervalle de temps l'un de l'autre. Agé de quatre ans, il fut confié aux soins de son grand-père maternel, qui le mit très-jeune au collége de Beauvais; et à la mort du vieillard, il passa à Port-Royal-des-Champs, où sa grand'mère et une de ses tantes s'étaient retirées. C'est de là que datent les premiers détails intéressans qui nous aient été transmis sur l'enfance du poète. Il en vint rapidement à lire tous les auteurs grecs dans le texte; il en faisait des extraits, les annotait de sa main, les apprenait par cœur.

C'étaient tour à tour Plutarque, *le Banquet* de Platon, saint Basile, Pindare, ou, aux heures perdues, *Théagène et Chariclée.* Il décélait déjà sa nature discrète, innocente et rêveuse par de longues promenades, un livre à la main (et qu'il ne lisait pas toujours), dans ces belles solitudes dont il ressentait les douceurs jusqu'aux larmes. Son talent naissant s'exerçait dès-lors à traduire en vers français les hymnes touchantes du Bréviaire, qu'il a retravaillées depuis; mais il se complaisait surtout à célébrer Port-Royal, le paysage, l'étang, les jardins et les prairies. Ces productions de jeunesse que nous possédons attestent un sentiment vrai sous l'inexpérience extrême et la faiblesse de l'expression et de la couleur; avec un peu d'attention, on y démêle en quelques endroits comme un écho lointain, comme un prélude confus des chœurs mélodieux d'*Esther* :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable.
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lys,

La virginité sainte;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.

Sacrés palais de l'innocence,
Astres vivans, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux,
Dans ces demeures de silence,
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles;
Il faut, pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Il quitta Port-Royal après trois ans de séjour, et vint faire sa logique au collége d'Harcour à Paris. Les impressions pieuses et sévères qu'il avait reçues de ses premiers maîtres s'affaiblirent par degrés dans le monde nouveau où il se trouva entraîné. Ses liaisons avec des jeunes gens aimables et dissipés, avec l'abbé Levasseur, avec Lafontaine qu'il connut dès ce temps là, le mirent plus que jamais en goût de poésie, de romans et de théâtre. Il faisait des sonnets galans en se cachant de Port-Royal et des jan-

sénistes, qui lui envoyaient lettres sur lettres avec menaces d'anathème. On le voit, dès 1660, en relation avec les comédiens du Marais au sujet d'une pièce que nous ne connaissons pas. Son ode aux *Nymphes de la Seine* pour le mariage du roi était remise à Chapelain, qui la recevait *avec la plus grande bonté du monde*, et, *tout malade qu'il était, la retenait trois jours, y faisant des remarques par écrit*: la plus considérable de ces remarques portait sur les *Tritons*, qui n'ont jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Cette pièce valut à Racine la protection de Chapelain, et une gratification de Colbert. Son cousin Vitart, intendant du château de Chevreuse, l'y envoya une fois pour surveiller en sa place les ouvriers maçons, vitriers, menuisiers. Le poète est déjà tellement habitué au tracas de Paris, qu'il se considère à Chevreuse comme en exil; il y date ses lettres de *Babylone*; il raconte qu'il va au cabaret deux ou trois fois le jour, payant à chacun son pour-boire, et qu'une dame l'a pris pour un sergent; puis il ajoute: « Je lis des » vers, je tâche d'en faire; je lis les aventures » de l'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans

» aventures ». Tous ses amis de Port-Royal, sa tante, ses maîtres, le voyant ainsi en pleine voie de perdition, s'entendirent pour l'en tirer. On lui représenta vivement la nécessité d'un état, et on le décida à partir pour Uzès en Languedoc, chez un de ses oncles maternels, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, avec espérance d'un bénéfice. Le voilà donc pendant tout l'hiver de 1661, le printemps et l'été de 1662, à Uzès; tout en noir de la tête aux pieds; lisant saint Thomas pour complaire au bon chanoine, et l'Arioste ou Euripide pour se consoler; fort caressé de tous les maîtres d'école et de tous les curés des environs, à cause de son oncle, et consulté par tous les poètes et les amoureux de province, sur leurs vers, à cause de sa petite renommée parisienne et de son ode célèbre *Sur la Paix*; d'ailleurs sortant peu, s'ennuyant beaucoup dans une ville dont tous les habitans lui semblaient durs et intéressés comme des *baillis*; se comparant à Ovide au bord du Pont-Euxin, et ne craignant rien tant que d'altérer et de corrompre dans le patois du midi cet excellent et vrai français, cette pure fleur de froment dont on se nourrit devers la Ferté-Mi-

lon, Château-Thierry et Reims. La nature elle-même ne le séduit que médiocrement : « Si le » pays de soi avait un peu de délicatesse, et que » les rochers y fussent un peu moins fréquens, » on le prendrait pour un vrai pays de Cythère ; » mais ces rochers l'importunent ; la chaleur l'étouffe, et les cigales lui gâtent les rossignols. Il trouve les passions du midi violentes et portées à l'excès ; pour lui, sensible et tempéré, il vit de réflexion et de silence ; il garde la chambre et lit beaucoup, sans même éprouver le besoin de composer. Ses lettres à l'abbé Levasseur sont froides, fines, correctes, fleuries, mythologiques et légèrement railleuses ; le bel esprit sentimental et tendre qui s'épanouira dans *Bérénice* y perce de toutes parts ; ce ne sont que citations italiennes et qu'allusions galantes ; pas une crudité comme il en échappe entre jeunes gens, pas un détail ignoble, et l'élégance la plus exquise jusque dans la plus étroite familiarité. Les femmes de ce pays l'avaient ébloui d'abord, et peu de jours après son arrivée, il écrivait à Lafontaine ces phrases qui donnent à penser : « Toutes les fem» mes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une

» dit. Je trouvai sur son visage de certaines
» bigarrures, comme si elle eût relevé de ma-
» ladie; et cela me fit bien changer mes idées.
» Néanmoins je ne demeurai pas, et elle me
» répondit d'un air fort doux et fort obligeant;
» et, pour vous dire la vérité, il faut que je
» l'aie prise dans quelque mauvais jour, car elle
» passe pour fort belle dans la ville, et je connais
» beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour
» elle du fond de leur cœur. Elle passe même
» pour une des plus sages et des plus enjouées.
» Enfin je fus bien aise de cette rencontre, qui
» servit du moins à me délivrer de quelque
» commencement d'inquiétude; car je m'étudie
» maintenant à vivre un peu plus raisonnable-
» ment, et à ne me pas laisser emporter à toutes
» sortes d'objets. Je commence mon noviciat...»
Racine avait alors vingt-trois ans. La naïveté d'impressions et l'enfance de cœur qui éclatent dans son récit marquent le point de départ d'où il s'avança graduellement, à force d'expérience et d'étude, jusqu'aux dernières profondeurs de la même passion dans *Phèdre*. Cependant son noviciat ne s'acheva pas : il s'ennuya d'attendre un bénéfice qu'on lui promettait toujours; et,

laissant là les chanoines et la province, il revint à Paris, où son ode de *la Renommée aux Muses* lui valut une nouvelle gratification, son entrée à la cour, et d'être connu de Despréaux et de Molière. *La Thébaïde* suivit de près. Jusque-là, Racine n'avait trouvé sur sa route que des protecteurs et des amis; son premier succès dramatique éveilla l'envie, et, dès ce moment, sa carrière fut semée d'embarras et de dégoûts, dont sa sensibilité irritable faillit plus d'une fois s'aigrir ou se décourager. La tragédie d'*Alexandre* le brouilla avec Molière et avec Corneille; avec Molière, parce qu'il lui retira l'ouvrage pour le donner à l'Hôtel de Bourgogne; avec Corneille, parce que l'illustre vieillard déclara au jeune homme, après avoir entendu sa pièce, qu'elle annonçait un grand talent pour la poésie en général, mais non pour le théâtre. Aux représentations, les partisans de Corneille tâchèrent d'entraver le succès. Les uns disaient que Taxile n'était point assez honnête homme; les autres, qu'il ne méritait point sa perte; les uns, qu'Alexandre n'était point assez amoureux; les autres, qu'il ne venait sur la scène que pour parler d'amour. Lorsque

perçu du poète, et fait ressouvenir qu'il lisait Rabelais, Marot, même Scarron, et tenait sa place au cabaret entre Chapelle et Lafontaine. Cette vie si pleine, où sur un grand fonds d'étude s'ajoutaient les tracas littéraires, les visites à la cour, l'académie à partir de 1673, et peut-être aussi, comme on l'en a soupçonné, quelques tendres faiblesses au théâtre, cette confusion de dégoûts, de plaisirs et de gloire, retint Racine jusqu'à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1677, époque où il s'en dégagea pour se marier chrétiennement et se convertir.

Sans doute ses deux dernières pièces, *Iphigénie* et *Phèdre*, avaient excité contre l'auteur un redoublement d'orage. Tous les auteurs sifflés, les jansénistes pamphlétaires, les grands seigneurs surannés et les débris des *Précieuses*, Boyer, Leclerc, Coras, Perrin, Pradon, Dongepierre, Fontenelle, Barbier-d'Aucourt, le duc de Nevers, madame Deshoulières et l'Hôtel de Bouillon, s'étaient ameutés sans pudeur, et les manœuvres indignes de cette cabale avaient pu inquiéter le poète; mais enfin ses pièces avaient triomphé; le public s'y portait et y ap-

plaudissait avec larmes; Boileau qui ne flattait jamais, même en amitié, décernait au vainqueur une magnifique épître, et *bénissait* et proclamait *fortuné* le siècle qui voyait naître *ces pompeuses merveilles*. C'était donc moins que jamais pour Racine le moment de quitter la scène où retentissait son nom; il y avait lieu pour lui à l'enivrement, bien plus qu'au désappointement littéraire; aussi sa résolution fut-elle tout-à-fait pure de ces bouderies mesquines auxquelles on a essayé de la rapporter. Depuis quelque temps, et le premier feu de l'âge, la première ferveur de l'esprit et des sens étant dissipée, le souvenir de son enfance, de ses maîtres, de sa tante religieuse à Port-Royal, avait ressaisi le cœur de Racine, et la comparaison involontaire qui s'établissait en lui entre sa paisible satisfaction d'autrefois et sa gloire présente, si amère et si troublée, ne pouvait que le ramener au regret d'une vie régulière. Cette pensée secrète qui le travaillait perce déjà dans la préface de *Phèdre*, et dut le soutenir, plus qu'on ne croit, dans l'analyse profonde qu'il fit de cette *douleur vertueuse* d'une âme qui maudit le mal et s'y livre. Son

propre cœur lui expliquait celui de *Phèdre*, et si l'on suppose, comme il est assez vraisemblable, que ce qui le retenait malgré lui au théâtre était quelque attache amoureuse dont il avait peine à se dépouiller, la ressemblance devient plus intime et peut aider à faire comprendre tout ce qu'il a mis en cette circonstance de déchirant, de réellement senti et de plus particulier qu'à l'ordinaire dans les combats de cette passion. Quoi qu'il en soit, le but moral de *Phèdre* est hors de doute; le grand Arnauld ne put s'empêcher lui-même de le reconnaître, et ainsi fut presque vérifié le mot de l'auteur « qui espérait, au moyen de cette pièce, réconcilier la tragédie avec quantité de personnes » célèbres par leur piété et par leur doctrine. » Toutefois, en s'enfonçant davantage dans ses réflexions de réforme, Racine jugea qu'il était plus prudent et plus conséquent de renoncer au théâtre, et il en sortit avec courage, mais sans trop d'efforts. Il se maria, se réconcilia avec Port-Royal, se prépara dans la vie domestique à ses devoirs de père, et, comme le roi le nomma à cette époque historiographe ainsi que Boileau, il ne négligea pas non plus ses devoirs

d'historien; à cet effet, il commença par faire une espèce d'extrait du traité de Lucien *Sur la manière d'écrire l'histoire*, et s'appliqua à la lecture de Mézerai, de Vittorio Siri et autres.

D'après le peu qu'on vient de lire sur le caractère, les mœurs et les habitudes d'esprit de Racine, il serait déjà aisé de présumer les qualités et les défauts essentiels de son œuvre, de prévoir ce qu'il a pu atteindre, et en même temps ce qui a dû lui manquer. Un grand art de combinaison, un calcul exact d'agencement, une construction lente et successive, plutôt que cette force de conception, simple et féconde, qui agit simultanément et par voie de cristallisation autour de plusieurs centres dans les cerveaux naturellement dramatiques; de la présence d'esprit dans les moindres détails; une singulière adresse à ne dévider qu'un seul fil à la fois; de l'habileté pour élaguer plutôt que de la puissance pour étreindre; une science ingénieuse d'introduire et d'éconduire ses personnages; parfois la situation capitale éludée, soit par un récit pompeux, soit par l'absence motivée du témoin le plus embarrassant; et de même dans les caractères, rien de divergeant

ni d'excentrique, les parties accessoires, les antécédens peu commodes supprimés, et pourtant rien de trop nu, ni de trop monotone, mais deux ou trois nuances assorties sur un fonds simple; — puis au milieu de tout cela une passion qu'on n'a pas vu naître, dont le flot arrive déjà gonflé, mollement écumeux, et qui vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle eau: voilà le drame de Racine. Et si l'on descendait à son style et à l'harmonie de sa versification, on y suivrait des beautés du même ordre, restreintes aux mêmes limites, et des variations de ton, mélodieuses sans doute, mais dans l'échelle d'une seule octave. Quelques remarques, à propos de Britannicus, préciseront notre pensée et la justifieront si, dans ces termes généraux, elle semblait un peu téméraire. Il s'agit du premier crime de Néron, de celui par lequel il échappe d'abord à l'autorité de sa mère et de ses gouverneurs. Dans Tacite, Britannicus est un jeune homme de quatorze à quinze ans, doux, spirituel et triste. Un jour, au milieu d'un festin, Néron ivre, pour le rendre ridicule, le força de chanter; Britannicus se mit à chanter une chanson dans laquelle

il était fait allusion à sa propre destinée si précaire, et à l'héritage paternel dont on l'avait dépouillé; et au lieu de rire et de se moquer, les convives émus, moins dissimulés qu'à l'ordinaire parce qu'ils étaient ivres, avaient marqué hautement leur compassion. Pour Néron, tout pur de sang qu'il est encore, son naturel féroce gronde depuis long-temps en son âme, et n'épie que l'occasion de se déchaîner; il a déjà essayé d'un poison lent contre Britannicus. La débauche l'a saisi; il est soupçonné d'avoir souillé l'adolescence de sa future victime; il néglige son épouse Octavie pour la courtisane Acté. Sénèque a prêté son ministère à cette honteuse intrigue; Agrippine s'est révoltée d'abord, puis a fini par embrasser son fils et par lui offrir sa maison pour les rendez-vous. Agrippine, mère, fille, sœur et nièce d'empereurs, homicide, incestueuse, prostituée à des affranchis, n'a d'autre crainte que de voir son fils lui échapper avec le pouvoir. Telle est la situation d'esprit des trois personnages principaux au moment où Racine commence sa pièce. Qu'a-t-il fait? Il est allé d'abord au plus simple; il a trié ses acteurs; Burrhus l'a dispensé de Sénèque,

et Narcisse de Pallas. Othon et Sénécion, *jeunes voluptueux* qui le perdent, sont à peine nommés dans un endroit. Il rapporte dans sa préface un mot sanglant de Tacite sur Agrippine : *Quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*, et il ajoute : « Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il » y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que » je me suis surtout efforcé de bien exprimer, » et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce » d'Agrippine que la mort de Britannicus. » Et malgré ce dessein formel de l'auteur, le caractère d'Agrippine n'est exprimé qu'imparfaitement ; comme il fallait intéresser à sa disgrâce, ses plus odieux vices sont rejetés dans l'ombre ; elle devient un personnage peu réel, vague, inexpliqué, une manière de mère tendre et jalouse ; il n'est plus guère question de ses adultères et de ses meurtres qu'en allusion, à l'usage de ceux qui ont lu l'histoire dans Tacite. Enfin, à la place d'Acté, intervient la romanesque Junie. Néron amoureux n'est plus que le rival passionné de Britannicus, et les côtés hideux du tigre disparaissent, ou sont touchés délicatement à la rencontre. Que dire du dénouement ? de Junie

réfugiée aux vestales, et placée sous la protection du peuple, comme si le peuple protégeait quelqu'un sous Néron? Mais ce qu'on a droit surtout de reprocher à Racine, c'est d'avoir soustrait aux yeux la scène du festin. Britannicus est à table, on lui verse à boire; quelqu'un de ses domestiques goûte le breuvage, comme c'est la coutume, tant on est en garde contre un crime; mais Néron a tout prévu; le breuvage s'est trouvé trop chaud, il faut y verser de l'eau froide pour le rafraîchir, et c'est cette eau froide qu'on a eu le soin d'empoisonner. L'effet est soudain; ce poison tue sur l'heure, et Locuste a été chargée de le préparer tel, sous peine de mort. Soit dédain pour ces circonstances, soit difficulté de les exprimer en vers, Racine les a négligées dans le récit de Burrhus; il se borne à rendre l'effet moral de l'empoisonnement sur les spectateurs, et il y réussit; mais on doit avouer que même sur ce point il a rabattu de la brièveté incisive, de la concision éclatante de Tacite. Trop souvent, lorsqu'il traduit Tacite, comme lorsqu'il traduit la Bible, Racine se fraie une route entre les qualités extrêmes des originaux, et garde prudem-

ment le milieu de la chaussée, sans approcher des bords d'où l'on voit le précipice. Nous préciserons tout à l'heure le fait pour ce qui concerne la Bible; nous n'en citerons qu'un exemple relativement à Tacite. Agrippine, dans sa belle invective contre Néron, s'écrie, que d'un côté l'on entendra *la fille de Germanicus*, et de l'autre *le fils d'Enobarbus*,

Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux, de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Or Tacite dit : *Audiretur hinc Germanici filia, debilis rursus Burrhus et exsul Seneca, truncâ scilicet manu et professoriâ linguâ, generis humani regimen expostulantes.* Racine a évidemment reculé devant l'énergique insulte de *maître d'école* adressée à Sénèque et celle de *manchot* et de *mutilé* adressée à Burrhus, et son Agrippine n'accuse pas ces pédagogues de vouloir *régenter* le monde. En général, tous les défauts du style de Racine proviennent de cette pudeur de goût qu'on a trop exaltée en lui, et qui parfois le laisse en deçà du bien.

Britannicus, *Phèdre*, *Athalie*, tragédie romaine, grecque et biblique, ce sont là les trois grands titres dramatiques de Racine et sous lesquels viennent se ranger ses autres chefs-d'œuvre. Nous nous sommes déjà expliqué sur notre admiration pour *Phèdre*; pourtant, on ne peut se le dissimuler aujourd'hui, cette pièce est encore moins dans les mœurs grecques que *Britannicus* dans les mœurs romaines. Hippolyte amoureux ressemble encore moins à l'Hippolyte chasseur, favori de Diane, que Néron amoureux au Néron de Tacite; Phèdre reine-mère et régente pour son fils, à la mort supposée de son époux, compense amplement Junie protégée par le peuple et mise aux vestales. Euripide lui-même laisse beaucoup sans doute à desirer pour la vérité; il a déjà perdu le sens supérieur des traditions mythologiques, que possédaient si profondément Eschyle et Sophocle; mais du moins chez lui on embrasse tout un ordre de choses; le paysage, la religion, les rites, les souvenirs de famille, constituent un fond de réalité qui fixe et repose l'esprit. Chez Racine tout ce qui n'est pas Phèdre et sa passion échappe et fuit : la triste Aricie, les

Pallantides, les aventures diverses de Thésée, sa descente aux enfers, son départ d'Athènes, ses démêlés avec Neptune, laissent à peine trace dans notre mémoire. En regardant de près, on y verrait des contradictions; Racine admet d'une part la version de Plutarque, qui suppose que Thésée, au lieu de descendre aux enfers, avait été simplement retenu prisonnier par un roi de Thrace dont il avait voulu ravir la femme pour son ami Pirithoüs, et d'autre part il fait dire à Phèdre :

> Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers...

Dans Euripide, Vénus apparaît en personne et se venge; dans Racine, *Vénus tout entière à sa proie attachée* n'est qu'une admirable métaphore. Racine a quelquefois laissé à Euripide des détails de couleur qui eussent été aussi des traits de passion :

> Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de loin un char fuyant dans la carrière?

dit la Phèdre de Racine. Dans Euripide, ce

mouvement est beaucoup plus prolongé : Phèdre voudrait d'abord se désaltérer à l'eau pure des fontaines et s'étendre à l'ombre des peupliers; puis elle s'écrie qu'on la conduise sur la montagne, dans les forêts de pins, où les chiens chassent le cerf, et qu'elle veut lancer le dard thessalien; enfin elle désire l'arène sacrée de Limna, où s'exercent les coursiers rapides; et la nourrice, qui, à chaque souhait, l'a interrompue, lui dit enfin : « Quelle est » donc cette nouvelle fantaisie? Vous étiez » tout à l'heure sur la montagne, à la pour» suite des cerfs, et maintenant vous voilà » éprise du gymnase et des exercices des che» vaux! Il faut envoyer consulter l'oracle.... » Au troisième acte, au moment où Thésée, qu'on croyait mort, arrive, et quand Phèdre, Œnone et Hippolyte sont en présence, Phèdre ne trouve rien de mieux que de s'enfuir en s'écriant :

Je ne dois désormais songer qu'à me cacher;

c'est imiter l'art ingénieux de Timanthe, qui, à l'instant solennel, voila la tête d'Agamemnon.

Tout ceci nous conduirait, si nous l'osions, à conclure avec Corneille que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier, et à soupçonner que s'il fut dramatique en son temps, c'est que son temps était peu dramatique; mais que probablement, s'il avait vécu de nos jours, son génie se serait de préférence ouvert une autre voie. La vie de retraite, de ménage et d'étude, qu'il mena pendant les douze années de sa maturité la plus entière, semblerait confirmer notre conjecture. Corneille aussi essaya pendant quelques années de renoncer au théâtre; mais quoique déjà sur le déclin, il n'y put tenir, et rentra bientôt dans l'arène. Rien de cette impatience ni de cette difficulté à se contenir ne paraît avoir troublé le long silence de Racine. Il écrivait l'histoire de Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'académie, et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'église. Madame de Maintenon le tira de son inaction, vers 1688, en lui demandant une pièce pour Saint-Cyr; de là le réveil en sursaut de Racine, à l'âge de quarante-huit

ans; une nouvelle et immense carrière parcourue en deux pas : *Esther* pour son coup d'essai, *Athalie* pour son coup de maître. Ces deux ouvrages si soudains, si imprévus, si différens des autres, ne démentent-ils pas notre opinion sur Racine? n'échappent-ils pas aux critiques générales que nous avons hasardées sur son œuvre?

Racine, dans les sujets hébreux, est bien autrement à son aise que dans les sujets grecs et romains. Nourri des livres sacrés, partageant les croyances du peuple de Dieu, il se tient strictement au récit de l'Écriture, ne se croit pas obligé de mêler l'autorité d'Aristote à l'action, ni surtout de placer au cœur de son drame une intrigue amoureuse; (et l'amour est de toutes les choses humaines celle qui, s'appuyant sur une base éternelle, varie le plus dans ses formes selon les temps, et par conséquent induit le plus en erreur le poète). Toutefois, malgré la parenté des religions et la communauté de certaines croyances, il y a dans le judaïsme un élément à part, intime, primitif, oriental, qu'il importe de saisir et de mettre en saillie, sous peine d'être pâle et in-

fidèle, même avec un air d'exactitude; et cet élément radical, si bien compris de Bossuet dans sa *Politique sacrée*, de M. de Maistre en tous ses écrits, et du peintre Martin dans son art, n'était guère accessible au poète doux et tendre qui ne voyait l'ancien Testament qu'à travers le nouveau, et n'avait pour guide vers Samuel que saint Paul. Commençons par l'architecture du Temple dans *Athalie* : chez les Hébreux, tout était figure, symbole, et l'importance des formes se rattachait à l'esprit de la loi. Mais d'abord je cherche vainement dans Racine ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en cèdre, revêtu de lames d'or, reluisant de chérubins et de palmes; je suis dans le vestibule, et je ne vois pas les deux fameuses colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut, qui se nomment, l'une *Jachin*, l'autre *Booz ;* je ne vois ni la mer d'airain, ni les douze bœufs d'airain, ni les lions; je ne devine pas dans le tabernacle ces chérubins de bois d'olivier, hauts de dix coudées, qui enveloppent l'arche de leurs ailes. La scène se passe sous un péristile grec un peu nu, et je me sens déjà moins disposé à admettre le

sacrifice de sang, et l'immolation par le couteau sacré, que si le poète m'avait transporté dans ce temple colossal où Salomon, le premier jour, égorgea pour hosties pacifiques vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. Des reproches analogues peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages. L'idôlatrie monstrueuse de Tyr et de Sidon devait être opposée au culte de Jehovah, dans la personne de Mathan, qui, sans cela, n'est qu'un mauvais prêtre, débitant d'abstraites maximes; j'aurais voulu entrevoir, grâce à lui, ces temples impurs de Baal,

. . . . . . Où siégeaient, sur de riches carreaux,
Cent idoles de jaspe aux têtes de taureaux;
. . . .
Où, sans lever jamais leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

Le grand-prêtre est beau, noble et terrible; mais on le conçoit plus terrible encore et plus inexorable, pour le ministre d'un dieu de colère. Quand il arme les lévites, et qu'il leur rappelle que leurs ancêtres, à la voix de Moïse,

ont autrefois massacré leurs frères (« Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : « Que chaque homme place son glaive sur sa cuisse, et » que chacun tue son frère, son ami, et celui » qui lui est le plus proche. Les enfans de Lévi » firent ce que Moïse avait ordonné. »), il délaie ce verset en périphrases évasives :

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur.

En somme, *Athalie* est une œuvre imposante d'ensemble, et par beaucoup d'endroits magnifique, mais non pas si complète, ni si désespérante qu'on a bien voulu croire. Racine n'y a pas pénétré l'essence même de la poésie hébraïque orientale ; il y marche sans cesse avec précaution, entre le naïf du sublime et le naïf du gracieux, et s'interdit soigneusement l'un et l'autre. Il ne dit pas comme Lamartine :

Osias n'était plus; Dieu m'apparut; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante;
Les bords éblouissans de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins debout sur des marches d'ivoire
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux!
Toute la terre est pleine de sa gloire!

Il ne dirait pas dans ses chœurs, quand il fait parler l'impie voluptueux :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité.

Il ne dirait pas davantage :

O tombeau! vous êtes mon père;
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs.

L'avouerai-je? *Esther*, avec ses douceurs charmantes et ses aimables peintures, *Esther*, moins dramatique qu'*Athalie*, et qui vise moins haut, me semble plus complète en soi, et ne laisser rien à désirer. Il est vrai que ce gracieux épisode de la Bible s'encadre entre deux événemens étranges, dont Racine se garde de dire un seul mot, à savoir, le somptueux festin d'Assuérus, qui dura cent quatre-vingts jours, et le massacre que firent les Juifs de leurs ennemis, et qui dura deux jours entiers, sur la prière formelle de la Juive Esther. A cela près, ou plutôt même à cause de l'omission, ce délicieux poème, si parfait d'ensemble, si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction pieuse, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est l'épanchement le plus pur, la plainte la plus enchanteresse de cette âme tendre qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice sans se noyer dans les larmes, et dont madame de Maintenon écrivait : « Racine, qui » veut pleurer, viendra à la profession de la » sœur Lalie. » Vers ce même temps, il composa pour Saint-Cyr quatre cantiques spirituels qui sont au nombre de ses plus beaux ouvra-

ges. Il y en a deux d'après saint Paul, que Racine traite comme il a déjà fait Tacite et la Bible, c'est-à-dire en l'enveloppant de suavité et de nombre, mais en l'affaiblissant quelquefois. Il est à regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin cette espèce de composition religieuse, et que, dans les huit dernières années qui suivirent *Athalie*, il n'ait pas fini par jeter avec originalité quelques-uns des sentimens personnels, tendres, passionnés, fervens, que recélait son cœur. Certains passages des lettres à son fils aîné, alors attaché à l'ambassade de Hollande, font rêver une poésie intérieure et pénétrante qu'il n'a épanchée nulle part, dont il a contenu en lui, durant des années, les délices incessamment prêtes à déborder, ou qu'il a seulement répandue dans la prière, aux pieds de Dieu, avec les larmes dont il était plein. La poésie alors, qui faisait partie de la *littérature*, se distinguait tellement de la vie, que rien ne ramenait de l'une à l'autre; que l'idée même ne venait pas de les joindre, et qu'une fois consacré aux soins domestiques, aux sentimens de père, aux devoirs de paroissien, on avait élevé une muraille infranchissable entre les *Muses* et

des effusions inexprimables s'échappaient par ces sanglots; c'était comme l'huile versée du vase de Marie. Fénelon lui écrivit exprès pour le consoler. Avec cette facilité excessive aux émotions, et cette sensibilité plus vive, plus inquiète de jour en jour, on explique l'effet mortel que causa à Racine le mot de Louis XIV, et ce dernier coup qui le tua; mais il était auparavant, et depuis long-temps, malade du mal de poésie : seulement, vers la fin, cette prédisposition inconnue avait dégénéré en une sorte d'hydropisie lente qui dissolvait ses humeurs, et le livrait sans ressort au moindre choc. Il mourut en 1699, dans sa soixantième année, vénéré et pleuré de tous, comblé de gloire, mais laissant, il faut le dire, une postérité littéraire peu virile, et bien intentionnée plutôt que capable : ce furent les Rollin, les d'Olivet en critique, les Duché et les Campistron au théâtre, les Jean-Baptiste et les Racine fils dans le poëme et dans l'ode. Depuis ce temps jusqu'au nôtre, et à travers toutes les variations de goût, la renommée de Racine a subsisté sans atteinte, et a constamment reçu des hommages unanimes, justes au fond, et mérités en

tant qu'hommages, bien que parfois très-peu intelligens dans les motifs. Des critiques sans portée ont abusé du droit de le citer pour modèle, et l'ont trop souvent proposé à l'imitation par ses qualités les plus inférieures; mais, pour qui sait le comprendre, il a suffisamment, dans son œuvre et dans sa vie, de quoi se faire à jamais admirer comme grand poète, et chérir comme ami de cœur.

II.

Racine fut dramatique sans doute, mais il le fut dans un genre qui l'était peu. En d'autres temps, en des temps comme les nôtres, où les proportions du drame doivent être si différentes de ce qu'elles étaient alors, qu'aurait-il fait? Eût-il également tenté le théâtre? Son génie, naturellement recueilli et paisible, eût-il suffi à cette intensité d'action que réclame notre curiosité blasée; à cette vérité réelle dans les mœurs et dans les caractères qui devient indispensable après une époque de grande révolution; à cette philosophie supérieure qui donne à tout cela un sens, et fait de l'action autre chose qu'un *imbroglio*, de

la couleur historique autre chose qu'un *badigeonage?* Eût-il été de force et d'humeur à mener toutes ces parties de front, à les maintenir en présence et en harmonie, à les unir, à les enchaîner sous une forme indissoluble et vivante; à les fondre l'une dans l'autre au feu des passions? N'eût-il pas trouvé plus simple et plus conforme à sa nature de retirer tout d'abord la passion du milieu de ces embarras étrangers dans lesquels elle aurait pu se perdre comme dans le sable, en s'y versant; de la faire rentrer en son lit pour n'en plus sortir, et de suivre, solitaire, le cours harmonieux de cette grande et belle élégie, dont *Esther* et *Bérénice* sont les plus limpides, les plus transparens réservoirs? C'est là une délicate question, sur laquelle on ne peut exprimer que des conjectures; j'ai hasardé la mienne; elle n'a rien d'irrévérent pour le génie de Racine. M. Étienne, dans son discours de réception à l'Académie, déclare qu'il admire Molière bien plus comme philosophe que comme poète. Je ne suis pas sur ce point de l'avis de M. Étienne, et dans Molière la qualité de poète ne me paraît inférieure à aucune autre; mais je me garderai bien

d'accuser le spirituel auteur des *Deux Gendres* de vouloir renverser l'autel du plus grand maître de notre scène. Or, est-ce davantage vouloir renverser Racine que de déclarer qu'on préfère chez lui la poésie pure au drame, et qu'on est tenté de le rapporter à la famille des génies lyriques, des chantres élégiaques et pieux, dont la mission, ici bas, est de célébrer l'*amour* (en prenant *amour* dans le même sens que Dante et Platon)?

Indépendamment de l'examen direct des œuvres, ce qui nous a surtout confirmé dans notre opinion, c'est le silence de Racine et la disposition d'esprit qu'il marqua durant les longues années de sa retraite. Les facultés innées qu'on a exercées beaucoup et qu'on arrête brusquement au milieu de la carrière, après les premiers instans donnés au délassement et au repos, se réveillent et recommencent à désirer le genre de mouvement qui leur est propre. D'abord il n'en vient à l'âme qu'une plainte sourde, lointaine, étouffée, qui n'indique pas son objet et nous livre à tout le vague de l'*ennui*. Bientôt l'inquiétude se décide; la faculté sans aliment *s'affame*, pour

ainsi dire ; elle crie au dedans de nous ; c'est comme un coursier généreux qui hennit dans l'étable et demande l'arène ; on n'y peut tenir, et tous les projets de retraite sont oubliés. Qu'on se figure, par exemple, à la place de Racine, au sein du même loisir, quelqu'un de ces génies incontestablement dramatiques ; Shakspeare, Molière, Beaumarchais, Scott. Oh ! les premiers mois d'inaction passés, comme le cerveau du poète va fermenter et se remplir ! comme chaque idée, chaque sentiment va revêtir à ses yeux un masque, un personnage, et marcher à ses côtés ! que de générations spontanées vont éclore de toutes parts et lever la tête sur cette eau dormante ! que d'êtres inachevés, flottans, passeront dans ses rêves et lui feront signe de venir ! que de voix plaintives lui parleront comme à Tancrède dans la forêt enchantée ! La reine Mab descendra en char et se posera sur ce front endormi. Soudain Ariel ou Puck, Scapin ou Dorine, Chérubin ou Fénella, merveilleux lutins, messagers malicieux et empressés, s'agiteront autour du maître, le tirailleront de mille côtés pour qu'il prenne garde à leurs êtres chéris, à leurs amans

séparés, à leurs princesses malheureuses; ils les évoqueront devant lui, comme dans l'Élysée antique le devin Tirésias évoquait les âmes des héros qui n'avaient pas vécu; ils les feront passer par groupes, ombres fugitives, rieuses ou éplorées, demandant la vie, et, dans les limbes inexplicables de la pensée, attendant la lumière du jour. Diana Vernon à cheval, franchissant les barrières et se perdant dans le taillis; Juliette au balcon tendant les bras à Roméo; l'ingénue Agnès, à son balcon aussi, et rendant à son amant salut pour salut du matin au soir; la moqueuse Suzanne et la belle comtesse habillant le page; que sais-je? toutes ces ravissantes figures, toutes ces apparitions enchantées souriront au poète et l'appelleront à elles du sein de leur nuage. Il n'y résistera pas long-temps, et se relancera, tête baissée, dans ce monde qui tourbillonne autour de lui. Chacun reviendra à ses goûts et à sa nature. Beaumarchais, comme un joueur excité par l'abstinence, tentera de nouveau avec fureur les chances et la folie des intrigues. Scott, plus insouciant peut-être, et comme un voyageur simplement curieux qui a déjà vu beaucoup de

siècles et de pays; mais qui n'est pas las encore, se remettra en marche au risque de repasser, chemin faisant, par les mêmes aventures. Molière, penseur profond, triste au dedans, ayant hâte de sortir de lui-même et d'échapper à ses peines secrètes, sera cette fois d'un comique plus grave ou plus fou qu'à l'ordinaire. Shakspeare redoublera de grâce, de fantaisie ou d'effroi. Le grand Corneille, enfin (car il est de cette famille), Corneille couvert de cicatrices, épuisé, mais infatigable et sans relâche comme ses héros, pareil à ce valeureux comte de Fuentès dont parle Bossuet, et qui combattit à Rocroi jusqu'au dernier soupir, Corneille ramènera obstinément au combat ses vieilles bandes espagnoles et ses drapeaux déchirés.

Voilà les poëtes dramatiques. Dirai-je que Racine ne leur ressembla jamais dans sa retraite; qu'il ne vit plus rien de ce qu'il avait quitté; qu'il n'eut point, à ses heures de rêverie, des apparitions charmantes qui remuaient, comme autrefois, son cœur? ce serait faire injure à son génie. Mais ces créations même vers lesquelles un doux penchant dut le rentraîner d'abord, ces

Monime, ces Phèdre, ces Bérénice au long voile, ces nobles amantes solitaires qu'il revoyait, à la nuit tombante, sous les traits de la Champmeslé, et qui s'enfuyaient, comme Didon, dans les bocages, qu'étaient-elles, je le demande? Où voulaient-elles le ramener? Différaient-elles beaucoup de l'*Élégie à la voix gémissante*,

> Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars,
> Belle, levant au ciel ses humides regards?

Et quand il se fut tout-à-fait réfugié dans l'amour divin, ces formes attrayantes d'un amour profane continuèrent-elles long-temps à repasser dans ces songes? Pour moi, je ne le crois point. Il fut prompt à les dissiper et à les oublier; ses affections bientôt allèrent toutes ailleurs; il ne pensait qu'à Port-Royal, alors persécuté, et se complaisait délicieusement dans ses souvenirs d'enfance : « En effet, dit-il, il n'y avait » point de maison religieuse qui fût en meil» leure odeur que Port-Royal. Tout ce qu'on en » voyait au dehors inspirait de la piété; on ad» mirait la manière grave et touchante dont les

» louanges de Dieu y étaient chantées, la sim-
» plicité, et en même temps la propreté de leur
» église, la modestie des domestiques, la soli-
» tude des parloirs, le peu d'empressement
» des religieuses à y soutenir la conversation,
» leur peu de curiosité pour savoir les choses
» du monde et même les affaires de leurs
» proches; en un mot, une entière indifférence
» pour tout ce qui ne regardait point Dieu.
» Mais combien les personnes qui connaissaient
» l'intérieur de ce monastère y trouvaient-elles
» de nouveaux sujets d'édification! quelle paix!
» quel silence! quelle charité! quel amour pour
» la pauvreté et pour la mortification! Un tra-
» vail sans relâche, une prière continuelle,
» point d'ambition que pour les emplois les
» plus vils et les plus humilians, aucune im-
» patience dans les sœurs, nulle bizarrerie dans
» les mères, l'obéissance toujours prompte, et
» le commandement toujours raisonnable. »
Et vers le même temps il écrivait à son fils :
« M. de Rost m'a appris que la Champmeslé
» était à l'extrémité, de quoi il paraît très-af-
» fligé; mais ce qui est le plus affligeant, c'est
» de quoi il ne se soucie guère, je veux dire

» l'obstination avec laquelle cette pauvre mal-
» heureuse refuse de renoncer à la comédie,
» ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle
» trouvait très-glorieux pour elle de mourir co-
» médienne. Il faut espérer que, quand elle
» verra la mort de plus près, elle changera de
» langage, comme font d'ordinaire la plupart
» de ces gens qui font tant les fiers quand ils
» se portent bien. Ce fut madame de Caylus
» qui m'apprit hier cette particularité, dont elle
» était effrayée, et qu'elle a sue de M. le curé de
» Saint-Sulpice. » Et dans une autre lettre : « Le
» pauvre M. Boyer est mort fort chrétienne-
» ment ; sur quoi je vous dirai, en passant, que
» je dois réparation à la mémoire de la Champ-
» meslé, qui mourut avec d'assez bons senti-
» mens, après avoir renoncé à la comédie, très-
» repentante de sa vie passée, mais surtout
» fort affligée de mourir : du moins, M. Des-
» préaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé
» d'Auteuil, qui l'assista à la mort ; car elle est
» morte à Auteuil, dans la maison d'un maître
» à danser, où elle était venue prendre l'air. » On
a besoin de croire, pour excuser ce ton de sé-
cheresse, que Racine voulait faire indirecte-

ment la leçon à son fils, et condamner ses propres erreurs dans la personne de celle qui en avait été l'objet. Mais, même en tenant compte de l'intention, on peut conclure hardiment, après avoir lu et comparé ces passages, que les sentimens du poëte ne prenaient plus la forme dramatique, et que la figure de la Champmeslé lui était depuis long-tems sortie de la mémoire. Port-Royal avait toute son âme; il y puisait le calme; il y rapportait ses prières; il était plein des gémissemens de cette maison affligée, quand il fit entendre la mélodie touchante des chœurs d'*Esther*. En un mot, c'était la disposition lyrique qui prévalait évidemment dans le poète, et qui, le plus souvent, au défaut d'épanchement convenable, débordait dans ces larmes dont nous avons parlé. Un de nos amis les plus chers, qui pour être romantique, à ce qu'on dit, n'en garde pas moins à Racine un respect profond et un sincère amour, a essayé de retracer l'état intérieur de cette belle âme dans une pièce de vers qu'il ne nous est pas permis de louer, mais que nous insérons ici comme achevant de mettre en lumière notre point de vue critique.

LES LARMES DE RACINE.

> Racine qui veut pleurer viendra à la profession de la sœur Lalie.
>
> Mme DE MAINTENON.

Jean Racine, le grand poète,
Le poète aimant et pieux,
Après que sa lyre muette
Se fut voilée à tous les yeux,
Renonçant à la gloire humaine,
S'il sentait en son âme pleine
Le flot contenu murmurer,
Ne savait que fondre en prière,
Pencher l'urne dans la poussière
Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur pur de jeune fille
Qui coule et déborde en secret,
A chaque peine de famille,
Au moindre bonheur, il pleurait;
A voir pleurer sa fille aînée;
A voir sa table couronnée
D'enfans, et lui-même au déclin;
A sentir les inquiétudes
De père, tout causant d'études
Les soirs d'hiver avec Rollin;

Ou si dans la sainte patrie,
Berceau de ses rêves touchans,
Il s'égarait par la prairie
Au fond de Port-Royal des champs;
S'il revoyait du cloître austère
Les longs murs, l'étang solitaire,
Il pleurait comme un exilé;
Pour lui pleurer avait des charmes,
Le jour que mourait dans les larmes
Ou La Fontaine ou Champmeslé [1].

Surtout ces pleurs avec délices
En ruisseaux d'amour s'écoulaient,
Chaque fois que sous des cilices
Des fronts de seize ans se voilaient,
Chaque fois que des jeunes filles,
Le jour de leurs vœux, sous les grilles
S'en allaient aux yeux des parens;
Et foulant leurs bouquets de fête,
Livrant les cheveux de leur tête,
Épanchaient leur âme à torrens.

Lui-même il dut payer sa dette;
Au temple il porta son agneau;

[1] Il est permis de supposer, malgré ce qu'on a vu plus haut, que le poète donna secrètement à la Champmeslé quelques larmes et quelques prières.

Dieu marquant sa fille cadette
La dota du mystique anneau.
Au pied de l'autel avancée,
La douce et blanche fiancée
Attendait le divin époux ;
Mais, sans voir la cérémonie,
Parmi l'encens et l'harmonie
Sanglotait le père à genoux.

Sanglots, soupirs, pleurs de tendresse,
Pareils à ceux qu'en sa ferveur
Madeleine la pécheresse
Répandit aux pieds du Sauveur ;
Pareils aux flots de parfum rare
Qu'en pleurant la sœur de Lazare
De ses longs cheveux essuya ;
Pleurs abondans comme les vôtres,
O le plus tendre des apôtres,
Avant le jour d'Alleluia !

Prière confuse et muette,
Effusion de saints désirs !
Quel luth se fera l'interprète
De ces sanglots, de ces soupirs ?
Qui démêlera le mystère
De ce cœur qui ne peut se taire
Et qui pourtant n'a point de voix ?
Qui dira le sens des murmures

Qu'éveille, à travers les ramures,
Le vent d'automne dans les bois?

C'était une offrande avec plainte
Comme Abraham en sut offrir;
C'était une dernière étreinte
Pour l'enfant qu'on a vu nourrir;
C'était un retour sur lui-même,
Pécheur relevé d'anathème,
Et sur les erreurs du passé;
Un cri vers le juge sublime,
Pour qu'en faveur de la victime
Tout le reste fût effacé.

C'était un rêve d'innocence,
Et qui le faisait sangloter,
De penser que, dès son enfance,
Il aurait pu ne pas quitter
Port-Royal et son doux rivage,
Son vallon calme dans l'orage,
Refuge propice aux dévots;
Ses châtaigniers aux larges ombres;
Au dedans, les corridors sombres,
La solitude des parloirs.

Oh! si, les yeux mouillés encore,
Ressaisissant son luth dormant,

Il n'a pas dit, à voix sonore,
Ce qu'il sentait en ce moment;
S'il n'a pas raconté, poète,
Son âme pudique et discrète,
Son holocauste et ses combats,
Le Maître qui tient la balance
N'a compris que mieux son silence;
O mortels, ne le blâmez pas!

Celui qu'invoquent nos prières
Ne fait pas descendre les pleurs
Pour étinceler aux paupières,
Ainsi que la rosée aux fleurs;
Il ne fait pas sous son haleine
Palpiter la poitrine humaine,
Pour en tirer d'aimables sons;
Mais sa rosée est fécondante;
Mais son haleine, immense, ardente,
Travaille à fondre nos glaçons.

Qu'importent ces chants qu'on exhale,
Ces harpes autour du saint lieu;
Que notre voix soit la cymbale
Marchant devant l'arche de Dieu;
Si l'âme, trop tôt consolée,
Comme une veuve non voilée,
Dissipe ce qu'il faut sentir;
Si le coupable prend le change,

Et tout ce qu'il paie en louange,
S'il le retranche au repentir?

Les derniers sentimens exprimés dans cette pièce ne furent point étrangers à l'âme de Racine. Dans un très-beau cantique *sur la Charité*, imité de saint Paul, il dit lui-même, en des termes assez semblables, et dont notre ami paraît s'être souvenu :

En vain je parlerais le langage des anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Si maintenant l'on m'objecte que cette théorie conjecturale serait admissible peut-être si Racine n'avait pas fait *Athalie*, mais qu'*Athalie* seule répond victorieusement à tout, et révèle dans le poëte un génie essentiellement dramatique, je répliquerai à mon tour qu'en admirant beaucoup *Athalie*, je ne lui reconnais point tant de portée ; que la quantité d'élévation, d'énergie et de sublime qui s'y trouve, ne me

paraît pas du tout dépasser ce qu'il en faut pour réussir dans le haut lyrique, dans la grande poésie religieuse, dans l'hymne, et qu'à mon gré cette magnifique tragédie atteste seulement chez Racine des qualités fortes et puissantes qui couronnaient dignement sa tendresse habituelle.

L'examen un peu approfondi du style de Racine nous ramènera involontairement aux mêmes conclusions sur la nature et la vocation de son talent. Qu'est-ce, en effet, qu'un style dramatique? C'est quelque chose de simple, de familier, de vif, d'entrecoupé, qui se déploie et se brise, qui monte et redescend, qui change sans effort en passant d'un personnage à l'autre, et varie dans le même personnage selon les momens de la passion. On se rencontre, on cause, on plaisante; puis l'ironie s'aiguise, puis la colère se gonfle, et voilà que le dialogue ressemble à la lutte étincelante de deux serpens entrelacés. Les gestes, les inflexions de voix et les sinuosités du discours sont en parfaite harmonie; les hasards naturels, les particularités journalières d'une conversation qui s'anime, se reproduisent en leur lieu. Auguste

est assis avec Cinna dans son cabinet et lui parle longuement; chaque fois que Cinna veut l'interrompre, l'empereur l'apaise d'un geste, étend la main, ralentit sa parole, le fait rasseoir et continue. Le jeu de Talma, c'était tout le style dramatique mis en dehors et traduit aux yeux. — Les personnages du drame, vivant de la vie réelle comme tout le monde, doivent en rappeler à chaque instant les détails et les habitudes. *Hier*, *aujourd'hui*, *demain*, sont des mots très-significatifs pour eux. Les plus chers souvenirs dont se nourrit leur passion favorite leur apparaissent au complet avec une singulière vivacité dans les moindres circonstances. Il leur échappe souvent de dire: *Tel jour*, *A telle heure*, *En tel endroit*. L'amour dont une âme est pleine et qui cherche un langage, s'empare de tout ce qui l'entoure, en tire des images, des comparaisons sans nombre; en fait jaillir des sources imprévues de tendresse. Juliette, au balcon, croit entendre le chant de l'alouette, et presse son jeune époux de partir; mais Roméo veut que ce soit le rossignol qu'on entend, afin de rester encore.

La douleur est superstitieuse; l'âme, en ses

momens extrêmes, a de singuliers retours; elle semble, avant de quitter cette vie, s'y rattacher à plaisir par les fils les plus déliés et les plus fragiles. Desdémona, émue du vague pressentiment de sa fin, revient toujours, sans savoir pourquoi, *à une chanson de Saule*, que lui chantait dans son enfance une vieille esclave qu'avait sa mère. C'est ainsi que le lyrique même, grâce aux détails naïfs qui le retiennent et le fixent dans la réalité, ne fait pas hors-d'œuvre, et concourt directement à l'effet dramatique.

Le pittoresque-épique, le descriptif pompeux sied mal au style du drame; mais sans se mettre exprès à décrire, sans étaler sa toile pour peindre, il est tel mot de pure causerie, qui, jeté comme au hasard, va nous donner la couleur des lieux, et préciser d'avance le théâtre où se déploiera la passion. Duncan arrive avec sa suite au château de Macbeth; il en trouve le site agréable, et Banco lui fait remarquer qu'il y a des nids de martinet à chaque frise et à chaque créneau; preuve, dit-il, que l'air est salubre en cet endroit. Shakspeare abonde en traits pareils; les tragiques grecs

en offriraient également; Racine n'en a jamais.

Le style de Racine se présente, dès l'abord, sous une teinte assez uniforme d'élégance et de poésie; rien ne s'y détache particulièrement. Le procédé en est d'ordinaire analytique et abstrait; chaque personnage principal, au lieu de répandre sa passion au dehors en ne faisant qu'un avec elle, regarde le plus souvent cette passion au dedans de lui-même, et la raconte par ses paroles telle qu'il la voit au sein de ce monde intérieur, au sein de ce *moi*, comme disent les philosophes : de là une manière générale d'exposition et de récit qui suppose toujours dans chaque héros ou chaque héroïne un certain loisir pour s'examiner préalablement; de là encore tout un ordre d'images délicates, et un tendre coloris de demi-jour, emprunté à une savante métaphysique du cœur; mais peu ou point de réalité, et aucun de ces détails qui nous ramènent à l'aspect humain de cette vie. La poésie de Racine élude les détails, les dédaigne, et quand elle voudrait y atteindre, elle semble impuissante à les saisir. Il y a dans *Bajazet* un passage entre au-

tres, fort admiré de Voltaire: Acomat explique à Osmin comment, malgré les défenses rigoureuses du sérail, Roxane et Bajazet ont pu se voir et s'aimer :

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.

Au lieu d'une explication nette et circonstanciée de la rencontre, comme tout cela est touché avec précaution! comme le mot propre est habilement évincé! *les esclaves tremblèrent! les gardes se troublèrent!* que d'efforts en pure perte! que d'élégances déplacées dans la bouche sévère du grand-visir! — Monime a voulu s'étrangler avec son bandeau, ou, comme dit Racine, *faire un affreux lien d'un sacré diadème;* elle apostrophe ce diadème en vers enchanteurs que je me garderai bien de blâmer. Je noterai seulement que, dans la colère et le mépris

dont elle accable ce *fatal tissu*, elle ne l'ose nommer qu'en termes généraux et avec d'exquises injures. Il résulte de cette perpétuelle nécessité de noblesse et d'élégance que s'impose le poète, que lorsqu'il en vient à quelques-unes de ces parties de transition qu'il est impossible de relever et d'ennoblir, son vers inévitablement déroge et peut alors sembler prosaïque par comparaison avec le ton de l'ensemble. Champfort s'est amusé à noter dans Esther le petit nombre de vers qu'il croit entachés de prosaïsme. Au reste, Racine a tellement pris garde à ce genre de reproches, qu'au risque de violer les convenances dramatiques, il a su prêter des paroles pompeuses ou fleuries à ses personnages les plus subalternes comme à ses héros les plus achevés. Il traite ses confidentes sur le même pied que ses reines : Arcas s'exprime tout aussi majestueusement qu'Agamemnon. M. Villemain a déjà remarqué que dans Euripide, le vieillard qui tient la place d'Arcas n'a qu'un langage simple, non figuré, conforme à sa condition d'esclave : « Pourquoi » donc sortir de votre tente, ô roi Agamemnon, » lorsque autour de nous tout est assoupi dans

» un calme profond, lorsqu'on n'a point encore » relevé la sentinelle qui veille sur les retran» chemens. » Et c'est Agamemnon qui dit : « Hélas! on n'entend ni le chant des oiseaux, » ni le bruit de la mer; le silence règne sur l'Eu» ripe. » Dans Racine, au contraire, Arcas prend les devans en poésie, et il est le premier à s'écrier :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Chez Euripide, le vieillard a vu Agamemnon dans tout le désordre d'une nuit de douleur; il l'a vu allumer un flambeau, écrire une lettre et l'effacer, y imprimer le cachet et le rompre, jeter à terre ses tablettes et verser un torrent de larmes. Racine fils avoue avec candeur qu'on peut regretter dans l'Iphigénie française cette vive peinture de l'Agamemnon grec; mais Euripide n'avait pas craint d'entrer dans l'intérieur de la tente du héros, et de nommer certaines choses de la vie par leur nom.

Le procédé continu d'analyse dont Racine fait usage, l'élégance merveilleuse dont il revêt ses pensées, l'allure un peu solennelle et

arrondie de sa phrase, la mélodie cadencée de ses vers, tout contribue à rendre son style tout-à-fait distinct de la plupart des styles franchement et purement dramatiques. Talma, qui, dans ses dernières années, en était venu à donner à ses rôles, surtout à ceux que lui fournissait Corneille, une simplicité d'action, une familiarité saisissante et sublime, l'aurait vainement essayé pour les héros de Racine; il eût même été coupable de briser la déclamation soutenue de leur discours, et de ramener à la causerie ce beau vers un peu chanté. Est-ce à dire pourtant que le caractère dramatique manque entièrement à cette manière de faire parler des personnages? Loin de notre pensée un tel blasphème! Le style de Racine convient à ravir au genre de drame qu'il exprime, et nous offre un composé parfait des mêmes qualités heureuses. Tout s'y tient avec art, rien n'y jure et ne sort du ton; dans cet idéal complet de délicatesse et de grâce, Monime, en vérité, aurait bien tort de parler autrement. C'est une conversation douce et choisie, d'un charme croissant; une confidence pénétrante et pleine d'émotion, comme on se figure qu'en pouvait

et les ressources. On remarquera que dans ses tours il conserve par momens des traces légères d'une langue antérieure à la sienne, et je trouve pour mon compte un charme infini à ces idiotismes trop peu nombreux qui lui ont valu d'être souligné quelquefois par les critiques du dernier siècle.

En somme, et ceci soit dit pour dernier mot, il y aurait injustice, ce me semble, à traiter Racine autrement que tous les vrais poètes de génie, à lui demander ce qu'il n'a pas, à ne pas le prendre pour ce qu'il est, à ne pas accepter, en le jugeant, les conditions de sa nature. Son style est complet en soi, aussi complet que son drame lui-même; ce style est le produit d'une organisation rare et flexible, modifiée par une éducation continuelle et par une multitude de circonstances sociales qui ont pour jamais disparu; il est autant qu'aucun autre, et à force de finesse, sinon avec beaucoup de saillie, marqué au coin d'une individualité distincte, et nous retrace presque partout le profil tendre et mélancolique de l'homme avec la date du temps. D'où il résulte aussi que vouloir ériger ce style en *style-modèle,* le professer

à tout propos et en toute occurrence, y rapporter toutes les autres manières comme à un type invariable, c'est bien peu le comprendre et l'admirer bien superficiellement, c'est le renfermer tout entier dans ses qualités de grammaire et de diction. Nous croyons faire preuve d'un respect mieux entendu en déclarant le style de Racine, comme celui de Lafontaine et de Bossuet, digne sans doute d'une éternelle étude, mais impossible, mais inutile à imiter, et surtout d'une forme peu applicable au drame nouveau, précisément parce qu'il nous paraît si bien approprié à un genre de tragédie qui n'est plus.

******

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Louis XIV vieillissait au milieu de toutes sortes de disgrâces, et survivait à ce qu'on a bien voulu appeler *son siècle*. Les grands écrivains comme les grands généraux avaient presque tous disparu. On perdait des batailles en Flandre; on donnait droit de préséance aux bâtards légitimés sur les ducs; on applaudissait Campistron. C'est précisément alors, si l'on en croit un bruit assez généralement répandu depuis une centaine d'années, que commença de briller un poète illustre, *notre grand lyrique*, comme disent encore quelques-uns. Né en 1669 à Paris, d'un père cordonnier, qu'il renia plus tard, ou qu'au moins il aurait cer-

tainement troqué très-volontiers contre un autre, Jean-Baptiste Rousseau se sentit de bonne heure l'envie de sortir d'une si basse condition. On ne sait trop comment se passèrent ses premières années; il s'est bien gardé d'en parler jamais, et il paraît s'être expressément interdit, comme une honte, tout souvenir d'enfance; c'était mal imiter Horace pour le début. Rousseau se destinait pourtant à la poésie lyrique. Il connut Boileau, alors vieux et chagrin, et reçut de lui des conseils et des traditions. Il s'insinua auprès de grands seigneurs qui le protégèrent, le baron de Breteuil, Bonrepeaux, Chamillard, Tallard, et fut même attaché à ce dernier dans l'ambassade d'Angleterre. Il avait vu à Londres Saint-Évremond; à Paris, il était des familiers du *Temple*, des habitués du café *Laurent;* il s'essayait au théâtre par de froides comédies; il paraphrasait les psaumes que le maréchal de Noailles lui commandait pour la cour, et composait pour la ville d'obscènes épigrammes, qu'il appelait les *gloria patri* de ses psaumes. Son existence littéraire, comme on voit, ne laissait pas de devenir considérable: il était membre de l'Académie des inscriptions;

l'opinion le désignait pour l'Académie française, comme héritier présomptif de Boileau. En un mot, tout annonçait à J.-B. Rousseau qu'il allait, durant quelques années, tenir un des premiers rangs, le premier rang peut-être!... dans les cercles littéraires, entre Lamotte, Crébillon, La Fosse, Duché, Lagrange-Chancel, Saurin de l'Académie des sciences, et autres. Tout cela se passait vers 1710.

Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, et comme il le dit lui-même avec une élégance parfaite, il s'était *accoquiné à la hantise* du café Laurent; c'était rue Dauphine, non loin du Théâtre-Français, qui de la rue Guénégaud avait passé dans celle des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Les établissemens de ce genre ne dataient que de peu d'années, et remplaçaient avantageusement pour les auteurs et gens de lettres le cabaret, où s'étaient encore enivrés sans vergogne Chapelle et Boileau. Le café n'avait pas passé de mode, malgré la prédiction de madame de Sévigné; bien au contraire, il devait exercer une assez grande influence sur le dix-huitième siècle, sur cette époque si vive et si hardie, nerveuse, irritable, toute de saillies, de con-

versations, de verve artificielle, d'enthousiasme après quatre heures du soir; j'en prends à témoin Voltaire et son amour du moka. Ce café de la veuve *Laurent* était donc une espèce de café *Procope* du temps; on y politiquait; on y jugeait la pièce nouvelle; on s'y récitait à l'oreille l'épigramme de Gâcon sur l'*Athenaïs* de Lagrange-Chancel, le huitain de Lagrange en réponse aux critiques de M. Le Noble; on y comparait la musique de Lulli et celle de Campra. Or, Rousseau, après quelques essais lyriques peu goûtés, avait donné en 1696, au Théâtre-Français, la comédie du *Flatteur*, qui n'avait eu qu'un demi-succès, et en 1700, *le Capricieux*, qui réussit encore moins. Il s'en prit de sa disgrâce aux habitués du café, et les chansonna dans de grossiers couplets à rimes riches, ce qui le fit aussitôt reconnaître. On peut juger du scandale. Rousseau se *désaccoquina* du café et désavoua les couplets dans le monde; mais on en parlait toujours : de temps à autre de nouveaux couplets clandestins se retrouvaient sur les tables, sous les portes; cette petite guerre dura dix ans et ouvrit le siècle. Enfin, en 1710, quelques derniers couplets,

si infâmes qu'on doit les croire fabriqués à dessein par les ennemis de Rousseau, mirent le comble à l'indignation. Rousseau, non content de s'en laver, les imputa à Saurin ; de là, procès en diffamation et en calomnie, arrêt du Parlement en 1712, et bannissement de Rousseau à perpétuité hors du royaume.

Jean-Baptiste avait quarante-trois ans ; quelque long que fût alors le noviciat des poètes, son éducation lyrique devait être achevée. Il avait déjà composé quelques odes, et sa haine contre Lamotte, qui en composait aussi, n'avait pas peu contribué, sans doute, à déterminer sa vocation laborieuse et tardive. Qu'est-ce donc qu'un poète lyrique ? Avec sa nature d'esprit et ses habitudes, Rousseau pouvait-il prétendre à l'être ? pouvait-il s'en rencontrer un, vers 1710 ?

Un poète lyrique, c'est une âme à nu qui passe et chante au milieu du monde, et selon les temps, et les souffles divers, et les divers tons où elle est montée, cette âme peut rendre bien des espèces de sons. Tantôt, flottant entre un passé gigantesque et un éblouissant avenir, égarée comme une harpe sous la main

de Dieu, l'âme du prophète exhalera les gémissemens d'une époque qui finit, d'une loi qui s'éteint, et saluera avec amour la venue triomphale d'une loi meilleure et le char vivant d'Emmanuel; tantôt, à des époques moins hautes, mais belles encore et plus purement humaines, quand les rois sont héros ou fils de héros, quand les demi-dieux ne sont morts que d'hier, quand la force et la vertu ne sont toujours qu'une même chose, et que le plus adroit à la lutte, le plus rapide à la course, est aussi le plus pieux, le plus sage et le plus vaillant, le chantre lyrique, véritable prêtre comme le statuaire, décernera au milieu d'une solennelle harmonie les louanges des vainqueurs; il dira les noms des coursiers et s'ils sont de race généreuse; il parlera des aïeux et des fondateurs de villes, et réclamera les couronnes, les coupes ciselées et les trépieds d'or. Il sera lyrique aussi, bien qu'avec moins de grandeur et de gloire, celui qui, vivant dans les loisirs de l'abondance et à la cour des tyrans, chantera les délices gracieuses de la vie et les pensées tristes qui viendront parfois l'effleurer dans les plaisirs. Et à toutes les épo-

ques de trouble et de renouvellement, quiconque, témoin des orages politiques, en saisira par quelque côté le sens profond, la loi sublime, et répondra à chaque accident aveugle par un écho intelligent et sonore; ou quiconque, en ces jours de révolution et d'ébranlement, se recueillera en lui-même et s'y fera un monde à part, un monde poétique de sentimens et d'idées, d'ailleurs anarchique ou harmonieux, funeste ou serein, de consolation ou de désespoir, ciel, chaos ou enfer; ceux-là encore seront lyriques, et prendront place entre le petit nombre dont se souvient l'humanité et dont elle adore les noms. Nous voilà bien loin de Jean-Baptiste; il n'a rien été de tout cela. Fils honteux de son père, sans enfance, vain, malicieux, clandestin, obscène en propos, de vie équivoque, ballotté des cafés aux antichambres, il eût été bon peut-être à donner quelques jolies chansons au *Temple*, s'il avait eu plus de sensibilité, de naturel et de mollesse. On lui a fait honneur, et Chaulieu l'a félicité agréablement, d'avoir refusé une place dans les Fermes, que lui offrait le ministre Chamillard. Mais ce refus nous semble

moins tenir à des principes d'honorable indépendance, qu'au goût qu'avait Rousseau pour la vie de Paris et les tripots littéraires. Sans dire positivement qu'il fut un malhonnête homme, sans trancher ici la question restée indécise des derniers couplets, on peut affirmer que ce fut un cœur bas, un caractère louche, tracassier, né pour la domesticité des grands seigneurs; avec cela, nul génie, peu d'esprit, tout en métier. Quand il eut quitté la France, en 1712, et durant les trente années *dignes de pitié* qui succédèrent aux trente années *dignes d'envie*, Rousseau, successivement protégé du comte du Luc, du prince Eugène, du duc d'Aremberg, dut travailler sur lui-même pour mériter ces faveurs dont il vivait, et rétablir sa réputation compromise. Dans l'insignifiante correspondance qu'il entretenait avec d'Olivet, Brossette, Desfontaines et M. Boudet, on remarque un grand étalage de principes religieux, moraux, et un caractère anti-philosophique très-prononcé. En supposant cette conversion sincère, on s'étonne que Rousseau n'ait pas plus tiré parti pour sa poésie de cette nature de sentimens;

c'était peut-être en effet la seule corde lyrique qui fût capable de vibrer en ces temps-là. Les événemens extérieurs dégoûtaient par leur petitesse et leur pauvreté : la guerre se faisait misérablement et même sans l'éclat des désastres; les querelles religieuses étaient sottes, criardes, sans éloquence, quoique persécutrices; les mœurs, infâmes et platement hideuses; c'était une société et un trône sourdement en proie aux vers et à la pourriture. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que l'ordre ancien dépérissait, que la religion était en péril, et qu'on se précipitait dans un avenir mauvais et fatal. Voilà ce que sentaient et disaient du moins les partisans et les débris du dernier règne, M. d'Aguesseau et Racine fils par exemple. Or, sans faire d'hypothèse gratuite, sans demander aux hommes plus que leur siècle ne comporte, on conçoit, ce me semble, dans cette atmosphère de souvenirs et d'affections, une âme tendre, chaste, austère, effrayée de la contagion croissante et du débordement philosophique, fidèle au culte de la monarchie de Louis XIV, assez éclairée pour dégager la religion du jansénisme, et cette âme, alarmée,

avant l'orage, de pressentimens douloureux, et gémissant avec une douceur triste; quelque chose en un mot comme Louis Racine, aussi honnête et plus fort en talent et en lumières. Rousseau manqua à cette mission, dont il n'était pas digne. Il avait reçu comme une lettre morte les traditions du règne qui finissait; il s'y attacha obstinément; ses antipathies littéraires et sa jalousie contre les talens rivaux l'y repoussèrent chaque jour de plus en plus; il tint pour le dernier siècle, parce que le *petit Arouet* était du nouveau. Dans les poésies à la mode, il était bien plus choqué des mauvaises rimes que du mauvais goût et des mauvais principes. De la sorte, chez lui, nul sentiment vrai du passé non plus que du présent; son esprit était le plus terne des miroirs; rien ne s'y peignait; il ne réfléchit rien; sans originalité, sans vue intime ou même finement superficielle, sans vivacité de souvenirs, aussi loin des chœurs d'*Esther* que des vers datés de Philisbourg, tenant tout juste au siècle de Louis XIV par l'*Ode à Namur*, ce fut le moins lyrique de tous les hommes à la moins lyrique de toutes les époques.

Avec un auteur aussi peu naïf que Jean-Baptiste, chez qui tout vient de labeur et rien d'inspiration, il n'est pas inutile de rechercher, avant l'examen des œuvres, quelles furent les idées d'après lesquelles il se dirigea, et de constater sa critique et sa poétique. Deux mots suffiront. Le bon Brossette, ce personnage excellent, mais banal, un des dévots empressés de feu Despréaux, espèce de courtier littéraire, qui caressait les illustres pour recevoir des exemplaires de leur part et faire collection de leurs lettres, s'était lourdement avisé, en écrivant à Rousseau, de lui signaler, comme une découverte, dans l'*Ode à la Fortune*, un passage qui semblait imité de Lucrèce. Là-dessus Rousseau lui répondit : « Il est vrai, mon- » sieur, et vous l'avez bien remarqué, que j'ai » eu en vue le passage de Lucrèce, *quò magis* » *in dubiis*, etc., dans la strophe que vous me » citez de mon *Ode à la Fortune;* et je vous » avoue, puisque vous approuvez la manière » dont je me suis approprié la pensée de cet » ancien, que je m'en sais meilleur gré que si » j'en étais l'auteur, par la raison que c'est » l'expression seule qui fait le poète, et non

» la pensée, qui appartient au philosophe et à » l'orateur, comme à lui. » L'aveu est formel; on conçoit maintenant que Saurin ait dit qu'il ne regardait Rousseau que comme le *premier entre les plagiaires*. Les jugemens et les lectures de Rousseau répondaient à une aussi forte poétique. Il aime et admire Régnier, mais il le range après Malherbe, et trouve qu'*il ne lui a manqué que le bonheur de naître sous le règne de Louis-le-Grand*. Il appelle Gresset un *génie supérieur*, et ne le chicane que sur ses rimes; il ne voit rien *de plus élevé, ni de plus rempli de fureur et de sublime* que les vers de Duché, ce qui ne l'empêche pas d'écrire à propos de M. Monchesnay : « Je ne » connais que lui (*M. de Monchesnay!*) pré» sentement, qui sache faire des vers marqués » au bon coin. » Réfugié à Bruxelles en 1724, il prie son ami l'abbé d'Olivet de lui envoyer un paquet de tragédies; en voici la liste : elle serait plus complète et plus piquante, si Rotrou ne s'y trouvait pas :

Venceslas, de Rotrou;
Cléopâtre, de La Chapelle;
Géta, de Péchantré;

Andronic, *Tiridate*, de Campistron;
Polixène, *Manlius*, *Thésée*, de La Fosse;
Absalon, de Duché.

Je me suis trompé en disant que Rousseau ne s'inquiétait jamais de l'idée; il a fait une ode *sur les Divinités poétiques*, dans laquelle est exposé en style barbare un système d'allégorisation qui ne va à rien moins qu'à mettre Bellone pour la guerre, Tisiphone pour la peur. Le plus plaisant, c'est que pour cette démonstration *esthétique*, comme on dirait aujourd'hui, il s'est imaginé de recourir à l'ombre d'Alcée :

Je la vois; c'est l'ombre d'Alcée
Qui me la découvre à l'instant,
Et qui déjà, d'un œil content,
Dévoile à ma vue empressée
Ces déités d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

Alcée se met donc à chanter en ces termes :

Des sociétés temporelles
Le premier lien est la voix,

Qu'en divers sons l'homme, à son choix,
Modifie et fléchit pour elles ;
Signes communs et naturels,
Où les âmes incorporelles
Se tracent aux sens corporels.

Rousseau avait probablement attrapé ces lambeaux de métaphysique, sinon dans le commerce d'Alcée, du moins dans les livres ou les conversations de son ami, M. de Crouzas. Il y tenait au reste beaucoup plus qu'on ne croirait. Ses odes en sont chamarrées, et ses *allégories*, qu'il estimait autant et plus que ses odes, nous offrent comme la mise en œuvre et le résultat direct du système.

Attaquons-nous maintenant, sans plus tarder, aux œuvres de Jean-Baptiste; nous laisserons de côté son théâtre, et, puisque nous avons nommé ses *allégories*, nous les frapperons tout d'abord. Le fantastique au dix-huitième siècle, en France, avait dégénéré dans tous les arts. De brillant, de gracieux, de grotesque ou de terrible qu'il était au moyen-âge et à la renaissance, il était devenu froid, lourd et superficiel ; on le tourmentait comme une énigme, parce qu'on ne l'entendait plus à

demi-mot. Le fantastique en effet n'est autre chose qu'une folle réminiscence, une charmante étourderie, un caprice étincelant, quelquefois un effroyable éclair sur un front serein; c'est un jeu à la surface dont l'invisible ressort gît au plus profond de l'âme de la Muse. Que les faciles et soudains mouvemens de cette âme se ralentissent et se perdent; que ce jeu de physionomie devienne calculé et de pure convenance; qu'on sourie, qu'on éclate, qu'on grimace, qu'on fasse la folle à tout propos, et voilà la Muse devenue une femme à la mode, sotte, minaudière, insupportable; c'est à peu près ce qui arriva de l'art au dix-huitième siècle. Le fantastique surtout, cette portion la plus délicate et la plus insaisissable, y fut méconnue et défigurée. On eut les amours de Boucher; on eut des *oves* et des *volutes* au lieu d'acanthes et d'arabesques de toutes formes; on eut les *Bijoux indiscrets*, les métamorphoses de la *Pucelle*, l'*Écumoir*, le *Sopha*, et ces contes de Voisenon où des hommes et des femmes sont changés en anneaux ou en baignoires. Cazotte seul, par son esprit, rappela un peu la grâce frivole d'Hamilton; mais

on n'était pas moins éloigné alors de l'Arioste, de Rabelais et de Jean Goujon, que de Michel-Ange. On peut rendre encore cette justice à J.-B. Rousseau, qu'à la moins fantastique de toutes les époques, il a été le moins fantastique de tous les hommes. Ses allégories sont jugées tout d'une voix; baroques, métaphysiques, sophistiquées, sèches, inextricables, nul défaut n'y manque. Nous renvoyons à *Torticolis*, à *la Grotte de Merlin*, au *Masque de Laverne*, à *Morosophie*; lise et comprenne qui pourra! Le style est d'un langage marotique hérissé de grec, et qu'on croirait forgé à l'enclume de Chapelain; on ne sait par où les prendre, et j'en dirais volontiers comme Saint-Simon de M. Pussort, que c'est un *fagot d'épines*.

Mais les odes, mais les cantates, voilà les vrais titres, les titres immortels de Rousseau à la gloire! Patience, nous y arrivons. — Les odes sont, ou sacrées, ou politiques, ou personnelles. Quand on a lu la Bible, quand on a comparé au texte des prophètes les paraphrases de Jean-Baptiste, on s'étonne peu qu'en taillant dans ce sublime éternel, il en ait quel-

quefois détaché en lambeaux du grave et du noble; et l'on admire bien plutôt qu'il ait si souvent affaibli, méconnu, remplacé les beautés suprêmes qu'il avait sous la main. A prendre en effet la plus renommée de ses imitations, celle du cantique d'Ézéchias, qu'y voit-on? Ici la critique de détail est indispensable, et j'en demande pardon au lecteur. Rousseau dit :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La Mort déployant ses ailes
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis,
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus :
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève

De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Les quatre premiers vers de la première strophe sont bien, et les six derniers passables, quoiqu'un peu vides et chargés; mais il fallait tenir compte du verset si touchant d'Isaïe : « Hélas! ai-je dit, je ne verrai donc plus » le Seigneur, le Seigneur dans le séjour des vi» vans! Je ne verrai plus les mortels qui habi» tent avec moi la terre! » Ne plus voir les autres hommes, ses frères en douleurs, voilà ce qui afflige surtout le mourant. La seconde strophe est faible et commune, excepté les trois vers du milieu; à la place de cette *trame* usée qu'on voit partout, il y a dans le texte : « Le tissu de ma vie a été tranché; comme la » trame du tisserand. » Qu'est devenu ce tisserand auquel est comparé le Seigneur? Au lieu de la *feuille séchée*, le texte porte : « Mon pè» lerinage est fini; il a été emporté comme la » tente du pasteur. » Qu'est devenue cette tente du désert, disparue du soir au matin et si pareille à la vie? Et plus loin :

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour,
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous la griffe du vautour.

Les deux derniers vers ne seraient pas mauvais, si on ne lisait dans le texte : « Je criais » vers vous comme les petits de l'hirondelle, » et je gémissais comme la colombe. » On voit que Rousseau a précisément laissé de côté ce qu'il y a de plus neuf et de plus marqué dans l'original. Et pourtant, il aurait dû, ce semble, comprendre la force de ce cantique si rempli d'une pieuse tristesse, l'homme malheureux, et peut-être coupable, que Dieu avait frappé à son midi, et qui avait besoin de retrouver le reste de ses jours pour se repentir et pleurer. De notre temps, auprès de nous, un grand poète s'est inspiré aussi du cantique d'Ézéchias;

lui aussi il a demandé grâce sous la verge de Dieu, et s'est écrié en gémissant :

Tous les jours sont à toi : que t'importe leur nombre ?
Tu dis : le temps se hâte, ou revient sur ses pas.
Eh ! n'es-tu pas celui qui fis reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas ?

Voilà comment on égale les prophètes sans les paraphraser ; qu'on relise la quatorzième des *secondes Méditations* ; qu'on relise en même temps dans les *premières* le dithyrambe intitulé *Poésie sacrée*, et qu'on le compare avec l'*Épode* du premier livre de Jean-Baptiste.

L'ode politique n'a aucun caractère dans Rousseau ; il en partage la faute avec les événemens et les hommes qu'il célèbre. La naissance du duc de Bretagne, la mort du prince de Conti, la guerre civile des Suisses en 1712, l'armement des Turcs contre Venise en 1715, la bataille même de Péterwaradin, tout cela eut dans le temps plus ou moins d'importance, mais n'en a presque aucune aux yeux de la postérité. Le poète a beau se démener, se commander l'enthousiasme, se provoquer au dé-

lire; il en est pour ses frais, et l'on rit de l'entendre, à la mort du prince de Conti, s'écrier dans le pindarisme de ses regrets :

Peuples, dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

De nos jours, si féconds en grands événemens et en grands hommes, il en est advenu tout autrement. De simples naissances, de simples morts de princes et de rois ont été d'éclatantes leçons, de merveilleux complémens de fortune, des chutes ou des résurrections d'antiques dynasties, de magnifiques symboles des destinées sociales. De telles choses ont suscité le poète qui les devait célébrer; l'ode politique a été véritablement fondée en France; les *Funérailles de Louis XVIII* en sont le chef-d'œuvre.

Rousseau ne s'est pas contenté de mettre du pindarisme extérieur et de l'enthousiasme à froid dans ses odes politiques, pour tâcher d'en réchauffer les sujets; il a porté ces habitudes

d'écolier jusque dans ses pièces les plus personnelles, et, pour ainsi dire, les plus domestiques. Le comte du Luc, son patron, tombe malade; Rousseau en est touché; il veut le lui dire et lui souhaiter une prompte convalescence, rien de mieux; c'était matière à des vers sentis et touchans; mais Rousseau aime bien mieux déterrer dans Pindare une ode à Hiéron, roi de Syracuse, qui, vainqueur aux jeux pythiques par son coursier Phérénicus, n'a pu recevoir le prix en personne pour cause de maladie. Là les digressions mythologiques sur Chiron, Esculape, sont longues, naturelles et à leur place. Rousseau calque le dessin de la pièce et tâche d'en reproduire le mouvement. Dès le début, il voudrait nous faire croire qu'il est en lutte avec le génie comme avec Protée; mais tout cet attirail convenu de *regard furieux*, de *ministre terrible*, de *souffle invincible*, de *tête échevelée*, de *sainte manie*, d'*assaut victorieux*, de *joug impérieux*, ne trompe pas le lecteur, et le soi-disant inspiré ressemble trop à ces faux braves qui, après s'être frotté le visage et ébouriffé la perruque, se prétendent échappés avec honneur d'une rencontre péril-

leuse. Puis vient la comparaison avec Orphée et la prière aux trois sœurs filandières pour le comte du Luc ; on y trouve quelques strophes assez touchantes, que Laharpe, d'ordinaire peu favorable à Jean-Baptiste, mais attendri cette fois comme Pluton, a jugées tout-à-fait *dignes d'Orphée*. Par malheur, ce qui glace aussitôt, c'est que le moderne Orphée nous raconte que . . . .

. . . jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels . . . . . .

que le comte du Luc. Une jolie comparaison du poète avec l'abeille, vers la fin de la pièce, est empruntée et affaiblie d'Horace. Quant à l'harmonie tant vantée de ce simulacre d'ode, elle n'est que celle du mètre que Rousseau emploie, qu'il n'a pas inventé, et dont il ne tire jamais tout le parti possible. Rousseau n'invente rien ; il s'en tient aux strophes de Malherbe ; il n'a pas le génie de construction rhythmique. S'il rime avec soin, c'est presque toujours aux dépens du sens et de la précision ;

la rime ne lui donne jamais l'image, comme il arrive aux vrais poètes; mais elle l'induit en dépense d'épithètes et de périphrases. Félicitons-le pourtant d'avoir, avec Piron, La Faye, Collé et quelques autres, protesté contre les déplorables violations de forme prêchées par Lamotte et autorisées par Voltaire.

Les Cantates de Rousseau jouissent encore d'une certaine réputation; celle de *Circé*, en particulier, passe pour un beau morceau de poésie musicale. Elle nous paraît, à nous, exactement comparable pour l'harmonie à un chœur médiocre de *libretto*. Nul rhythme, nulle science même dans ces petits vers si célèbres, et où fourmillent les banalités de *redoutable*, *formidable*, *effroyable*, de *terreur*, *fureur* et *horreur*. Le caractère de la magicienne est aussi celui d'une *Circé* ou d'une *Médée* d'opéra; elle ne ressemble pas même à Calypso, et ne sort pas des fadaises et des frénésies dont Quinault a donné recette. Jean-Baptiste avait probablement oublié de relire le dixième livre de l'*Odyssée*, ou même, s'il l'avait relu, il y aurait saisi peu de chose; car il manquait du sentiment des époques et des poésies, et s'il

mêlait sans scrupule Orphée et Protée avec le comte du Luc, Flore et Cérès avec le comte de Zinzindorf, il n'hésitait pas non plus à madrigaliser l'antiquité, et à marier Danchet et Homère. Depuis qu'on a *le Mendiant* et *l'Aveugle* d'André Chénier, on comprend ce que pourrait être une *Circé*, et il n'est plus permis de citer celle de Jean-Baptiste que comme un essai sans valeur.

Pour écrire avec génie, il faut penser avec génie; pour bien écrire, il suffit d'une certaine dose de sens, d'imagination et de goût. Boileau en est la preuve: il imite, il traduit, il arrange à chaque instant les idées et les expressions des anciens; mais tous ces larcins divers sont artistement reçus et disposés sur un fonds commun qui lui est propre; son style a une couleur, une texture; Boileau est bon écrivain en vers. Le style de Rousseau, au contraire, ne se tient nullement et ne forme pas une seule et même trame. Cette strophe commence avec éclat, puis finit en détonnant; cette métaphore qui promettait avorte; cette image est brillante, mais jure au milieu de ces endroits ternes, comme de l'argent plaqué sur de l'étain.

C'est que ce brillant et ce beau appartiennent tantôt à Platon, tantôt à Pindare, tantôt même à Boileau et à Racine : Rousseau s'en est emparé comme un rhétoricien fait d'une bonne expression qu'il place à toute force dans le prochain discours. Ce qui est bien de lui, c'est le prosaïque, le commun, la déclamation à vide, ou encore le mauvais goût, comme les *livrées de Vertumne* et les *haleines qui fondent l'écorce des eaux*. A vrai dire, le style de Rousseau n'existe pas.

Notre opinion sur Jean-Baptiste est dure, mais sincère; nous la préciserons davantage encore. Si, en juin 1829, un jeune homme de vingt ans, inconnu, nous arrivait un matin d'Auxerre ou de Rouen avec un manuscrit contenant le *cantique d'Ézéchias*, l'*ode au comte du Luc* et *la cantate de Circé*, ou l'équivalent, après avoir jeté un coup-d'œil sur les trois chefs-d'œuvre, on lui dirait, ce me semble, ou du moins on penserait à part soi : « Ce » jeune homme n'est pas dénué d'habitude » pour les vers; il a déjà dû en brûler beau- » coup; il sent assez bien l'harmonie de détail; » mais sa strophe est pesante et son vers sy-

» métrique. Son style a de la gravité, quelque » noblesse, mais peu d'images, peu de consis- » tance, nulle originalité; il y a de beaux » traits, mais ils sont pris. Le pire, c'est que » l'auteur manque d'idées et qu'il se traîne » pour en ramasser de toutes parts. Il a besoin » de travailler beaucoup, car, le génie n'y » étant pas, il ne fera passablement qu'à force » d'étude. » Et là-dessus, tout haut on l'encou- ragerait fort, et tout bas on n'en espérerait rien.

Que restera-t-il donc de J.-B. Rousseau? Il a aiguisé une trentaine d'épigrammes en style marotique, assez obscènes et laborieusement naïves; c'est à peu près ce qui reste aussi de Mellin de Saint-Gelais.

Mêlé, toute sa vie, aux querelles littéraires, salué, comme Crébillon, du nom de *grand* par Desfontaines, Le Franc et la faction anti-voltai- rienne, Rousseau avait perdu en réputation, à mesure que la gloire de son rival s'était affer- mie et que les principes philosophiques avaient triomphé; il avait été même assez sévèrement apprécié par Laharpe et Le Brun. Mais, depuis qu'au commencement de ce siècle, d'ardens et généreux athlètes ont rouvert l'arène lyri-

que, et l'ont remplie de luttes encore inouies, cet instinct bas et envieux, qui est de toutes les époques, a ramené Rousseau en avant sur la scène littéraire, comme adversaire de nos jeunes contemporains : on a redoré sa vieille gloire et recousu son drapeau. Gâcon, de nos jours, se fût réconcilié avec lui, et l'eût appelé *notre grand lyrique*. C'est cette tactique peu digne, quoiqu'éternelle, qui a provoqué dans cet article notre sévérité franche et sans réserve. Si nous avions trouvé le nom de Jean-Baptiste sommeillant dans un demi-jour paisible, nous nous serions gardé d'y porter si rudement la main ; ses malheurs seuls nous eussent désarmé tout d'abord, et nous l'eussions laissé sans trouble à son rang, non loin de Piron, de Gresset et de tant d'autres, qui certes le valaient bien.

Note. Cet article, dont le ton n'est pas celui des précédens ni des suivans, et dont l'auteur aujourd'hui désavoue entièrement l'amertume blessante, a été reproduit ici comme pamphlet propre à donner idée du paroxysme littéraire de 1829.

******

LE BRUN.

Vers l'époque où J.-B. Rousseau banni adressait à ses protecteurs des odes composées au jour le jour, sans unité d'inspiration, et que n'animait ni l'esprit du siècle nouveau ni celui du siècle passé, en 1729, à l'hôtel de Conti, naissait d'un des serviteurs du prince un poète qui devait bientôt consacrer aux idées d'avenir, à la philosophie, à la liberté, à la nature, une lyre incomplète, mais neuve et sonore, et que le temps ne brisera pas. C'est une remarque à faire qu'aux approches des grandes crises politiques et au milieu des sociétés en dissolution, sont souvent jetées d'avance, et comme par une ébauche

anticipée, quelques âmes douées vivement des trois ou quatre idées qui ne tarderont pas à se dégager et qui prévaudront dans l'ordre nouveau. Mais en même temps, chez ces individus de nature fortement originale, ces idées précoces restent fixes, abstraites, isolées, déclamatoires. Si c'est dans l'art qu'elles se produisent et s'expriment, la forme en sera nue, sèche et aride, comme tout ce qui vient avant la saison. Ces hommes auront grand mépris de leur siècle, de sa mesquinerie, de sa corruption, de son mauvais goût. Ils aspireront à quelque chose de mieux, au simple, au grand, au vrai, et se dessécheront et s'aigriront à l'attendre; ils voudront le tirer d'eux-mêmes; ils le demanderont à l'avenir, au passé, et se feront antiques pour se rajeunir; puis les choses iront toujours, les temps s'accompliront, la société mûrira, et lorsqu'éclatera la crise, elle les trouvera déjà vieux, usés, presque en cendres; elle en tirera des étincelles, et achèvera de les dévorer. Ils auront été malheureux, âcres, moroses, peut-être violens et coupables. Il faudra les plaindre, et tenir compte, en les jugeant, de la nature des temps et de la leur. Ce sont des

espèces de victimes publiques, des Prométhées dont le foie est rongé par une fatalité intestine; tout l'enfantement de la société retentit en eux, et les déchire; ils souffrent, et meurent du mal dont l'humanité, qui ne meurt pas, guérit, et dont elle sort régénérée. Tels furent, ce me semble, au dernier siècle, Alfiéri en Italie, et Le Brun en France.

Né dans un rang inférieur, sans fortune et à la charge d'un grand seigneur, Le Brun dût se plier jeune aux nécessités de sa condition. Il mérita vite la faveur du prince de Conti par des éloges entremêlés de conseils et de maximes philosophiques. A la fois secrétaire des commandemens et poète lyrique, il releva le mieux qu'il put la dépendance de sa vie par l'audace de sa pensée, et il s'habitua de bonne heure à garder pour l'ode, ou même pour l'épigramme, cette verdeur franche et souvent acerbe qui ne pouvait se faire jour ailleurs. Aussi, plus tard, bien qu'il conservât au fond l'indépendance intérieure qu'il avait annoncée dès ses premières années, on le voit toujours au service de quelqu'un. Ses habitudes de domesticité trouvent moyen de se

concilier avec sa nature énergique. Au prince de Conti succèdent le comte de Vaudreuil et M. de Calonne, puis Robespierre, puis Bonaparte; et pourtant, au milieu de ces servitudes diverses, Le Brun demeure ce qu'il a été tout d'abord, méprisant les bassesses du temps, vivant d'avenir, *effréné de gloire*, plein de sa mission de poète, croyant en son génie, rachetant une action plate par une belle ode, ou se vengeant d'une ode contre son cœur par une épigramme sanglante. Sa vie littéraire présente aussi la même continuité de principes, avec beaucoup de taches et de mauvais endroits. Élève de Louis Racine, qui lui avait légué le culte du grand siècle et celui de l'antiquité, nourri dans l'admiration de Pindare, et, pour ainsi dire, dans la religion lyrique, il était simple que Le Brun s'accommodât peu des mœurs et des goûts frivoles qui l'environnaient; qu'il se séparât de la cohue moqueuse et raisonneuse des beaux-esprits à la mode; qu'il enveloppât dans une égale aversion Saint-Lambert et d'Alembert, Linguet et Laharpe, Rulhière et Dorat, Lemierre et Colardeau, et que, forcé de vivre des bienfaits d'un prince,

il se passât du moins d'un patron littéraire. Certes, il y avait, pour un poète comme Le Brun, un beau rôle à remplir au dix-huitième siècle. Lui-même en a compris toute la noblesse; il y a constamment visé, et en a plus d'une fois dessiné les principaux traits. C'eût été d'abord de vivre à part, loin des coteries et des salons patentés, dans le silence du cabinet ou des champs; de travailler là, peu soucieux des succès du jour, pour soi, pour quelques amis de cœur et pour une postérité indéfinie; c'eût été d'ignorer les tracasseries et les petites guerres jalouses qui fourmillaient aux pieds de trois ou quatre grands hommes, d'admirer sincèrement, et à leur prix, Montesquieu, Buffon, Jean-Jacques et Voltaire, sans épouser leurs arrières-pensées, ni les antipathies de leurs sectateurs; et puis, d'accepter le bien, de quelque part qu'il vînt, de garder ses amis, dans quelque camp qu'ils fussent, et s'appelassent-ils Clément, Marmontel ou Palissot. Voilà ce que concevait Le Brun, et ce qu'il se proposait en certains momens; mais il fut loin d'y atteindre. Caustique et irascible, il se montra souvent injuste par

vengeance ou mauvaise humeur. Au lieu de négliger simplement les salons littéraires et philosophiques, pour vaquer avec plus de liberté à son génie et à sa gloire, il les attaqua en toute occasion, sans mesure et en masse. Il se délectait à la satire, et décochait ses traits à Gilbert ou à Beaumarchais aussi volontiers qu'à Laharpe lui-même. Une fois, par sa *Wasprie*, il compromit étrangement sa chasteté lyrique, en se prenant au collet avec Fréron. Reconnaissons pourtant que sa conduite ne fut souvent ni sans dignité ni sans courage. La noble façon dont il adressa mademoiselle Corneille à Voltaire, la respectueuse indépendance qu'il maintint en face de ce monarque du siècle, le soin qu'il mit toujours à se distinguer de ses plats courtisans, l'amitié pour Buffon, qu'il professait devant lui, ce sont là des traits qui honorent une vie d'homme de lettres. Le Brun aimait les grandes existences à part : celle de Buffon dut le séduire, et c'était encore un idéal qu'il eût probablement aimé à réaliser pour lui-même. Peut-être, si la fortune lui eût permis d'y arriver, s'il eût pu se fonder ainsi, loin d'un monde où il se sentait déplacé, une vie

grande, simple, auguste; s'il avait eu sa tour solitaire au milieu de son parc, ses vastes et majestueuses allées, pour y déclamer en paix et y raturer à loisir son poème de la *Nature;* si rien autour de lui n'avait froissé son âme hautaine et irritable, peut-être toutes ces boutades de conduite, toutes ces sorties colériques d'amour-propre eussent-elles complètement disparu : l'on n'eût pu lui reprocher, comme à Buffon, que beaucoup de morgue et une excessive plénitude de lui-même. Mais Le Brun fut long-temps aux prises avec la gêne et les chagrins domestiques. Son procès avec sa femme, que le prince de Conti lui avait séduite, la banqueroute du prince de Guéménée, puis la révolution, tout s'opposa à ce qu'il consolidât jamais son existence. Je me trompe : vieux, presque aveugle, au-dessus du besoin grâce aux bienfaits du gouvernement, il s'était logé dans les combles du Palais-Royal, pour y trouver le calme nécessaire à la correction de ses odes; c'était là sa tour de Montbar. Une servante mégère qu'il avait épousée, lui en faisait souvent une prison. A une telle âme, dans une

pareille vie, on doit pardonner un peu d'injustice et d'aigreur.

Le talent lyrique de Le Brun est grand, quelquefois immense, presque partout incomplet. Quelques hautes pensées, qui n'ont jamais quitté le poète depuis son enfance jusqu'à sa mort, dominent toutes ses belles odes, s'y reproduisent sans cesse, et, à travers la diversité des circonstances où il les composa, leur impriment un caractère marquant d'unité. Patriotisme, adoration de la nature, liberté républicaine, royauté du génie, tels sont les sources fécondes et retentissantes auxquelles Le Brun, d'ordinaire, s'abreuve. De bonne heure, et comme par un instinct de sa mission future, il s'est pénétré du rôle de Tyrtée, et il gourmande déjà nos défaites sous Contades, Soubise et Clermont, comme plus tard il célébrera le *naufrage victorieux* du *Vengeur*, et Marengo. Au sortir des boudoirs, des toilettes et de tous ces bosquets de Cythère et d'Amathonte, dont il s'est tant moqué, mais dont il aurait dû se garder davantage, il se réfugie au sein de la nature, comme en un temple majestueux où il respire et se déploie plus à l'aise;

il la voit peu et sait peu la retracer sous les couleurs aimables et fraîches dont elle se peint autour de lui; il préfère la contempler face à face dans ses soleils, ses volcans, ses tremblemens de terre, ses comètes échevelées, et plonge avec Buffon à travers les déserts des temps. Quant à la liberté, elle eut toujours ses vœux, soit que dans les salons de l'hôtel de Conti, sous Louis XV, il s'écrie avec une douleur de citoyen :

Les Anténors vendent l'empire,
Thaïs l'achète d'un sourire;
L'or paie, absout les attentats.
Partout, à la cour, à l'armée,
Règne un dédain de renommée
Qui fait la chute des états;

soit qu'il prélude à ses hymnes républicaines dans les soirées du ministre Calonne, soit même qu'en des temps horribles, auxquels ses chants furent trop mêlés, et dont il n'eut pas le courage de se séparer hautement, il exhale dans le silence cette ode touchante, dont le début, imité d'un psaume, ressemble à quelque chanson de Béranger :

Prends les ailes de la colombe,
Prends, disais-je à mon âme, et fuis dans les déserts.

Enfin toutes les fois qu'il veut décrire l'enthousiasme lyrique et marquer les traits du vrai génie, Le Brun abonde en images éblouissantes et sublimes. Si Corneille en personne se fût adressé à Voltaire, il n'eût pas, certes, plus dignement parlé que Le Brun ne l'a fait en son nom. Il faut voir encore comme en toute occasion le poète a conscience de lui-même, comme il a foi en sa gloire, et avec quelle sécurité sincère, du milieu de la tourbe qui l'importune, il se fonde sur la justice des âges :

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir;
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore;
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.

Après cet hommage rendu au talent de Le

Brun, il nous sera permis d'insister sur ses défauts. Le principal, le plus grave selon nous, celui qui gâte jusqu'à ses plus belles pages, est un défaut tout systématique et calculé. Il avait beaucoup médité sur la langue poétique, et pensait qu'elle devait être radicalement distincte de la prose. En cela, il avait fort raison, et le procédé si vanté de Voltaire, d'écrire les vers sous forme de prose pour juger s'ils sont bons, ne mène qu'à faire des vers prosaïques, comme sont, au reste, la plupart de ceux de Voltaire. Mais à force de méditer sur les prérogatives de la poésie, Le Brun en était venu à envisager les *hardiesses* comme une qualité à part, indépendante du mouvement des idées et de la marche du style, une sorte de beauté mystique touchant à l'essence même de l'ode; de là, chez lui, un souci perpétuel des *hardiesses*, un accouplement forcé des termes les plus disparates, un placage extérieur de métaphores; de là, surtout vers la fin, un abus intolérable de la majuscule, une minutieuse personnification de tous les substantifs, qui reporte involontairement le lecteur au culte de la déesse Raison, et à ces temps d'apothéose pour toutes les ver-

tus et pour tous les vices. C'est ce qui a fait dire à un poète de nos jours singulièrement spirituel que Le Brun était

Fougueux comme Pindare.... et plus mythologique.

A part ce défaut, qui chez Le Brun avait dégénéré en une espèce de tic, son style, son procédé et sa manière le rapprochent beaucoup d'Alfiéri et du peintre David, auxquels il ne nous paraît nullement inférieur. C'est également quelque chose de fort, de noble, de nu, de roide, de sec et de décharné, de grec et d'académique, un retour laborieux vers le simple et le vrai. D'un côté comme de l'autre, c'est, avant tout, une protestation contre le mauvais goût régnant, une gageure d'échapper aux fades pastorales et aux opéras langoureux, aux amours de Boucher et aux abbés de Vatteau, aux descriptions de Saint-Lambert et aux vers musqués de Bernis. L'accent déclamatoire perce à tout moment dans le talent de Le Brun, lors même que ce talent s'abandonne davantage à sa pente. Ses odes républicaines, excepté celle du *Vengeur*, semblent d'autant plus communes, sèches

et glapissantes, qu'elles lui furent plus violemment inspirées par les circonstances. C'est qu'avec beaucoup d'imagination il est naturellement peu coloriste, et qu'il a besoin, pour arriver à une expression vivante, d'évoquer, comme par un soubresaut galvanique, les êtres de l'ancienne mythologie. Son pinceau maigre, quoique étincelant, joue d'ordinaire sur un fond abstrait; il ne prend guère de la splendeur large que lorsque le poète songe à Buffon, et retrace d'après lui la nature. Mais un mauvais exemple que Buffon donna à Le Brun, ce fut cette habitude de retoucher et de corriger à satiété, que l'illustre auteur des *Époques* possédait à un haut degré, en vertu de cette patience qu'il appelait génie. On rapporte qu'il recopia ses *Époques* jusqu'à dix-huit fois. Le Brun faisait ainsi de ses odes. Il passa une moitié de sa vie à les remanier la plume en main, à en trier les brouillons, à les remettre au net, et à en préparer une édition qui ne vint pas. Une note placée en tête de la première publication du *Vengeur* nous avertit, comme motif d'excuse ou cas singulier, que le poète a composé cette ode, de soixante-dix vers environ, en

très peu de jours et *presque d'un seul jet.* Si Le Brun avait eu plus de temps, il aurait peut-être trouvé moyen de la gâter.

En se déclarant contre le mauvais goût du temps par ses épigrammes et par ses œuvres, Le Brun ne sut pas assez en rester pur lui-même. Sans aucune sensibilité, sans aucune disposition rêveuse et tendre, il aimait ardemment les femmes, probablement à la manière de Buffon, quoiqu'en seigneur moins suzerain et avec plus de galanterie. De là mille billets en vers à propos de rien, et, pêle-mêle avec ses odes, une prodigieuse quantité d'*Églés*, de *Zirphés*, de *Delphires*, de *Céphises*, de *Zélis* et de *Zelmis*. Tantôt c'est un *persiflage doux et honnête à une jeune coquette très-aimable et très-vaine, qui m'appelait son berger dans ses lettres, et qui prétendait à tous les talens et à tous les cœurs*; tantôt ce sont des vers fugitifs *sur ce que M. de Voltaire, bienfaiteur de mesdemoiselles Corneille et de Varicour, les a mariées toutes deux après les avoir célébrées dans ses vers.* Enfin, vers le temps de Marengo et d'Austerlitz, il soutint, comme personne ne l'ignore, sa fameuse querelle avec Legouvé, sur la question

de savoir si *l'encre sied ou ne sied pas aux doigts de rose.*

Nous dirons un mot des élégies de Le Brun, parce que c'est pour nous une occasion de parler d'André Chénier, dont le nom est sur nos lèvres depuis le commencement de cet article, et auquel nous aspirons, comme à une source vive et fraîche dans la brûlante aridité du désert. En 1763, Le Brun, âgé de trente-quatre ans, adressait à l'Académie de La Rochelle un discours sur Tibulle où on lit ce passage : « Peut-être qu'au moment où j'écris, tel auteur, vraiment animé du désir de la gloire » et dédaignant de se prêter à des succès frivoles, compose dans le silence de son cabinet un de ces ouvrages qui deviennent immortels, parce qu'ils ne sont pas assez » ridiculement jolis pour faire le charme des » toilettes et des alcôves, et dont tout l'avenir » parlera, parce que les grands du jour n'en » diront rien à leurs petits soupers. » André Chénier fut cet homme ; il était né en 1762, un an précisément avant la prédiction de Le Brun. Vingt ans plus tard, on trouve les deux poètes unis entre eux par l'amitié et même par

les goûts, malgré la différence des âges. Les détails de cette société charmante où vivaient ensemble, vers 1782, Le Brun, Chénier, le marquis de Brazais, le chevalier de Pange, MM. de Trudaine; cette vie de campagne, aux environs de Paris, avec des excursions fréquentes d'où l'on rapportait matière aux élégies du matin et aux confidences du soir, tout cela est resté couvert d'un voile mystérieux, grâce à l'insouciance et à la discrétion des éditeurs. On devine pourtant et l'on rêve à plaisir ce petit monde heureux d'après quelques épîtres réciproques et quelques vers épars :

Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main;
Et mon frère, et Le Brun, les Muses elles-même;
De Pange fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :
Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.

Le Brun dut aimer dès l'abord, chez le jeune André, un sentiment exquis et profond de l'an-

tique, une âme modeste, candide, indépendante, faite pour l'étude et la retraite; il n'avait vu en Gilbert que le *corbeau du Pinde*, il en vit dans Chénier le cygne. Un goût vif des plaisirs les unissait encore. Les amours de Le Brun avec la femme qu'il a célébrée sous le nom d'Adélaïde se rapportent précisément au temps dont nous parlons. Chénier, dans une délicieuse épître, dit à sa Muse qu'il envoie au logis de son ami :

. . . . Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle;
S'il est ainsi, respecte un moment précieux;
Sinon, tu peux entrer. . . . .

et il ajoute sur lui-même :

Les ruisseaux et les bois, et Vénus et l'étude
Adoucissent un peu ma triste solitude.

Tous deux ont chanté leurs plaisirs et leurs peines d'amour en des élégies qui sont, à coup sûr, les plus remarquables du temps. Mais la victoire reste toute entière du côté d'André Chénier. L'élégie de Le Brun est sèche, nerveuse,

vengeresse, déjà sur le retour, savante dans le goût de Properce et de Callimaque; l'imitation de l'antique n'en exclut pas toujours le fade et le commun moderne. L'élégie d'André Chénier est molle, fraîche, blonde, gracieusement éplorée, voluptueuse avec une teinte de tristesse, et chaste même dans sa sensualité. La nature de France, les bords de la Seine, les îles de la Marne, tout ce paysage riant et varié d'alentour se mire en sa poésie comme en un beau fleuve; on sent qu'il vient de Grèce, qu'il y est né, qu'il en est plein; mais ses souvenirs d'un autre ciel se lient harmonieusement avec son émotion présente, et ne font que l'éclairer, pour ainsi dire, d'un plus doux rayon. Cette charmante mythologie que le dix-huitième siècle avait défigurée en l'adoptant, et dont le jargon courait les ruelles, il la recompose, il la rajeunit avec un art admirable; il la fond merveilleusement dans la couleur de ses tableaux, dans ses analyses de cœur, et autant qu'il le faut seulement pour élever les mœurs d'alors à la poésie et à l'idéal. Mais, par malheur, cette vie de loisir et de jeunesse dura peu. La révolution, qui brisa tant de liens, dispersa tout d'a-

bord la petite société choisie que nous aurions voulu peindre, et Le Brun, qui partageait les opinions ardentes de Marie-Joseph, se trouva emporté bien loin du sage André. On souffre à penser quel refroidissement, peut-être même quelle aigreur, dut succéder à l'amitié fraternelle des premiers temps. Ici tout renseignement nous manque. Mais Le Brun, qui survécut treize années à son jeune ami, n'en a parlé depuis en aucun endroit; il n'a pas daigné consacrer un seul vers à sa mémoire, tandis que chaque jour, à chaque heure, il aurait dû s'écrier avec larmes: « J'ai connu un poète, et il » est mort, et vous l'avez laissé tuer, et vous » l'oubliez! » Il est à craindre pour Le Brun que les dissentimens politiques n'aient aigri son cœur, et que l'échafaud d'André ne soit venu avant la réconciliation. Pour moi, j'ai peine à croire qu'il ne fût pas au nombre de ceux dont l'infortuné poète a dit avec un reproche mêlé de tendresse:

Que pouvaient mes amis? Oui, de leur voix chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux.....

Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contens.
En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune,
Vivez, amis, vivez en paix.

Quoi qu'il en soit, la gloire de Le Brun, dans l'avenir, ne sera pas séparée de celle d'André Chénier. On se souviendra qu'il l'aima longtemps, qu'il le prédit, qu'il le goûta en un siècle de peu de poésie, et qu'il sentit du premier coup que ce jeune homme faisait ce que lui même aurait voulu faire. On lui tiendra compte de ses efforts, de ses veilles, de sa poursuite infatigable de la gloire, de la tradition lyrique qu'il soutint avec éclat, de cette flamme intérieure enfin qui ne lui échappait que par accès, et qui minait sa vie. On verra en lui un de ces hommes d'essai que la nature lance un peu au hasard, un des précurseurs aventureux du siècle dont a déjà resplendi l'aurore.

******

MATHURIN RÉGNIER

ET

ANDRÉ CHÉNIER.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas ici un rapprochement à antithèses, un parallèle académique que nous prétendons faire. En accouplant deux hommes si éloignés par le temps où ils ont vécu, si différens par le genre et la nature de leurs œuvres, nous ne nous soucions pas de tirer quelques étincelles plus ou moins vives, de faire jouer à l'œil quelques reflets de surface plus ou moins capricieux. C'est une vue essentiellement logique qui nous mène à

joindre ces noms, et parce que des deux idées poétiques dont ils sont les types admirables, l'une, sitôt qu'on l'approfondit, appelle l'autre et en est le complément. Une voix pure, mélodieuse et savante, un front noble et triste, le génie rayonnant de jeunesse, et, parfois, l'œil voilé de pleurs, la volupté dans toute sa fraîcheur et sa décence, la nature dans ses fontaines et ses ombrages, une flûte de buis, un archet d'or, une lyre d'ivoire, le beau pur, en un mot, voilà André Chénier. Une conversation brusque, franche et à saillies; nulle préoccupation d'art, nul *quant à soi*; une bouche de satyre aimant encore mieux rire que mordre; de la rondeur, du bon sens; une malice exquise, par instans une amère éloquence; des récits enfumés de cuisine, de taverne et de mauvais lieux; aux mains, en guise de lyre, quelque instrument bouffon, mais non criard; en un mot, du laid et du grotesque à foison, c'est ainsi qu'on peut se figurer en gros Mathurin Régnier. Placé à l'entrée de nos deux principaux siècles littéraires, il leur tourne le dos et regarde le seizième; il y tend la main aux aïeux gaulois, à Montaigne, à Ronsard, à Rabelais, de même qu'André

Chénier, jeté à l'issue de ces deux mêmes siècles classiques, tend déjà les bras au nôtre, et semble le frère aîné des poëtes nouveaux. Depuis 1613, année où Régnier mourut, jusqu'en 1782, année où commencèrent les premiers chants d'André Chénier, je ne vois, en exceptant les dramatiques, de poëte parent de ces deux grands hommes que La Fontaine, qui en est comme un mélange agréablement tempéré. Rien donc de plus piquant et de plus instructif que d'étudier dans leurs rapports ces deux figures originales, à physionomie presque contraire, qui se tiennent debout en sens inverse, chacune à un isthme de notre littérature centrale, et, comblant l'espace et la durée qui les séparent, de les adosser l'une à l'autre, de les joindre ensemble par la pensée, comme le Janus de notre poésie. Ce n'est pas d'ailleurs en différences et en contrastes que se passera toute cette comparaison : Régnier et Chénier ont cela de commun, qu'ils sont un peu en dehors de leurs époques chronologiques, le premier plus en arrière, le second plus en avant ; et qu'ils échappent par indépendance aux règles artificielles qu'on subit autour d'eux. Le caractère de

leur style et l'allure de leur vers sont les mêmes, et abondent en qualités pareilles; Chénier a retrouvé par instinct et étude ce que Régnier faisait de tradition et sans dessein; ils sont uniques en ce mérite, et notre jeune école chercherait vainement deux maîtres plus consommés dans l'art d'écrire en vers.

Mathurin était né à Chartres, en Beauce, André à Bysance, en Grèce; tous deux se montrèrent poètes dès l'enfance. Tonsuré de bonne heure, élevé dans le jeu de paume et le tripot de son père, qui aimait la table et le plaisir, Régnier dut au célèbre abbé de Tiron, son oncle, les premiers préceptes de versification, et, dès qu'il fut en âge, quelques bénéfices qui ne l'enrichirent pas. Puis il fut attaché en qualité de chapelain à l'ambassade de Rome, ne s'y amusa que médiocrement; mais comme Rabelais avait fait, il y attaqua de préférence les choses par le côté de la raillerie. A son retour, il reprit, plus que jamais, son train de vie, qu'il n'avait guère interrompu en terre papale, et mourut de débauche avant quarante ans. Né d'un savant ingénieux et d'une Grecque brillante, André quitta très-jeune Bysance, sa

Je ne veux point, couvert d'un funèbre *linceuil*,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accens de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.

Il aime la nature, il l'adore, et non-seulement dans ses variétés riantes, dans ses sentiers et ses buissons, mais dans sa majesté éternelle et sublime, aux Alpes, au Rhône, aux grèves de l'Océan. Pourtant l'émotion religieuse que ces grands spectacles excitent en son âme ne la fait jamais se fondre en prière *sous le poids de l'infini.* C'est une émotion religieuse et philosophique à la fois, comme Lucrèce et Buffon pouvaient en avoir, comme son ami Le Brun était capable d'en ressentir. Ce qu'il admire le plus au ciel, c'est tout ce qu'une physique savante lui en a dévoilé; ce sont *les mondes roulant dans les fleuves d'éther, les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances :*

Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses;
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux,

Dans l'éternel concert je me place avec eux;
En moi leurs doubles lois agissent et respirent;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.

. . . .

On dirait, chose singulière! que l'esprit du poète se condense et se matérialise à mesure qu'il s'agrandit et s'élève. Il ne lui arrive jamais, aux heures de rêverie, de voir, dans les étoiles, des *fleurs divines qui jonchent les parvis du saint lieu*, des ames heureuses qui respirent un air plus pur, et qui parlent, durant les nuits, un mystérieux langage aux âmes humaines. Je lis, à ce propos, dans un ouvrage inédit le passage suivant, qui revient à ma pensée et la complète :

« Lamartine, assure-t-on, aime peu et n'es» time guère André Chénier : cela se conçoit.
» André Chénier, s'il vivait, devrait comprendre
» bien mieux Lamartine qu'il n'est compris de
» lui. La poésie d'André Chénier n'a point de
» religion ni de mysticisme; c'est, en quelque
» sorte, le paysage dont Lamartine a fait le
» ciel, paysage d'une infinie variété et d'une
» immortelle jeunesse, avec ses forêts verdoyan-

« tes, ses blés, ses vignes, ses monts, ses prairies et ses fleuves; mais le ciel est-au-dessus, » avec son azur qui change à chaque heure du » jour, avec ses horizons indécis, ses *ondoyantes lueurs du matin et du soir*, et la nuit, avec » ses fleurs d'or, *dont le lis est jaloux*. Il est » vrai que du milieu du paysage, tout en s'y » promenant ou couché à la renverse sur le gazon, on jouit du ciel et de ses merveilleuses » beautés, tandis que l'œil humain, du haut » des nuages, l'œil d'Élie sur son char, ne verrait en bas la terre que comme une masse » un peu confuse. Il est vrai encore que le » paysage réfléchit le ciel dans ses eaux, dans » la goutte de rosée, aussi bien que dans le lac » immense, tandis que le dôme du ciel ne réfléchit pas les images projetées de la terre. Mais, » après tout, le ciel est toujours le ciel, et rien » n'en peut abaisser la hauteur. » Ajoutez, pour être juste, que le ciel qu'on voit du milieu du paysage d'André Chénier, ou qui s'y réfléchit, est un ciel pur, serein, étoilé, mais physique, et que la terre aperçue par le poëte sacré, de dessus son char de feu, toute confuse qu'elle paraît, est déjà une terre plus que terrestre

pour ainsi dire, harmonieuse, ondoyante, baignée de vapeurs, et idéalisée par la distance.

Au premier abord, Régnier semble encore moins religieux que Chénier. Sa profession ecclésiastique donne aux écarts de sa conduite un caractère plus sérieux, et en apparence plus significatif. On peut se demander si son libertinage ne s'appuyait pas d'une impiété systématique, et s'il n'avait pas appris de quelque abbé romain l'athéisme, assez en vogue en Italie vers ce temps-là. De plus, Régnier, qui avait vu dans ses voyages de grands spectacles naturels, ne paraît guère s'en être ému. La campagne, le silence, la solitude et tout ce qui ramène plus aisément l'âme à elle-même et à Dieu, font place, en ses vers, au fracas des rues de Paris, à l'odeur des tavernes et des cuisines, aux allées infectes des plus misérables taudis. Pourtant Régnier, tout épicurien et débauché qu'on le connaît, est revenu, vers la fin et par accès, à des sentimens pieux et à des repentirs pleins de larmes. Quelques sonnets, un fragment de poëme sacré et des stances en font témoignage. Il est vrai que c'est par ses douleurs physiques et par les aiguillons de ses maux

qu'il semble surtout amené à la contrition morale. Régnier, dans le cours de sa vie, n'eut qu'une grande et seule affaire: ce fut d'aimer les femmes, toutes et sans choix. Ses aveux là-dessus ne laissent rien à désirer :

Or moy qui suis tout flame et de nuict et de jour,
Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour,
Je me laisse emporter à mes flames communes,
Et cours souz divers vents de diverses fortunes.
Ravy de tous objects, j'ayme si vivement
Que je n'ay pour l'amour ny choix ny jugement.
De toute eslection mon ame est despourveue,
Et nul object certain ne limite ma veue.
Toute femme m'agrée. . . . .

Ennemi déclaré de ce qu'il appelle *l'honneur*, c'est-à-dire de la délicatesse, préférant comme d'Aubigné l'*estre* au *parestre*, il se contente *d'un amour facile et de peu de défense :*

Aymer en trop haut lieu une dame hautaine,
C'est aymer en souci le travail et la peine,
C'est nourrir son amour de respect et de soin.

La Fontaine était du même avis quand il

préférait ingénument les *Jeannetons* aux *Clymènes*. Régnier pense que le même feu qui anime le grand poëte échauffe aussi l'ardeur amoureuse, et il ne serait nullement fâché que, chez lui, la poésie laissât tout à l'amour. On dirait qu'il ne fait des vers qu'à son corps défendant; sa verve l'importune, et il ne cède au génie qu'à la dernière extrémité. Si c'était en hiver du moins, en décembre, au coin du feu, que ce maudit génie vînt le lutiner! On n'a rien de mieux à faire alors que de lui donner audience :

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zéphire en ses rets surprend Flore la belle;
Que dans l'air les oiseaux, les poissons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lorsque Cérès de fourment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone,
Ou lorsque le safran, la dernière des fleurs,
Dore le scorpion de ses belles couleurs;
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obéit à la rage,
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

Oh! qu'il aimerait bien mieux, en honnête compagnon qu'il est :

S'égayer au repos que la campagne donne,
Et, sans parler curé, doyen, chantre ou Sorbonne,
D'un bon mot faire rire, en si belle saison,
Vous, vos chiens et vos chats, et toute la maison !

On le voit, l'art, à le prendre isolément, tenait peu de place dans les idées de Régnier ; il le pratiquait pourtant, et, si quelque grammairien chicaneur le poussait sur ce terrain, il savait s'y défendre en maître, témoin sa belle satire neuvième contre Malherbe et les puristes. Il y flétrit avec une colère étincelante de poésie ces réformateurs mesquins, ces *regratteurs de mots*, qui prisent un style plutôt pour ce qui lui manque que pour ce qu'il a; et, leur opposant le portrait d'un génie véritable qui ne doit ses grâces qu'à la nature, il se peint tout entier dans ce vers d'inspiration :

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Déjà il avait dit :

La verve quelquefois s'égaye en la licence.

Mais là où Régnier surtout excelle, c'est dans la connaissance de la vie, dans l'expression des mœurs et des personnages, dans la peinture des intérieurs; ses satires sont une galerie d'admirables portraits flamands. Son poète, son pédant, son fat, son docteur, ont trop de saillie pour s'oublier jamais, une fois connus. Sa fameuse *Macette*, qui est la petite-fille de *Patelin* et l'aïeule de *Tartufe*, montre jusqu'où le génie de Régnier eût pu atteindre sans sa fin prématurée. Dans ce chef-d'œuvre, une ironie amère, une vertueuse indignation, les plus hautes qualités de poésie, ressortent du cadre étroit et des circonstances les plus minutieusement décrites de la vie réelle. Et comme si l'aspect de l'hypocrisie libertine avait rendu Régnier à de plus chastes délicatesses d'amour, il nous y parle, en vers dignes de Chénier, de

. . . . la belle en qui j'ai la pensée
D'un doux imaginer si doucement blessée,.

Qu'aymants et bien aymés, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contens.

Régnier avait le cœur honnête et bien placé; à part que ce que Chénier appelle *les douces faiblesses*, il ne composait pas avec les vices. Indépendant de caractère et de parler-franc, il vécut à la cour et avec les grands seigneurs, sans ramper ni flatter.

André de Chénier aima les femmes non moins vivement que Régnier, et d'un amour non moins sensuel, mais avec des différences qui tiennent à son siècle et à sa nature. Ce sont des Phrynés sans doute, du moins pour la plupart, mais galantes et de haut ton; non plus des *Alisons* ou des *Jeannes* vulgaires en de fétides réduits. Il nous introduit au boudoir de Glycère; et la belle Amélie, et Rose à la danse nonchalante, et Julie au rire étincelant, arrivent à la fête; l'orgie est complète et durera jusqu'au matin. O dieux! si Camille le savait! Qu'est-ce donc que cette Camille si sévère? Mais, dans l'une des nuits précédentes, son amant ne l'a-t-il pas surprise elle-même aux bras d'un rival? Telles sont les femmes d'André Chénier, des Ioniennes de

Milet, de belles courtisanes grecques, et rien de plus. Il le sentait bien, et ne se livrait à elles que par instans, pour revenir ensuite avec plus d'ardeur à l'étude, à la poésie, à l'amitié. « Cho-» qué, dit-il quelque part dans une prose éner-» gique trop peu connue [1], choqué de voir les » lettres si prosternées et le genre humain ne » pas songer à relever sa tête, je me livrai » souvent aux distractions et aux égaremens » d'une jeunesse forte et fougueuse; mais, tou-» jours dominé par l'amour de la poésie, des » lettres et de l'étude, souvent chagrin et dé-» couragé par la fortune ou par moi-même, » toujours soutenu par mes amis, je sentis » que mes vers et ma prose, goûtés ou non, » seraient mis au rang du petit nombre d'ou-» vrages qu'aucune bassesse n'a flétris. Ainsi, » même dans les chaleurs de l'âge et des pas-» sions, et même dans les instans où la dure » nécessité a interrompu mon indépendance, » toujours occupé de ces idées favorites, et chez » moi, en voyage, le long des rues, dans les

[1] Premier chapitre d'un ouvrage sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres. *Édit.* de M. Robert.

» promenades, méditant toujours sur l'espoir, » peut-être insensé, de voir renaître les bonnes » disciplines, et cherchant à la fois dans les his- » toires et dans la nature des choses *les causes* » *et les effets de la perfection et de la décadence* » *des lettres*, j'ai cru qu'il serait bien de res- » serrer en un livre simple et persuasif ce que » nombre d'années m'ont fait mûrir de ré- » flexions sur ces matières.» André Chénier nous a dit le secret de son âme; sa vie ne fut pas une vie de plaisir, mais d'art, et tendait à se purifier de plus en plus. Il avait bien pu, dans un moment d'amoureuse ivresse et de découragement moral, écrire à de Pange:

Sans les dons de Vénus quelle serait la vie?
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux.

Mais bientôt il pensait sérieusement au temps prochain où fuiraient loin de lui *les jours couronnés de rose*; il rêvait, aux bords de la Marne, quelque retraite indépendante et pure, quelque *saint loisir*, où les beaux-arts, la poésie, la peinture (car il peignait volontiers), le conso-

leraient des voluptés perdues, et où l'entoureraient un petit nombre d'amis de son choix. André Chénier avait beaucoup réfléchi sur l'amitié, et y portait des idées sages, des principes sûrs, applicables en tous les temps de dissidences littéraires : « J'ai évité, dit-il, de me » lier avec quantité de gens de bien et de mé» rite, dont il est honorable d'être l'ami, et utile » d'être l'auditeur, mais que d'autres circons» tance ou d'autres idées ont fait agir et penser » autrement que moi. L'amitié et la conversa» tion familière exigent au moins une confor» mité de principes : sans cela, les disputes in» terminables dégénèrent en querelles, et pro» duisent l'aigreur et l'antipathie. De plus, pré» voir que mes amis auraient lu avec déplaisir » ce que j'ai toujours eu dessein d'écrire m'eût » été amer... »

Suivant André Chénier, *l'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète;* mais cette pensée si vraie ne le détournait pas, aux heures de calme et de paresse, d'amasser par des études exquises *l'or et la soie* qui devaient *passer en ses vers.* Lui-même nous a dévoilé tous les ingénieux secrets de sa manière dans son poëme de l'*In-*

vention, et dans la seconde de ses épîtres, qui est, à la bien prendre, une admirable satire. L'analyse la plus fine, les préceptes de composition les plus intimes, s'y transforment sous ses doigts, s'y couronnent de grâce, y reluisent d'images, et s'y modulent comme un chant. Sur ce terrain critique et didactique, il laisse bien loin derrière lui Boileau et le prosaïsme ordinaire de ses axiomes. Nous n'insisterons ici que sur un point. Chénier se rattache de préférence aux Grecs, de même que Régnier aux Latins et aux satiriques italiens modernes. Or, chez les Grecs, on le sait, la division des genres existait, bien qu'avec moins de rigueur qu'on ne l'a voulu établir depuis :

> La nature dicta vingt genres opposés,
> D'un fil léger entre eux, chez les Grecs divisés.
> Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
> N'aurait osé d'un autre envahir les limites;
> Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
> N'aurait point de Marot associé le ton.

Chénier tenait donc pour la division des genres et pour l'intégrité de leurs limites; il trouvait dans Shakspeare de belles scènes, non

pas une belle pièce. Il ne croyait point, par exemple, qu'on pût, dans une même élégie, débuter dans le ton de Régnier, monter par degrés, passer par nuances à l'accent de la douleur plaintive ou de la méditation amère, pour se reprendre ensuite à la vie réelle et aux choses d'alentour. Son talent, il est vrai, ne réclamait pas d'ordinaire, dans la durée d'une même rêverie, plus d'une corde et plus d'un ton. Ses émotions rapides, qui toutes sont diverses et toutes furent vraies un moment, rident tour à tour la surface de son âme, mais sans la bouleverser, sans lancer les vagues au ciel et montrer à nu le sable du fond. Il compare sa muse jeune et légère à l'harmonieuse cigale, *amante des buissons*, *qui*,

. . . .

De rameaux en rameaux, tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaie. . . . .

. . . .

et s'il est triste, si *sa main imprudente a tari son trésor*, si sa maîtresse lui a fermé, ce soir-là, le *seuil inexorable*, une visite d'ami, un sourire de *blanche voisine*, un livre entr'ou-

vert, un rien le distrait, l'arrache à sa peine, et, comme il l'a dit avec une légèreté négligente,

. . . .

On pleure; mais bientôt la tristesse s'envole.

. . . .

Oh! quand viendront les jours de massacre, d'ingratitude et de délaissement, qu'il n'en sera plus ainsi! Comme la douleur alors percera avant dans son âme et en armera toutes les puissances! Comme son iambe vengeur nous montrera d'un vers à l'autre *les enfans*, *les vierges aux belles couleurs* qui venaient de parer et de baiser l'agneau, *le mangeant s'il est tendre*, et passera des fleurs et des rubans de la fête aux *crocs sanglans du charnier populaire!* Comme alors surtout il aurait besoin de lie et de fange pour y *pétrir* tous *ces bourreaux barbouilleurs de lois!* Mais, avant cette formidable époque, Chénier ne sentit guère tout le parti qu'on peut tirer du laid dans l'art, ou du moins il répugnait à s'en salir. Nous citerons un remarquable exemple où évidemment ce scrupule nuisit à son génie, et où la touche de Régnier

lui fit faute. Notre poëte, cédant à des considérations de fortune et de famille, s'était laissé attacher à l'ambassade de Londres, et il passa dans cette ville l'hiver de 1782. Mille ennuis, mille dégoûts l'y assaillirent; seul, à vingt ans, sans amis, perdu au milieu d'une société aristocratique, il regrettait la France, et les cœurs qu'il y avait laissés, et sa pauvreté honnête et indépendante. C'est alors qu'un soir, après avoir assez mal dîné à *Covent-Garden*, dans *Hood's tavern*, comme il était de trop bonne heure pour se présenter à aucune société, il se mit, au milieu du fracas, à écrire, dans une prose forte et simple, tout ce qui se passait en son âme; qu'il s'ennuyait, qu'il souffrait, et d'une souffrance pleine d'amertume et d'humiliation; que la solitude, si chère aux malheureux, est pour eux un grand mal encore plus qu'un grand plaisir; car ils s'y exaspèrent, *ils y ruminent leur fiel*, ou, s'ils finissent par se résigner, c'est découragement et faiblesse, c'est impuissance d'en appeler *des injustes institutions humaines à la sainte nature primitive* : c'est, en un mot, à la façon *des morts, qui s'accoutument à porter la pierre de leur tombe, parce qu'ils ne peu-*

vent la soulever; — que cette fatale résignation rend dur, farouche, sourd aux consolations des amis; et qu'il prie le ciel de l'en préserver. Puis il en vient aux ridicules et aux *politesses hautaines* de la noble société qui daigne l'admettre, à la dureté de ces grands pour leurs inférieurs, à leur excessif attendrissement pour leurs pareils; il raille en eux cette *sensibilité distinctive* que Gilbert avait déjà flétrie, et il termine en ces mots cette confidence de lui-même à lui-même : « Allons, voilà une heure » et demie de tuée; je m'en vais. Je ne sais plus » ce que j'ai écrit, mais je ne l'ai écrit que pour » moi. Il n'y a ni apprêt ni élégance. Cela ne » sera vu que de moi, et je suis sûr que j'aurai » un jour quelque plaisir à relire ce morceau » de ma triste et pensive jeunesse. » Oui, certes, Chénier relut plus d'une fois ces pages touchantes, et, lui *qui refeuilletait sans cesse et son âme et sa vie*, il dut, à des heures plus heureuses, se reporter avec larmes aux ennuis passés de son exil. Or, j'ai soigneusement recherché dans ses œuvres les traces de ces premières et profondes souffrances; je n'y ai trouvé d'abord que dix vers datés également de Lo

dres, et du même temps que le morceau de prose; puis, en regardant de plus près, l'idylle intitulée *Liberté* m'est revenue à la pensée, et j'ai compris que ce berger, aux noirs cheveux épars, à l'œil farouche sous d'épais sourcils, qui traîne après lui, dans les âpres sentiers et aux bords des torrens pierreux, ses brebis maigres et affamées; qui brise sa flûte, abhorre les chants, les danses et les sacrifices; qui repousse la plainte du blond chevrier et maudit toute consolation, parce qu'il est esclave; j'ai compris que ce berger-là n'était autre que la poétique et idéale personnification du souvenir de Londres, et de l'espèce de servitude qu'y avait subie André; et je me suis demandé alors, tout en admirant du profond de mon cœur cette idylle énergique et sublime, s'il n'eût pas encore mieux valu que le poète se fût mis franchement en scène; qu'il eût osé en vers ce qui ne l'avait pas effrayé dans sa prose naïve, qu'il se fût montré à nous dans cette taverne enfumée, entouré de mangeurs et d'indifférens, accoudé sur sa table, et rêvant; — rêvant à la patrie absente, aux parens, aux amis, aux amantes, à ce qu'il y a de plus jeune et de plus

frais dans les sentimens humains; rêvant aux maux de la solitude, à l'aigreur qu'elle engendre, à l'abattement où elle nous prosterne, à toute cette haute métaphysique de la souffrance; —pourquoi non?— puis, revenu à terre et rentré dans la vie réelle, qu'il eût burinée en traits d'une empreinte ineffaçable ces grands qui l'écrasaient et croyaient l'honorer de leurs insolentes faveurs; et cela fait, l'heure de sortir arrivée, qu'il eût fini par son coup-d'œil d'espoir vers l'avenir, et son *forsan et hæc olim*. Ou, s'il lui déplaisait de remanier en vers ce qui était jeté en prose, il avait en son souvenir dix autres journées plus ou moins pareilles à celle-là, dix autres scènes du même genre qu'il pouvait choisir et retracer.

Les styles d'André Chénier et de Régnier, avons-nous déjà dit, sont un parfait modèle de ce que notre langue permet au génie s'exprimant en vers, et ici nous n'avons plus besoin de séparer nos éloges. Chez l'un comme chez l'autre, même procédé chaud, vigoureux et libre; même luxe et même aisance de pensée, qui pousse en tous sens et se développe en pleine végétation, avec tous ses ébranchemens

de relatifs et d'incidences entrecroisées ou pendantes; même profusion d'irrégularités heureuses et familières, d'idiotismes qui sentent leur fruit, grâces et ornemens inexplicables qu'ont sottement émondés les grammairiens, les rhéteurs et les analystes; même promptitude et sagacité de coup-d'œil à suivre l'idée courante sous la transparence des images, et à ne pas la laisser fuir, dans son court trajet de telle figure à telle autre; même art prodigieux enfin à mener à extrémité une métaphore, à la pousser de tranchée en tranchée, et à la forcer de rendre, sans capitulation, tout ce qu'elle contient; à la prendre à l'état de filet d'eau, à l'épandre, à la chasser devant soi, à la grossir de toutes les affluences d'alentour, jusqu'à ce qu'elle s'enfle et roule comme un grand fleuve. Quant à la forme, à l'allure du vers dans Régnier et dans Chénier, elle nous semble, à peu de chose près, la meilleure possible, à savoir, curieuse sans recherche, et facile sans relâchement, tour à tour oublieuse et attentive, et tempérant les agrémens sévères par les grâces négligentes. Sous ce rapport, ils sont l'un et l'autre bien supérieurs à La Fontaine,

chez qui la forme rhythmique manque presque entièrement, et qui n'a pour charme, de ce côté-là, que sa négligence.

Que si l'on nous demande maintenant ce que nous prétendons conclure de ce long parallèle que nous aurions pu prolonger encore, lequel d'André Chénier ou de Régnier nous préférons, lequel mérite la palme, à notre gré; nous laisserons au lecteur le soin de décider ces questions et autres pareilles, si bon lui semble; voici seulement une réflexion pratique qui découle naturellement de ce qui précède, et que nous lui soumettons. Régnier clôt une époque; Chénier en ouvre une autre. Régnier résume en lui nos trouvères, Villon, Marot, Rabelais; il y a dans son génie toute une partie d'épaisse gaîté et de bouffonnerie joviale, qui tient aux mœurs de ces temps, et qui ne saurait être reproduite de nos jours. Chénier est le révélateur d'une poésie d'avenir, et il apporte au monde une lyre nouvelle; mais il y a chez lui des cordes qui manquent encore, et que ses successeurs ont ajoutées ou ajouteront. Tous deux, complets en eux-mêmes et en leur lieu, nous laissent aujourd'hui quelque chose à dé-

sirer. Or, il arrive que chacun d'eux possède précisément une des principales qualités qu'on regrette chez l'autre : celui-ci, la tournure d'esprit rêveuse et les *extases choisies ;* celui-là, le sentiment profond et l'expression vivante de la réalité : comparés avec intelligence, rapprochés avec art, ils tendent ainsi à se compléter réciproquement. Sans doute, s'il fallait se décider entre leurs deux points de vue pris à part, et opter pour l'un à l'exclusion de l'autre, le type d'André Chénier pur se concevrait encore mieux maintenant que le type pur de Régnier : il est même tel esprit noble et délicat auquel tout accommodement, même le mieux ménagé, entre les deux genres, répugnerait comme une mésalliance, et qui aurait difficilement bonne grâce à le tenter. Pourtant, et sans vouloir ériger notre opinion en précepte, il nous semble que, comme en ce bas monde, même pour les rêveries les plus idéales, les plus fraîches et les plus dorées, toujours le point de départ est sur terre, comme, quoi qu'on fasse, et où qu'on aille, la vie réelle est toujours là, avec ses entraves et ses misères, qui nous enveloppe, nous importune, nous excite

à mieux, nous ramène à elle, ou nous refoule ailleurs ; il est bon de ne pas l'omettre tout-à-fait, et de lui donner quelque trace en nos œuvres comme elle a trace en nos âmes; il nous semble, en un mot, et pour revenir à l'objet de cet article, que la touche de Régnier, par exemple, ne serait point, en beaucoup de cas, inutile pour accompagner, encadrer et faire saillir certaines analyses de cœur ou certains poëmes de sentiment, à la manière d'André Chénier.

GEORGE FARCY [1].

La révolution de juillet a mis en lumière peu d'hommes nouveaux, elle a dévoré peu d'hommes anciens; elle a été si prompte, si spontanée, si confuse, si populaire, elle a été si exclusivement l'œuvre des masses, l'exploit de la jeunesse, qu'elle n'a guère donné aux personnages déjà connus le temps d'y assister et d'y coopérer, sinon vers les dernières heures, et qu'elle ne s'est pas donné à elle-même le temps de produire ses propres personnages.

[1] Ce morceau a fait partie du recueil de vers et opuscules de Farcy, publié chez M. Hachette.

Tout ce qui avait déjà un nom s'y est rallié un peu tard; tout ce qui n'avait pas encore de nom a dû s'en retirer trop tôt. Consultez les listes des héroïques victimes; pas une illustration, ni dans la science, ni dans les lettres, ni dans les armes, pas une gloire antérieure; c'était bien du pur et vrai peuple, c'étaient bien de vrais jeunes hommes; tous ces nobles martyrs sont et resteront obscurs. Le nom de Farcy est peut-être le seul qui frappe et arrête, et encore combien ce nom sonnait peu haut dans la renommée, comme il disparaissait timidement dans le bruit et l'éclat de tant de noms contemporains! comme il avait besoin de travaux et d'années pour signifier aux yeux du public ce que l'amitié y lisait déjà avec confiance! Mais la mort, et une telle mort, a plus fait pour l'honneur de Farcy qu'une vie plus longue n'aurait pu faire, et elle n'a interrompu la destinée de notre ami que pour la couronner.

Nous publions les vers de Farcy, et pourtant, nous le croyons, sa vocation était ailleurs; son goût, ses études, son talent original, les conseils de ses amis les plus influens, le

portaient vers la philosophie; il semblait né pour soutenir et continuer avec indépendance le mouvement spiritualiste émané de l'École normale. Il n'avait traversé la poésie qu'en courant, dans ses voyages, par aventure de jeunesse, et comme on traverse certains pays et certaines passions. Au moment où les forces de son esprit plus rassis et plus mûr se rassemblaient sur l'objet auquel il était éminemment propre et qui allait devenir l'étude de sa vie, la Providence nous l'enleva. Ces vers donc, ces rêves inachevés, ces soupirs exhalés çà et là dans la solitude, le long des grandes routes, au sein des îles d'Italie, au milieu des nuits de l'Atlantique; ces vagues plaintes de première jeunesse, qui, s'il avait vécu, auraient à jamais sommeillé dans son portefeuille avec quelque fleur séchée, quelque billet dont l'encre a jauni, quelques-uns de ces mystères qu'on n'oublie pas et qu'on ne dit pas; ces essais un peu pâles et indécis où sont pourtant épars tous les traits de son âme, nous les publions comme ce qui reste d'un homme jeune, mort au début, frappé à la poitrine en un moment immortel, et qui, cher de tout temps à tous

ceux qui l'ont connu, ne saurait désormais demeurer indifférent à la patrie.

Jean-George Farcy naquit à Paris le 20 novembre 1800, d'une extraction honnête, mais fort obscure. Enfant unique, il avait quinze mois lorsqu'il perdit son père et sa mère; sa grand'mère le recueillit et le fit élever. On le mit de bonne heure en pension chez M. Gandon, dans le faubourg Saint-Jacques; il y commença ses études, et lorsqu'il fut assez avancé, il les poursuivit au collége de Louis-le-Grand, dont l'institution de M. Gandon fréquentait les cours. En 1819, ses études terminées, il entra à l'École normale, et il en sortait lorsque l'ordonnance du ministre Corbière brisa l'institution en 1822.

Durant ces vingt-deux années, comment s'était passée la vie de l'orphelin Farcy? La portion extérieure en est fort claire et fort simple; il étudia beaucoup, se distingua dans ses classes, se concilia l'amitié de ses condisciples et de ses maîtres; il allait deux fois le jour au collége; il sortait probablement tous les dimanches ou toutes les quinzaines pour passer la journée chez sa grand'mère. Voilà ce qu'il fit

régulièrement durant toutes ces belles et fécondes années; mais, ce qu'il sentait là-dessous, ce qu'il souffrait, ce qu'il désirait secrètement; mais l'aspect sous lequel il entrevoyait le monde, la nature, la société; mais ces tourbillons de sentimens que la puberté excitée et comprimée éveille avec elle; mais son jeune espoir, ses vastes pensées de voyages, d'ambition, d'amour; mais son vœu le plus intime, son point sensible et caché, son côté pudique; mais son roman, mais son cœur, qui nous le dira?

Une grande timidité, beaucoup de réserve, une sorte de sauvagerie; une douceur habituelle qu'interrompait parfois quelque chose de nerveux, de pétulant, de fugitif; le commerce très-agréable et assez prompt, l'intimité très-difficile et jamais absolue; une répugnance marquée à vous entretenir de lui-même, de sa propre vie, de ses propres sensations; à remonter en causant et à se complaire familièrement dans ses souvenirs, comme si, lui, il n'avait pas de souvenirs, comme s'il n'avait jamais été apprivoisé au sein de la famille, comme s'il n'y avait rien eu d'aimé et de choyé, de doré

et de fleuri dans son enfance; une ardeur inquiète, déjà fatiguée, se manifestant par du mouvement plutôt que par des rayons; l'instinct voyageur à un haut degré; l'humeur libre, franche, indépendante, élancée, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois ou d'un oiseau; mais avec cela un cœur d'homme ouvert à l'attendrissement et capable au besoin de stoïcisme; un front pudique comme celui d'une jeune fille, et d'abord rougissant aisément; l'adoration du beau, de l'honnête; l'indignation généreuse contre le mal; sa narine s'enflant alors et sa levre se relevant, pleine de dédain; puis un coup-d'œil rapide et sûr, une parole droite et concise, un nerf philosophique très-perfectionné; tel nous apparaît Farcy au sortir de l'École normale; il avait donc, du sein de sa vie monotone, beaucoup senti déjà et beaucoup vu; il s'était donné à lui-même, à côté de l'éducation classique qu'il avait reçue, une éducation morale plus intérieure et toute solitaire.

L'École normale dissoute, Farcy se logea dans la rue d'Enfer, près de son maître et de son ami M. V. Cousin, et se disposa à poursuivre

les études philosophiques vers lesquelles il se sentait appelé. Mais le régime déplorable qui asservissait l'instruction publique ne laissait aux jeunes hommes libéraux et indépendans aucun espoir prochain de trouver place, même aux rangs les plus modestes. Une éducation particulière chez une noble dame russe se présenta, avec tous les avantages apparens qui peuvent dorer ces sortes de chaînes; Farcy accepta. Il avait beaucoup désiré connaître le monde, le voir de près dans son éclat, dans les séductions de son opulence, respirer les parfums des robes de femmes, ouïr les musiques des concerts, s'ébattre sous l'ombrage des parcs; il vit, il eut tout cela, mais non en spectateur libre et oisif, non sur ce pied complet d'égalité qu'il aurait voulu, et il en souffrait amèrement. C'était là une arrière-pensée poignante que toute l'amabilité délicate et ingénieuse de la mère ne put assoupir dans l'âme du jeune précepteur. Il se contint durant près de trois ans. Puis, enfin, trouvant son pécule assez grossi et sa chaîne par trop pesante, il la secoua. Je trouve, dans des notes qu'il écrivait alors, l'expression exagérée, mais bien vive, du sen-

timent de fierté qui l'ulcérait : « Que me parlez-
» vous de joie ? Oh ! voyez, voyez mon âme
» encore marquée des flétrissantes empreintes
» de l'esclavage, voyez ces blessures honteuses
» que le temps et mes larmes n'ont pu fermer
» encore... Laissez-moi, je veux être libre...
» Ah ! j'ai dédaigné de plus dcuces chaînes ; je
» veux être libre. J'aime mieux vivre avec di-
» gnité et tristesse que de trouver des joies fac-
» tices dans l'esclavage et le mépris de moi-
» même. »

Ce fut un an environ avant de quitter ses fonctions de précepteur (1825) qu'il publia une traduction du troisième volume des *Élémens de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Ce travail, entrepris d'après les conseils de M. Cousin, était précédé d'une introduction dans laquelle Farcy éclaircissait avec sagacité et exposait avec précision divers points délicats de psychologie. Il donna aussi quelques articles littéraires au *Globe* dans les premiers temps de sa fondation,

Enfin, vers septembre 1826, voilà Farcy libre, maître de lui-même ; il a de quoi se suffire durant quelques années, il part ; tout froissé

encore du contact de la société, c'est la nature qu'il cherche, c'est la terre que tout poète, que tout savant, que tout chrétien, que tout amant désire : c'est l'Italie. Il part seul; lui, il n'a d'autre but que de voir et de sentir, de s'inonder de lumière, de se repaître de la couleur des lieux, de l'aspect général des villes et des campagnes, de se pénétrer de ce ciel si calme et si profond, de contempler avec une âme harmonieuse tout ce qui vit, nature et hommes. Hors de là peu de choses l'intéressent; l'antiquité ne l'occupe guère; la société moderne ne l'attire pas. Il se laisse et il se sent vivre. A Rome, son impression fut particulière. Ce qu'il en aima seulement, ce fut ce sublime silence de mort quand on en approche; ce furent ces vastes plaines désolées où il ne se laboure ni ne se moissonne jamais, ces vieux murs de brique, ces ruines au dedans et au dehors, ce soleil d'aplomb sur des routes poudreuses, ces villas sévères et mélancoliques dans la noirceur de leurs pins et de leurs cyprès. La Rome moderne ne remplit pas son attente; son goût simple et pur repoussait les colifichets : « Dé» cidément, écrivait-il, je ne suis pas fort émer-

» veillé de Saint-Pierre, ni du pape, ni des
» cardinaux, ni des cérémonies de la semaine
» sainte, celle de la bénédiction de Pâques ex-
» ceptée. » De plus, il ne trouvait pas là assez d'agréable mêlé à l'imposant antique pour qu'on en pût faire un séjour de prédilection. Mais Naples, Naples, à la bonne heure! Non pas la ville même, trop souvent les chaleurs y accablent et les gens y révoltent : « quel peuple
» abandonné dans ses allures, dans ses paroles,
» dans ses mœurs! Il y a là une atmosphère de
» volupté grossière qui relâcherait les cœurs
» les plus forts. Ceux qui viennent en Italie pour
» refaire leur santé doivent porter leurs projets
» de sagesse ailleurs. » Mais le golfe, la mer, les îles, c'était bien là pour lui le pays enchanté où l'on demeure et où l'on oublie. Combien de fois sur ce rivage admirable, appuyé contre une colonne, et la vague se brisant amoureusement à ses pieds, il dut ressentir, durant des heures entières, ce charme indicible, cet attiédissement voluptueux, cette transformation éthérée de tout son être, si divinement décrite par Chateaubriand au cinquième livre des *Martyrs!* Ischia, qu'a chantée Lamartine, fut

encore le lieu qu'il préféra entre tous ces lieux. Il s'y établit, et y passa la saison des chaleurs. La solitude, la poésie, l'amitié, un peu d'amour sans doute, y remplirent ses loisirs. M. Colin, jeune peintre français, d'un caractère aimable et facile, d'un talent bien vif et bien franc, se trouvait à Ischia en même temps que Farcy; tous deux se convinrent et s'aimèrent. Chaque matin, l'un allait à ses croquis, l'autre à ses rêves, et ils se retrouvaient le soir. Farcy restait une bonne partie du jour dans un bois d'orangers, relisant Pétrarque, André Chénier, Byron; songeant à la beauté de quelque jeune fille qu'il avait vue chez son hôtesse; se redisant, dans une position assez semblable, quelqu'une de ces strophes chéries qui réalisent à la fois l'idéal comme poésie mélodieuse et comme souvenir de bonheur.

Combien de fois près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,

Tandis qu'une déésse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits !

En passant à Florence, Farcy avait vu Lamartine; n'ayant pas de lettre d'introduction auprès de son illustre compatriote, il composa des vers et les lui adressa; il eut soin d'y joindre un petit billet *qu'il fit le plus cavalier possible*, comme il l'écrivit depuis à M. Viguier, de peur que le grand poète ne crût voir arriver un rimeur bien pédant, bien humble et bien vain. L'accueil de Lamartine et son jugement favorable encouragèrent Farcy à continuer ses essais poétiques. Il composa donc plusieurs pièces de vers durant son séjour à Ischia; il les envoyait en France à son excellent ami M. Viguier, qu'il avait eu pour maître à l'École normale, réclamant de lui un avis sincère, de bonnes et franches critiques, et, comme il disait, *des critiques antiques avec le mot propre sans périphrase*. Pour exprimer toute notre pensée, ces vers de Farcy nous semblent une haute preuve de talent, comme étant le produit d'une puissante et riche faculté très-fati-

guée, et en quelque sorte épuisée avant la production. On y trouve peu d'éclat et de fraîcheur; son harmonie ne s'exhale pas, son style ne rayonne pas; mais le sentiment qui l'inspire est profond, continu, élevé; là faculté philosophique s'y manifeste avec largeur et mouvement. L'impression qui résulte de ces vers, quand on les a lus ou entendus, est celle d'un stoïcisme triste et résigné qui traverse noblement la vie en contenant une larme. Nous signalons surtout au lecteur la pièce adressée à un ami victime de l'amour; elle est sublime de gravité tendre et d'accent à la fois viril et ému. Dans la pièce à madame O'R....., alors enceinte, on remarquera une strophe qui ferait honneur à Lamartine lui-même; c'est celle où le poète, s'adressant à l'enfant qui ne vit encore que pour sa mère, s'écrie :

Tu seras beau; les dieux, dans leur magnificence,
N'ont pas en vain sur toi, dès avant ta naissance,
Épuisé les faveurs d'un climat enchanté;
Comme au sein de l'artiste une sublime image,
N'es-tu pas né parmi les œuvres du vieil âge ?
N'es-tu pas fils de la beauté ?

Ce que nous disons avec impartialité des vers de Farcy, il le sentit lui-même de bonne heure et mieux que personne; il aimait vivement la poésie, mais il savait surtout qu'on doit ou y exceller ou s'en abstenir. « Je ne voudrais pas, écrivait-il à M. Viguier, que mes » vers fussent de ceux dont on dit : *Mais cela » n'est pas mal en vérité*, et qu'on laisse là » pour passer à autre chose. » Sans donc renoncer, dès le début, à cette chère et consolante poésie, il ne s'empressa aucunement de s'y livrer tout entier. D'autres idées le prirent à cette époque : il avait dû aller en Grèce avec son ami Colin; mais ce dernier ayant été obligé par des raisons privées de retourner en France, Farcy ajourna son projet. Ses économies, d'ailleurs, tiraient à leur fin. L'ambition de faire fortune, pour contenter ensuite ses goûts de voyage, le préoccupa au point de l'engager dans une entreprise fort incertaine et fort coûteuse avec un homme qui le leurra de promesses, et finalement l'abusa. Plein de son idée, Farcy quitta Naples à la fin de l'année 1827, revint à Paris, où il ne passa que huit jours, et ne vit qu'à peine ses amis, pour éviter leurs

conseils et remontrances; puis partit en Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. Nous le retrouvons à Paris en avril 1828. Tout ce que ses amis surent alors, c'est que cette année d'absence s'était passée pour lui dans les ennuis, les mécomptes, et que sa candeur avait été jouée. Il ne s'expliquait jamais là-dessus qu'avec une extrême réserve; il avait ceci pour constante maxime : « Si tu veux que ton secret reste » caché, ne le dis à personne; car pourquoi un » autre serait-il plus discret que toi-même dans » tes affaires? ta confidence est déjà pour lui » un mauvais exemple et une excuse. » Et encore : « Ne nous plaignons jamais de notre des» tinée : qui se fait plaindre se fait mépriser. » Mais nous avons trouvé, dans un journal qu'il écrivait à son usage, quelques détails précieux sur cette année de solitude et d'épreuves.

« J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828; » le navire *George et Mary*, sur lequel j'avais » arrêté mon passage, était parti le dimanche » matin; il m'a fallu le joindre à Gravesend : » c'est de là que j'ai adressé mes derniers adieux » à mes amis de France. J'ai encore éprouvé » une fois combien les émotions, dans ce qu'on

» rien que la solitude et *le sombre plaisir d'un* » *cœur mélancolique.* — Mais il faudrait des » événemens et des sentimens pour appuyer » cela; il faudrait au moins des études sérieuses » pour me rendre témoignage à moi-même. » Un goût vague ne se suffit pas à lui seul, et » c'est pourquoi il est si aisé au premier venu » de me faire abandonner ce qui tout à l'heure » me semblait ma vie. J'en demeure bien marqué » assez profondément au fond de mon âme, et » il me reste toujours une part qu'on ne peut » ni corrompre ni m'enlever. Est-ce par là que » j'échapperai, ou ce secret parfum lui-même » s'évaporera-t-il ? »

Cette longue traversée, le manque absolu de livres et de conversation, son ignorance de l'astronomie qui lui fermait l'étude du ciel, tout contribuait à développer démesurément chez lui son habitude de rêverie sans objet et sans résultat.

« 29 *juillet.* — Encore dix jours au plus, » j'espère, et nous serons à Rio. Je me promets » beaucoup de plaisir et de vraies jouissances » au milieu de cette nature grande et nouvelle.

» De jour en jour je me fortifie dans l'habitude » de la contemplation solitaire. Je puis main- » tenant passer la moitié d'une belle nuit, seul, » à rêver en me promenant, sans songer que » la nuit est le temps du retour à la chambre » et du repos, sans me sentir appesanti par » l'exemple de tout ce qui m'entoure. C'est là » un progrès dont je me félicite. Je crois que » l'âge, en m'ôtant de plus en plus le besoin » de sommeil, augmentera cette disposition. Il » me semble que c'est une des plus favorables » à qui veut occuper son esprit. La pensée ar- » rive alors, non plus seulement comme vérité, » mais comme sentiment. Il y a un calme, une » douceur, une tristesse dans tout ce qui vous » environne, qui pénètre par tous les sens; et » cette douceur, cette tristesse tombent vrai- » ment goutte à goutte sur le cœur, comme la » fraîcheur du soir. Je ne connais rien qui » doive être plus doux que de se promener à » cette heure-là avec une femme aimée. » Pauvre Farcy! voilà que tout à la fin, sans y songer, il donne un démenti à son projet contemplatif, et, qu'avec un seul être de plus, avec une compagne telle qu'il s'en glisse inévitable-

ment dans les plus doux vœux du cœur, il peuple tout d'un coup sa solitude. C'est qu'en effet il ne lui a manqué d'abord qu'une femme aimée, pour entrer en pleine possession de la vie et pour s'apprivoiser parmi les hommes.

. . . .

« 29 *novembre, Rio-Janeiro.* — Que n'ai-je » écouté ma répugnance à m'engager avec une » personne dont je connaissais les fautes anté- » rieures, et qui, du côté du caractère, me sem- » blait plus habile qu'estimable ! Mais l'amour » de m'enrichir m'a séduit. En voyant ses rela- » tions rétablies sur le pied de l'amitié et de la » confiance avec les gens les plus distingués, » j'ai cru qu'il y aurait de ma part du pédan- » tisme et de la pruderie à être plus difficile » que tout le monde. J'ai craint que ce ne fût » que l'ennui de me déranger qui me décon- » seillât cette démarche. Je me suis dit qu'il » fallait s'habituer à vivre avec tous les carac- » tères et tous les principes ; qu'il serait fort » utile pour moi de voir agir un homme d'af- » faires raisonnant sa conduite et marchant » adroitement au succès. J'ai résisté à mes pen- » chans, qui me portaient à la vie solitaire

» et contemplative. J'ai ployé mon carac-
» tère impatient jusqu'à condescendre aux dé-
» sirs souvent capricieux d'un homme que j'es-
» timais au-dessous de moi en tout, excepté
» dans un talent équivoque de faire fortune.
» Si je m'étais décidé à quelque dépense, j'a-
» vais la Grèce sous les yeux, où je vivais avec
» Mollière, avec qui j'aimerais mieux une mau-
» vaise tente qu'un palais avec l'autre. Eh bien!
» cet argent que je me suis refusé d'une part,
» je l'ai dépensé de l'autre inutilement, ennuyeu-
» sement, à voyager et à attendre. J'ai sacrifié
» tous mes goûts, l'espoir assez voisin de quel-
» que réputation par mes vers, et, par là encore,
» d'un bon accueil à mon retour en France. En
» ce faisant, j'ai cru accomplir un grand acte
» de sagesse, me préparer de grands éloges de
» la part de la prudence humaine, et, l'événe-
» ment arrivé, il se trouve que je n'ai fait qu'une
» grosse sottise... Enfin me voilà à deux mille
» lieues de mon pays, sans ressources, sans oc-
» cupation, forcé de recourir à la pitié des au-
» tres, en leur présentant pour titre à leur con-
» fiance une histoire qui ressemble à un roman
» très-invraisemblable; — et pour terminer

» peut-être ma peine et cette plate comédie,
» un duel qui m'arrive pour demain, avec un
» mauvais sujet, reconnu tel de tout le monde,
» qui m'a insulté grossièrement en public, sans
» que je lui en eusse donné le moindre motif ;—
» convaincu que le duel, et surtout avec un tel
» être, est une absurdité, et ne pouvant m'y
» soustraire; — ne sachant, si je suis blessé,
» où trouver mille reis pour me faire traiter,
» ayant ainsi en perspective la misère extrême,
» et, peut-être, la mort ou l'hôpital; — et ce-
» pendant, *content et aimé des dieux*. — Je
» dois avouer pourtant que je ne sais comment
» ils (*les dieux*) prendront cette dernière folie.
» *Je ne sais*, oui, c'est le seul mot que je puisse
» dire; et, en vérité, je l'ai souvent cherché de
» bonne foi et de sang-froid; d'où je conclus
» qu'il n'y a pas au fond tant de mal dans
» cette démarche que beaucoup le disent,
» puisqu'il n'est pas clair comme le jour
» qu'elle est criminelle, comme de tuer par
» trahison, de voler, de calomnier, et même
» d'être adultère (quoique la chose soit aussi
» quelque peu difficile à débrouiller en cer-
» tains cas). Je conclus donc que, pour un

» cœur droit qui se présentera devant eux avec » cette ignorance pour excuse, ils se serviront » de l'axiôme de nos juges de la justice hu- » maine : *Dans le doute, il faut incliner vers* » *le parti le plus doux;* transportant ici le doute, » comme il convient à des dieux, de l'esprit » des juges à celui de l'accusé. »

L'affaire du duel terminée (et elle le fut à l'honneur de Farcy), l'embarras d'argent restait toujours; il parvint à en sortir, grâce à l'obligeance cordiale de MM. Polydore de La Rochefoucauld et Pontois, qui allèrent au-devant de sa pudeur. Farcy leur en garda à tous deux une profonde reconnaissance que nous sommes heureux de consigner ici.

De retour en France, Farcy était désormais un homme achevé; il avait l'expérience du monde, il avait connu la misère, il avait visité et senti la nature; les illusions ne le tentaient plus; son caractère était mûr par tous les points; et la conscience qu'il eut d'abord de cette dernière métamorphose de son être lui donnait une sorte d'aisance au dehors dont il était fier en secret : « Voici l'âge, se disait-il, où tout

» devient sérieux, où ma personne ne s'efface
» plus devant les autres, où mes paroles sont
» écoutées, où l'on compte avec moi en toutes
» manières, où mes pensées et mes sentimens
» ne sont plus seulement des rêves de jeune
» homme auxquels on s'intéresse si on en a le
« temps, et qu'on néglige sans façon dès que
» la vie sérieuse recommence. Et pour moi-
» même, tout prend dans mes rapports avec les
» autres un caractère plus positif; sans entrer
» dans les affaires, je ne me défie plus de mes
» idées ou de mes sentimens, je ne les renferme
» plus en moi; je dis aux uns que je les désap-
» prouve, aux autres que je les aime; toutes
» mes questions demandent une réponse; mes
» actions, au lieu de se perdre dans le vague,
» ont un but; je veux influer sur les autres, etc. »

En même temps que cette défiance excessive de lui-même faisait place à une noble aisance, l'âpreté tranchante dans les jugemens et les opinions, qui s'accorde si bien avec l'isolement et la timidité, cédait chez lui à une vue des choses plus calme, plus étendue et plus bienveillante. Les élans généreux ne lui manquaient jamais; il était toujours capable de vertueuses colères; mais

sa sagesse désespérait moins promptement des hommes ; elle entendait davantage les tempéramens et entrait plus avant dans les raisons. Souvent, quand M. Viguier, ce sage optimiste par excellence, cherchait, dans ses causeries abandonnées, à lui épancher quelque chose de son impartialité intelligente, il lui arrivait de rencontrer à l'improviste dans l'âme de Farcy je ne sais quel endroit sensible, pétulant, récalcitrant, par où cette nature, douce et sauvage tout ensemble, lui échappait ; c'était comme un coup de jarret qui emportait le cerf dans les bois. Cette facilité à s'emporter et à s'effaroucher disparaissait de jour en jour chez Farcy. Il en était venu à tout considérer et à tout comprendre. Je le comparerais, pour la sagesse prématurée, à Vauvenargues, et plusieurs de ses pensées morales semblent écrites en prose par André Chénier :

« Le jeune homme est enthousiaste dans ses » idées, âpre dans ses jugemens, passionné dans » ses sentimens, audacieux et timide dans ses » actions.

» Il n'a pas encore de position ni d'engage-

» mens dans le monde; ses actions et ses paroles
» sont sans conséquence.

» Il n'a pas encore d'idées arrêtées; il cher-
» che à connaître et vit avec les livres plus qu'a-
» vec les hommes; il ramène tout, par désir
» d'unité, par élan de pensée, par ignorance,
» au point de vue le plus simple et le plus abs-
» trait; il raisonne au lieu d'observer, il est lo-
» gicien intraitable; le droit, non-seulement do-
» mine, mais opprime le fait.

» Plus tard on apprend que toute doctrine a
» sa raison, tout intérêt son droit, toute action
» son explication et presque son excuse.

» On s'établit dans la vie; on est las de ce qu'il
» y a de raide et de contemplatif dans les pre-
» mières années de la jeunesse; on est un peu
» plus avant dans le secret des dieux; on sent
» qu'on a à vivre pour soi, pour son bien-être,
» son plaisir, pour le développement de toutes
» ses facultés, et non-seulement pour réaliser
» un type abstrait et simple; on vit de tout son
» corps et de toute son âme, avec des hommes
» et non seul avec des idées. Le sentiment de la

» vie, de l'effort contraire, de l'action et de la » réaction, remplace la conception de l'idée » abstraite et subtile, et morte pour ainsi » dire, puisqu'elle n'est pas incarnée dans le » monde... On va, on sent avec la foule; on a » failli, parce qu'on a vécu, et l'on se prend » d'indulgence pour les fautes des autres. Toutes » nos erreurs nous sont connues; l'âpreté de » nos jugemens d'autrefois nous revient à l'es» prit avec honte; on laisse désormais pour le » monde le temps faire ce qu'il a fait pour nous, » c'est-à-dire, éclairer les esprits, modérer les » passions. »

Il n'était pas temps encore pour Farcy de rentrer dans l'Université; le ministère de M. de Vatimesnil ne lui avait donné qu'un court espoir. Il accepta donc un enseignement de philosophie dans l'institution de M. Morin, à Fontenay-aux-Roses; il s'y rendait deux fois par semaine, et le reste du temps il vivait à Paris, jouissant de ses anciens amis et des nouveaux qu'il s'était faits. Le monde politique et littéraire était alors divisé en partis, en écoles, en salons, en coteries. Farcy regarda tout et n'é-

pousa rien inconsidérément. Dans les arts et la poésie, il recherchait le beau, le passionné, le sincère, et faisait la plus grande part à ce qui venait de l'âme et à ce qui allait à l'âme. En politique, il adoptait les idées généreuses, propices à la cause des peuples, et embrassait avec foi les conséquences du dogme de la perfectibilité humaine. Quant aux individus célèbres, représentans des opinions qu'il partageait, auteurs des écrits dont il se nourrissait dans la solitude, il les aimait, il les révérait sans doute, mais il ne relevait d'aucun, et, homme comme eux, il savait se conserver en leur présence une liberté digne et ingénue, aussi éloignée de la révolte que de la flatterie. Parmi le petit nombre d'articles qu'il inséra vers cette époque au *Globe*, le morceau sur Benjamin Constant est bien propre à faire apprécier l'étendue de ses idées politiques et la mesure de son indépendance personnelle.

Il n'y avait plus qu'un point secret sur lequel Farcy se sentait inexpérimenté encore, et faible, et presque enfant, c'était l'amour; cet amour que, durant les tièdes nuits étoilées du tropique, il avait soupçonné devoir être si doux; cet amour

dont il n'avait guère eu en Italie que les délices sensuelles, et dont son âme, qui avait tout anticipé, regrettait amèrement la puissance tarie et les jeunes trésors. Il écrivait dans une note :

« Je rends grâces à Dieu,
» De ce qu'il m'a fait homme et non point » femme ;
» De ce qu'il m'a fait Français ;
» De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spi» ritualiste que le contraire, plutôt bon que » méchant, plutôt fort que faible de caractère.

» Je me plains du sort,
» Qui ne m'a donné ni génie, ni richesse, ni » naissance.

» Je me plains de moi-même,
» Qui ai dissipé mon temps, affaibli mes for» ces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi » la foi et l'amour. »

Non, Farcy, ton regret même l'atteste; non, tu n'avais pas rejeté ta pudeur naturelle ; non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton âme ! Mais

chez toi, la pudeur de l'adolescence qui avait trop aisément cédé par le côté sensuel, s'était comme infiltrée et développée outre mesure dans l'esprit, et, au lieu de la mâle assurance virile qui charme et qui subjugue, au lieu de ces rapides étincelles du regard,

Qui d'un désir craintif font rougir la beauté, [1]

elle s'était changée avec l'âge en défiance de toi-même, en répugnance à oser, en promptitude à se décourager et à se troubler devant la beauté superbe. Non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton cœur; tu en étais plutôt resté au premier, au timide et novice amour; mais sans la fraîcheur naïve, sans l'ignorance adorable, sans les torrens, sans le mystère; avec la disproportion de tes autres facultés qui avaient mûri ou vieilli; de ta raison qui te disait que rien ne dure; de ta sagacité judicieuse qui te représentait les inconvéniens, les difficultés et les suites; de tes sens fatigués qui n'environnaient plus, comme à dix-neuf ans, l'être uni-

[1] Lamartine.

que de la vapeur d'une émanation lumineuse et odorante; ce n'était pas l'amour, c'était l'harmonie de tes facultés et de leur développement que tu avais brisée dans ton être! Ton malheur est celui de bien des hommes de notre âge.

Farcy se disait pourtant que cette disproportion entre ce qu'il savait en idées, et ce qu'il avait éprouvé en sentimens, devait cesser dans son âme, et qu'il était temps enfin d'avoir une passion, un amour. La tête, chez lui, sollicitait le cœur, et il se portait en secret un défi, il se faisait une gageure d'aimer. Il vit beaucoup, à cette époque, une femme connue par ses ouvrages, l'agrément de son commerce et sa beauté, s'imaginant qu'il en était épris, et tâchant, à force de soins, de le lui faire comprendre. Mais soit qu'il s'exprimât trop obscurément, soit que la préoccupation de cette femme distinguée fût ailleurs, elle ne crut jamais recevoir dans Farcy un amant malheureux. Pourtant il l'était, quoique moins profondément qu'il n'eût fallu pour que cela fût une passion. Voici quelques vers commencés que nous trouvons dans ses papiers :

Thérèse, que les dieux firent en vain si belle,
Vous que vos seuls dédains ont su trouver fidèle,
Dont l'esprit s'éblouit à ses seules lueurs,
Qui des combats du cœur n'aimez que la victoire,
Et qui rêvez d'amour, comme on rêve de gloire,
L'œil fier et non voilé de pleurs;

Vous qu'en secret jamais un nom ne vient distraire;
Qui n'aimez qu'à compter, comme une reine altière,
La foule des vassaux s'empressant sous vos pas;
Vous à qui leurs cent voix sont douces à comprendre,
Mais qui n'eûtes jamais une âme pour entendre
Des vœux qu'on murmure plus bas;

Thérèse, pour long-temps, adieu.....

La suite manque, mais l'idée de la pièce avait d'abord été crayonnée en prose; les vers y auraient peu ajouté, je pense, pour l'éclat et le mouvement; ils auraient retranché peut-être à la fermeté et à la concision.

« Thérèse, que la nature fit belle en vain, » plus ravie de dominer que d'aimer; pour qui » la beauté n'est qu'une puissance, comme le » courage et le génie;

» Thérèse, qui vous amusez aux lueurs de

» votre esprit; qui rêvez d'amour comme un » autre de combats et de gloire, l'œil fier et » jamais humide;

» Thérèse, dont le regard, dans le cercle qui » vous entoure de ses hommages, ne cherche » personne; que nul penser secret ne vient » distraire; que nul espoir n'excite; que nul » regret n'abat;

» Thérèse, pour long-temps, adieu. Car j'es- » pérerais en vain auprès de vous ce que votre » cœur ne saurait me donner, et je ne veux pas » de ce qu'il m'offre.

» Car, où mon amour est dédaigné, mon » orgueil n'accepte pas d'autre place; je ne » veux pas flatter votre orgueil par mes ardeurs » comme par mes respects.

» Mon âge n'est point fait à ces empresse- » mens paisibles, à ce partage si nombreux; je » sais mal, auprès de la beauté, séparer l'ami- » tié de l'amour; j'irai chercher ailleurs ce que » je chercherais vainement auprès de vous.

» Une âme plus faible ou plus tendre ac- » cueillera peut-être celui que d'autres ont

» dédaigné; d'autres discours rempliront mes » souvenirs; une autre image charmera mes » tristesses rêveuses, et je ne verrai plus vos » lèvres dédaigneuses et vos yeux qui ne regar- » dent pas.

» Adieu jusqu'en des temps et des pays loin- » tains; jusqu'aux lieux où la nature accueillera » l'automne de ma vie, jusqu'aux temps où » mon cœur sera paisible, où mes yeux seront » distraits auprès de vous. Adieu jusques à nos » vieux jours. »

Il sourirait à notre fantaisie de croire que la scène suivante se rapporte à quelque circonstance fugitive de la liaison dont elle aurait marqué le plus vif et le plus aimable moment. Quoi qu'il en soit, le tableau que Farcy a tracé de souvenir est un chef-d'œuvre de délicatesse, d'attendrissement grâcieux, de naturel choisi, d'art simple et vraiment attique : Platon ou Bernardin de Saint-Pierre n'auraient pas conté autrement.

« 19 *juin.* — Hélène se tut, mais ses joues » se couvrirent de rougeur; elle lança sur Ghé- » rard un regard plein de dédain, tandis que

» ses lèvres se contractaient, agitées par la » colère. Elle retomba sur le divan, à demi-» assise, à demi-couchée, appuyant sa tête sur » une main, tandis que l'autre était fort occu-» pée à ramener les plis de sa robe. — Ghérard » jeta les yeux sur elle; à l'instant toute sa » colère se changea en confusion. Il vint à » quelques pas d'elle, s'appuyant sur la chemi-» née, ému et inquiet. Après un moment de » silence : « Hélène, lui dit-il d'une voix trou-» blée, je vous ai affligée, et pourtant je vous » jure..... » — « Moi, monsieur ? non, vous ne » m'avez point affligée; vos offenses n'ont pas » ce pouvoir sur moi. » — « Hélène, eh bien ! » oui, j'ai eu tort de parler ainsi; je l'avoue, » mais pardonnez-moi..... » — « Vous pardon-» ner !... Je n'ai pour vous ni ressentiment ni » pardon, et j'ai déjà oublié vos paroles. »

» Ghérard s'approcha vivement d'elle : — » Hélène, lui dit-il, en cherchant à s'emparer » de sa main : pour un mot dont je me re-» pens..... » — « Laissez-moi, lui dit-elle en re-» tirant sa main : faudra-t-il que je m'enfuie, » et ne vous suffit-il pas d'une injure ? »

» Ghérard s'en revint tristement à la chemi-

» née, cachant son front dans ses mains; puis » tout à coup se retourna, les yeux humides » de larmes; il se jeta à ses pieds, et ses mains » s'avançaient vers elle, de sorte qu'il la serrait » presque dans ses bras. »

» Oui, s'écria-t-il, je vous ai offensée, je le » sais bien; oui, je suis rude, grossier: mais je » vous aime, Hélène; oh! cela, je vous défie » d'en douter. Et si vous n'avez pas pitié de » moi, vous qui êtes si bonne, Hélène, qui ré» conciliez ceux qui se haïssent... » Et voyant » qu'elle se défendait faiblement: « Dites que » vous me pardonnez! Faites-moi des reproches, » punissez-moi, châtiez-moi, j'ai tout mérité. » Oui, vous devez me châtier comme un en» fant grossier. Hélène, dit-il en osant poser » son visage sur ses genoux, si vous me frap» pez, alors je croirai qu'après m'avoir puni » vous me pardonnez. »

» Ghérard était beau; une de ses joues s'ap» puyait sur les genoux d'Hélène, tandis que » l'autre s'offrait ainsi à la peine. Il était là, » tombé à ses pieds avec grâce, et elle ne se » sentit pas la force de l'obliger à s'éloigner. » Elle leva la main et l'abaissa vers son visage;

» puis sa tête s'abaissa elle-même avec sa main :
» elle souritdoucement en le voyant ainsi penché
» sans être vue de lui. Et sans le vouloir, et en
» se laissant aller à son cœur et à sa pensée, qui
» achevaient le tableau commencé devant ses
» yeux, sur le visage de Ghérard, au lieu de sa
» main, elle posa ses lèvres. »

» Elle se leva au même instant, effrayée de
» ce qu'elle avait fait, et cherchant à se déga-
» ger des bras de Ghérard qui l'avaient enlacée.
» Le cœur de Ghérard nageait dans la joie, et
» ses yeux rayonnans allaient chercher les yeux
» d'Hélène sous leurs paupières abaissées. « Oh !
» ma belle amie, lui dit-il en la retenant ;
» comme un bon chrétien, j'aurais baisé la main
» qui m'eût frappé ; voudriez-vous m'empêcher
» d'achever ma pénitence ? » Et plus hardi, à
» mesure qu'elle était plus confuse, il la serra
» dans ses bras, et il rendit à ses lèvres qui
» fuyaient les siennes, le baiser qu'il en avait
» reçu. »

» Elle alla s'asseoir à quelques pas de lui, et
» l'heureux Ghérard, pour dissiper le trouble
» qu'il avait causé, commença à l'entretenir de
» ses projets pour le lendemain, auxquels il

» voulait l'associer. — Ghérard, lui dit-elle
» après un long silence, ces folies d'aujour-
» d'hui, oubliez-les, je vous en prie, et n'abusez
» pas d'un moment..... » — « Ah! dit Ghérard,
» que le ciel me punisse si jamais je l'oublie.
» Mais vous, oh! promettez-moi que cet instant
» passé, vous ne vous en souviendrez pas pour
» me faire expier à force de froideur et de ré-
» serve un bonheur si grand. Et moi, ma belle
» amie, vous m'avez mis à une école trop sévère
» pour que je ne tremble pas de paraître fier
» d'une faveur. » — « Eh bien! je vous le promets,
» dit-elle en souriant; soyez donc sage. » Et
» Ghérard le lui jura, en baisant sa main qu'il
» pressa sur son cœur. »

Durant les deux derniers mois de sa vie, Farcy avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses où l'appelaient ses occupations. Cette convenance, la douceur du lieu, le voisinage des bois, l'amitié de quelques habitans du vallon, peut-être aussi le souvenir des noms célèbres qui ont passé là, les parfums poétiques que les camélias de Chateaubriand ont laissés alentour, tout lui faisait d'Aulnay un sé-

jour de bonne, de simple et délicieuse vie. Il réalisait pour son compte le vœu qu'un poète de ses amis avait laissé échapper autrefois en parcourant ce joli paysage :

Que ce vallon est frais, et que j'y voudrais vivre !
Le matin, loin du bruit, quel bonheur d'y poursuivre
Mon doux penser d'hier qui, de mes doigts tressé,
Tiendrait mon lendemain à la veille enlacé !
Là, mille fleurs sans nom, délices de l'abeille;
Là, des prés tout remplis de fraise et de groseille;
Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers;
Des gazons pour tapis, pour buissons des rosiers;
Des châtaigniers en rond sous le côteau des aulnes;
Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
Et grimpant au sommet le long des flancs rayés;
Aux plaines d'alentour, dans des foins, de vieux saules
Plus qu'à demi noyés, et cachant leurs épaules
Dans leurs cheveux pendans, comme on voit des nageurs;
De petits horizons nuancés de rougeurs;
De petits fonds rians, deux ou trois blancs villages
Entrevus d'assez loin à travers des feuillages;
— Oh! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un printemps,
Loin de Paris, du bruit, des propos inconstans,
Vivre sans souvenir ! —

Dans cette retraite heureuse et variée, l'âme

de Farcy s'ennoblissait de jour en jour; son esprit s'élevait, loin des fumées des sens, aux plus hautes et aux plus sereines pensées. La politique active et quotidienne ne l'occupait que médiocrement, et sans doute, la veille des ordonnances, il en était encore à ses méditations métaphysiques et morales, ou à quelque lecture, comme celle des *Harmonies*, dans laquelle il se plongeait avec enivrement. Nous extrayons religieusement ici les dernières pensées écrites sur son journal; elles sont empreintes d'un instinct inexplicable et d'un pressentiment sublime:

« Chacun de nous est un artiste qui a été » chargé de sculpter lui-même sa statue pour » son tombeau, et chacun de nos actes est un » des traits dont se forme notre image. C'est à la » nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. » Pour nous, tâchons seulement qu'elle soit » belle et digne d'arrêter les regards. Du reste, » pourvu que les formes en soient nobles et » pures, il importe peu que ce soit Apollon ou

» Hercule, la Diane chasseresse ou la Vénus
» de Praxitèle. »

« Voyageur, annonce à Sparte que nous
» sommes morts ici pour obéir à ses saints
» commandemens. »

« Ils moururent irréprochables dans la guerre
» comme dans l'amitié. »

« Ici reposent les cendres de don Juan Diaz
» Porlier, général des armées espagnoles, qui
» a été heureux dans ce qu'il a entrepris contre
» les ennemis de son pays, mais qui est mort
» victime des dissensions civiles. »

. . . .

Peut-être, après tout, ces nobles épitaphes de héros ne lui revinrent-elles à l'esprit que le mardi, dans l'intervalle des ordonnances à l'insurrection, et comme un écho naturel des héroïques battemens de son cœur. Le mercredi, vers les deux heures après midi, à la nouvelle du combat, il arrivait à Paris, rue d'Enfer, chez son ami Colin, qui se trouvait alors en Angleterre. Il alla droit à une panoplie d'armes rares suspendue dans le cabinet de son ami, et il se munit d'un sabre, d'un fusil et de pis-

tolets. Madame Colin essayait de le retenir et lui recommandait la prudence : « Eh! qui se » dévouera, madame, lui répondit-il, si nous, » qui n'avons ni femme ni enfans, nous ne » bougeons pas ? » Et il sortit pour parcourir la ville. L'aspect du mouvement lui parut d'abord plus incertain qu'il n'aurait souhaité; il vit quelques amis ; les conjectures étaient contradictoires. Il courut au bureau du *Globe*, et de là à la maison de santé de M. Pinel, à Chaillot, où M. Dubois, rédacteur en chef du journal, était détenu. Les troupes royales occupaient les Champs-Élysées, et il lui fallut passer la nuit dans l'appartement de M. Dubois. Son idée fixe, sa crainte était le manque de direction ; il cherchait les chefs du mouvement, des noms signalés, et il n'en trouvait pas. Il revint le jeudi de grand matin à la ville, par le faubourg et la rue Saint-Honoré, de compagnie avec M. Magnin ; chemin faisant, la vue de quelques cadavres lui remit la colère au cœur et aussi l'espoir. Arrivé à la rue Dauphine, il se sépara de M. Magnin en disant : « Pour moi, je vais reprendre mon fusil que » j'ai laissé ici près, et me battre. » Il revit

pourtant dans la matinée M. Cousin, qui voulut le retenir à la mairie du onzième arrondissement, et M. Géruzez, auquel il dit cette parole d'une magnanime équité : « Voici des événemens dont, plus que personne, nous profiterons ; c'est donc à nous d'y prendre part et d'y aider. » Il se porta avec les attaquans vers le Louvre, du côté du Carrousel; les soldats royaux faisaient un feu nourri dans la rue de Rohan, du haut d'un balcon qui est à l'angle de cette rue et de la rue Saint-Honoré; Farcy, qui débouchait au coin de la rue de Rohan et de celle de Montpensier, tomba l'un des premiers atteint de haut en bas d'une balle dans la poitrine. C'est là, et non, comme on l'a fait, à la porte de l'hôtel de Nantes, que devrait être placée la pierre funéraire consacrée à sa mémoire. Farcy survécut près de deux heures à sa blessure. M. Littré, son ami, qui combattait au même rang et aux pieds duquel il tomba, le fit transporter à la distance de quelques pas, dans la maison du marchand de vin, et le hasard lui amena précisément M. Loyson, jeune chirurgien de sa connaissance. Mais l'art n'y pouvait rien : Farcy parla peu,

bien qu'il eût toute sa présence d'esprit : M. Loyson lui demanda s'il désirait faire appeler quelque parent, quelque ami ; Farcy dit qu'il ne désirait personne ; et comme M. Loyson insistait, le mourant nomma un ami qu'on ne trouva pas chez lui, et qui ne fut pas informé à temps pour venir. Une fois seulement, à un bruit plus violent qui se faisait dans la rue, il parut craindre que le peuple n'eût le dessous et ne fût refoulé ; on le rassura ; ce furent ses dernières paroles ; il mourut calme et grave, recueilli en lui-même, sans ivresse comme sans regret. (29 juillet 1830.)

Le corps fut transporté et inhumé au Père Lachaise, dans la partie du cimetière où reposent les morts de juillet.

Les amis de Farcy n'ont pas été infidèles au culte de la noble victime ; ils lui ont élevé un monument funéraire qui devra être replacé au véritable endroit de sa chute. M. Colin a vivement reproduit ses traits sur la toile. M. Cousin lui a dédié sa traduction des *Lois* de Platon, se souvenant que Farcy était mort en combattant pour les *lois*. Et nous, nous publions

ses vers, comme on expose de pieuses reliques.

Mais, s'il nous est permis de parler un moment en notre propre nom, disons-le avec sincérité, le sentiment que nous inspire la mémoire de Farcy n'est pas celui d'un regret vulgaire; en songeant à la mort de notre ami, nous serions tenté plutôt de l'envier. Que ferait-il aujourd'hui, s'il vivait? que penserait-il? que sentirait-il? Ah! certes, il serait encore le même, loyal, solitaire, indépendant, ne jurant par aucun parti, s'engouant peu pour tel ou tel personnage; au lieu de professer la philosophie chez M. Morin, il la professerait dans un collége royal; rien d'ailleurs ne serait changé à sa vie modeste, ni à ses pensées; il n'aurait que quelques illusions de moins, et ce désappointement pénible que le régime héritier de la révolution de juillet fait éprouver à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur. Il aurait foi moins que jamais aux hommes; et, sans désespérer des progrès d'avenir; il serait triste et dégoûté dans le présent. Son stoïcisme se serait réfugié encore plus avant dans la contemplation silencieuse des choses; la réalité prati-

que, indigne de le passionner, ne lui apparaîtrait de jour en jour davantage que sous le côté médiocre des intérêts et du bien-être; il s'y accommoderait en sage, avec modération; mais cela seul est déjà trop; la tiédeur s'ensuit à la longue; fatigué d'enthousiasme, une sorte d'ironie involontaire, comme chez beaucoup d'esprits supérieurs, l'aurait peut-être gagné avec l'âge; il a mieux fait de bien mourir! — Disons seulement, en usant du mot de Pindare: « Ah! si les belles et bonnes âmes comme la » sienne, pouvaient avoir deux jeunesses! »

******

VICTOR HUGO,

EN 1831.

1.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier Consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.

Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.
Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange, qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance;
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'Océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,

Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur, à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain, qui bouillonne et qui fume,
Dans le rhythme profond, moule mystérieux,
D'où sort la Strophe, ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,

Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis, avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde, a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la Liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le Trône pour son droit, le Roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne !

Telle est la pièce inédite qui doit servir de préface au prochain recueil lyrique de M. Victor Hugo. Composée il y a un peu plus d'un an, le 23 juin 1830, et empreinte en quelques endroits du cachet de cette date, elle se retrouve, comme tout ce qui émane du génie, aussi vraie aujourd'hui et aussi belle que ce soir-là, quand d'une voix émue et encore palpitante de la création, il nous la récitait, à quelques amis, au sein de l'intimité. Depuis

lors, le trône qui conservait une ombre de droit, et auquel M. Victor Hugo s'était rattaché de bonne heure, a croulé par son propre penchant, et le poète, en respectant la ruine, n'a pas dû s'y ensevelir. Il a compris l'enseignement manifeste de la Providence, l'aveuglement incorrigible des vieilles races, et il s'est dit qu'à l'ère expirante des dynasties succédait l'ère définitive des peuples et des grands hommes. Long-temps mêlée à ces orages des partis, à ces cris d'enthousiasme ou d'anathème, sa jeunesse n'avait pourtant rien à rayer de son livre ni à désavouer de sa vie; le témoignage qu'il se rendait dans la pièce citée plus haut, il peut le redire après comme avant; nul ne lui contestera ce glorieux jugement porté par lui sur lui-même. Pour nous, il nous a semblé que dans ce grand dépouillement du passé, qui se fait de toutes parts et sur toutes les existences, c'était peut-être l'occasion de confier au public ce que depuis long-temps nous savions de la vie première, de l'enfance, des débuts et de l'éducation morale du poète, notre ami, dont le nom se popularise de jour en jour. Notre admiration bien

connue pour ses ouvrages nous dispense et nous interdit presque de l'aborder uniquement de ce dernier côté. Le rôle de simple narrateur nous va mieux, et ne mène pas moins directement à notre but, qui est de faire apprécier d'un plus grand nombre notre célèbre contemporain. Littérairement, d'ailleurs, nous nous sommes dit qu'écrire ces détails sur un homme bien jeune encore, sur un poète de vingt-neuf ans, à peine au tiers de la carrière qu'il promet de fournir, ce n'était, pour cela, ni trop tôt ni trop de soins; que ces détails précieux qui marquent l'aurore d'une belle vie se perdent souvent dans l'éclat et la grandeur qui succèdent; que les contemporains les savent vaguement ou négligent de s'en enquérir, parce qu'ils ont sous les yeux l'homme vivant qui leur suffit; que lui-même, avec l'âge et les distractions d'alentour, il revient moins volontiers sur un passé relativement obscur, sur des souvenirs trop émouvans qu'il craint de réveiller, sur des riens trop intimes dont il aime à garder le mystère; et qu'ainsi, faute de s'y être pris à temps, cette réalité originelle du poète, cette formation première et continue, dont la pos-

térité est si curieuse, s'évanouit dans une sorte de vague conjecture, ou se brise au hasard en quelques anecdotes altérées. L'incertitude planant sur les premières années d'un grand homme semblera peut-être à certaines gens plus poétique : pour moi, je ne vois pas ce que perdraient Corneille et Molière à ce que leurs commencemens fussent mieux connus. Nous ne sommes plus tout-à-fait aux temps homériques où un nuage allait si bien sur un berceau. De nos jours, les poètes ont beau faire, la réalité les tient de toutes parts et les envahit; ils sont, bon gré mal gré, un objet de publicité : on les coudoie, on les lithographie, on les lorgne à loisir, on a leur adresse dans l'almanach, et ce n'est qu'en vers que l'un d'entre eux a pu dire :

> . . . . ils passent, et le monde
> Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Donc, Victor-Marie Hugo naquit en 1802 (26 février), dans Besançon, *vieille ville espagnole*, de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, colonel du régiment en garnison, et de Sophie

Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes; d'un *père soldat* et d'une *mère Vendéenne* [1]. Chétif et moribond, il n'avait que six semaines quand le régiment dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. L'enfant l'y suivit et y demeura jusqu'à l'âge de trois ans. La première langue qu'il balbutia fut l'italien des îles : la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, désormais insigne. Cette jeune vie s'harmonisait déjà par des rapports anticipés et fortuits avec la grande destinée qu'elle devait célébrer un jour ; ce frêle écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide, et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve dont plus tard il rehaussa le lambeau.

En 1805, l'enfant revint à Paris avec sa mère, qui se logea dans la rue de Clichy. Il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Les souvenirs de ce temps ne lui retracent qu'une chèvre et un puits surmonté d'un saule dans la cour de la

(1) On peut voir à l'article *Victor Hugo* de la Biographie publiée par M. de Boisjoslin, quelques autres détails de famille et de généalogie qu'il a semblé superflu de reproduire ailleurs.

maison; il jouait là autour avec son jeune camarade Delon, depuis frappé d'une condamnation capitale dans l'affaire de Saumur, et mort en Grèce commandant de l'artillerie de lord Byron. En 1807, madame Hugo repartit en Italie avec ses fils pour rejoindre son mari, gouverneur de la province d'Avelino, où il extirpait les bandes de brigands, entre autres celle de *Fra-Diavolo*. L'enfant y resta jusqu'en 1809; il en rapporta mille sensations fraîches et graves, des formes merveilleuses de défilés, de gorges, de montagnes, des perspectives gigantesques et féeriques de paysages, tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance.

De 1809 à 1811, le jeune Hugo demeura en France avec ses frères et sa mère. Madame Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal*, comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde, et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines, faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, nul

mysticisme, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour maternel si profond, si dévoué, si vigilant, et de l'éducation qu'il lui dicta envers ses fils, envers le jeune Victor en particulier. Un incident presque merveilleux, jeté au sein de cette vie de couvent, dut aussi influer beaucoup sur l'esprit et la gravité précoce de l'enfant poète. Le général La Horie, compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, était parvenu à se dérober aux poursuites en se cachant chez un ami. Il y tomba malade, et un jour qu'il avait entrevu quelque inquiétude sur la physionomie de son hôte, craignant de lui être un sujet de péril, et dans l'exaltation de la fièvre qui l'enflammait, il se fit transporter le soir même, sur un brancard, rue de Clichy, où madame Hugo logeait alors. Madame Hugo, généreuse comme elle était, n'hésita pas à recueillir l'ami de son mari, et le garda deux ou trois jours. Sa fièvre passée, La Horie put sortir et chercher une retraite plus sûre. En 1809, après bien des épreuves et des fuites hasardées, il revint frapper à la porte de madame Hugo; mais cette fois la retraite était

profonde, l'asile était sûr, et il y demeura. Il y demeura près de deux ans, caché à tous, vivant dans une petite chambre à l'extrémité d'un corps-de-logis désert. La plus douce occupation du guerrier philosophe, au milieu de cette inaction prolongée qui le dévorait, était de s'entretenir avec le jeune Victor, de le prendre sur ses genoux, de lui lire Polybe en français, s'appesantissant à plaisir sur les ruses et les machines de guerre, de lui faire expliquer Tacite en latin; car l'intelligence robuste de l'enfant mordait déjà à cette forte nourriture. Un ancien prêtre marié, bon homme, M. de La Rivière, lui avait débrouillé, à lui et à ses frères, les premiers élémens, et la méthode libre du maître s'était laissée aller à l'esprit rapide des élèves. Cependant La Horie, par suite d'une machination odieuse, dont l'auteur, alors puissant, vit encore, et que M. Victor Hugo se propose de révéler un jour, fut découvert, arrêté aux Feuillantines, en 1811, et jeté de là dans le cachot d'où il ne sortit que pour mourir avec Malet. On sent quelle impression profonde et amère durent jeter dans l'âme ardente du jeune enfant de l'empire, et

les discours du mécontent, et le supplice de la victime : cela le préparait dès-lors à son royalisme de 1814. A côté de ce souvenir sanglant et fatal, les Feuillantines lui en laissèrent d'autres plus doux. Dans *le Dernier jour d'un Condamné*, il s'est plu à rappeler le *vieux puisard*, la charmante *Pepita l'espagnole*, et le tome II des *Voyages de Spallanzani*; ailleurs il parle de l'*escarpolette sous les marronniers*; le dôme gris et écrasé du Val-de-Grâce, si mélancolique à voir entre la verdure des arbres, lui apparaît sans doute encore toutes les fois qu'il se représente des jardins de couvent : c'est aussi dans ce lieu de rêverie qu'il commença de connaître et d'aimer cette autre Pepita non moins charmante, la jeune enfant qui, plus tard, devint sa femme.

Au printemps de 1811, il partit avec sa mère et ses frères pour l'Espagne, où il rejoignit son père, général dès 1809, puis premier majordome du palais et gouverneur de deux provinces; il logea quelque temps au palais Macerano, à Madrid, et de là fut mis au séminaire des nobles, où il resta un an; on le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph, qui

l'aimait beaucoup. C'est à ce séjour au collége des nobles qu'il faut rapporter *les combats d'enfans pour le grand Empereur*, dont le poète fait quelque part mention. On ne se battait pas moins qu'à coups de couteaux, et l'un des frères de Victor fut grièvement blessé dans l'un de ces petits duels à l'espagnole. En 1812, comme les événemens devenaient menaçans à l'horizon, et que les trônes groupés autour de l'empire craquaient de toutes parts, madame Hugo ramena à Paris ses deux fils cadets, Eugène et Victor; l'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père. Elle reprit son logement des Feuillantines, et leur fit achever, sous le vieux M. de la Rivière, leur éducation classique: Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se nourrirent. Les idées religieuses tenaient très-peu de place dans cette forte et chaste discipline. Le fond de la philosophie de leur mère était le voltairianisme; et, femme positive qu'elle était, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils. Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle

langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination. Victor commença, à treize ans, au hasard, ses premiers vers; il s'agissait, je crois, de Roland et de chevalerie. Quelques dissidences domestiques, élevées précédemment entre leur mère et le général, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, avaient réveillé au foyer des Feuillantines les sentimens déjà anciens d'opposition à l'empire, et la mère vendéenne, l'enfant élève de La Horie, se trouvèrent tout naturellement royalistes quand l'heure de la première restauration sonna.

Victor Hugo n'avait que douze ans; une idée singulière, bizarre dans sa forme, le préoccupait au milieu de ce grand changement politique; il se disait que c'était déchoir pour la France de tomber d'un Empereur à un Roi. Mais, à part cette velléité d'orgueil national qui se prenait à un nom, ses vœux et ses penchans, d'accord avec tout ce qu'il entendait autour

de lui, étaient pour l'ordre nouveau. Il passa cette année, non plus aux Feuillantines, mais rue Cherche-Midi, en face des Conseils de guerre, à étudier librement, à lire toutes sortes de livres, même *les Contemporaines* de Rétif, à apprendre seul la géographie, à rêver, et surtout à accompagner chaque soir sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite, et dont en secret son cœur était déjà violemment épris. Vinrent les cent jours: les dissidences domestiques entre madame Hugo et le général s'étaient envenimées: celui-ci, redevenu influent, usa des droits de père, et reprit d'autorité ses deux fils: ce qui augmenta encore la haine des enfans contre le gouvernement impérial. Comme il les destinait à l'École polytechnique, il les plaça dans la pension Cordier et Decote, rue Sainte-Marguerite; ils y restèrent jusqu'en 1818, et suivirent de là les cours de philosophie, de physique et de mathématiques au collége de Louis-le-Grand. L'aptitude d'Eugène et de Victor pour les mathématiques frappa beaucoup leurs maîtres; ils obtinrent même des accessits au concours de l'Université. Les solutions habituelles qu'ils

donnaient des problèmes étaient promptes, rigoureuses, mais en même temps indirectes, imprévues, d'une construction singulièrement rare et d'une symétrie compliquée. En 1816, après la seconde restauration, Victor composa, dans ses momens de loisir, une tragédie classique de circonstance sur le retour de Louis XVIII, avec des noms égyptiens : elle avait pour titre *Irtamène*. En 1817, il en commença une autre intitulée *Athélie* ou *les Scandinaves*; mais il n'alla qu'à la fin du troisième acte, et s'en dégoûta à mesure qu'il avançait : son goût se fit plus vite que sa tragédie. Cette même année, il avait envoyé de sa pension, au concours de l'Académie française, une pièce de vers sur *les Avantages de l'Étude*, qui obtint une mention. Ce concours eut cela de particulier que MM. Lebrun, Casimir Delavigne, Saintine et Loyson y débutèrent également. La pièce du jeune poète de quinze ans se terminait par ces vers :

Moi, qui toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Elle parut si remarquable aux juges qu'ils ne purent croire à ces *trois lustres*, à ces quinze ans de l'auteur, et, pensant qu'il avait voulu surprendre par une supercherie la religion du respectable corps, ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard. Un des amis de Victor, qui assistait à la séance, courut à la pension Cordier avertir le quasi-lauréat, qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance, et l'alla porter à M. Raynouard, qui fut tout stupéfait comme d'une merveille; mais il était trop tard pour réparer la méprise. M. François de Neufchâteau, qui avait été aussi dans son temps un enfant précoce, adressa à Victor Hugo des vers de félicitation et de confraternité. On y lisait, entre autres choses :

. . . .
Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisans
De votre muse de quinze ans,

L'Académie ait dit : « Jeune homme, allons ! courage ! »
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts;
Venez, j'aime toujours les vers.

. . . .

Ce digne et naïf littérateur, lorsqu'il entendait plus tard retentir les succès bruyans, parfois contestés, de celui qui était devenu un homme, ne pouvait s'empêcher de dire avec componction : « Quel dommage! il se perd; il promet» tait tant! jamais il n'a fait si bien qu'au dé» but. »

En 1818, les deux frères obtinrent du général Hugo la grâce de ne pas entrer à l'École polytechnique, bien qu'ils fussent prêts par leurs études. Eugène avait gagné un prix aux jeux floraux; l'émulation de Victor en fut excitée; il concourut à son tour, tout en prenant ses inscriptions de droit, et remporta deux prix coup sur coup, en 1819 : l'un pour *la Statue de Henri IV*, l'autre pour *les Vierges de Verdun*. L'Académie des jeux floraux, en couronnant ces odes, éprouva plus d'étonnement encore que l'Académie française n'en avait eu précédemment, et M. Soumet écrivait de Tou-

louse, au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans » n'ont trouvé que des incrédules. »

L'*Ode sur la Statue de Henri IV* avait été composée en une nuit. Voici comment : madame Hugo était malade d'une fluxion de poitrine, et chacun de ses fils la veillait à son tour. La nuit du 5 au 6 février, c'était le tour de Victor. Sa mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils, regretta qu'il eût laissé passer un concours sans s'y essayer : les pièces, en effet, devaient être envoyées à Toulouse avant le 15, et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit sur ce regret, et, le lendemain, au réveil, elle trouva pour bonjour l'ode pieuse composée à son chevet, et le papier, mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même.

En 1820, un troisième prix remporté pour *Moïse sur le Nil* valut à Victor le grade de maître-ès-jeux floraux. Les années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour, politique, indépendance,

chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux, où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques. Sa passion pour la jeune fille qu'il aimait avait fini par devenir trop claire aux deux familles, qui, répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune, s'entendirent pour ne plus se voir momentanément. Il a consacré cette douleur de l'absence dans une pièce intitulée *Premier Soupir;* une tristesse douce et fière y est empreinte. Mais ce qu'il n'a pas dit et ce que je n'ai le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur durant ces années continentes et fécondes, ce sont les ruses, les plans, les intelligences de cet amour merveilleux qui est tout un roman. *Han d'Islande*,

qui le croirait? *Han d'Islande*, commencé dès 1820, et qu'il ne publia par suite d'obstacles matériels qu'en 1823, devait être, à l'origine et dans la conception première, un tendre message d'amour destiné à tromper les argus, et à n'être intimement compris que d'une seule jeune fille. On se rappelle, en effet, les scènes délicieuses de cet ouvrage étrange, la pureté virginale d'Ordener, le baiser d'Éthel dans le long corridor; le reste n'eût été qu'un fond noirci, un repoussoir pour faire ressortir le tableau, une ombre passagère et orageuse de désespoir. Durant ce même temps, Victor Hugo composait son premier volume d'Odes royalistes et religieuses. On sait comment son royalisme lui était venu. Quant à la religion, elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination et l'intelligence; il y voyait avant tout la plus haute forme de la pensée humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre de monde qu'il fréquentait alors, et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, entretenait journellement l'espèce d'illusions qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de sa doctrine politique était toujours l'indépendance person-

nelle; et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous. Aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigeait dans ce temps un recueil périodique intitulé *le Conservateur littéraire*, dont la collection forme trois volumes. Il y écrivit une foule de vers politiques et d'articles critiques qui n'ont jamais été reproduits, et qu'il est difficile aujourd'hui de reconnaître sous les initiales diverses et les noms empruntés dont les signait l'auteur. Les traductions de Lucain et de Virgile, par M. d'Auverney, *les Tu et les Vous*, *Épître à Brutus*, par Aristide, appartiennent réellement à Victor Hugo; la facture de ces vers est classique, c'est-à-dire ferme et pure; ce sont d'excellentes études de langue, et, dans la satire, l'auteur a la verve amère et mordante. Je recommanderai encore plusieurs articles sur Walter Scott, un sur Byron, un sur Moore, un sur les premières *Méditations poétiques* qui avaient paru d'abord sans nom d'auteur. Ce qui domine dans ce dernier et remarquable jugement, c'est un cri de surprise, un étonnement profond qu'un tel poète s'élève,

qu'un tel livre paraisse, un grain de sévérité littéraire et puriste, un sourire de pitié au siècle qui se dispose sans doute à railler le noble inconnu. Je ne puis résister à en donner quelques phrases; le critique vient de faire une citation : « A de pareils vers, dit-il, qui ne s'é» crierait avec La Harpe : *Entendez-vous le » chant du poète?*... Je lus en entier ce livre » singulier, je le relus encore, et, malgré les » négligences, les néologismes, les répétitions » et l'obscurité que je pus quelquefois y re» marquer, je fus tenté de dire à l'auteur : « Cou» rage, jeune homme; vous êtes de ceux que » Platon voulait combler d'honneurs et ban» nir de sa république. Vous devez vous atten» dre aussi à vous voir banni de notre terre » d'anarchie et d'ignorance; et il manquera à » votre exil le triomphe que Platon accordait » du moins aux poètes, les palmes, les fanfa» res et la couronne de fleurs. » Victor Hugo ne connut Lamartine que deux ans plus tard, en 1821, par l'intermédiaire de l'abbé de Rohan; il voyait déjà M. de Bonald, surtout M. de La Mennais. M. de Chateaubriand, dans une note du *Conservateur*, l'ayant qualifié d'*Enfant*

sublime, Victor Hugo, conduit par M. Agier, l'alla remercier, et il s'ensuivit une liaison de bienveillance d'une part, d'enthousiasme de l'autre, qui, durant quatre ou cinq ans, s'entretint très-vive et très-cultivée.

Un mot encore sur cette période du *Conservateur littéraire*, et sur les deux frères, Eugène et Victor, qui en étaient les rédacteurs assidus. L'un et l'autre jeunes, à peu près obscurs, livrés à des convictions ardentes, exagérées, plus hautes et plus en arrière que le présent; avec un fonds d'ironie sérieuse et d'austère amertume, unique en de si fraîches âmes; tous deux raidis contre le flot vulgaire, en révolte contre le torrent, le pied sur la médiocrité et la cohue; examinant, épiant avec anxiété, mais sans envie, les œuvres de leurs rivaux plus hâtés, et sans relâche méditant leur propre gloire à eux-mêmes, ils vécurent ainsi d'une vie condensée, rapide, haletante pour ainsi dire. Avant que la lumière et l'harmonie pussent se faire en eux, bien des orages gros d'éclairs, bien des nuées tumultueuses et grondantes balayèrent leur face, et s'abattirent dans l'insomnie sur leur *sourcil visionnaire*; comme

dit Wordsworth en parlant du front des poètes. Eugène surtout (à qui nous devons bien, puisque nous l'avons nommé, ce triste et religieux souvenir); adolescent mélancolique, plus en proie à la lutte, plus obsédé et moins triomphant de la vision qui saisit toutes les âmes au seuil du génie et les penche, échevelées, à la limite du réel sur l'abîme de l'invisible, Eugène a exprimé dans le recueil cette pensée pénible, cet antagonisme désespéré, ce *Duel du précipice;* la poésie soi-disant Erse, qu'il a composée sous ce nom, est tout un symbole de sa lugubre destinée. Les nombreux articles de critique dans lesquels il juge les ouvrages et drames nouveaux, respirent une conscience profonde, et accusent un retour pénétrant sur lui-même, un souci comme effaré de l'avenir. Après le succès de la *Marie Stuart* de M. Lebrun, il écrivait : « En général, une chose nous a » frappé dans les compositions de cette jeu- » nesse qui se presse maintenant sur nos théâ- » tres; ils en sont encore à se contenter facile- » ment d'eux-mêmes; ils perdent à ramasser des » couronnes un temps qu'ils devraient consa- » crer à de courageuses méditations; ils réussis-

» sent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs » triomphes. Veillez, veillez, jeunes gens; re» cueillez vos forces, vous en aurez besoin le » jour de la bataille : les faibles oiseaux pren» nent leur vol tout d'un trait; les aigles ram» pent avant de s'élever sur leurs ailes. » Et pourtant son hardi et heureux frère ne rampait déjà plus.

Victor Hugo perdit sa mère en 1821 : ce fut pour lui une affreuse douleur, tempérée seulement par l'idée que son mariage n'était plus désormais si impossible. Il passa une année dans une petite chambre rue Mézières, puis rue du Dragon, étudiant et travaillant à force, jaloux de prouver à son père qu'il pouvait se suffire à lui-même. Le parti dit *royaliste* arrivait aux affaires dès cette époque; Hugo jeune, non envié encore, caressé de tous, eût pu aisément se laisser porter et parvenir vite et haut. Sa fortune en dépendait; et le seul obstacle alors à son mariage, à son bonheur, c'était sa fortune! Dans cette crise délicate, il demeura opiniâtrément fidèle à la dignité morale, à la gloire, à la poésie, à l'avenir. Des insinuations lui furent faites; il ne les releva pas, et se tint

à l'écart, pur de toute congrégation et de toute intrigue. Il ne demanda rien, ne voulut rien, et voici à quelle occasion seulement il reçut une pension du roi.

C'était après la conspiration de Saumur: Delon, son ancien camarade d'enfance, venait d'être condamné à mort, et la police cherchait à l'atteindre. Victor avait cessé de le voir depuis quelques années, à cause de la profonde division de leurs sentimens politiques. Mais il apprend son danger; il avait deux logemens, celui de la rue du Dragon, qu'il occupait, et celui de la rue Mézières, abandonné depuis peu et disponible; vîte il écrit à la mère de Delon, lui offrant un asile sûr pour son fils. « Je suis » trop royaliste, madame, lui disait-il, pour » qu'on s'avise de le venir chercher dans ma » chambre. » La lettre fut simplement adressée à madame Delon, femme du lieutenant-de-roi, à Saint-Denis, et mise à la poste. Nulle réponse : Delon s'était déjà soustrait aux poursuites. Deux ans après, comme Hugo passait la soirée chez un académicien long-temps mêlé à l'administration secrète, celui-ci, à propos d'un incident de la conversation, le plaisanta

sur ses intelligences avec les conspirateurs, et lui fit une leçon de prudence. Hugo n'y comprenait rien : il fallut lui expliquer que, dans le temps, sa lettre avait été décachetée à la poste, et mise le soir même sous les yeux du roi Louis XVIII, comme c'était l'usage pour toutes les révélations de quelque importance. Louis XVIII, après l'avoir lue, avait dit : « Je » connais ce jeune homme; il se conduit en ceci » avec honneur; je lui donne la prochaine » pension qui vaquera. » La lettre, recachetée par les suppôts de police, n'était pas moins arrivée à madame Delon, qui aurait pu donner dans le guet-apens. D'autre part, le brevet de pension était aussi arrivé à Victor Hugo vers l'époque où parut son premier volume d'Odes, et il avait attribué cette faveur royale à sa publication récente; il n'en sut que plus tard la vraie origine.

Victor Hugo, après avoir passé la belle saison de 1822 à Gentilly, près de la famille de sa fiancée, se maria au mois d'octobre, et dès lors son existence de poète et d'homme fut fondée telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui; elle n'a fait, depuis ces neuf années, que

monter et s'élargir sur cette base première. Voici une liste complète de ses travaux jusqu'à ce jour :

Le premier volume d'*Odes*, publié en juin 1822 ;

Han d'Islande, publié en janvier 1823 ;

Le second volume d'*Odes et Ballades*, publié en février 1824 ;

La Muse française : ce recueil, qui commence en juillet 1823, et finit en juillet 1824, comprend plusieurs articles de Hugo ;

Bug Jargal, publié en janvier 1826 ;

Relation d'un voyage au Mont-Blanc, fait en 1825 avec M. Ch. Nodier : le manuscrit vendu n'a pas été publié ;

Le troisième volume d'*Odes*, publié en octobre 1826 ;

Cromwell, publié en décembre 1827 ;

Les Orientales, publiées en décembre 1828 ;

Le dernier Jour d'un condamné, publié en janvier 1829 : cette même année, il fait *Marion Delorme* en juin, et *Hernani* en septembre ;

Hernani, joué le 26 février 1830 ;

Une *Préface* aux poésies de Dovalle ;

Notre-Dame de Paris, publié le 15 mars 1831.

Telles sont les réponses de Victor Hugo aux détracteurs que sa gloire croissante a soulevés; telles sont les marques de ses pas infatigables dans la carrière. Chaque degré vers le temple a son autel, et quelquefois double; chaque année dans ses domaines a plus d'une moisson. Sa course lyrique, qui est bien loin d'être close, offre pourtant assez d'étendue pour qu'on en saisisse d'un seul regard le cycle harmonieux; mais il n'est encore qu'au seuil de l'arène dramatique; il y entre dans toute la maturité de son observation, il s'y pousse de toutes les puissances de son génie. L'avenir jugera. Mais revenons encore.

Depuis neuf ans, la vie de Victor Hugo n'a pas changé; pure, grave, honorable, indépendante, intérieure, magnifiquement ambitieuse dans son désintéressement, de plus en plus tournée à l'œuvre grandiose qu'il se sent appelé à accomplir. Ses opinions politiques et religieuses ont subi quelque transformation avec l'âge et la leçon des événemens; ses idées de poésie et

d'art se sont de jour en jour étendues et affermies. Sa fièvre de royalisme passée, il est revenu à la liberté, mais à la liberté vraie, plénière et pratique, à celle que bien des libéraux n'ont jamais comprise, et que nous réclamons vainement encore. En même temps que le culte d'une pâle et morte dynastie s'évanouissait dans l'âme sévère du poète, celui de Napoléon y surgissait rayonnant de merveilles, et Victor Hugo devenait le chantre élu de cette gloire à jamais chère au siècle :

Napoléon, soleil dont je suis le Memnon !...
A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple...

Dès 1824, lors de la retraite de M. Châteaubriand, il avait pris parti pour l'opposition. La première marque éclatante qu'il en donna fut l'*Ode à la Colonne*, publiée en février 1827. Le général Hugo, qui ne mourut qu'en 1828, vécut assez pour jouir avec larmes de ce trophée tout militaire, que dédiait son fils aux vétérans de l'empire. En août 1829, Victor Hugo refusa la pension que M. de La Bourdonnaye s'empressait de lui offrir en dédommagement

des obstacles ministériels opposés à *Marion Delorme*. La révolution de juillet le trouva donc libre, sans obligation politique, ayant donné des gages au pays, prêt à lui en donner encore. Il a chanté les *Trois jours* dans les plus beaux vers qu'ils aient inspirés; il a vengé par une deuxième *Ode à la Colonne* les mânes de Napoléon, qu'outrageait une chambre pusillanime. Les voûtes du Panthéon ont retenti de sa cantate funèbre en l'honneur des morts de juillet. Voilà jusqu'à ce jour les principaux faits de cette vie du poète; il nous reste seulement à en caractériser plus en détail deux portions qui se mêlent intimement à la chronique fugitive de notre poésie contemporaine; ce sont les deux périodes que j'appellerai de *la Muse française* et du *Cénacle*.

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste, dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés, au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquens, de M. de Châteaubriand et de M. de Villèle; si, faisant la part des passions, de

fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé; on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense; en proie aux irritations de parti, aux engouemens grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absens qui la regrettaient, et *la Muse française* servit en partie à cela. C'était au premier abord dans

ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur; l'initiation se faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonique; et dès-lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers; c'étaient des noms galans comme dans *Clélie*. Le mépris pour la *vulgarité* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendians faisaient fureur et se partageaient le fonds général des sujets, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de madame de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*, comme a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là, une étoile!

» dites plutôt une bougie. » M. de Latouche, dans son piquant article de *la Camaraderie*, a mis sur le compte d'une societé qui n'était plus celle-là, beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus beau jour, ou plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées) du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre*, si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de victoire arrachée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi; de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse*. Le seul Lamartine échappait à ces fades mollesses et les ignorait; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art; ceux qui étaient condam-

nés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout; les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce. Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'âme, d'avoir dès-lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets avec nos poètes, ou, qui mieux est, à ne pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils dûrent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violens instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son

intelligence complète du moyen âge, même laid et grotesque, et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis-clos, où les autres jouaient à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères, et se discernent à peine; ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent; il y a trop sacrifié au joli; il s'y est trop détourné à la périphrase; plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvéniens passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre; ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vîte par l'effet d'un contrecoup politique. La chûte de M. de Châteaubriand mit la désunion dans les rangs

royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta en mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, cassolettes, soupirs et mandores; il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la restauration, le public avait fait de grands progrès; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vers, la littérature étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs; et mille indices, éclos, comme un mirage, à l'horison, et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très-petit nombre de nouveaux; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu; on comptait sur un âge meilleur

qu'on se figurait facile et prochain. Dans cette confiante indifférence, le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous les deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglans de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par momens certains travers de l'ancienne *Muse*, et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique: *les Orientales* sont, en quelque sorte, son architecture gothique du xve siècle;

comme elle, ornées, amusantes, épanouies. nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, —lui, —ardent et inquiet, s'était vîte retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*, donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte; et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des théâtres, on le concevra sans peine; notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse. Mais nous avons bientôt pensé que, même au milieu des

plus enivrantes acclamations dramatiques, il y aurait toujours dans l'âme de Victor Hugo un lyrisme caché, plus sévère, plus profond peut-être, plus vibrant encore par le refoulement, plus gravement empreint des images dispersées et des émotions d'une jeunesse irréparable. Le futur recueil dont on a lu le prologue, sera pour le public la preuve de ceci, nous l'espérons.

de gloire et de génie dont les assistans se scandalisent, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier *place* autour d'eux comme le hérault d'armes, marcher devant leur char comme l'écuyer :

Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Quand la critique n'aiderait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le génie, il est méritoire pour la critique, qu'elle ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux, et à le prédire à tous, dès qu'elle l'a reconnu. Il ne manque jamais de critiques circonspects qui sont gens, en vérité, à proclamer hautement un génie visible depuis dix ans; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent que le jour va paraître, quand il est déjà onze heures du matin. Il faut leur en savoir gré, car on en pourrait trouver qui s'obstinent à nier le soleil, parce qu'ils ne l'ont pas prévu. Mais pourtant si le poète, qui a besoin de la gloire, ou du

moins d'être confirmé dans sa certitude de l'obtenir, s'en remettait à ces agiles intelligences dont l'approbation marche comme l'antique châtiment, *pede pœna claudo*, il y aurait lieu pour lui de défaillir, de se désespérer en chemin, de jeter bas le fardeau avant la première borne, comme ont fait Gilbert, Chatterton et Keats. Lors même que la critique, douée de l'enthousiasme vigilant, n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie, lorsqu'elle ne ferait qu'opposer son antidote au venin des Zoïles, ou détourner sur elle une portion de la lourde artillerie des respectables *reviewers*, c'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine, et qu'elle eût hâté efficacement, selon son rôle auxiliaire, l'enfantement et la production de l'œuvre. Après cela, il y aurait du ridicule à cette bonne critique de se trop exagérer sa part dans le triomphe de ses plus chers poètes; elle doit se bien garder de prendre les airs de la nourrice des anciennes tragédies. Diderot nous parle d'un éditeur de Montaigne, si modeste et si vaniteux à la fois, le

pauvre homme, qu'il ne pouvait s'empêcher de rougir quand on prononçait devant lui le nom de l'auteur des *Essais*. La critique ne doit pas ressembler à cet éditeur. Bien qu'il y ait eu peut-être quelque mérite à elle de donner le signal et de sonner la charge dans la mêlée, il ne convient pas qu'elle en parle comme ce bedeau si fier du beau sermon *qu'il avait sonné*. La critique en effet, cette espèce de critique surtout, ne crée rien, ne produit rien qui lui soit propre; elle convie au festin, elle force d'entrer. Le jour où tout le monde contemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. Chargée de faire la leçon au public, elle est exactement dans le cas de ces bons précepteurs dont parle Fontenelle, *qui travaillent à se rendre inutiles*, ce que le prote hollandais ne comprenait pas.

Toutefois, pour être juste, il reste encore à la critique, après le triomphe incontesté, universel, du génie auquel elle s'est vouée de bonne heure, et dont elle voit s'échapper de ses mains le glorieux monopole, il lui reste une tâche estimable, un souci attentif et religieux; c'est d'embrasser toutes les parties de

ce poétique développement, d'en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre dans un vrai jour l'ensemble de l'œuvre progressive, dont les admirateurs plus récens voient trop en saillie les derniers jets. Mais elle doit elle-même se défier d'une tendance excessive à retrouver tout l'homme dans ses productions du début, à le ramener sans cesse, des régions élargies où il plane, dans le cercle ancien où elle l'a connu d'abord, et qu'elle préfère en secret peut-être, comme un domaine plus privé; elle a à se défendre de ce sentiment d'une naturelle et amoureuse jalousie qui revendique un peu forcément pour les essais de l'artiste, antérieurs et moins appréciés, les honneurs nouveaux dans lesquels des admirateurs nombreux interviennent. Et, d'autre part, comme ces admirateurs plus tardifs, honteux tout bas de s'être fait tant prier, et n'en voulant pas convenir, acceptent le grand homme dans ses dernières œuvres au détriment des premières qu'ils ont peu lues et mal jugées, comme ils sont fort empressés de le féliciter d'avoir fait un pas vers eux, public, tandis que c'est le public qui, sans y songer, a fait deux ou trois grands

pas vers lui, il est du ressort d'une critique équitable de contredire ces points de vue inconsidérés, et de ne pas laisser s'accréditer de faux jugemens. Les grands poètes contemporains, ainsi que les grands politiques et les grands capitaines, se laissent mal aisément suivre, juger et admirer par les mêmes hommes dans toute l'étendue de leur carrière. Si un seul conquérant use plusieurs générations de braves, une vie de grand poète use aussi, en quelque sorte, plusieurs générations d'admirateurs; il se fait presque toujours de lustre en lustre comme un renouvellement autour de sa gloire. Heureux qui, l'ayant découverte et pressentie avant la foule, y sait demeurer intérieur et fidèle, la voit croître, s'épanouir et mûrir, jouit de son ombrage avec tous, admire ses inépuisables fruits, comme aux saisons où bien peu les recueillaient, et compte avec un orgueil toujours aimant les automnes et les printemps dont elle se couronne!...

Le récent ouvrage de M. Victor Hugo, auquel toute notre digression préliminaire ne se rattache qu'autant qu'on le voudra bien et qu'on en saisira la convenance, *les Feuilles*

d'Automne nous paraissent, comme à tout le monde, son plus beau, son plus complet, son plus touchant recueil lyrique. Nous avons entendu prononcer le mot de *nouvelle manière*; mais, selon nous, dans les *Feuilles d'Automne*, c'est le fond qui est nouveau chez le poète plutôt que la manière. Celle-ci nous offre le développement prévu et l'application au monde moral de cette magnifique langue de poésie, qui, à partir de la première manière, quelquefois roide et abstraite, des *Odes politiques*, a été se nourrissant, se colorant sans cesse, et se teignant par degrés à travers les *Ballades* jusqu'à l'éclat éblouissant des *Orientales*. Il est arrivé seulement que durant tout ce progrès merveilleux de son style, le poète a plus particulièrement affecté des sujets de fantaisie ou des peintures extérieures, comme se prêtant davantage à la riche exubérance dont il lui plaisait de prodiguer les torrens, et qu'il a, sauf quelques mélanges d'épanchemens intimes, laissé dormir cette portion si pure et si profonde dont sa jeune âme avait autrefois donné les plus rares prémices. Pour qui a lu avec soin les livres IV et V des odes,

les pièces intitulées *l'Ame*, *Épitaphe*, et tout ce charmant poëme qui commence au *Premier Soupir* et qui finit par *Actions de grâces*, il est clair que le poète, sur ces cordes de la lyre, s'était arrêté à son premier mode, mode suave et simple, bien plus parfait que celui des *Odes politiques* qui y correspond, mais disproportionné avec l'harmonie et l'abondance des compositions qui ont succédé. On entrevoyait à peine ce que deviendrait chez le poète cette inspiration personnelle élevée à la suprême poésie, en lisant la pièce intitulée *Promenade*, qui est contemporaine des *Ballades*, et *la Pluie d'été*, qui est contemporaine des *Orientales*; le sentiment, en effet, dans ces deux morceaux, est trop léger pour qu'on en juge, et il ne sert que de prétexte à la couleur. Il restait donc à M. Victor Hugo, ses excursions et voyages dans le pays des fées et dans le monde physique une fois terminés, à reprendre son monde intérieur, invisible, qui s'était creusé silencieusement en lui durant ce temps, et à nous le traduire profond, palpitant, immense, de manière à faire pendant aux deux autres, ou plutôt à les réfléchir, à

les absorber, à les fondre dans son réservoir animé et dans l'infini de ses propres émotions. Or, c'est précisément cette œuvre de maturité féconde qu'il nous a donnée aujourd'hui. Si l'on compare avec *les Feuilles d'Automne* les anciennes élégies que j'ai précédemment appelées un charmant petit poëme, et qu'on pourrait aussi bien intituler *les Feuilles* ou *les Boutons de Printemps*, on aperçoit d'abord la différence de dimension, de coloris et de profondeur, qui, comme art du moins, est tout à l'avantage de la maturité; il y a loin de l'horizon de *Gentilly* à *ce qu'on entend sur la Montagne*, et du *Nuage* à *la Pente de la Rêverie*. Cette comparaison de la muse à ces deux saisons qu'un été si brûlant sépare, est pleine d'enseignemens sur la vie. A la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une ame stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé, aux pleurs faciles, aux paroles fermes, retenues et nettement dessinées dans leur contour comme un profil d'énergique adolescent, ont succédé ici un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la

jeunesse qui s'enfuit, aux grâces enchantées que rien ne répare; la paternité à la place de l'amour; des grâces nouvelles, bruyantes, enfantines, qui courent devant les yeux, mais qui aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'âme paternelle; des pleurs (si l'on peut encore pleurer), des pleurs dans la voix plutôt qu'au bord des paupières, et désormais le cri des entrailles au lieu des soupirs du cœur; plus de prière pour soi ou à peine, car on n'oserait, et d'ailleurs on ne croit que confusément; des vertiges, si l'on rêve; des abîmes, si l'on s'abandonne; l'horizon qui s'est rembruni à mesure qu'on a gravi; une sorte d'affaissement, même dans la résignation, qui semble donner gain de cause à la fatalité; déjà les paroles pressées, nombreuses, qu'on dirait tomber de la bouche du vieillard assis qui raconte, et dans les tons, dans les rhythmes pourtant, mille variétés, mille fleurs, mille adresses concises et viriles à travers lesquelles les doigts se jouent comme par habitude, sans que la gravité de la plainte fondamentale en soit altérée. Cette plainte obstinée et monotone, qui se multiplie sous des formes

si diverses, et tantôt lugubres, tantôt adorablement suppliantes, la voici :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Et plus loin :

C'en est fait ! Son génie est plus mûr désormais ;
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets ;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume ;
Son astre haut monté soulève moins de brume ;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos ;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années.

Et ailleurs, toute la pièce ironique et contristée qui commence par ces mots : *Où donc est le bonheur ? disais-je.*

L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poète, depuis ces premières et chastes hymnes où il s'était ouvert à nous, cause une

lente impression d'effroi, et fait qu'on rattache aux résultats de l'expérience humaine une moralité douloureuse. Vainement, en effet, le poète s'écrie maintefois *Seigneur*, *Seigneur*, comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même; vainement il montre de loin à son amie, dans le ciel sombre, la double étoile de l'*Ame immortelle* et *de l'Éternité de Dieu;* vainement il fait agenouiller sa petite fille aînée devant le père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui pose sur sa lèvre d'enfant le psaume enflammé du prophète. Ni la *Prière pour tous* si sublime, ni l'*Aumône* si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité; le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux! L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poète; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger tous les vents, toutes les étoiles, à se pencher du haut des cîmes, à redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts écheve-

lées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme, et il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre au prix de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il dono, ô poète, que des harmonies pacifiques, et l'humanité que des grincemens ? Ce n'est plus croire à la rédemption que de parler ainsi; c'est voir l'univers et l'humanité, comme avant la venue, comme avant Job, comme en ces jours sans soleil où l'esprit était porté sur les eaux. Cela est beau, cela est grand, ô poète, mais cela est triste; cela fait que votre esprit s'en revient, comme vous l'avez dit,

. . . . avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté !

Oui, cela vous fait pousser des cris d'aigle sauvage, au lieu des sereins cantiques auxquels vous préludiez autrefois avec l'aigle sacré de Patmos, avec l'aigle transfiguré de Dante en son paradis. De là, dans les momens résignés et pour toute maxime de sagesse, ces fatales paroles :

Oublions, oublions ! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problème;
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

L'autre vie, celle qui suit la tombe, est redevenue un crépuscule nébuleux, boréal, sans soleil ni lune, pareil aux limbes hébraïques ou à ce cercle de l'enfer où souffle une perpétuelle tempête; des faces mornes y passent et repassent dans le brouillard, et l'on sent à leur souffle ce frisson qui *hérisse le poil;* les *ailes d'or* qui viennent ensuite et les âmes comparées aux hirondelles ne peuvent corriger ce premier effroi de la vision. J'ai besoin, pour me remettre, de m'étourdir avec le poète au gai tumulte des enfans, à la folle joie de leur innocence, et de m'oublier au sourire charmant du dernier né.

Il y a donc en ce livre de notre grand poète, progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies, amoncelées et remuantes. Mais de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résul-

tats moraux, le dirai-je? il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe à la longue sur les convictions individuelles les plus hardies. On les croit indestructibles, on les laisse sommeiller en soi comme suffisamment assises, et un matin on se réveille, les cherchant en vain dans son âme; elles s'y sont affaissées comme une île volcanique sous l'Océan. On a déjà pu remarquer un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* du plus chrétien, du plus catholique de nos poètes, tandis qu'il n'y en avait pas trace dans *les Méditations*, ou du moins qu'il n'y était question du doute que pour le combattre. Mais l'organisation intime, l'âme de M. de Lamartine, est trop encline par essence au spiritualisme, au Verbe incréé, au dogme chrétien, pour que même les négligences de volonté amènent chez lui autre chose que des éclipses passagères. Dans M. Victor Hugo, au contraire, le tempérament naturel a un caractère précis à la fois et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïque et panthéiste, qui peut l'induire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition

libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes. Il n'y avait donc qu'une volonté de tous les instans qui pût le diriger et le maintenir dans la première route chrétienne où sa muse de dix-neuf ans s'était lancée. Or, le poète, qui possède cependant une vertu de volonté si efficace et qui en donne chaque jour des preuves assez manifestes dans le cours de son infatigable carrière, semble en être venu, soit indifférence pratique, soit conscience de l'infirmité humaine en ces matières, à ne plus appliquer cette volonté à la recherche ou à la défense de certaines solutions religieuses, à ne plus faire assaut avec ce rocher toujours instable et retombant. Il laisse désormais flotter son âme et reçoit, comme un bienfait pour la muse, tous les orages, toutes les ténèbres, et aussi tous les rayons, tous les parfums. Assis dans sa gloire au foyer domestique, croyant pour dernière et unique religion, à la famille, à la paternité, il accepte les doutes et les angoisses inséparables d'un esprit ardent, comme on subit une loi de l'atmosphère; il reste *l'heureux et le sage* dans ce qui l'entoure, avec des anxiétés

mortelles aux extrémités de son génie; c'est une plénitude entourée de vide. Quelle étrange vigueur d'âme cela suppose! On trouverait quelque chose de semblable dans la sagesse du Roi hébreu. Le poète n'espère plus, ni ne se révolte plus; il a tout sondé, il a tout interrogé, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; il recommence encore bien souvent, mais par irrésistible instinct et pur besoin de se mouvoir. Quand il marche, voyez-le, le cou penché, voyageur sans but, rêveur effaré, courbant son vaste front sous la voûte du monde!

Que faire et que penser? Nier, douter ou croire!
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies;
Il espère; et de loin, dans ces trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain!

Et pourtant il s'était écrié autrefois dans les *Actions de Grâces* rendues au Dieu qui avait frappé d'abord, puis réjoui sa jeunesse :

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie,
Seigneur, à l'abandon vous m'aviez condamné.

J'ai sans plainte au désert tenté la triple voie,
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu ! La brebis vient quand l'agneau l'appelle:
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Nous avons essayé de caractériser, dans la majesté de sa haute et sombre philosophie, ce produit lyrique de la maturité du poète ; mais nous n'avons qu'à peine indiqué le charme réel et saisissant de certains retours vers le passé, les délicieuses fraîcheurs à côté des ténèbres, les mélodies limpides et vermeilles qui entrecoupent l'éternel orage de la rêverie. Jamais jusqu'ici le style ni le rhythme de notre langue n'avaient exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès long-temps la contraindre ; jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier, original et essentiel entre les autres productions de l'auteur qu'il doit servir à expliquer, le recueil des *Feuilles d'Automne* est aussi en parfaite harmonie

avec ce siècle de rénovation confuse. Cette tristesse du ciel et de l'horizon, cette piété du poète réduite à la famille, est un attrait, une convenance, une vérité de plus, en nos jours de ruine, au milieu d'une société dissoute, qui se trouve provisoirement retombée à l'état élémentaire de famille, à défaut de patrie et de Dieu. Ce que le poète fait planer là-dessus d'inquiet, d'interminable, d'éperdu en rêverie, ne sied pas moins à nos agitations insensées. Ce livre, avec les oppositions qu'il enferme, est un miroir sincère : c'est l'hymne d'une grande âme qui a su se faire une sorte de bonheur à une époque déchirée et douloureuse, et qui le chante.

******

DIDEROT.

J'ai toujours aimé les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie en un mot, des grands écrivains; surtout quand cette biographie comparée n'existe pas déjà rédigée par un autre, et qu'on a pour son propre compte à la construire, à la composer. On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir; on le fait poser devant soi; c'est presque comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe; seulement on est

plus à l'aise avec son modèle, et le tête-à-tête, en même temps qu'il exige un peu plus d'attention, comporte beaucoup plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute à son tour, et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaie de reproduire; c'est comme chaque étoile qui apparaît successivement sous le regard et vient luire à son point dans la trame d'une belle nuit. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante; on sent naître, on voit venir la ressemblance; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clair-semés,—à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a trouvé l'homme. Il y a plaisir en tout temps à ces sortes d'études secrètes, et il y aura toujours place pour les productions qu'un sentiment vif et pur en saura tirer. Toujours, nous le croyons, le goût et l'art donneront de l'à-propos et quelque durée aux œuvres

il y a moyen pour eux de produire quelque chose; peu ou beaucoup, l'essentiel est que ce *quelque chose* soit le mieux, et porte en soi, précieusement gravée à l'un des coins, la marque éternelle. Voilà ce que nous avions besoin de nous dire avant de nous remettre, nous, critique littéraire, à l'étude curieuse de l'art, et à l'examen attentif des grands individus du passé; il nous a semblé que, malgré ce qui a éclaté dans le monde et ce qui s'y remue encore, un portrait de Régnier, de Boileau, de La Fontaine, d'André Chénier, de l'un de ces hommes dont les pareils restent de tout temps fort rares, ne serait pas plus une puérilité aujourd'hui qu'il y a un an; et en nous prenant cette fois à Diderot, philosophe et artiste, en le suivant de près dans son intimité attrayante, en le voyant dire, en l'écoutant penser aux heures les plus familières, nous y avons gagné du moins, outre la connaissance d'un grand homme de plus, d'oublier pendant quelques jours l'affligeant spectacle de la société environnante, tant de misère et de turbulence dans les masses, un si vague effroi, un si dévorant égoïsme dans les classes élevées, les gouverne-

mens sans idées ni grandeur, des nations héroïques qu'on immole, le sentiment de patrie qui se perd et que rien de plus large ne remplace, la religion retombée dans l'arène d'où elle a le monde à reconquérir, et l'avenir de plus en plus nébuleux, recélant un rivage qui n'apparaît pas encore.

Il n'en était pas tout-à-fait ainsi du temps de Diderot. L'œuvre de destruction commençait alors à s'entamer au vif dans la théorie philosophique et politique; la tâche, malgré les difficultés du moment, semblait fort simple, les obstacles étaient bien tranchés, et l'on se portait à l'assaut avec un concert admirable et des espérances à la fois prochaines et infinies. Diderot, si diversement jugé, est de tous les hommes du dix-huitième siècle celui dont la personne résume le plus complètement l'insurrection philosophique avec ses caractères les plus larges et les plus contrastés. Il s'occupa peu de politique, et la laissa à Montesquieu, à Jean-Jacques et à Raynal; mais en philosophie il fut en quelque sorte l'âme et l'organe du siècle, le théoricien dirigeant par excellence. Jean-Jacques était spiritualiste, et par-

momens une espèce de calviniste socinien : il niait les arts, les sciences, l'industrie, la perfectibilité, et par toutes ces faces heurtait son siècle plutôt qu'il ne le réfléchissait. Il faisait à plusieurs égards exception dans cette société libertine, matérialiste et éblouie de ses propres lumières. D'Alembert était prudent, circonspect, sobre et frugal de doctrine, faible et timide de caractère, sceptique en tout ce qui sortait de la géométrie; ayant deux paroles, une pour le public, l'autre dans le privé, philosophe de l'école de Fontenelle; et le dix-huitième siècle avait l'audace au front, l'indiscrétion sur les lèvres, la foi dans l'incrédulité, le débordement des discours, et lâchait la vérité et l'erreur à pleines mains. Buffon ne manquait pas de foi en lui-même et en ses idées, mais il ne les prodiguait pas; il les élaborait à part, et ne les émettait que par intervalles, sous une forme pompeuse dont la magnificence était à ses yeux le mérite triomphant. Or le dix-huitième siècle passe avec raison pour avoir été prodigue d'idées, familier et prompt, tout à tous, ne haïssant pas le déshabillé; et, quand il s'était trop échauffé en causant de verve, en dissertant dans

le salon pour ou contre Dieu, ma foi! il ne se faisait pas faute alors, le bon siècle, d'ôter sa perruque, comme l'abbé Galiani, et de la suspendre au dos d'un fauteuil. Condillac, si vanté depuis sa mort pour ses subtiles et ingénieuses analyses, ne vécut pas au cœur de son époque, et n'en représente aucunement la plénitude, le mouvement et l'ardeur. Il était cité avec considération par quelques hommes célèbres; d'autres l'estimaient d'assez mince étoffe. En somme, on s'occupait peu de lui, il n'avait guère d'influence. Il mourut dans l'isolement, atteint d'une sorte de marasme causé par l'oubli. Juger la philosophie du dix-huitième siècle d'après Condillac, c'est se décider d'avance à la voir tout entière dans une psychologie pauvre et étriquée. Quelque état qu'on en fasse, elle était plus forte que cela. Cabanis et M. de Tracy, qui ont beaucoup insisté, comme par précaution oratoire, sur leur filiation avec Condillac, se rattachent bien plus directement, pour les solutions métaphysiques d'origine et de fin, de substance et de cause, pour les solutions physiologiques d'organisation et de sensibilité, à Condorcet, à d'Holbach, à Dide-

rot; et Condillac est précisément muet sur ces énigmes autour desquelles la curiosité de son siècle se consuma. Quant à Voltaire, meneur infatigable, d'une aptitude d'action si merveilleuse, et philosophe pratique en ce sens, il s'inquiéta peu de construire ou même d'embrasser toute la théorie métaphysique d'alors; il se tenait au plus clair, il courait au plus pressé, il visait au plus droit, ne perdant aucun de ses coups, harcelant de loin les hommes et les dieux, comme un Parthe, sous ses flèches sifflantes. Dans son impitoyable verve de bon sens, il alla même jusqu'à railler à la légère les travaux de son époque à l'aide desquels la chimie et la physiologie cherchaient à éclairer les mystères de l'organisation. Après la théodicée de Leibnitz, les anguilles de Needham lui paraissaient une des plus drôles imaginations qu'on pût avoir. La faculté philosophique du siècle avait donc besoin, pour s'individualiser en un génie, d'une tête à conception plus patiente et plus sérieuse que Voltaire, d'un cerveau moins étroit et moins effilé que Condillac; il lui fallait plus d'abondance, de source vive et d'élévation solide que dans Buffon, plus

d'ampleur et de décision fervente que chez d'Alembert, une sympathie enthousiaste pour les sciences, l'industrie et les arts, que Rousseau n'avait pas. Diderot fut cet homme; Diderot, riche et fertile nature, ouverte à tous les germes, et les fécondant en son sein, les transformant presque au hasard par une force spontanée et confuse; moule vaste et bouillonnant où tout se fond, où tout se broie, où tout fermente; capacité la plus encyclopédique qui fût alors, mais capacité active, dévorante à la fois et vivifiante, animant, embrasant tout ce qui y tombe, et le renvoyant au dehors dans des torrens de flamme et aussi de fumée; Diderot, passant d'une machine à bas qu'il démonte et décrit, aux creusets de d'Holbach et de Rouelle, aux considérations de Bordeu; disséquant, s'il le veut, l'homme et ses sens aussi dextrement que Condillac, dédoublant le fil de cheveu le plus ténu sans qu'il se brise, puis tout d'un coup rentrant au sein de l'être, de l'espace, de la nature, et taillant en plein dans la grande géométrie métaphysique quelques larges lambeaux, quelques pages sublimes et lumineuses que Malebranche ou Leibnitz

auraient pu signer avec orgueil s'ils n'eussent été chrétiens ; esprit d'intelligence, de hardiesse et de conjecture, alternant du fait à la rêverie, flottant de la majesté au cynisme, bon jusque dans son désordre, un peu mystique dans son incrédulité, et auquel il n'a manqué, comme à son siècle, pour avoir l'harmonie, qu'un rayon divin, un *fiat lux*, une idée régulatrice, un Dieu.

Tel devait être, au dix-huitième siècle, l'homme fait pour présider à l'atelier philosophique, le chef du camp indiscipliné des penseurs, celui qui avait puissance pour les organiser en volontaires, les rallier librement, les exalter, par son entrain chaleureux, dans la conspiration contre l'ordre encore subsistant. Entre Voltaire, Buffon, Rousseau et d'Holbach, entre les chimistes et les beaux-esprits, entre les géomètres, les mécaniciens et les littérateurs, entre ces derniers et les artistes, sculpteurs ou peintres, entre les défenseurs du goût ancien et les novateurs comme Sedaine, Diderot fut un lien. C'était lui qui les comprenait le mieux tous ensemble et chacun isolément, qui les appréciait de meilleure grâce, et

les portait le plus complaisamment dans son cœur; qui, avec le moins de personnalité et de *quant à soi*, se transportait le plus volontiers de l'un à l'autre. Il était donc bien propre à être le centre mobile, le pivot du tourbillon; à mener la ligue à l'attaque avec concert, inspiration et quelque chose de tumultueux et de grandiose dans l'allure. La tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu ou humide d'une grosse larme, le cou nu et, comme il l'a dit, *débraillé, le dos bon et rond*, les bras tendus vers l'avenir; mélange de grandeur et de trivialité, d'emphase et de naturel, d'emportement fougueux et d'humaine sympathie; tel qu'il était, et non tel que l'avaient gâté Falconet et Vanloo, je me le figure dans le mouvement théorique du siècle, précédant dignement ces hommes d'action qui ont avec lui un air de famille, ces chefs d'un ascendant sans morgue, d'un héroïsme souillé d'impur, glorieux malgré leurs vices, gigantesques dans la mêlée, au fond meilleurs que leur vie; Mirabeau, Danton, Kléber.

Denis Diderot était né à Langres, en octo-

bre 1713, d'un père coutelier. Depuis deux cents ans cette profession se transmettait par héritage dans la famille avec les humbles vertus, la piété, le sens et l'honneur des vieux temps. Le jeune Denis, l'aîné des enfans, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, pour succéder à un oncle chanoine. On le mit de bonne heure aux jésuites de la ville, et il y fit de rapides progrès. Ces premières années, cette vie de famille et d'enfance, qu'il aimait à se rappeler et qu'il a consacrée en plusieurs endroits de ses écrits, laissèrent dans sa sensibilité de profondes empreintes. En 1760, au Grandval, chez le baron d'Holbach, partagé entre la société la plus séduisante et les travaux de philosophie ancienne qu'il rédigeait pour l'Encyclopédie, ces circonstances d'autrefois lui revenaient à l'esprit avec larmes; il remontait par la rêverie le cours de sa *triste et tortueuse compatriote*, la Marne, qu'il retrouvait là, sous ses yeux, au pied des côteaux de Chenevière et de Champigny; son cœur nageait dans les souvenirs, et il écrivait à son amie, Mlle Voland : « Un des momens les plus doux » de ma vie, ce fut, il y a plus de trente ans,

» et je m'en souviens comme d'hier, lorsque » mon père me vit arriver du collège, les bras » chargés des prix que j'avais remportés, et les » épaules chargées des couronnes qu'on m'avait » décernées, et qui, trop larges pour mon front, » avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il » m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança » sur sa porte et se mit à pleurer. C'est une belle » chose qu'un homme de bien et sévère, qui » pleure! » Mme de Vandeul, fille unique et si chérie de Diderot, nous a laissé quelques anecdotes sur l'enfance de son père, que nous ne répéterons pas, et qui toutes attestent la vivacité d'impressions, la pétulance, la bonté facile de cette jeune et précoce nature. Diderot a cela de particulier entre les grands hommes du dix-huitième siècle, d'avoir eu une *famille*, une famille tout-à-fait bourgeoise, de l'avoir aimée tendrement, de s'y être rattaché toujours avec effusion, cordialité et bonheur. Philosophe à la mode et personnage célèbre, il eut toujours son bon père *le forgeron*, comme il disait, son frère l'abbé, sa sœur la ménagère, sa chère petite fille Angélique; il parlait d'eux tous délicieusement; il ne fut satisfait que lorsqu'il eut

envoyé à Langres son ami Grimm embrasser son vieux père. Je n'ai guère vu trace de rien de pareil chez Jean-Jacques, d'Alembert, le comte de Buffon, ou ce même M. de Grimm, ou M. Arouet de Voltaire.

Les jésuites cherchèrent à s'attacher Diderot; il eut une veine d'ardente dévotion; on le tonsura vers douze ans, et on essaya même un jour de l'enlever de Langres pour disposer de lui plus à l'aise. Ce petit événement décida son père à l'amener à Paris, où il le plaça au collège d'Harcourt. Le jeune Diderot s'y montra bon écolier et surtout excellent camarade. On rapporte que l'abbé de Bernis et lui dînèrent plus d'une fois alors au cabaret à six sous par tête [1]. Ses études finies, il entra chez un procureur, M. Clément de Ris, son compatriote, pour y étudier le droit et les lois : ce qui l'ennuya bien

[1] Diderot, dans l'avertissement qui précède l'*Addition à la Lettre sur les sourds et muets*, déclare qu'*il n'a jamais eu l'honneur de voir M. l'abbé de Bernis;* mais ceci n'est qu'une feinte. Diderot n'était pas censé auteur de la lettre; et nous devons dire, en biographe scrupuleux, que l'anecdote des joyeux dîners à six sous par tête entre le philosophe adolescent et le futur cardinal ne nous semble pas pour cela moins authentique.

vîte. Ce dégoût de la chicane le brouilla avec son père, qui sentait le besoin de brider, de mâter par l'étude un naturel aussi passionné, et qui le pressait de faire choix d'un état quelconque ou de rentrer sous le toit paternel. Mais le jeune Diderot sentait déjà ses forces, et une vocation irrésistible l'entraînait hors des voies communes. Il osa désobéir à ce bon père qu'il vénérait, et, seul, sans appui, brouillé avec sa famille (quoique sa mère le secourût sous main et par intervalles), logé dans un taudis, dînant toujours à six sous, le voilà qui tente de se fonder une existence d'indépendance et d'étude; la géométrie et le grec le passionnent, et il rêve la gloire du théâtre. En attendant, tous les genres de travaux qui s'offraient lui étaient bien venus; le métier de journaliste, comme nous l'entendons, n'existait pas alors, sans quoi c'eût été le sien. Un jour, un missionnaire lui commanda six sermons pour les colonies portugaises, et il les fabriqua. Il essaya de se faire le précepteur particulier des fils d'un riche financier, mais cette vie d'assujettissement lui devint insupportable au bout de trois mois. Sa plus sûre ressource était de

donner des leçons de mathématiques : il apprenait lui-même tout en montrant aux autres. C'est plaisir de retrouver, dans *le Neveu de Rameau*, *la redingote de pluche grise* avec laquelle il se promenait *au Luxembourg en été, dans l'allée des Soupirs*, et de le voir trottant, au sortir de là, sur le pavé de Paris, *en manchettes déchirées et en bas de laine noire recousus par derrière avec du fil blanc*. Lui qui regretta plus tard si éloquemment *sa vieille robe de chambre*, combien davantage ne dut-il pas regretter cette redingote de pluche qui lui eût retracé toute sa vie de jeunesse, de misère et d'épreuves ! Comme il l'aurait fièrement suspendue dans son cabinet décoré d'un luxe récent ! Comme il se serait écrié à plus juste titre, en voyant cette relique, telle qu'il les aimait : « Elle me rappelle mon premier état, et » l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur. Non, » mon ami, non, je ne suis point corrompu. Ma » porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse » à moi, il me trouve la même affabilité ; je » l'écoute, je le conseille, je le plains. Mon âme » ne s'est point endurcie ; ma tête ne s'est point » relevée ; mon dos est bon et rond comme ci-

» devant. C'est le même ton de franchise, c'est » la même sensibilité; mon luxe est de fraîche » date et le poison n'a point encore agi. » Et que n'eût-il pas ajouté, si l'éternelle redingote de pluche s'était trouvée précisément la même qu'il portait ce jour de mardi gras où, tombé au plus bas de la détresse, épuisé de marche, défaillant d'inanition, secouru par la pitié d'une femme d'auberge, il jura, tant qu'il aurait un sou vaillant, de ne jamais refuser un pauvre, et de tout donner plutôt que d'exposer son semblable à une journée de pareilles tortures?

Ses mœurs, au milieu de cette vie incertaine, n'étaient pas ce qu'on pourrait imaginer; on voit, par un aveu qu'il fait à mademoiselle Voland (t. II, p. 108), l'aversion qu'il conçut de bonne heure pour les faciles et dangereux plaisirs. Ce jeune homme, abandonné, nécessiteux, ardent, dont la plume acquit par la suite un renom d'impureté; qui, selon son propre témoignage, possédait assez bien son Pétrone, et des petits madrigaux infâmes de Catulle pouvait réciter les trois quarts sans honte, ce jeune homme échappa à la corruption du vice, et,

dans l'âge le plus furieux, parvint à sauver les trésors de ses sens et les illusions de son cœur. Il dut ce bienfait à l'amour. La jeune fille qu'il aima était une demoiselle déchue, une ouvrière pauvre, vivant honnêtement avec sa mère du travail de ses mains. Diderot la connut comme voisine, la désira éperduement, se fit agréer d'elle, et l'épousa malgré les remontrances économiques de la mère; seulement il contracta ce mariage en secret, pour éviter l'opposition de sa propre famille, que trompaient sur son compte de faux rapports. Jean-Jacques, dans ses *Confessions*, a jugé fort dédaigneusement l'Annette de Diderot, à laquelle il préfère de beaucoup sa Thérèse. Sans nous prononcer entre ces deux compagnes de grands hommes, il paraît en effet que, bonne femme au fond, madame Diderot était d'un caractère tracassier, d'un esprit commun, d'une éducation vulgaire, incapable de comprendre son mari et de suffire à ses affections. Tous ces fâcheux inconvéniens, que le temps développa, disparurent alors dans l'éclat de sa beauté. Diderot eut d'elle jusqu'à quatre enfans, dont un seul, une fille, survécut. Après une de ses premières couches,

il expédia la mère et sans doute aussi le nourrisson à Langres, près de sa famille, pour forcer la réconciliation. Ce moyen pathétique réussit, et toutes les préventions qui avaient duré des années s'évanouirent en vingt-quatre heures. Cependant, accablé de nouvelles charges, livré à des travaux pénibles, traduisant, aux gages des libraires, quelques ouvrages anglais, une *Histoire de la Grèce*, un *Dictionnaire de médecine*, et méditant déjà l'Encyclopédie, Diderot se désenchanta bien promptement de cette femme, pour laquelle il avait si pesamment grevé son avenir. Madame de Puisieux (autre erreur) durant dix années, mademoiselle Voland, la seule digne de son choix, durant toute la seconde moitié de sa vie, quelques femmes telles que madame de Prunevaux plus passagèrement, l'engagèrent dans des liaisons étroites qui devinrent comme le tissu même de son existence intérieure. Madame de Puisieux fut la première : coquette et aux expédiens, elle ajouta aux embarras de Diderot, et c'est pour elle qu'il traduisit l'*Essai sur le mérite et la vertu*, qu'il fit les *Pensées philosophiques*, l'*Interprétation de la nature*, la

Lettre sur les aveugles, et *les Bijoux indiscrets*, offrande mieux assortie et moins sévère. Madame Diderot, négligée par son mari, se resserra dans ses goûts peu élevés; elle eut son petit monde, ses petits entours, et Diderot ne se rattacha plus tard à son domestique que par l'éducation de sa fille. On comprendra, d'après de telles circonstances, comment celui des philosophes du siècle qui sentit et pratiqua le mieux la moralité de la famille, qui cultiva le plus pieusement les relations de père, de fils, de frère, eut en même temps une si fragile idée de la sainteté du mariage, qui est pourtant le nœud de tout le reste; on saisira aisément sous quelle inspiration personnelle il fit dire à l'Otaïtien dans le *Supplément au voyage de Bougainville:* « Rien te paraît-il plus insensé qu'un précepte » qui proscrit le changement qui est en nous, » qui commande une constance qui n'y peut » être, et qui viole la liberté du mâle et de la » femelle en les enchaînant pour jamais l'un à » l'autre; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu; » qu'un serment d'immutabilité de deux êtres » de chair à la face d'un ciel qui n'est pas un

» instant le même, sous des autres qui mena-
»cent ruine; au bas d'une roche qui tombe en
» poudre; au pied d'un arbre qui se gerce; sur
» une pierre qui s'ébranle? » Ce fut une singulière destinée de Diderot, et bien explicable d'ailleurs par son exaltation naïve et contagieuse, d'avoir éprouvé ou inspiré dans sa vie des sentimens si disproportionnés avec le mérite véritable des personnes. Son premier, son plus violent amour, l'enchaîna pour jamais à une femme qui n'avait aucune convenance réelle avec lui. Sa plus violente amitié, qui fut aussi passionnée qu'un amour, eut pour objet Grimm, bel-esprit fin, piquant, agréable, mais cœur égoïste et sec. Enfin la plus violente admiration qu'il fit naître lui vint de Naigeon, Naigeon adorateur fétichiste de son philosophe comme Brossette l'était de son poète, espèce de disciple badaud, de bédeau fanatique de l'athéisme. Femme, ami, disciple, Diderot se méprit donc dans ses choix; La Fontaine n'eût pas été plus malencontreux que lui; au reste, à part le chapitre de sa femme, il ne semble guère que lui-même il se soit jamais avisé de ses méprises.

Tout homme doué de grandes facultés, et

venu en des temps où elles peuvent se faire jour, est comptable, par devant son siècle et l'humanité, d'une œuvre en rapport avec les besoins généraux de l'époque et qui aide à la marche du progrès. Quels que soient ses goûts particuliers, ses caprices, son humeur de paresse ou ses fantaisies de hors-d'œuvre, il doit à la société un monument public, sous peine de rejeter sa mission et de gaspiller sa destinée. Montesquieu par l'*Esprit des lois*, Rousseau par l'*Émile* et le *Contrat social*, Buffon par l'*Histoire naturelle*, Voltaire par tout l'ensemble de ses travaux, ont rendu témoignage à cette loi sainte du génie, en vertu de laquelle il se consacre à l'avancement des hommes; Diderot, quoi qu'on en ait dit légèrement, n'y a pas non plus manqué (1). On lui accorde de reste

(1) C'est une rétractation partielle, une rectification de ce que j'avais écrit précédemment dans un article du *Globe*, dont je reproduis ici le début:

« Il y a dans *Werther* un passage qui m'a toujours frappé par son » admirable justesse. Werther compare l'homme de génie qui passe au » milieu de son siècle, à un fleuve abondant, rapide, aux crues inéga» les, aux ondes parfois débordées; sur chaque rive se trouvent d'hon» nêtes propriétaires, gens de prudence et de bon sens, qui, soigneux » de leurs jardins potagers ou de leurs platebandes de tulipes, crai-

les fantaisies humoristes, les boutades d'une saillie incomparable, les chaudes esquisses, les riches prêts à fonds perdu dans les ouvrages et sous le nom de ses amis, le don des romans,

» gnent toujours que le fleuve ne déborde au temps des grandes eaux » et ne détruise leur petit bien-être; ils s'entendent donc pour lui » pratiquer des saignées à droite et à gauche, pour lui creuser des fos- » sés, des rigoles; et les plus habiles profitent même de ces eaux dé- » tournées pour arroser leur héritage, et s'en font des viviers et des » étangs à leur fantaisie. Cette sorte de conjuration instinctive et inté- » ressée de tous les hommes de bon sens et d'esprit contre l'homme » d'un génie supérieur n'apparaît peut-être dans aucun cas particu- » lier avec plus d'évidence que dans les relations de Diderot avec ses » contemporains. On était dans un siècle d'analyse et de destruction; » on s'inquiétait bien moins d'opposer aux idées en décadence des sys- » tèmes complets, réfléchis, désintéressés, dans lesquels des idées » nouvelles de philosophie, de religion, de morale et de politique » s'édifiassent selon l'ordre le plus général et le plus vrai, que de com- » battre et de renverser ce dont on ne voulait plus, ce à quoi on ne » croyait plus, et ce qui pourtant subsistait toujours. En vain les » grands esprits de l'époque, Montesquieu, Buffon, Rousseau, ten- » tèrent de s'élever à de hautes théories morales ou scientifiques; ou » bien ils s'égaraient dans de pleines chimères, dans des utopies » de rêveurs sublimes; ou bien, infidèles à leur dessein, ils retom- » baient malgré eux, à tout moment, sous l'empire du fait, et le discu- » taient, le battaient en brèche, au lieu de rien construire. Voltaire » seul comprit ce qui était et ce qui convenait, voulut tout ce » qu'il fit et fit tout ce qu'il voulut. Il n'en fut pas ainsi de Diderot, » qui, n'ayant pas cette tournure d'esprit critique, et ne pouvant

dés lettres, des causeries, des contes, les *petits-papiers*, comme il les appelait, c'est-à-dire les petits chefs-d'œuvre, le morceau sur les femmes, *la Religieuse*, Mme de la Pommeraie, Mlle la Chaux,

» prendre sur lui de s'isoler comme Buffon et Rousseau, demeura » presque toute sa vie dans une position fausse, dans une distraction » permanente, et dispersa ses immenses facultés sous toutes les formes » et par tous les pores. Assez semblable au fleuve dont parle Werther, » le courant principal, si profond, si abondant en lui-même, dispa- » rut presque au milieu de toutes les saignées et de tous les canaux » par lesquels on le détourna. La gêne et le besoin, une singulière fa- » cilité de caractère, une excessive prodigalité de vie et de conversa- » tion, la camaraderie encyclopédique et philosophique, tout cela » soutira continuellement le plus métaphysicien et le plus artiste des » génies de cette époque. Grimm dans sa *Correspondance littéraire*, » d'Holbach dans ses prédications d'athéisme, Raynal dans son » *Histoire des deux Indes*, détournèrent à leur profit plus d'une fé- » conde artère de ce grand fleuve dont ils étaient riverains. Diderot, » bon qu'il était par nature, prodigue parce qu'il se sentait opulent, » tout à tous, se laissait aller à cette façon de vivre; content de pro- » duire des idées, et se souciant peu de leur usage, il se livrait à son » penchant intellectuel et ne tarissait pas. Sa vie se passa de la sorte, » à penser d'abord, à penser surtout et toujours, puis à parler de ses » pensées, à les écrire à ses amis, à ses maîtresses; à les jeter dans des » articles de journal, dans des articles d'encyclopédie, dans des ro- » mans imparfaits, dans des notes, dans des mémoires sur des points » spéciaux; lui, le génie le plus synthétique de son siècle, il ne laissa » pas de monument.

» Ou plutôt ce monument existe, mais par fragmens; et, comme

Mme de la Carlière, les héritiers du curé de Thivet; — ce que nous tenons ici à lui maintenir, c'est son titre social, sa pièce monumentale, l'Encyclopédie! Ce ne devait être à l'origine qu'une traduction revue et augmentée du dictionnaire anglais de Chalmers, une spéculation de librairie. Diderot féconda l'idée première et conçut hardiment un répertoire universel de la connaissance humaine à son époque. Il mit vingt-cinq ans à l'exécuter. Il fut à l'intérieur la pierre angulaire et vivante de cette construction collective, et aussi le point de mire de toutes les persécutions, de toutes les menaces du dehors. D'Alembert, qui s'y était attaché surtout par convenance d'intérêt, et dont la préface ingénieuse a beaucoup trop assumé, pour ceux qui ne lisent que les pré-

» un esprit unique et substantiel est empreint en tous ces fragmens » épars, le lecteur attentif, qui lit Diderot comme il convient, avec » sympathie, amour et admiration, recompose aisément ce qui est jeté » dans un désordre apparent, reconstruit ce qui est inachevé, et finit » par embrasser d'un coup-d'œil l'œuvre du grand homme, par saisir » tous les traits de cette figure forte, bienveillante et hardie, colorée » par le sourire, abstraite par le front, aux vastes tempes, au cœur » chaud, la plus allemande de toutes nos têtes, et dans laquelle il » entre du Goëthe, du Kant et du Schiller tout ensemble. »

faces, la gloire éminente de l'ensemble, déserta au beau milieu de l'entreprise, laissant Diderot se débattre contre l'acharnement des dévots, la pusillanimité des libraires, et sous un énorme surcroît de rédaction. Grâce à sa prodigieuse verve de travail, à l'universalité de ses connaissances, à cette facilité multiple acquise de bonne heure dans la détresse; grâce surtout à ce talent moral de rallier autour de lui, d'inspirer et d'exciter ses travailleurs, il termina cet édifice audacieux, d'une masse à la fois menaçante et régulière; si l'on cherche le nom de l'architecte, c'est le sien qu'il faut y lire. Diderot savait mieux que personne les défauts de son œuvre; il se les exagérait même eu égard au temps, et, se croyant né pour les arts, pour la géométrie, pour le théâtre, il déplorait maintefois sa vie engagée et perdue dans une affaire d'un profit si mince et d'une gloire si mêlée. Qu'il fût admirablement organisé pour la géométrie et les arts, je ne le nie pas; mais certes, les choses étant ce qu'elles étaient alors, une grande révolution, comme il l'a lui-même remarqué (1), s'accomplissant dans les sciences,

(1) *Interprétation de la nature.*

qui descendaient de la haute géométrie et de la contemplation métaphysique pour s'étendre à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature, à la physique expérimentale et à l'industrie; de plus, les arts au dix-huitième siècle étant faussement détournés de leur but supérieur et rabaissés à servir de porte-voix philosophique ou d'arme pour le combat; au milieu de telles conditions générales, il était difficile à Diderot de faire un plus utile, un plus digne et mémorable emploi de sa faculté puissante qu'en la vouant à l'Encyclopédie. Il servit et précipita par cette œuvre civilisatrice la révolution qu'il avait signalée dans les sciences. Je sais d'ailleurs quels reproches sévères et reversibles sur tout le siècle doivent tempérer ces éloges, et j'y souscris entièrement; mais l'esprit anti-religieux qui présida à l'Encyclopédie et à toute la philosophie d'alors ne saurait être exclusivement jugé de notre point de vue d'aujourd'hui, sans presque autant d'injustice qu'on a droit de lui en reprocher. Le mot d'ordre, le cri de guerre, *écrasons l'infâme!* tout décisif et inexorable qu'il semble, demande lui-même à être analysé et interprété. Avant de reprocher à la philoso-

» de la montagne ne la brisera point, parce que » les pieds n'en sont pas d'argile. »

L'athéisme de Diderot, bien qu'il l'affichât par momens avec une déplorable jactance, et que ses adversaires l'aient trop cruellement pris au mot, se réduit le plus souvent à la négation d'un dieu méchant et vengeur, d'un dieu fait à l'image des bourreaux de Calas et de La Barre. Diderot est revenu fréquemment sur cette idée, et l'a présentée sous les formes bienveillantes du scepticisme le moins arrogant. Tantôt, comme dans l'entretien avec la maréchale de Broglie, c'est un jeune Mexicain qui, las de son travail, se promène un jour au bord du grand Océan; il voit une planche qui d'un bout trempe dans l'eau et de l'autre pose sur le rivage; il s'y couche, et, bercé par la vague, rasant du regard l'espace infini, les contes de sa vieille grand'mère sur je ne sais quelle contrée située au-delà et peuplée d'habitans merveilleux lui repassent comme de folles chimères; il n'y peut croire, et cependant le sommeil vient avec le balancement et la rêverie, la planche se détache du rivage, le vent s'accroît, et voilà le jeune raisonneur embarqué. Il ne se

réveille qu'en pleine eau. Un doute s'élève alors dans son esprit : s'il s'était trompé en ne croyant pas ! si sa grand'mère avait eu raison ! Eh bien ! ajoute Diderot, elle a eu raison; il vogue, il touche à la plage inconnue. Le vieillard, maître du pays, est là qui le reçoit à l'arrivée. Un petit soufflet sur la joue, une oreille un peu pincée avec sourire, sera-ce toute la peine de l'incrédule? ou bien ce vieillard ira-t-il prendre le jeune insensé par les cheveux et se complaire à le traîner durant une éternité sur le rivage [1]?

[1] On lit au tome second des *Essais* de Nicole : « .... En considé- » rant avec effroi ces démarches téméraires et vagabondes de la plu- » part des hommes, qui les mènent à la mort éternelle, je m'imagine » de voir une île épouvantable, entourée de précipices escarpés qu'un » nuage épais empêche de voir, et environnée d'un torrent de feu qui » reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les » chemins et tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'excep- » tion d'un seul, mais très-étroit et très-difficile à reconnaître, qui » aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu et l'on arrive » à un lieu de sûreté et de lumière.... Il y a dans cette île un nombre » infini d'hommes à qui l'on commande de marcher incessamment. Un » vent impétueux les presse et ne leur permet pas de retarder. On les » avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le préci- » pice; qu'il n'y en a qu'un seul où ils se puissent sauver, et que cet » unique chemin est très-difficile à remarquer. Mais, nonobstant ces » avertissemens, ces misérables, sans songer à chercher le sentier heu-

— Tantôt, comme dans une lettre à mademoiselle Voland, c'est un moine, galant homme et point du tout enfroqué, avec qui son ami Damilaville l'a fait dîner. On parla de l'amour paternel. Diderot dit que c'était une des plus puissantes affections de l'homme : « Un cœur » paternel! repris-je; non, il n'y a que ceux qui » ont été pères qui sachent ce que c'est; c'est » un secret heureusement ignoré, même des » enfans. » Puis continuant, j'ajoutai : « Les pre- » mières années que je passai à Paris avaient » été fort peu réglées; ma conduite suffisait de » reste pour irriter mon père, sans qu'il fût

» reux, sans s'en informer, et comme s'ils le connaissaient parfaite- » ment, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du » soin de leur équipage, du désir de commander aux compagnons de » ce malheureux voyage, et de la recherche de quelque divertissement » qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement » vers le bord du précipice, d'où ils sont emportés dans ce torrent de » feu qui les engloutit pour jamais. Il y en a seulement un très-petit » nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier, et qui l'ayant » découvert, y marchent avec grande circonspection, et trouvant ainsi » le moyen de passer le torrent, arrivent enfin à un lieu de sûreté et » de repos. » L'image de Nicole n'est pas consolante : on conçoit que Diderot ait trouvé ces doctrines funestes à l'humanité, et qu'il ait voulu faire aussi, sous image d'île et d'océan, une contrepartie au tableau de Nicole.

» besoin de la lui exagérer. Cependant la ca-
» lomnie n'y avait pas manqué. On lui avait
» dit.... Que ne lui avait-on pas dit? L'occasion
» d'aller le voir se présenta. Je ne balançai
» point. Je partis plein de confiance dans sa
» bonté. Je pensais qu'il me verrait, que je me
» jetterais entre ses bras, que nous pleurerions
» tous les deux, et que tout serait oublié. Je
» pensai juste. » Là je m'arrêtai et je demandai
» à mon religieux s'il savait combien il y avait
» d'ici chez moi. « Soixante lieues, mon père; et
» s'il y en avait cent, croyez-vous que j'aurais
» trouvé mon père moins indulgent et moins
» tendre? — Au contraire. — Et s'il y en avait
» eu mille? — Ah! comment maltraiter un en-
» fant qui revient de si loin? — Et s'il avait
» été dans la lune, dans Jupiter, dans Saturne?...»
» En disant ces derniers mots, j'avais les yeux
» tournés au ciel; et mon religieux, les yeux
» baissés, méditait sur mon apologue. »

Diderot a exposé ses idées sur la substance, la cause et l'origine des choses dans l'*Interprétation de la nature*, sous le couvert de Baumann, qui n'est autre que Maupertuis, et plus nettement encore dans l'*Entretien avec*

d'Alembert et le *Rêve* singulier qu'il prête à ce philosophe. Il nous suffira de dire que son matérialisme n'est pas un mécanisme géométrique et aride, mais un vitalisme confus, fécond et puissant, une fermentation spontanée, incessante, évolutive, où, jusque dans le moindre atôme, la sensibilité latente ou dégagée subsiste toujours présente. C'était l'opinion de Bordeu et des physiologistes, la même que Cabanis a depuis si éloquemment exprimée. A la manière dont Diderot sentait la nature extérieure, la nature pour ainsi dire *naturelle*, celle que les expériences des savans n'ont pas encore torturée et falsifiée, les bois, les eaux, la douceur des champs, l'harmonie du ciel et les impressions qui en arrivent au cœur, il devait être profondément religieux par organisation, car nul n'était plus sympathique et plus ouvert à la vie universelle. Seulement cette vie de la nature et des êtres, il la laissait volontiers obscure, flottante et en quelque sorte diffuse hors de lui, recélée au sein des germes, circulant dans les courans de l'air, ondoyant sur les cimes des forêts, s'exhalant avec les bouffées des brises; il ne la rassemblait pas vers un

centre, il ne l'idéalisait pas dans l'exemplaire radieux d'une providence ordonnatrice et vigilante. Pourtant dans un ouvrage qu'il composa durant sa vieillesse et peu d'années avant de mourir, l'*Essai sur la vie de Sénèque*, il s'est plu à traduire le passage suivant d'une lettre à Lucilius, qui le transporte d'admiration : « S'il s'offre à vos regards une vaste forêt, peu-» plée d'arbres antiques, dont les cimes mon-» tent aux nues et dont les rameaux entrelacés » vous dérobent l'aspect du ciel, cette hauteur » démesurée, ce silence profond, ces masses » d'ombre que la distance épaissit et rend con-» tinues, tant de signes ne vous *intiment*-ils » pas la présence d'un Dieu? » C'est Diderot qui souligne le mot *intimer*. Je suis heureux de trouver dans le même ouvrage un jugement sur La Mettrie, qui marque chez Diderot un peu d'oubli peut-être de ses propres excès cyniques et philosophiques, mais aussi un dégoût amer, un désaveu formel du matérialisme immoral et corrupteur. J'aime qu'il reproche à La Mettrie de n'avoir pas *les premières idées des vrais fondemens de la morale*, « de cet » arbre immense dont la tête touche aux cieux,

» et dont les racines pénètrent jusqu'aux enfers,
» où tout est lié, où la pudeur, la décence, la
» politesse, les vertus les plus légères, s'il en est
» de telles, sont attachées comme la feuille au
» rameau, qu'on déshonore en l'en dépouillant.»
Ceci me rappelle une querelle qu'il eut un jour sur la vertu avec Helvétius et Saurin; il en fait à mademoiselle Voland un récit charmant, qui est un miroir en raccourci de l'inconséquence du siècle. Ces messieurs niaient le sens moral inné, le motif essentiel et désintéressé de la vertu, pour lequel plaidait Diderot. « Le plai-
» sant, ajoute-t-il, c'est que la dispute à peine
» terminée, ces honnêtes gens se mirent, sans
» s'en apercevoir, à dire les choses les plus
» fortes en faveur du sentiment qu'ils venaient
» de combattre, et à faire eux-mêmes la réfu-
» tation de leur opinion. Mais Socrate, à ma
» place, la leur aurait arrachée. » Il dit en un endroit au sujet de Grimm : « La sévérité des
» principes de notre ami se perd; il distingue
» deux morales, une à l'usage des souverains.»
Toutes ces idées excellentes sur la vertu, la morale et la nature, lui revinrent sans doute plus fortes que jamais dans le recueillement et l'es-

pèce de solitude qu'il tâcha de se procurer durant les années souffrantes de sa vieillesse. Plusieurs de ses amis étaient morts, les autres dispersés; mademoiselle Voland et Grimm lui manquaient souvent. Aux conversations désormais fatigantes il préférait la robe de chambre et sa bibliothèque du cinquième sous les tuiles, au coin de la rue Taranne et de celle de Saint-Benoît; il lisait toujours, méditait beaucoup et soignait avec délices l'éducation de sa fille. Sa vie bienfaisante, pleine de bons conseils et de bonnes œuvres, dut lui être d'un grand apaisement intérieur; et toutefois peut-être, à certains momens, il lui arrivait de se redire cette parole de son vieux père : « Mon fils, » mon fils! c'est un bon oreiller que celui de » la raison, mais je trouve que ma tête repose » plus doucement encore sur celui de la reli» gion et des lois. » — (Il mourut en juillet 1784.)

Comme artiste et critique, Diderot fut éminent. Sans doute sa théorie du drame n'a guère de valeur que comme démenti donné au convenu, au faux goût, à l'éternelle mythologie de l'époque, comme rappel à la vérité des mœurs, à la réalité des sentimens, à l'obser-

vation de la nature ; il échoua dès qu'il voulut pratiquer. Sans doute l'idée de morale le préoccupa outre mesure ; il y subordonna le reste, et en général, dans toute son esthétique, il méconnut les limites, les ressources propres et la circonscription des beaux-arts ; il concevait trop le drame en moraliste, la statuaire et la peinture en littérateur ; le style essentiel, l'exécution mystérieuse, la touche sacrée, ce je ne sais quoi d'accompli, d'achevé, qui est à la fois l'indispensable, ce *sine quâ non* de confection dans chaque œuvre d'art pour qu'elle parvienne à l'adresse de la postérité ; — sans doute ce coin précieux lui a échappé souvent ; il a tâtonné alentour, et n'y a pas toujours posé le doigt avec justesse ; Falconet et Sedaine lui ont causé de ces éblouissemens d'enthousiasme que nous ne pouvons lui passer que pour Térence, pour Richardson et pour Greuze : voilà les défauts. Mais aussi que de verve, que de raison dans les détails ! quelle chaude poursuite du vrai, du bon, de ce qui sort du cœur ! quel exemplaire sentiment de l'antique dans ce siècle irrévérent ! quelle critique pénétrante, honnête, amoureuse, jusqu'alors inconnue ; comme elle

épouse son auteur dès qu'elle y prend goût ; comme elle le suit, l'enveloppe, le développe, le choie et l'adore! Et tout optimiste qu'elle est et un peu sujette à l'engouement, ne la croyez pas dupe toujours. Demandez plutôt à l'auteur des *Saisons*, à M. de Saint-Lambert, *qui, entre les gens de lettres, est une des peaux les plus sensibles* (nous dirions aujourd'hui *un des épidermes*); à M. de La Harpe, qui a *du nombre, de l'éloquence, du style, de la raison, de la sagesse, mais rien qui lui batte au-dessous de la mamelle gauche*,

> . . . . . . *Quòd lævâ in parte mamillæ*
> *Nil salit arcadico juveni*. . . . . . .
>
> Juv.

Demandez à l'abbé Raynal, *qui serait sur la ligne de M. de La Harpe, s'il avait un peu moins d'abondance et un peu plus de goût;* au digne, au sage et honnête Thomas enfin, qui, à l'opposé du même M. de La Harpe, *met tout en montagnes, comme l'autre met tout en plaines*, et qui, en écrivant *sur les femmes*, a trouvé moyen de composer *un si bon, un si estimable livre, mais un livre qui n'a pas de sexe.*

En prononçant le nom de femmes, nous avons touché la source la plus abondante et la plus vive du talent de Diderot comme artiste. Ses meilleurs morceaux, les plus délicieux d'entre ses *petits papiers*, sont certainement ceux où il les met en scène, où il raconte les abandons, les perfidies, les ruses dont elles sont complices ou victimes, leur puissance d'amour, de vengeance, de sacrifice; où il peint quelque coin du monde, quelque intérieur auquel elles ont été mêlées. Les moindres récits courent alors sous sa plume, rapides, entraînans, simples, loin d'aucun système, empreints, sans affectation, des circonstances les plus familières, et comme venant d'un homme qui a de bonne heure vécu de la vie de tous les jours, et qui a senti l'âme et la poésie dessous. De telles scènes, de tels portraits ne s'analysent pas. Omettant les choses plus connues, je recommande à ceux qui ne l'ont pas lue encore, la correspondance de Diderot avec Mlle Jodin, jeune actrice dont il connaissait la famille, et dont il essaya de diriger la conduite et le talent par des conseils aussi attentifs que désintéressés. C'est un admirable petit cours de

morale pratique, sensée et indulgente; c'est de la raison, de la décence, de l'honnêteté, je dirais presque de la vertu, à la portée d'une jolie actrice, bonne et franche personne, mais mobile, turbulente, amoureuse. A la place de Diderot, Horace (je le suppose assez goutteux déjà pour être sage), Horace lui-même n'aurait pas donné d'autres préceptes, des conseils mieux pris dans le réel, dans le possible, dans l'humanité; et certes il ne les eût pas assaisonnés de maximes plus saines, d'indications plus fines sur l'art du comédien. Ces Lettres à Mlle Jodin, publiées pour la première fois en 1821, présageaient dignement celles à Mlle Voland, que nous possédons enfin aujourd'hui. Ici Diderot se révèle et s'épanche tout entier. Ses goûts, ses mœurs, la tournure secrète de ses idées et de ses désirs; ce qu'il était dans la maturité de l'âge et de la pensée; sa sensibilité intarissable au sein des plus arides occupations et sous les paquets d'épreuves de l'Encyclopédie; ses affectueux retours vers les temps d'autrefois, son amour de la ville natale, de la maison paternelle et des *vordes* sauvages où

s'ébattait son enfance; son vœu de retraite solitaire, de campagne avec peu d'amis, d'oisiveté entremêlée d'émotions et de lectures; et puis, au milieu de cette société charmante, à laquelle il se laisse aller tout en la jugeant, les figures sans nombre, gracieuses ou grimaçantes, les épisodes tendres ou bouffons qui ressortent et se croisent dans ses récits; Mme d'Épinay langoureuse en face de Grimm, Mme d'Aine en camisole, aux prises avec M. Le Roy; le baron d'Holbach, au ton moqueur et discordant, près de sa moitié au fin sourire; l'abbé Galiani, *trésor dans les jours pluvieux*, meuble si indispensable que *tout le monde voudrait en avoir un à la campagne, si on en faisait chez les tabletiers*; l'incomparable portrait *d'Uranie*, de cette belle et auguste Mme Legendre, la plus vertueuse des coquettes, la plus désespérante des femmes qui disent: Je vous aime; — un franc-parler sur les personnages célèbres; Voltaire, *ce méchant et extraordinaire enfant des Délices*, qui a beau critiquer, railler, se démener, et *verra toujours au-dessus de lui une douzaine d'hommes de la nation, qui, sans s'élever sur la pointe du pied,*

le passeront de la tête; car il n'est que le second dans tous les genres; Rousseau, cet être incohérent, *excessif, tournant perpétuellement autour d'une capucinière où il se fourrera un beau matin, et sans cesse balloté de l'athéisme au baptême des cloches;* — c'en est assez, je crois, pour indiquer que Diderot, homme, moraliste, peintre et critique, se montre à nu dans cette correspondance, si heureusement conservée, si à propos offerte à l'admiration empressée de nos contemporains. Plus efficacement que nos paroles, elle ravivera, elle achèvera dans leur mémoire une image déjà vieillie, mais toujours présente. Nous y renvoyons bien vîte les lecteurs qui trouveraient que nous n'en avons pas dit assez ou que nous en avons trop dit. Nous leur rappellerons en même temps, comme dédommagement et comme excuse, un article sur la prose du grand écrivain, inséré autrefois dans ce recueil par un des hommes ([1]) qui ont le mieux soutenu et perpétué, de nos jours, la tradition de Di-

([1]) M. Ch. Nodier (*Revue de Paris*).

derot, pour la verve chaude et féconde, le génie facile, abondant, passionné, le charme sans fin des causeries et la bonté prodigue du caractère.

••••••

L'ABBÉ PRÉVOST.

On a comparé souvent l'impression mélancolique que produisent sur nous les bibliothèques, où sont entassés les travaux de tant de générations défuntes, à l'effet d'un cimetière peuplé de tombes. Cela ne nous a jamais semblé plus vrai que lorsqu'on y entre, non avec une curiosité vague ou un labeur trop empressé, mais guidé par une intention particulière d'honorer quelque nom choisi, et par un acte de piété studieuse à accomplir envers une mémoire. Si pourtant l'objet de notre étude, ce jour-là, et en quelque sorte de notre dévotion, est un de ces morts fameux et si rares dont la parole remplit les temps, l'effet ne saurait

être ce que nous disons; l'autel alors nous apparaît trop lumineux; il s'en échappe incessamment un puissant éclat qui chasse bien loin la langueur des regrets et ne rappelle que des idées de durée et de vie. La médiocrité, non plus, n'est guère propre à faire naître en nous un sentiment d'espèce si délicate; l'impression qu'elle cause n'a rien que de stérile, et ressemble à de la fatigue ou à de la pitié. Mais ce qui nous donne à songer plus particulièrement, et ce qui suggère à notre esprit mille pensées d'une morale pénétrante, c'est quand il s'agit d'un de ces hommes en partie célèbres et en partie oubliés, dans la mémoire desquels, pour ainsi dire, la lumière et l'ombre se joignent; dont quelque production toujours debout reçoit encore un vif rayon qui semble mieux éclairer la poussière et l'obscurité de tout le reste; c'est quand nous touchons à l'une de ces renommées recommandables et jadis brillantes, comme il s'en est vu beaucoup sur la terre, belles aujourd'hui, dans leur silence, de la beauté d'un cloître qui tombe, et à demi-couchées, désertes et en ruine. Or, à part un très-petit nombre de noms grandioses et

fortunés qui, par l'à-propos de leur venue, l'étoile constante de leurs destins, et aussi l'immensité des choses humaines et divines qu'ils ont les premiers reproduites glorieusement, conservent ce privilége éternel de ne pas vieillir, ce sort un peu sombre, mais fatal, est commun à tout ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie. Les admirations contemporaines les plus unanimes et les mieux méritées ne peuvent rien contre; la résignation la plus humble, comme la plus opiniâtre résistance, ne hâte ni ne retarde ce moment inévitable, où le grand poète, le grand écrivain, entre dans la postérité, c'est-à-dire où les générations, dont il fut le charme et l'âme, cédant la scène à d'autres, lui-même il passe de la bouche ardente et confuse des hommes à l'indifférence, non pas ingrate, mais respectueuse, qui, le plus souvent, est la dernière consécration des monumens accomplis. Sans doute quelques pèlerins du génie, comme Byron les appelle, viennent encore et jusqu'à la fin se succéderont à l'entour; mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux. Une bien forte part

de la gloire de Walter Scott et de Chateaubriand plonge déjà dans l'ombre. Ce sentiment qui, ainsi que nous le disons, n'est pas sans tristesse, soit qu'on l'éprouve pour soi-même, soit qu'on l'applique à d'autres, nous devons tâcher du moins qu'il nous laisse sans amertume. Il n'a rien, à le bien prendre, qui soit capable d'irriter ou de décourager; c'est un des mille côtés de la loi universelle. Ne nous y appesantissons jamais que pour combattre en nous l'amour du bruit, l'exagération de notre importance, l'enivrement de nos œuvres. Prémunis par-là contre bien des agitations insensées, sachons nous tenir à un calme grave, à une habitude réfléchie et naturelle, qui nous fasse tout goûter selon la mesure; nous permette une justice clairvoyante, dégagée des préoccupations superbes, et, en sauvant nos productions sincères des changeantes saillies du jour et des jargons bigarrés qui passent, nous établisse dans la situation intime la meilleure pour y épancher le plus de ces vérités réelles, de ces beautés simples, de ces sentimens humains bien ménagés, dont, sous des formes plus ou moins neuves et durables,

les âges futurs verront se confirmer à chaque épreuve l'éternelle jeunesse.

Cette réflexion nous a été inspirée au sujet de l'abbé Prévost, et nous croyons que c'est une de celles qui de nos jours lui viendraient le plus naturellement à lui-même, s'il pouvait se contempler dans le passé. Non pas que, durant le cours de sa longue et laborieuse carrière, il ait jamais positivement obtenu ce quelque chose qui, à un moment déterminé, éclate de la plénitude d'un disque éblouissant, et qu'on appelle la gloire; plutôt que la gloire, il eut de la célébrité diffuse, et posséda les honneurs du talent, sans monter jusqu'au génie. Ce fut pourtant, si l'on parle un instant avec lui la langue vaguement complaisante de Louis XIV, ce fut, à tout prendre, un heureux et facile génie, d'un savoir étendu et lucide, d'une vaste mémoire, inépuisable en œuvres, également propre aux histoires sérieuses et aux amusantes, renommé pour les grâces du style et la vivacité des peintures, et dont les productions, à peine écloses, faisaient, disait-on alors, *les délices des cœurs sensibles et des belles imaginations*. Ses romans, en effet, avaient

un cours prodigieux; on les contrefaisait de toutes parts; quelquefois on les continuait sous son nom, ce qui est arrivé pour le *Cléveland;* les libraires demandaient *du l'abbé Prévost*, comme précédemment du Saint-Évremond; lui-même il ne les laissait guère en souffrance, et ses œuvres, y compris *le Pour et Contre* et l'*Histoire générale des Voyages*, vont beaucoup au-delà de cent volumes. De tous ces estimables travaux, parmi lesquels on compte une bonne part de créations, que reste-t-il dont on se souvienne et qu'on relise? Si dans notre jeunesse nous nous sommes trouvés à portée de quelque ancienne bibliothèque de famille, nous avons pu lire *Cléveland*, *le Doyen de Killerine*, les *Mémoires d'un Homme de qualité*, que nous recommandaient nos oncles ou nos pères; mais à part une occasion de ce genre, on les estime sur parole, on ne les lit pas. Que si par hasard on les ouvre, on ne va presque jamais jusqu'à la fin, pas plus que pour l'*Astrée* ou pour *Clélie;* la manière en est déjà trop loin de notre goût, et rebute par son développement, au lieu de prendre; il n'y a que *Manon Lescaut* qui réussisse toujours dans son

accorte négligence, et dont la fraîcheur sans fard soit immortelle. Ce petit chef-d'œuvre échappé en un jour de bonheur à l'abbé Prévost, et sans plus de peine assurément que les innombrables épisodes à demi-réels, à demi-inventés, dont il a semé ses écrits, soutient à jamais son nom au-dessus du flux des années, et le classe de pair, en lieu sûr, à côté de l'élite des écrivains et des inventeurs. Heureux ceux qui, comme lui, ont eu un jour, une semaine, un mois dans leur vie, où à la fois leur cœur s'est trouvé plus abondant, leur timbre plus pur, leur regard doué de plus de transparence et de clarté, leur génie plus familier et plus présent; où un fruit rapide leur est né et a mûri sous cette harmonieuse conjonction de tous les astres intérieurs; où, en un mot, par une œuvre de dimension quelconque, mais complète, ils se sont élevés d'un jet à l'idéal d'eux-mêmes! Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*, Benjamin Constant par son *Adolphe*, ont eu cette bonne fortune qu'on mérite toujours si on l'obtient, de s'offrir, sous une enveloppe de résumé admirable, au regard sommaire de l'avenir. On commence

à croire que, sans cette tour solitaire de René, qui s'en détache et monte dans la nue, l'édifice entier de Chateaubriand se discernerait confusément à distance. L'abbé Prévost, sous ce rapport, n'a rien à envier à tous ces hommes. Avec infiniment moins d'ambition qu'aucun, il a son point sur lequel il est autant hors de ligne; Manon Lescaut subsiste à jamais, et, en dépit des révolutions du goût et des modes sans nombre qui en éclipsent le vrai règne, elle peut garder au fond sur son propre sort cette indifférence folâtre et languissante qu'on lui connaît. Quelques-uns, tout bas, la trouvent un peu faible peut-être et par trop simple de métaphysique et de nuances; mais quand l'assaisonnement moderne se sera évaporé, quand l'enluminure fatigante aura pâli, cette fille incompréhensible se retrouvera la même, plus fraîche seulement par le contraste. L'écrivain qui nous l'a peinte restera apprécié dans le calme, comme étant arrivé à la profondeur la plus inouie de la passion par le simple naturel d'un récit, et pour avoir fait de sa plume, en cette circonstance, un emploi cher à certains cœurs dans tous les temps. Il est donc de

ceux que l'oubli ne submergera pas, ou qu'il n'atteindra du moins que quand le goût des choses saines étant épuisé, il n'y aura plus de regret à mourir.

Mais si la postérité s'en tient, dans l'essor de son coup-d'œil, à cette brève compréhension d'un homme, à ce relevé rapide d'une œuvre, il y a, jusque dans son sein, des curiosités plus scrupuleuses et plus patientes qui éprouvent le besoin d'insister davantage, de revenir à la connaissance des portions disparues, et de retrouver épars dans l'ensemble, plus mélangés sans doute, mais aussi plus étalés, la plupart des mérites dont la pièce principale se compose. On veut suivre dans la continuité de son tissu, on veut toucher de la main, en quelque sorte, l'étoffe et la qualité de ce génie dont on a déjà vu le plus brillant échantillon, mais un échantillon, après tout, qui tient étroitement au reste, et n'en est d'ordinaire qu'un accident mieux venu. C'est ce que nous tâchons de faire aujourd'hui pour l'abbé Prévost. Un attrait tout particulier, dès qu'on l'a entrevu, invite à s'informer de lui et à désirer de l'approfondir. Sa physionomie ouverte et bonne, la poli-

tesse décente de son langage, laissent transpirer à son insçu une sensibilité intérieure profondément tendre, et sous la généralité de sa morale et la multiplicité de ses récits, il est aisé de saisir les traces personnelles d'une expérience bien douloureuse. Sa vie, en effet, fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres. Il naquit sur la fin du dix-septième siècle, en avril 1697, à Hesdin, dans l'Artois, d'une honnête famille et même noble; son père était procureur du roi au bailliage. Le jeune Prévost fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, et plus tard alla doubler sa rhétorique au collége d'Harcourt, à Paris. On le soigna fort à cause des rares talens qu'il produisit de bonne heure, et les jésuites l'avaient déjà entraîné au noviciat, lorsqu'un jour (il avait 16 ans), les idées de monde l'ayant assailli, il quitta tout pour s'engager en qualité de simple volontaire. La dernière guerre de Louis XIV tirait à sa fin; les emplois à l'armée étaient devenus très-rares; mais il avait l'espérance commune à une infinité de jeunes gens d'être avancé aux premières occasions; et, comme lui-même il l'a dit par

la suite en réponse à ceux qui calomniaient cette partie de sa vie, « il n'était pas si disgracié du côté de la naissance et de la fortune qu'il ne pût espérer de faire heureusement son chemin. » Las pourtant d'attendre, et la guerre d'ailleurs finissant, il retourna à la Flèche chez les pères jésuites, qui le reçurent avec toutes sortes de caresses; il en fut séduit au point de s'engager presque définitivement dans l'ordre; il composa, en l'honneur de saint François-Xavier, une ode qui ne s'est pas conservée. Mais une nouvelle inconstance le saisit, et, sortant encore une fois de la retraite, il reprit le métier des armes *avec plus de distinction*, dit-il, *et d'agrément*, avec quelque grade par conséquent, lieutenance ou autre. Les détails manquent sur cette époque critique de sa vie [1]. On n'a qu'une phrase de lui qui donne

(1) Le biographe de l'édition de 1810, qui est le même que celui de l'édition de 1783, a copié sur ce point le biographe qui a publié les *Pensées de l'abbé Prévost*, en 1764, et qui, lui-même, s'en était tenu aux explications insérées dans le nombre 47 du *Pour et Contre*. — On a imprimé dans je ne sais quel livre d'ana que Prévost étant tombé amoureux d'une dame, à Hesdin probablement, son père, qui voyait cette intrigue de mauvais œil, alla un soir à la porte de la dame pour

suffisamment à penser et qui révèle la teinte et la direction de ses sentimens durant les orages de sa première jeunesse. « Quelques années » se passèrent, dit-il (à ce métier des armes); » vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les » termes de M. de Cambrai, que la sagesse de» mandait bien des précautions qui m'échap» pèrent. Je laisse à juger quels devaient être, » depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le » cœur et les sentimens d'un homme qui a » composé le *Cléveland* à trente-cinq ou trente» six. La malheureuse fin d'un engagement » trop tendre me conduisit enfin au *tombeau:* » c'est le nom que je donne à l'ordre respecta» ble où j'allai m'ensevelir, et où je demeurai » quelque temps si bien mort, que mes parens » et mes amis ignorèrent ce que j'étais devenu. » Cet ordre respectable dont il parle, et dans lequel il entra à l'âge de vingt-quatre ans environ, est celui des bénédictins de la congré-

morigéner son fils au passage, et que celui-ci, dans la rapidité du mouvement qu'il fit pour s'échapper, heurta si violemment son père que le vieillard mourut des suites du coup. Si ce n'est pas là une calomnie atroce, c'est un conte, et Prévost a bien assez de catastrophes dans sa vie sans celle-là.

gation de Saint-Maur; il y resta cinq ou six ans dans les pratiques religieuses et dans l'assiduité de l'étude; nous le verrons plus tard en sortir. Ainsi cette âme passionnée, et par trop maniable aux impressions successives, ne pouvait se fixer à rien; elle était du nombre de ces natures déliées qu'on traverse et qu'on ébranle aisément sans les tenir; elle avait puisé dans l'ingénuité de son propre fonds et avait développé en elle, par l'excellente éducation qu'elle avait reçue, mille sentimens honnêtes, délicats et pieux, capables, ce semble, à volonté, de l'honorer parmi les hommes ou de la sanctifier dans la retraite; et elle ne savait se résoudre ni à l'un ni à l'autre de ces partis, elle en essayait continuellement tour à tour; la fragilité se perpétuait sous les remords; le monde, ses plaisirs, la variété de ses événemens, de ses peintures, la tendresse de ses liaisons, devenaient, au bout de quelques mois d'absence, des tentations irrésistibles pour ce cœur trop tôt sevré, et, d'une autre part, aucun de ces biens ne parvenait à le remplir au moment de la jouissance. Le repentir alors et une sorte d'irritation croissante

contre un ennemi toujours victorieux le rejetaient au premier choc dans des partis extrêmes dont l'austérité ne tardait pas à mollir; et, après une lutte nouvelle, en un sens contraire au précédent, il retombait encore de la cellule dans les aventures. On a conservé de lui le fragment d'une lettre écrite à l'un de ses frères au commencement de son entrée chez les bénédictins : elle se rapporte au temps de son séjour à Saint-Ouen, vers 1721. Il y touche cet état moral de son âme en traits ingénus et suaves qui marquent assez qu'il n'est pas guéri : « Je connais la faiblesse de mon cœur, et je » sens de quelle importance il est pour son re» pos de ne point m'appliquer à des sciences » stériles qui le laisseraient dans la sécheresse » et dans la langueur : il faut, si je veux être » heureux dans la religion, que je conserve » dans toute sa force l'impression de grâce qui » m'y a amené; il faut que je veille sans cesse » à éloigner tout ce qui pourrait l'affaiblir. Je » n'aperçois que trop tous les jours de quoi je » redeviendrais capable, si je perdais un mo» ment de vue la grande règle, ou même si je » regardais avec la moindre complaisance cer-

» taines images qui ne se présentent que trop
» souvent à mon esprit, et qui n'auraient en-
» core que trop de force pour me séduire,
» quoiqu'elles soient à demi effacées. Qu'on a
» de peine, mon cher frère, à reprendre un
» peu de vigueur quand on s'est fait une habi-
» tude de sa faiblesse; et qu'il en coûte à
» combattre pour la victoire, quand on a
» trouvé long-temps de la douceur à se laisser
» vaincre! »

L'idéal de l'abbé Prévost, son rêve dès sa jeunesse, le modèle de félicité vertueuse qu'il se proposait et qu'ajournèrent long-temps pour lui des erreurs trop vives, c'était un mélange d'étude et de monde, de religion et d'honnête plaisir, dont il s'est plu en beaucoup d'occasions à flatter le tableau. Une fois engagé dans des liens indissolubles, il tâcha que toute image trop émouvante et trop propice aux désirs fût soigneusement bannie de ce plan un peu chimérique, où le devoir était la mesure de la volupté. On aime à s'étendre avec lui, en plus d'un endroit des *Mémoires d'un homme de qualité* et de *Cléveland*, sur ces promena-

des méditatives, ces saintes lectures dans la solitude, au milieu des bois et des fontaines, une abbaye toujours dans le fond; sur ces conversations morales entre amis, qu'*Horace et Boileau ont marquées*, nous dit-il, *comme un des plus beaux traits dont ils composent la vie heureuse*. Son christianisme est doux et tempéré, on le voit; accommodant, mais pur; c'est un christianisme formel qui *ordonne à la fois la pratique de la morale et la croyance des mystères*, d'ailleurs nullement farouche, fondé sur la grâce et sur l'amour, fleuri d'atticisme, ayant passé par le noviciat des jésuites et s'en étant dégagé avec candeur, bien qu'avec un souvenir toujours reconnaissant. Gresset, dans plusieurs morceaux de ses épîtres, nous en donnerait quelque idée que Prévost certainement ne désavouerait pas :

Blandus honos, hilarisque tamen cum pondere virtus.

Boileau, plus sévère et aussi humain, Boileau que je me reproche de n'avoir pas assez loué autrefois sous ce rapport non plus que sous quelques autres, a été inspiré de cet esprit de

piété solide dans son épître à l'abbé Renaudot. L'admirable caractère de Tiberge, dans *Manon Lescaut*, en offre en action toutes les lumières et toutes les vertus réunies. Du milieu des bouleversemens de sa jeunesse et des nécessités matérielles qui en furent la suite, Prévost tendit d'un effort constant à cette sagesse pleine d'humilité, et il mérita d'en cueillir les fruits dès l'âge mûr. Il conserva toute sa vie un tendre penchant pour ses premiers maîtres, et les impressions qu'il avait reçues d'eux ne le quittèrent jamais. Il est possible, à la rigueur, que la philosophie, alors commençante, l'ait séduit un moment dans l'intervalle de sa sortie de La Flèche à son entrée chez les bénédictins, et que le personnage de Cléveland représente quelques souvenirs personnels de cette époque. Mais au fond c'était une nature soumise, non raisonneuse, altérée des sources supérieures, encline à la spiritualité, largement crédule à l'invisible; une intelligence de la famille de Malebranche en métaphysique; une de ces âmes qui, ainsi qu'il l'a dit de sa Cécile, *se portent d'une ardeur étonnante de sentimens vers un objet qui leur*

est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure, et s'en croient empêchées par les *ténèbres des sens* et le poids de la chair. Il obéit à un élan de cette voix mystique en entrant chez les bénédictins : seulement il compta trop sur ses forces, ou peut-être, parce qu'il s'en défiait beaucoup, il se hâta de s'interdire solennellement toute récidive de défaillance. Le sacrifice une fois consommé, la conscience lucide lui revint : « Je reconnus, dit-il, que ce » cœur si vif était encore brûlant sous la cen» dre. La perte de ma liberté m'affligea jus» qu'aux larmes. Il était trop tard. Je cherchai » ma consolation durant cinq ou six ans dans » les charmes de l'étude ; mes livres étaient » mes amis fidèles, *mais ils étaient morts* » *comme moi!* »

L'étude, en effet, qui, suivant sa propre expression, a des douceurs, mais mélancoliques et toujours uniformes ; ce genre d'étude surtout, héritage démembré des Mabillon, austère, interminable, monotone comme une pénitence, sans mélange d'invention et de

grâces, pouvait suffire uniquement à la vie d'un dom Marten, non à celle de dom Prévost. Il y était propre toutefois, mais il l'était aussi à trop d'autres matières plus attrayantes. On l'occupa successivement dans les diverses maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, où il eut une polémique à son avantage avec un jésuite appelé Le Brun ; à l'abbaye du Bec, où, tout en approfondissant la théologie, il fit connaissance d'un grand seigneur retiré de la cour qui lui donna peut-être la pensée de son premier roman ; à Saint-Germer, où il professa les humanités ; à Évreux et aux Blancs-Manteaux de Paris, où il prêcha avec une vogue merveilleuse ; enfin à Saint-Germain-des-Prés, espèce de capitale de l'ordre, où on l'appliqua en dernier lieu au *Gallia Christiana*, dont un volume presque entier, dit-on, est de lui. Il commença dès-lors, selon toute apparence, à rédiger les *Mémoires d'un homme de qualité*, et, en même temps, par la multitude d'histoires intéressantes qu'il contait à ravir, il faisait le charme des veillées du cloître. Un léger mécontentement, qui n'était qu'un prétexte, mais en réalité ses idées, dont le cours le dé-

tournait plus que jamais ailleurs, l'engagèrent à solliciter de la cour de Rome sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre; ce fut pour Cluny qu'il s'arrêta. Il obtint sa demande; le bref devait être fulminé par l'évêque d'Amiens à un jour marqué; Prévost y comptait, et de grand matin il s'échappa du couvent, en laissant pour les supérieurs des lettres où il exposait ses motifs. Par l'effet d'une intrigue qu'il avait ignorée jusqu'au dernier moment, le bref ne fut pas fulminé, et sa position de déserteur devint tellement fausse qu'il n'y vit d'autre issue qu'une fuite en Hollande. Le général de la congrégation tenta bien une démarche amicale pour lui rouvrir les portes; mais Prévost, déjà parti, n'en fut pas informé. Ce grand pas une fois fait, il dut en accepter toutes les conséquences. Riche de savoir, rompu à l'étude, propre aux langues, regorgeant, en quelque sorte, de souvenirs et d'aventures éprouvées ou recueillies qui s'étaient amassées en lui dans le silence, il saisit sa plume facile et courante pour ne la plus abandonner; et par ses romans, ses compilations, ses traductions, ses journaux, ses histoires, il s'ouvrit

rapidement une large place dans le monde littéraire. Sa fuite est de 1728 environ; il avait trente-et-un ans, et demeura ainsi hors de France au moins six années, tant en Hollande qu'en Angleterre. Dès les premiers temps de son exil, nous voyons paraître de lui les *Mémoires d'un homme de qualité*, un volume traduit de l'*Histoire universelle* du président de Thou, une *Histoire métallique du royaume des Pays-Bas*, également traduite. *Cléveland* vint ensuite, puis *Manon*, et *le Pour et Contre*, dont la publication commencée en 1733 ne finit qu'en 1740. Prévost était déjà rentré en France lorsqu'il publia *le Doyen de Killerine*, en 1735. Comme ceci n'est pas un inventaire exact, ni même un jugement général des nombreux écrits de notre auteur, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui nous aideront à le peindre.

Les *Mémoires d'un homme de qualité* nous semblent sans contredit, et *Manon* à part, *Manon* qui n'en est du reste qu'un charmant épisode par postscriptum, nous semblent le plus naturel, le plus franc, le mieux conservé des romans de l'abbé Prévost, celui où ne

s'étant pas encore blasé sur le romanesque et l'imaginaire, il se tient davantage à ce qu'il a senti en lui ou observé alentour. Tandis que, dans ses romans postérieurs, il se perd en des espaces de lieu considérables et se prend à des personnages d'outre-mer qu'il affuble de caractères hybrides et dont la vraisemblance, contestable dès-lors, ne supporte pas un coup-d'œil aujourd'hui, dans ces mémoires au contraire il nous retrace en perfection, et sans y songer, les manières et les sentimens de la bonne société vers la fin du règne de Louis XIV. Le côté satirique que préfère Le Sage manque ici tout-à-fait; la grossièreté et la licence qui se faisaient jour à tout instant sous ces beaux dehors, n'y ont aucune place. J'omets toujours *Manon* et son Paris du temps du *système*, son Paris de vice et de boue, où toutes les ordures sont entassées, quoique d'occasion seulement, remarquez-le bien, quoique jetées là sans dessein de les faire ressortir, et d'un bout à l'autre éclairées d'un même reflet sentimental. Mais le monde habituel de Prévost, c'est le monde honnête et poli, vu d'un peu loin par un homme qui, après l'avoir certainement pratiqué, l'a

regretté beaucoup du fond de la province et des cloîtres; c'est le monde délicat, galant et plein d'honneur, tel que Louis XIV aurait voulu le fixer; comme Boileau et Racine nous en ont décoré l'idéal; qui est à portée de la cour, mais qui s'en abstient souvent; où Montausier a passé, où la régence n'est point parvenue. Prévost tourne en plein ses récits au noble, au sérieux, au pathétique, et s'enchante aisément. Son roman, — oui, son roman, nonobstant la fille de joie et l'escroc que vous en connaissez, procède en ligne assez directe de l'*Astrée*, de la *Clélie* et de ceux de madame de La Fayette. De composition et d'art dans le cours de son premier ouvrage, non plus que dans les suivans, il n'y en a pas l'ombre; le marquis raconte ce qui lui est arrivé, à lui, et ce que d'autres lui ont raconté d'eux-mêmes; tout cela se mêle et se continue à l'aventure; nulle proportion de plans; une lumière volontiers égale; un style délicieux, rapide, distribué au hasard, quoiqu'avec un instinct de goût inaperçu; enjambant les routes, les intervalles, les préambules, tout ce que nous décririons aujourd'hui; voyageant par les paysa-

ges en carrosse bien roulant et les glaces levées; sautant, si l'on est à bord d'un vaisseau, sur *une infinité de cordages et d'instrumens de mer*, sans désirer ni savoir en nommer un seul, et, dans son ignorance extraordinaire, s'épanouissant mille fois sur quelques scènes de cœur renouvelées à profusion, et dont les plus touchantes ne sont pas même encadrées. L'ouvrage se partage nettement en deux parts : l'auteur, voyant que la première avait réussi, y rattacha l'autre. Dans cette première, qui est la plus courte, après avoir moralisé au début sur les grandes passions, les avoir distinguées de la pure concupiscence, et s'être efforcé d'y saisir un dessein particulier de la Providence pour des fins inconnues, le marquis raconte les malheurs de son père, les siens propres, ses voyages en Angleterre, en Allemagne, sa captivité en Turquie[1], la mort de sa chère Sélima, qu'il

[1] Pendant qu'il est captif en Turquie, son maître Salem veut le convertir au Coran ; et comme le marquis, en bon chrétien, s'élève contre l'impureté sensuelle sanctionnée par Mahomet, Salem lui fait le raisonnement que voici : « Dieu, n'ayant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connaître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des juifs, en est

y avait épousée et avec laquelle il était venu à Rome. C'est l'inconsolable douleur de cette perte qui lui fait dire avec un accent de conviction naïve bien aussi pénétrant que nos obscurités fastueuses : « Si les pleurs et les soupirs ne peu- » vent porter le nom de plaisirs, il est vrai » néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour » une personne mortellement affligée. » Jeté par ce désespoir au sein de la religion, dans l'abbaye de...., où il séjourne trois ans, le marquis en est tiré, à force de violences obligeantes, par M. le duc de...., qui le conjure de servir de guide à son fils dans divers voyages. Ils partent donc pour l'Espagne d'abord,

remplie. Il ne leur proposait, pour motif et pour récompense de la vertu, que des plaisirs charnels et des félicités grossières. La loi des chrétiens, qui a suivi celle des juifs, était beaucoup plus parfaite, parce qu'elle donnait tout à l'esprit, qui est sans contredit au-dessus du corps... c'est un second état par lequel ce Dieu bon a voulu faire passer les hommes.... Et maintenant enfin ce ne sont plus les seuls biens du corps, comme dans la loi des juifs, ni les seuls biens spirituels, comme dans l'Evangile des chrétiens ; c'est la félicité du corps et de l'esprit que l'Alcoran promet tout à la fois aux véritables croyans. » Il est curieux que Salem, c'est-à-dire notre abbé Prévost, ait conçu une manière d'union des lois juive et chrétienne au sein de la loi musulmane, par un raisonnement tout pareil à celui qui vient d'être si hardiment développé de nos jours.

puis visitent le Portugal et l'Angleterre, le vieux marquis sous le nom de M. de Renoncour, le jeune sous le titre de marquis de Rosemont. Les conseils du Mentor à son élève, son souci continuel et respectueux pour *la gloire de cet aimable marquis*; ce qu'il lui recommande et lui permet de lecture, le *Télémaque*, *la Princesse de Clèves*; pourquoi il lui défend la langue espagnole; son soin que chez un homme de cette qualité, destiné aux grandes affaires du monde, l'étude ne devienne pas une *passion comme chez un suppôt d'université*; les éclaircissemens qu'il lui donne sur les inclinations des sexes et les bizarreries du cœur; tous ces détails ont dans le roman une saveur inexprimable qui, pour le sentiment des mœurs et du ton d'alors, fait plus, et à moins de frais, que ne pourraient nos flots de couleur locale. L'amour du marquis pour dona Diana, l'assassinat de cette beauté, et surtout le mariage au lit de mort, sont d'un intérêt qui, dans l'ordre romanesque, répond assez à celui de *Bérénice* en tragédie. Après le voyage d'Espagne et de Portugal, et durant la traversée pour la Hollande, M. de Renoncour rencontre inopinément dans

le vaisseau ses deux neveux, les fils d'Amulem frère de Sélima; et cette gracieuse *turquerie*, jetée au travers de nos gentilshommes français, ne cause qu'autant de surprise qu'il convient. Arrivé à terre, le digne gouverneur rejoint son beau-frère lui-même, et les voilà se racontant leurs destinées mutuelles depuis la séparation. Il y est parlé, entre autres particularités, d'une certaine Oscine, à qui Amulem a offert, sans qu'elle ait accepté, d'être, en l'épousant, *une des plus heureuses personnes de l'Asie*. Quant à ces fils d'Amulem, à ces neveux de M. de Renoncour, il se trouve que le plus charmant des deux est une nièce qu'on avait déguisée de la sorte pour la sûreté du voyage; mais le marquis, si triste de la mort de sa Diana, n'a pas pris garde à ce piége innocent, et, à force d'aimer son jeune ami Mémiscès, il devient, sans le savoir, infidèle à la mémoire de ce qu'il a tant pleuré. En général, ces personnages sont oublieux, mobiles, adonnés à leurs impressions et d'un laisser-aller qui par instans fait sourire; l'amour leur naît subitement, d'un clin-d'œil, comme chez des oisifs et des âmes inoccupées; ils ont des songes merveilleux; ils donnent ou reçoi-

vent des coups d'épée avec une incroyable promptitude; ils guérissent par des poudres et des huiles secrètes; ils s'évanouissent et renaissent rapidement à chaque accès de douleur ou de joie. C'est l'espèce du gentilhomme poli de ce temps-là que le romancier nous a quelque peu arrangée à sa manière. Le jeune Rosemont dans le plus haut rang, le chevalier des Grieux jusque dans la dernière abjection, conservent les caractères essentiels de ce type et le réalisent également sous ses revers les plus opposés. Le premier, malgré ses emportemens de passion et deux ou trois meurtres bien involontaires, prélude déjà à tous les honneurs de la vertu d'un Grandisson; le chevalier, après quelques escroqueries et un assassinat de peu de conséquence, demeure sans contredit le plus prévenant par sa bonne mine et le plus honnête des infortunés. La démarcation entre les deux marquis, entre le marquis simple homme de qualité et le marquis fils de duc, est tranchée fidèlement; la prérogative ducale reluit dans toute la splendeur du préjugé. L'embarras du bon M. de Renoncour quand son élève veut

épouser sa nièce, les représentations qu'il adresse à la pauvre enfant, en lui disant du jeune homme : *Avez-vous oublié ce qu'il est né?* son recours en désespoir de cause au père du marquis, au noble duc, qui reçoit l'affaire comme si elle lui semblait par trop impossible, et l'effleure avec une légèreté de grand ton qui serait à nos yeux le suprême de l'impertinence; ces traits-là, que l'âge a rendus piquans, ne coûtaient rien à l'abbé Prévost, et n'empruntaient aucune intention de malice sous sa plume indulgente. Il en faut dire autant de l'inclination du vieux marquis pour la belle milady R..... Prévost n'a voulu que rendre son héros perplexe et intéressant; le comique s'y est glissé à son insu, mais un comique délicat à saisir, tempéré d'aménité, que le respect domine, que l'attendrissement fait taire, et comme il s'en mêle dans Goldsmith au personnage excellent de Primerose.

J'aime beaucoup moins le *Cléveland* que les *Mémoires d'un Homme de qualité* : dans le temps on avait peut-être un autre avis; aujourd'hui les invraisemblances et les chimères en rendent la lecture presque aussi fade que

belle d'*Amadis*. Nous ne pouvons revenir à cette géographie fabuleuse, à cette nature de *Pyrame et Thisbé*, vaguement remplie de rochers, de grottes et de sauvages. Ce qui reste beau, ce sont les raisonnemens philosophiques d'une haute mélancolie qui se font en plusieurs endroits Cléveland et le comte de Clarendon. L'examen à peu près psychologique, auquel s'applique le héros au début du livre sixième, nous montre la droiture lumineuse, l'élévation sereine des idées, compatibles avec les conséquences pratiques les plus arides et les plus amères. L'impuissance de la philosophie solitaire en face des maux réels y est vivement mise à nu, et la tentative de suicide par où finit Cléveland exprime pour nous et conclut visiblement cette moralité plus profonde, j'ose l'assurer, qu'elle n'a dû alors le sembler à son auteur. Quant au *Doyen de Killerine*, le dernier en date des trois grands romans de Prévost, c'est une lecture qui, bien qu'elle languisse parfois et se prolonge sans discrétion, reste en somme infiniment agréable, si l'on y met un peu de complaisance. Ce bon doyen de Killerine, passablement ridicule

à la manière d'Abraham Adams, avec ses deux bosses, ses jambes crochues et sa verrue au front, tuteur cordial et embarrassé de ses frères et de sa jolie sœur, me fait l'effet d'une poule qui, par mégarde, a couvé de petits canards; il est sans cesse occupé d'aller de Dublin à Paris pour ramener l'un ou l'autre qui s'écarte et se lance sur le grand étang du monde. Ce genre de vie, auquel il est si peu propre, l'engage au milieu des situations les plus amusantes pour nous, sinon pour lui, comme dans cette scène de boudoir où la coquette essaie de le séduire, ou bien lorsque, remplissant un rôle de femme dans un rendez-vous de nuit, il reçoit, à son corps défendant, les baisers passionnés de l'amant qui n'y voit goutte. L'abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Écrits modernes*, parmi de justes critiques du plan et des invraisemblances de cet ouvrage, s'est montré de trop sévère humeur contre l'excellent doyen, en le traitant de personnage plat et d'homme aussi insupportable au lecteur qu'à sa famille. Pour sa famille, je ne répondrais pas qu'il l'amusât constamment; mais nous qui ne sommes pas

amoureux, le moyen de lui en vouloir quand il nous dit : « Je lui prouvai par un raisonne» ment sans réplique que ce qu'il nommait » amour invincible, constance inviolable, fi» délité nécessaire, étaient autant de chimères » que la religion et l'ordre même de la nature » ne connaissaient pas dans un sens si badin ? » Malgré les démonstrations du doyen, les passions de tous ces jolis couples allaient toujours et se compliquaient follement ; l'aimable Rose, dans sa logique de cœur, ne soutenait pas moins à son frère Patrice qu'en dépit du sort qui le séparait de son amante, ils étaient, lui et elle, dignes d'envie, *et que des peines causées par la fidélité et la tendresse méritaient le nom du plus charmant bonheur*. Au reste, *le Doyen de Killerine* est peut-être de tous les romans de Prévost celui où se décèle le mieux sa manière de faire un livre. Il ne compose pas avec une idée ni suivant un but ; il se laisse porter à des événemens qui s'entremêlent selon l'occurrence, et aux divers sentimens qui, là-dessus, serpentent comme les rivières aux contours des vallées. Chez lui, le plan des surfaces décide tout ; un flot pousse l'autre ; le

phénomène domine; rien n'est conçu par masse, rien n'est assis ni organisé.

Le Pour et Contre, « ouvrage périodique » d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique » librement sur ce qui peut intéresser la cu- » riosité du public en matière de sciences, » d'arts, de livres, etc., etc., sans prendre au- » cun parti et sans offenser personne, » demeura consciencieusement fidèle à son titre. Il ressemble pour la forme aux journaux anglais d'Addison, de Steele, de Johnson, avec moins de fini et de soigné, mais bien du sens, de l'instruction solide et de la candeur. Quelques numéros du plagiaire Desfontaines et de Lefebvre-de-Saint-Marc, continuateur de Prévost, ne doivent pas être mis sur son compte. La littérature anglaise y est jugée fort au long dans la personne des plus célèbres écrivains; on y lit des notices détaillées sur Roscommon, Rochester, Dennys, Wycherley, Savage; des analyses intelligentes et copieuses de Shakspeare; une traduction du *Marc-Antoine* de Dryden, et d'une comédie de Steele. Prévost avait étudié sur les lieux, et admirait sans réserve l'Angleterre, ses mœurs, sa politique, ses femmes

et son théâtre. Les ouvrages, alors récens, de Le Sage, de Mme de Tencin, de Crébillon fils, de Marivaux, sont critiqués par leur rival, à mesure qu'ils paraissent, avec une sûreté de goût qui repose toujours sur un fonds de bienveillance; on sent quelle préférence secrète il accordait aux anciens, à d'Urfé, même à Mlle de Scudéry, et quel regret il nourrissait de *ces romans étendus*, de *ces composés enchanteurs*; mais il n'y a trace nulle part de susceptibilité littéraire ni de jalousie de métier. Il ne craint pas même à l'occasion, générosité que l'on aura peine à croire! de citer avantageusement, par leur nom, les journaux, ses confrères, *le Mercure de France* et *le Verdun*. En retour, quand Prévost a eu à parler de lui-même et de ses propres livres, il l'a fait de bonne grâce et ne s'est pas chicané sur les éloges. Je trouve, dans le nombre 36, tome III, un compte rendu de *Manon Lescaut* qui se termine ainsi : « ..... Quel art n'a-t-il pas fallu » pour intéresser le lecteur et lui inspirer de la » compassion par rapport aux funestes dis» grâces qui arrivent à cette fille corrompue!... » Au reste, le caractère de Tiberge, ami du

» chevalier, est admirable... Je ne dis rien du » style de cet ouvrage; il n'y a ni jargon, ni af- » fectation, ni réflexions sophistiques; c'est la » nature même qui écrit. Qu'un auteur em- » pesé et fardé paraît fade en comparaison! Ce- » lui-ci ne court point après l'esprit, ou plutôt » après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point » un style laconiquement constipé, mais un » style coulant, plein et expressif. Ce n'est » partout que peintures et sentimens, mais » des peintures vraies et des sentimens natu- » rels [1]. » Une ou deux fois, Prévost fut ap- pelé sur le terrain de la défense personnelle, et il s'en tira toujours avec dignité et mesure. Attaqué par un jésuite du *Journal de Trévoux*

[1] On remarque, il est vrai, dans ce *nombre* une circonstance qui semblerait indiquer une autre plume que la sienne. C'est qu'on y parle, deux pages plus loin, de la *Bibliothèque des Romans* de Gordon de Percel (Lenglet Dufresnoy) en des termes qui ne s'accordent pas tout-à-fait avec ceux du nombre 47. Or le nombre 47, consacré à une défense personnelle, est bien expressément de Prévost. Mais on doit croire que Prévost, alors en Angleterre, ne parla la première fois de la *Bibliothèque des Romans* que d'après quelques renseignemens et sans l'avoir lue. D'ailleurs, outre la physionomie de l'éloge, qui ne dément pas la paternité présumée, ce numéro où il est question de *Manon Lescaut* fait partie d'une série dont Prévost s'est avoué le rédacteur.

30

au sujet d'un article sur Ramsay, il répliqua si décemment que les jésuites sentirent leur tort et désavouèrent cette première sortie. Il releva avec plus de verdeur les calomnies de l'abbé Lenglet Dufresnoy; mais sa justification morale l'exigeait, et on doit à cette nécessité heureuse quelques-unes des explications dont nous avons fait usage sur les événemens de sa vie. Ce que nous n'avons pas mentionné encore et ce qui résulte, quoique plus vaguement, du même passage, c'est que, depuis son séjour en Hollande, Prévost n'avait pas été guéri de cette inclination à la tendresse d'où tant de souffrances lui étaient venues. Sa figure, dit-on, et ses agrémens avaient touché une demoiselle protestante d'une haute naissance qui voulait l'épouser. *Pour se soustraire à cette passion indiscrète*, ajoute son biographe de 1764, Prévost passa en Angleterre; mais comme il emmena avec lui la demoiselle amoureuse, on a droit de conjecturer qu'il ne se défendait qu'à demi contre une si furieuse passion. Lenglet l'avait brutalement accusé de s'être laissé enlever par une belle : Prévost répondit que de tels enlèvemens n'allaient qu'aux *Médor* et aux

Renaud, et il exposa en manière de réfutation le portrait suivant tracé de lui par lui-même : « Ce *Médor*, si chéri des belles, est un homme » de trente-sept à trente-huit ans, qui porte » sur son visage et dans son humeur les traces » de ses anciens chagrins ; qui passe quelque- » fois des semaines entières dans son cabinet, » et qui emploie tous les jours sept ou huit » heures à l'étude ; qui cherche rarement les » occasions de se réjouir ; qui résiste même à » celles qui lui sont offertes, et qui préfère » une heure d'entretien avec un ami de bon » sens à tout ce qu'on appelle *plaisirs du monde* » et passe-temps agréables : civil d'ailleurs, » par l'effet d'une excellente éducation, mais » peu galant ; d'une humeur douce, mais mé- » lancolique ; sobre enfin et réglé dans sa con- » duite. Je me suis peint fidèlement, sans exa- » miner si ce portrait flatte mon amour-propre » ou s'il le blesse. »

Le Pour et Contre nous offre aussi une foule d'anecdotes du jour, de faits singuliers, véritables ébauches et matériaux de romans ; l'histoire de dona Maria et la vie du duc de

Riperda sont les plus remarquables. Un savant Anglais, M. Hooker, s'était plu, dans un journal de son pays, à développer une comparaison ingénieuse de l'antique retraite de Cassiodore avec l'*Arcadie* de Philippe Sydney et le pays de Forêts au temps de Céladon. Cassiodore déjà vieux, comme on sait, et dégoûté de la cour par la disgrâce de Boëce, se retira au monastère de Viviers, qu'il avait bâti dans une de ses terres, et s'y livra avec ses religieux à l'étude des anciens manuscrits, surtout à celle des saintes lettres, à la culture de la terre et à l'exercice de la piété. Prévost s'étend avec complaisance sur les douceurs de cette vie commune et diverse; c'est évidemment son idéal qu'il retrouve dans ce monastère de Cassiodore; c'est son Saint-Germain, son La Flèche, mais avec bien autrement de soleil, d'aisance et d'agrémens. Et quant à la ressemblance avec l'*Arcadie* et le pays de Céladon, que l'écrivain anglais signale avec quelque malice, lui, il ne s'en effarouche aucunement, car il est persuadé, dit-il, « que dans l'*Arcadie* et dans le pays de » Forêts, avec des principes de justice et de » charité, tels que la fiction les y représente,

» et des mœurs aussi pures qu'on les suppose » aux habitans, il ne leur manquait que les » idées de religion plus justes pour en faire des » gens très-agréables au ciel. »

Après six années d'exil environ, Prévost eut la permission de rentrer en France sous l'habit ecclésiastique séculier. Le cardinal de Bissy qui l'avait connu à Saint-Germain, et le prince de Conti, le protégèrent efficacement; ce dernier le nomma son aumônier. Ainsi rétabli dans la vie paisible, et désormais au-dessus du besoin, Prévost, jeune encore, partagea son temps entre la composition de nombreux ouvrages et les soins de la société brillante où il se délassait. Le travail d'écrire lui était devenu si familier que ce n'en était plus un pour lui : il pouvait à la fois laisser courir sa plume et suivre une conversation. Nous devons dire que les écrits volumineux dont est remplie la dernière moitié de sa carrière se ressentent de cette facilité extrême dégénérée en habitude. Que ce soit une compilation, un roman, une traduction de Richardson, de Hume ou de Cicéron qu'il entreprenne; que ce soit une *His-*

toire de Guillaume-le-Conquérant ou une *Histoire des Voyages*, c'est le même style agréable, mais fluidement monotone, qui court toujours et trop vite pour se teindre de la variété des sujets. Toute différence s'efface, toute inégalité se nivelle, tout relief se polit et se fond dans cette veine rapide d'une invariable élégance. Nous ne signalerons, entre les productions dernières de sa prolixité, que l'*Histoire d'une Grecque moderne*, joli roman dont l'idée est aussi délicate qu'indéterminée. Une jeune Grecque d'abord vouée au sérail, puis rachetée par un seigneur français qui en voulait faire sa maîtresse, résistant à l'amour de son libérateur, et n'étant peut-être pas aussi insensible pour d'autres que pour lui; ce *peut-être* surtout adroitement ménagé, que rien ne tranche, que la démonstration environne, effleure à tout moment et ne parvient jamais à saisir; il y avait là matière à une œuvre charmante et subtile dans le goût de Crébillon fils: celle de Prévost, quoique gracieuse, est un peu trop exécutée au hasard. Prévost vivait ainsi, heureux d'une étude facile, d'un monde choisi et du calme des sens, quand un léger service

de correction de feuilles rendu à un chroniqueur satirique le compromit sans qu'il y eût songé, et l'envoya encore faire un tour à Bruxelles. Cette disgrâce inattendue fut de courte durée et ne lui valut que de nouveaux protecteurs. A son retour il reprit sa place chez le prince de Conti, qui l'occupa aux matériaux de l'histoire de sa maison; et le chancelier d'Aguesseau, de son côté, le chargea de rédiger l'*Histoire générale des Voyages*. Son désintéressement au milieu de ces sources de faveur et même de richesses ne se démentit pas; il se refusait aux combinaisons qui lui eussent été le plus fructueuses; il abandonnait les profits à son libraire, avec qui on a remarqué (je le crois bien) qu'il vécut toujours en très-bonne intelligence. Pour lui, disait-il, un jardin, une vache et deux poules lui suffisaient. Une petite maison qu'il avait achetée à Saint-Firmin, près de Chantilly, était sa perspective d'avenir ici-bas, l'horizon borné et riant auquel il méditait de confiner sa vieillesse. Il s'y rendait un jour seul par la forêt (23 novembre 1763) quand une soudaine attaque d'apoplexie l'étendit à terre sans connaissance. Des paysans survinrent; on le porta au

prochain village, et, le croyant mort, un chirurgien ignorant procéda sur l'heure à l'ouverture. Prévost, réveillé par le scalpel, ne recouvra le sentiment que pour expirer dans d'affreuses douleurs. On trouva chez lui un petit papier, écrit de sa main, qui contenait ces mots :

Trois ouvrages qui m'occuperont le reste de mes jours dans ma retraite :

1° L'un de raisonnement : — la religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connaissances humaines; méthode historique et philosophique qui entraîne la ruine des objections;

2° L'autre historique : — histoire de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi depuis l'origine du christianisme;

3° Le troisième de morale : — l'esprit de la religion dans l'ordre de la société.

Ainsi se termina, par une catastrophe digne du *Cléveland*, cette vie romanesque et agitée.

Prévost appartient en littérature à la génération pâlissante, mais noble encore, qui suivit immédiatement et acheva l'époque de Louis XIV. C'est un écrivain du dix-septième siècle dans le dix-huitième; c'est le contemporain de Le Sage, de Racine fils, de l'abbé Fleury, de madame de Lambert, du chancelier d'Aguesseau; celui de Desfontaines et de Lenglet-Dufresnoy en critique. De peintres et de sculpteurs, cette génération n'en compte guère et ne s'en inquiète pas; pour tout musicien, elle a le mélodieux Rameau. Du fond de ce déclin paisible, Prévost se détache plus vivement qu'aucun autre. Antérieur par sa manière au règne de l'analyse et de la philosophie, il ne copie pourtant pas, en l'affaiblissant, quelque genre illustré par un formidable prédécesseur; son genre est une invention aussi originale que naturelle, et dans cet entre-deux des groupes imposans de l'un et de l'autre siècle, la gloire qu'il se développe ne rappelle que lui. Il ressuscite, avec ampleur, après Louis XIV, après cette précieuse élaboration de goût et de sentimens, ce que d'Urfé et mademoiselle de Scudéry avaient prématurément déployé; et bien que chez lui il se mêle

encore trop de convention, de fadeur et de chimère, il atteint souvent et fait pénétrer aux routes secrètes de la vraie nature humaine ; il tient dans la série des peintres du cœur et des moralistes aimables une place d'où il ne pourrait disparaître sans qu'on n'aperçût un grand vide.

******

DES SOIRÉES LITTÉRAIRES,

OU

LES POÈTES ENTRE EUX.

Les soirées littéraires, dans lesquelles les poètes se réunissent pour se lire leurs vers et se faire part mutuellement de leurs plus fraîches prémices, ne sont pas du tout une singularité de notre temps. Cela s'est déjà passé de la sorte aux autres époques de civilisation raffinée; et du moment que la poésie cessant d'être la voix naïve des races errantes, l'oracle de la jeunesse des peuples, a formé un art ingénieux et difficile, dont un goût particulier, un

tour délicat et senti, une inspiration mêlée d'étude, ont fait quelque chose d'entièrement distinct, il a été bien naturel et presque inévitable que les hommes voués à ce rare et précieux métier se recherchassent, voulussent s'essayer entre eux et se dédommager d'avance d'une popularité lointaine, désormais fort douteuse à obtenir, par une appréciation réciproque, attentive et complaisante. En Grèce, lorsque l'âge des vrais grands hommes et de la beauté sévère dans l'art se fut évanoui, et qu'on en vint aux mille caprices de la grâce et d'une originalité combinée d'imitation, les poètes se rassemblèrent à l'envi. Fuyant ces brutales révolutions militaires qui bouleversaient la Grèce après Alexandre, on les vit se blottir, en quelque sorte, sous l'aile pacifique des Ptolémées; et là ils fleurirent, ils brillèrent aux yeux les uns des autres; ils se composèrent en pléiade. Et qu'on ne dise pas qu'il n'en sortit rien que de maniéré et de faux; le charmant Théocrite en était. A Rome, sous Auguste et ses successeurs, ce fut de même. Ovide avait à regretter, du fond de sa Scythie, bien des succès littéraires dont il était si vain,

et auxquels il avait sacrifié peut-être les confidences indiscrètes d'où la disgrâce lui était venue. Stace, Silius et ces *mille et un* auteurs et poètes de Rome dont on peut demander les noms à Juvénal, se nourrissaient de lectures, de réunions, et les tièdes atmosphères des soirées d'alors, qui soutenaient quelques talens timides en danger de mourir, en faisaient pulluler un bon nombre de médiocres qui n'auraient pas dû naître. Au moyen âge, les troubadours nous offrent tous les avantages et les inconvéniens de ces petites sociétés directement organisées pour la poésie; éclat précoce, facile efflorescence, ivresse gracieuse, et puis, débilité, monotonie et fadeur. En Italie, dès le quatorzième siècle, sous Pétrarque et Boccace, et plus tard, au quinzième, au seizième, les poètes se réunirent encore dans des cercles à demi-poétiques, à demi-galans, et l'usage du sonnet, cet instrument si compliqué à-la-fois et si portatif, y devint habituel. Remarquons toutefois qu'au quatorzième siècle, du temps de Pétrarque et de Boccace, à cette époque de grande et sérieuse renaissance, lorsqu'il s'agissait tout ensemble de retrouver l'antiquité et de fonder le moderne

avenir littéraire, le but des rapprochemens était haut, varié, le moyen indispensable, et le résultat heureux, tandis qu'au seizième siècle il n'était plus question que d'une flatteuse récréation du cœur et de l'esprit, propice sans doute encore au développement de certaines imaginations tendres et malades, comme celle du Tasse, mais touchant déjà de bien près aux abus des académies pédantes, à la corruption des *Guarini* et des *Marini*. Ce qui avait eu lieu en Italie se refléta par une imitation rapide dans toutes les autres littératures, en Espagne, en Angleterre, en France; partout des groupes de poètes se formèrent, des écoles artificielles naquirent, et on complota entre soi pour des innovations chargées d'emprunts. En France, Ronsard, Dubellay, Baïf, furent les chefs de cette ligue poétique, qui, bien qu'elle ait échoué dans son objet principal, a eu tant d'influence sur l'établissement de notre littérature classique. Les traditions de ce culte mutuel, de cet engouement idolâtre, de ces largesses d'admiration puisées dans un fonds d'enthousiasme et de candeur, se perpétuèrent jusqu'à mademoiselle Scudéry, et s'éteignirent à l'hôtel de Rambouillet. Le bon

sens qui succéda, et qui, grâce aux poètes de génie du dix-septième siècle, devint un des traits marquans et populaires de notre littérature, fit justice d'une mode si fatale au goût, ou du moins ne la laissa subsister que dans les rangs subalternes des rimeurs inconnus. Au dix-huitième siècle, la philosophie, en imprimant son cachet à tout, mit bon ordre à ces récidives de tendresse auxquelles les poètes sont sujets si on les abandonne à eux-mêmes; elle confisqua d'ailleurs pour son propre compte toutes les activités, toutes les effervescences, et ne sut pas elle-même en séparer toutes les manies. En fait de ridicule, le pendant de l'hôtel de Rambouillet ou des poètes à la suite de la pléiade, ce serait au dix-huitième siècle Lamettrie, d'Argens et Naigeon, *le petit ouragan Naigeon*, comme Diderot l'appelle, dans une débauche d'athéisme entre eux.

Pour être juste toutefois, n'oublions pas que cette époque fut le règne de ce qu'on appelait *poésie légère*, et que, depuis le quatrain du marquis de Saint-Aulaire jusqu'à *la Confession de Zulmé*, il naquit une multitude de fadaises prodigieusement spirituelles, qui, avec les in-

folios de l'*Encyclopédie*, faisaient l'ordinaire des toilettes et des soupers. Mais on ne vit rien alors de pareil à une poésie distincte ni à une secte isolée de poètes. Ce genre léger était plutôt le rendez-vous commun de tous les gens d'esprit, du monde, de lettres, ou de cour, des mousquetaires, des philosophes, des géomètres et des abbés. Les lectures d'ouvrages en vers n'avaient pas lieu à petit bruit *entre soi*. Un auteur de tragédie, Chabanon, Desmahis, Colardeau, je suppose, obtenait un salon à la mode, ouvert à tout ce qu'il y avait de mieux; c'était un sûr moyen, pour peu qu'on eût bonne mine et quelque débit, de se faire connaître; les femmes disaient du bien de la pièce; on en parlait à l'acteur influent, au gentilhomme de la chambre, et le jeune auteur, ainsi poussé, arrivait s'il en était digne. Mais il fallait surtout assez d'intrépidité et ne pas sortir des formes reçues. Une fois, chez madame Geoffrin, Bernardin de Saint-Pierre, alors inconnu, essaya de lire *Paul et Virginie*: l'histoire était simple et la voix du lecteur tremblait; tout le monde bâilla, et, au bout d'un demi-quart d'heure, M. de Buffon, qui avait le verbe haut, cria au laquais: *Qu'on mette les chevaux à ma voiture.*

De nos jours, la poésie, en reparaissant parmi nous, après une absence incontestable, sous des formes quelque peu étranges, avec un sentiment profond et nouveau, avait à vaincre bien des périls, à traverser bien des moqueries. On se rappelle encore comment fut accueilli le glorieux précurseur de cette poésie à la fois éclatante et intime, et ce qu'il lui fallut de génie opiniâtre pour croire en lui-même et persister. Mais lui, du moins, solitaire il a ouvert sa voie, solitaire il l'achève : il n'y a que les vigoureuses et invincibles natures qui soient dans ce cas. De plus faibles, de plus jeunes, de plus expansifs, après lui, ont senti le besoin de se rallier, de s'entendre à l'avance, et de préluder quelque temps à l'abri de cette société orageuse qui grondait à l'entour. Ces sortes d'intimités, on l'a vu, ne sont pas sans profit pour l'art aux époques de renaissance ou de dissolution. Elles consolent, elles soutiennent dans les commencemens et à une certaine saison de la vie des poètes, contre l'indifférence du dehors; elles permettent à quelques parties du talent, craintives et tendres, de s'épanouir, avant que le souffle aride

ne les ait séchées. Mais dès qu'elles se prolongent et se régularisent en cercles arrangés, leur inconvénient est de rapetisser, d'endormir le génie, de le soustraire aux chances humaines et à ces tempêtes qui enracinent, de le payer d'adulations minutieuses qu'il se croit obligé de rendre avec une prodigalité de roi. Il suit de là que le sentiment du vrai et du réel s'altère, qu'on adopte un monde de convention et qu'on ne s'adresse qu'à lui. On est insensiblement poussé à la forme, à l'apparence; de si près et entre gens si experts, nulle intention n'échappe, nul procédé technique ne passe inaperçu; on applaudit à tout; chaque mot qui scintille, chaque accident de la composition, chaque éclair d'image est remarqué, salué, accueilli. Les endroits qu'un ami équitable noterait d'un triple crayon, les faux brillans de verre que la sérieuse critique rayerait d'un trait de son diamant, ne font pas matière d'un doute en ces indulgentes cérémonies. Il suffit qu'il y ait prise sur un point du tissu, sur un détail hasardé, pour qu'il soit saisi, et toujours en bien; le silence semblerait une condamnation; on prend les devans par la louange.

C'est étonnant devient synonyme de *c'est beau*; quand on dit *ho!* il est bien entendu qu'on a dit *ah!* tout comme dans le vocabulaire de M. de Talleyrand. Au milieu de cette admiration haletante et morcelée, l'idée de l'ensemble, le mouvement du fond, l'effet général de l'œuvre ne saurait trouver place; rien de largement naïf ni de plein ne se réfléchit dans ce miroir grossissant, taillé à mille facettes. L'artiste, sur ces réunions, ne fait donc aucunement l'épreuve du public, même de ce public choisi, bienveillant à l'art, accessible aux vraies beautés, et dont il faut en définitive remporter le suffrage. Quant au génie pourtant, je ne saurais concevoir sur son compte de bien graves inquiétudes. Le jour où un sentiment profond et passionné le prend au cœur, où une douleur sublime l'aiguillonne, il se défait aisément de ces coquetteries frivoles, et brise, en se relevant, tous les fils de soie dans lesquels jouaient ses doigts nerveux. Le danger est plutôt pour ces timides et mélancoliques talens, comme il s'en trouve, qui se défient d'eux-mêmes, qui s'ouvrent amoureusement aux influences, qui s'imprègnent des odeurs qu'on leur infuse, et

vivent de confiance crédule, d'illusions et de caresses. Pour ceux-là, ils peuvent avec le temps, et sous le coup des infatigables éloges, s'égarer en des voies fantastiques qui les éloignent de leur simplicité naturelle. Il leur importe donc beaucoup de ne se livrer que discrètement à la faveur, d'avoir toujours en eux, dans le silence et la solitude, une portion réservée où ils entendent leur propre conseil, et de se redresser aussi par le commerce d'amis éclairés qui ne soient pas poètes.

Quand les soirées littéraires entre poètes ont pris une tournure régulière, qu'on les renouvelle fréquemment, qu'on les dispose avec artifice, et qu'il n'est bruit de tous côtés que de ces intérieurs délicieux, beaucoup veulent en être; les visiteurs assidus, les auditeurs littéraires se glissent; les rimeurs qu'on tolère, parce qu'ils imitent et qu'ils admirent, récitent à leur tour et applaudissent d'autant plus. Et dans les salons, au milieu d'une assemblée non officiellement poétique, si deux ou trois poètes se rencontrent par hasard, ô la bonne fortune! vite un échantillon de ces fameuses soirées! le proverbe ne viendra que

plus tard, la contredanse est suspendue, c'est la maîtresse de la maison qui vous prie, et déjà tout un cercle de femmes élégantes vous écoute; le moyen de s'y refuser! — Allons, poète, exécutez-vous de bonne grâce! Si vous ne savez pas d'aventure quelque monologue de tragédie, fouillez dans vos souvenirs personnels; entre vos confidences d'amour, prenez la plus pudique; entre vos désespoirs, choisissez le plus profond; étalez-leur tout cela! et le lendemain, au réveil, demandez-vous ce que vous avez fait de votre chasteté d'émotion et de vos plus doux mystères.

André Chénier, que les poètes de nos jours ont si justement apprécié, ne l'entendait pas ainsi. Il savait échapper aux ovations stériles et à ces curieux de société qui *se sont toujours fait gloire d'honorer les neuf sœurs*. Il répondait aux importunités d'usage *qu'il n'avait rien*, et que *d'ailleurs il ne lisait guère*. Ses soirées, à lui, se composaient de son *jeune Abel*, des frères Trudaine, de Le Brun, de Marie-Joseph :

C'est là le cercle entier qui le soir, quelquefois,
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.

Cette sévérité, hors de mise en plus nombreuse compagnie, et qui a tant de prix quand elle se trouve mêlée à une sympathie affectueuse, ne doit jamais tourner trop exclusivement à la critique littéraire. Boileau, dans le cours de la touchante et grave amitié qu'il entretint avec Racine, eut sans doute le tort d'effaroucher souvent ce tendre génie; s'il avait exercé le même empire et la même direction sur La Fontaine, qu'on songe à ce qu'il lui aurait retranché. L'ami du poète, le *confident de ses jeunes mystères*, comme a dit encore Chénier, a besoin d'entrer dans les ménagemens d'une sensibilité qui ne se découvre à lui qu'avec pudeur et parce qu'elle espère au fond un complice. C'est un faible en ce monde que la poésie; c'est souvent une plaie secrète qui demande une main légère : le goût, on le sent, consiste quelquefois à se taire sur l'expression et à laisser passer. Pourtant, même dans ces cas d'une poésie tout intime et mouillée de larmes, il ne faudrait pas manquer à la franchise par fausse indulgence. Qu'on ne s'y trompe pas : les douleurs célébrées avec harmonie sont déjà des blessures à peu près cica-

trisées, et la part de l'art s'étend bien avant jusque dans les plus réelles effusions d'un cœur qui chante. Et puis les vers une fois faits tendent d'eux-mêmes à se produire; ce sont des oiseaux long-temps couvés qui prennent des ailes et qui s'envoleront par le monde un matin. Lors donc qu'on les expose encore naissans au regard d'un ami, il doit être toujours sous-entendu qu'on le consulte, et qu'après votre première émotion passée et votre rougeur, il y a lieu pour lui à un jugement.

Quelques amitiés solides et variées, un petit nombre d'intimités au sein des êtres plus rapprochés de nous par le hasard ou la nature, intimités dont l'accord moral est la suprême convenance; des liaisons avec les maîtres de l'art, étroites s'il se peut, discrètes cependant, qui ne soient pas des chaînes, qu'on cultive à distance, et qui honorent; beaucoup de retraite, de liberté dans la vie, de comparaison rassise et d'élan solitaire, c'est certainement, en une société dissoute ou factice comme la nôtre, pour le poète qui n'est pas en proie à trop de gloire ni adonné au tumulte du drame, la meilleure condition d'existence heureuse,

d'inspiration soutenue, et d'originalité sans mélange. Je me figure que Manzoni dans sa Toscane, Wordsworth resté fidèle à ses lacs, tous deux profonds et purs génies intérieurs, réalisent à leur manière l'idéal de cette vie dont quelque image est assez belle pour de moindres qu'eux. Rêver plus, vouloir au-delà, imaginer une réunion complète de ceux qu'on admire, souhaiter les embrasser d'un seul regard et les entendre sans cesse et à la fois, voilà ce que chaque poète adolescent a dû croire possible; mais du moment que ce n'est là qu'une scène d'Arcadie, un épisode futur des Champs-Élysées, les parodies imparfaites que la société réelle offre en échange ne sont pas dignes qu'on s'y arrête et qu'on sacrifie à leur vanité. Lors même que, fasciné par les plus gracieuses lueurs, on se flatte d'avoir rencontré autour de soi une portion de son rêve et qu'on s'abandonne à en jouir, les mécomptes ne tardent pas; le côté des amours-propres se fait bientôt jour et corrompt les douceurs les mieux apprêtées; de toutes ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer.

Un autre vœu moins chimérique, un désir moins vaste et bien légitime que forme l'âme en s'ouvrant à la poésie, c'est d'obtenir accès jusqu'à l'illustre poète contemporain qu'elle préfère, dont les rayons l'ont d'abord touchée, et de gagner une secrète place dans son cœur. Ah ! sans doute s'il vit de nos jours et parmi nous, celui qui nous a engendré à la mélodie, dont les épanchemens et les sources murmurantes ont éveillé les nôtres comme le bruit des eaux qui s'appellent, celui à qui nous pouvons dire, de vivant à vivant, et dans un aveu troublé (*con vergognosa fronte*), ce que Dante adressait à l'ombre du doux Virgile :

Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume ?
. . . .
Vagliami 'l lungo studio e'l grand' amore
Che m' han fatto cercar lo tuo volume;
Tu se' lo mio maestro, e 'l mio autore.... ;

sans doute il nous est trop charmant de le lui dire, et il ne doit pas lui être indifférent de l'entendre. Schiller et Goëthe, de nos jours,

présentent le plus haut type de ces incomparables hyménées de génie, de ces adoptions sacrées et fécondes. Ici tout est simple, tout est vrai, tout élève. Heureuses de telles amitiés, quand la fatalité humaine, qui se glisse partout, les respecte jusqu'au terme; quand la mort seule les délie, et consumant la plus jeune, la plus dévouée, la plus tendre au sein de la plus antique, l'y ensevelit dans son plus cher tombeau ! A défaut de ces choix resserrés et éternels, il peut exister de poète à poète une mâle familiarité, à laquelle il est beau d'être admis, et dont l'impression franche dédommage sans peine des petits attroupemens concertés. On se visite après l'absence, on se retrouve en des lieux divers, on se serre la main dans la vie; cela procure des jours rares, des heures de fête, qui ornent par intervalles les souvenirs. Le grand Byron en usait volontiers de la sorte dans ses liaisons si noblement menées; et c'est sur ce pied de cordialité libre que Moore, Rogers, Shelley, pratiquaient l'amitié avec lui. En général, moins les rencontres entre poètes qui s'aiment ont de but littéraire, plus elles

donnent de vrai bonheur et laissent d'agréables pensées. Il y a bien des années déjà, Charles Nodier et Victor Hugo en voyage pour la Suisse, et Lamartine qui les avait reçus au passage dans son château de Saint-Point, gravissaient tous les trois ensemble, par un beau soir d'été, une côte verdoyante d'où la vue planait sur cette riche contrée de Bourgogne, et au milieu de l'exubérante nature et du spectacle immense que recueillait en lui-même le plus jeune, le plus ardent de ces trois grands poètes, Lamartine et Nodier, par un retour facile, se racontaient un coin de leur vie dans un âge ignoré, leurs piquantes disgrâces, leurs molles erreurs, de ces choses oubliées qui revivent, une dernière fois, sous un certain reflet du jour mourant, et qui, l'éclair évanoui, retombent à jamais dans l'abîme du passé. Voilà sans doute une rencontre harmonieuse, et comme il en faut peu pour remplir à souhait et décorer la mémoire; mais il y a loin de ces hasards-là à une soirée priée à Paris, même quand nos trois poètes y assisteraient.

Après tout, l'essentiel et durable entretien des poètes, celui qui ne leur manque ni ne

leur pèse jamais, qui ne perd rien, en se renouvelant, de sa sérénité idéale ni de sa suave autorité, ils ne doivent pas le chercher trop au dehors; il leur appartient à eux-mêmes de se le donner. Milton, vieux, aveugle et sans gloire, se faisant lire Homère ou la Bible par la douce voix de ses filles, ne se croyait pas seul, et conversait, de longues heures, avec les antiques génies. Machiavel nous a raconté, dans une lettre mémorable, comment, après sa journée passée aux champs, à l'auberge, aux propos vulgaires, le soir tombant, il revenait à son cabinet, et, dépouillant à la porte son habit villageois couvert d'ordure et de boue, il s'apprêtait à entrer dignement dans les cours augustes des hommes de l'antiquité. Ce que le sévère historien a si hautement compris, le poète surtout le doit faire; c'est dans ce recueillement des nuits, dans ce commerce salutaire avec les impérissables maîtres, qu'il peut retrouver tout ce que les frottemens et la poussière du jour ont enlevé à sa foi native, à sa blancheur privilégiée. Là il rencontre, comme Dante au vestibule de son Enfer, les cinq ou six poètes souverains dont il est épris; il les

interroge, il les entend; il convoque leur noble et incorruptible école (*la bella scuola*), dont toutes les réponses le raffermissent contre les disputes ambiguës des écoles éphémères; il éclaircit, à leur flamme céleste, son observation des hommes et des choses; il y épure la réalité sentie dans laquelle il puise, la séparant avec soin de sa portion pesante, inégale et grossière; et, à force de s'envelopper de *leurs saintes reliques*, suivant l'expression de Chénier, à force d'être attentif et fidèle à la propre voix de son cœur, il arrive à créer comme eux selon sa mesure, et à mériter peut-être que d'autres conversent avec lui un jour.

••••••

OBERMAN.

Nous vivons dans un temps où la publicité met un tel empressement à s'emparer de toutes choses, où la curiosité est si indiscrète, la raillerie si vigilante, et l'éloge si turbulent, qu'il semble à peu près impossible que rien de grand ou de remarquable passe désormais dans l'oubli. Chaque matin, une infinité de filets sont jetés en tous sens à travers les issues du courant, et remplacent ceux de la veille, qu'on retire humides et chargés. C'est, à une certaine heure de réveil, un bruit confus, un mouvement universel de ces filets qu'on retire à l'envi, et de ces filets qui tombent. Pas un instant d'intervalle, pas une ligne d'interstice, pas une

maille brisée dans ce réseau : tout s'y prend, tout y reste, le gros, le médiocre, et jusqu'au plus menu; tout est saisi à la fois ou tour à tour, et comparaît à la surface. On peut trouver à redire au pêle-mêle, désirer plus de discernement dans cette pêche miraculeuse de chaque matin, demander trêve pour les plus jeunes, qui ont besoin d'attendre et de grandir, pour les plus mûrs, dont cette impatience puérile interrompt souvent la lenteur fécondante; mais enfin il semble qu'au prix de quelques inconvéniens on obtient au moins cet avantage de ne rien laisser échapper qui mérite le regard. Cela est assez vrai et le sera de plus en plus, j'espère; pourtant, jusqu'ici, il y aurait lieu de soutenir, sans trop d'injustice, que cette fièvre de publicité, cette divulgation étourdissante, a eu surtout pour effet de fatiguer le talent, en l'exposant à l'aveugle curée des admirateurs, en le sollicitant à créer hors de saison, et qu'elle a multiplié, en les hâtant, l'essaim des médiocrités éphémères, tandis qu'on n'y a pas gagné toujours de découvrir et d'admirer sous leur aspect favorable certains génies méconnus.

Le mal, au reste, n'est pas bien grand pour ces sortes de génies, s'ils savent de bonne heure, abjurant l'apparence, se placer au point de vue du vrai, et il conviendrait de les féliciter, plutôt que de les plaindre, de cette obscurité prolongée où ils demeurent. Il existe une sorte de douceur sévère et très-profitable pour l'âme à être méconnu; *ama nesciri;* c'est le contraire du *digito monstrari, et dicier hic est;* c'est quelque chose d'aussi réel et de plus profond, de moins poétique, de moins oratoire et de plus sage, un sentiment continu, une mesure intérieure et silencieusement présente du poids des circonstances, de la difficulté des choses, de l'aide infidèle des hommes, et de notre propre énergie au sein de tant d'infirmité, une appréciation déterminée, durable, réduite à elle-même, dégagée des échos imaginaires et des lueurs de l'ivresse, et qui nous inculque dans sa monotonie de rares et mémorables pensées. Si on ignore ainsi l'épanouissement varié auquel se livrent les natures heureuses; si, sous ce vent aride, les couleurs sèchent plus vîte dans les jeux de la sève et bien avant que les combinaisons riantes soient épuisées; si, par cette

oppression qui nous arrête d'abord et nous refoule, quelque portion de nous-même se stérilise dans sa fleur, et si les plus riches ramures de l'arbre ne doivent rien donner;—quand l'arbre est fort, quand les racines plongent au loin, quand la sève continue de se nourrir et monte ardemment; — qu'importe? — les pertes seront compensées par de solides avantages, le tronc s'épaissira, l'aubier sera plus dur, les rameaux plus fixes se noueront. Ainsi pour les génies vigoureux atteints du froid oubli dès leur virilité. J'aime qu'ils ne s'irritent pas de cet oubli, qu'ils ne se détériorent pas et qu'ils tournent à bien. Qu'ont-ils à faire! Ils s'asseyent, ils s'affermissent, ils se tassent en quelque sorte; leur vie se réfugie au centre; ils donnent moins, parce qu'ils n'y sont pas excités, mais ils ne donnent rien contre leur désir, ni contre leur secrète loi. Ils s'élèvent et se constituent définitivement à partir d'eux seuls, sur leur propre base, sans déviation au dehors, par un développement restreint, laborieux, mais nécessaire. Tout dévoués au réel, à l'effectif, au vrai, ils ne sont pas privés pour cela d'une manière de beauté et de bonheur; beauté nue,

peut-être avoir vu figurer dans quelque réquisitoire sous la restauration;—M. de Sénancour a eu, à tous égards, une de ces destinées fatigantes, malencontreuses, entravées, qui, pour être venues ingratement et s'être heurtées en chemin, se tiennent pourtant debout à force de vertu, et se construisent à elles-mêmes leur inflexible harmonie, leur convenance majestueuse. Si l'on cherche la raison de cet oubli bizarre, de cette inadvertance ironique de la renommée, on la trouvera en partie dans le caractère des débuts de M. de Sénancour, dans cette pensée trop continue à celle du dix-huitième siècle, quand tout poussait à une brusque réaction, dans ce style trop franc, trop réel, d'un pittoresque simple et prématuré, à une époque encore académique de descriptions et de périphrases; de sorte que, pour le fond comme pour la forme, la mode et lui ne se rencontrèrent jamais; on la trouvera dans la censure impériale qui étouffa dès lors sa parole indépendante et suspecte d'idéologie, dans l'absence de public jeune, viril, enthousiaste; ce public était occupé sur les champs de batailles, et, en fait de jeunesse, il n'y avait que

les valétudinaires réformés, ou les fils de famille à quatre remplaçans, qui vécussent de régime littéraire. Marie-Joseph Chénier, de la postérité du dix-huitième siècle comme M. de Sénancour, l'a ignoré complètement, puisqu'il ne l'a pas mentionné dans son *Tableau de la littérature depuis* 89, où figurent tant de noms. L'empire écroulé, l'auteur d'*Oberman* ne fit rien pour se remettre en évidence et attirer l'attention des autres sur des ouvrages déjà loin de lui. Il persévéra dans ses habitudes solitaires, dans les travaux parfois fastidieux imposés à son honorable pauvreté. Il s'ensevelit sous la religion du silence, à l'exemple des gymnosophistes et de Pythagore; il médita dans le mystère, et s'attacha par principes à demeurer inconnu, comme avait fait l'excellent Saint-Martin. « Les prétentions des mo-» ralistes, comme celles des théosophes, dit-il » en tête des *Libres Méditations*, ont quelque » chose de silencieux; c'est une réserve con-» forme, peut-être, à la dignité du sujet. » Désabusé des succès bruyans, réfugié en une région inaltérable dont l'atmosphère tranquillise, il s'est convaincu que cette gloire qu'il n'avait

pas que ne le satisferait pas s'il la possédait, et s'il n'avait travaillé qu'en vue de l'obtenir. « Car, remarque-t-il, la gloire obtenue passe » en quelque sorte derrière nous, et n'a plus » d'éclat; nous en aimions surtout ce qu'elle » offrait dans l'avenir, ce que nous ne pouvions » connaître que sous un point de vue favorable » aux illusions. » Il n'est pas étonnant qu'avec cette manière de penser le nom de M. de Sénancour soit resté à l'écart dans cette cohue journalière de candidatures à la gloire, et que, n'ayant pas revendiqué son indemnité d'écrivain, personne n'ait songé à la lui faire compter. Il eut pourtant, du milieu de l'oubli qu'il cultive, le pouvoir d'exciter çà et là quelques admirations vives, secrètes, isolées, dont plusieurs sont venues vibrer jusqu'à lui, mais dont le plus grand nombre, sans doute, ne se sont jamais révélées à leur auteur. Nodier, avons-nous dit, le connut et le comprit dès l'origine; Ballanche, qui, parti d'une philosophie tout opposée, a tant de conformités morales avec lui, l'apprécie dignement. Il y a quelques années, une petite société philosophique, dont MM. Victor Cousin, J.-J. Ampère, Stapfer, Sau-

telet, faisaient partie, et qui, durant le silence public de l'éloquent professeur, se nourrissait de sérieuses discussions familières, en vit naître de très-passionnées au sujet d'*Oberman*, qui était tombé entre les mains de l'un des jeunes métaphysiciens. *Oberman*, en effet, quand on le lit à un certain âge et dans une certaine disposition d'âme, doit provoquer un enthousiasme du genre de celui que Young, Ossian et Werther inspirèrent en leur temps. Beaucoup d'hommes du Nord (car Oberman a un sentiment admirable de la nature, de celle du Nord en particulier) ont répondu avec transport à la lecture du livre de M. de Sénancour; Oberman vit dans les Alpes, et la nature alpestre, comme l'a dit M. Ampère, est en relief ce qu'est la nature de Norwége en développement. L'auteur de cet article a rencontré pour la première fois les deux volumes d'*Oberman* à une époque où il achevait lui-même d'écrire un ouvrage de rêverie individuelle qui rentre dans l'inspiration générale de son aîné; il ne saurait rendre quelle étonnante impression il en reçut, et combien furent senties son émotion, sa reconnaissance envers le devancier obscur qui avait

si à fond sondé le scepticisme funèbre de la sensibilité et de l'entendement. La réflexion et une plus fréquente lecture l'ont tout à fait confirmé dans cette admiration première ; il voudrait la faire partager. Pour mieux s'expliquer M. de Sénancour, dont une sorte de circonspection respectueuse l'a tenu jusqu'à présent éloigné, et qu'il n'a jamais eu l'honneur d'entrevoir, il a cherché et trouvé des renseignemens précis auprès d'un ami commun, M. de Boisjoslin, qui a voué au philosophe vénérable un culte d'affection et d'intelligence.

Étienne-P. de Sénancour, né à Paris, en novembre 1770, d'un père conseiller du roi au Parlement, semble avoir eu une enfance maladive, casanière, ennuyée. « Une prudence » étroite et pusillanime dans ceux de qui le sort » m'a fait dépendre a perdu mes premières an- » nées, et je crois bien qu'elle m'a nui pour » toujours. » Et ailleurs : « Vous le savez, j'ai » le malheur de ne pouvoir être jeune. Les » longs ennuis de mes premiers ans ont appa- » remment détruit la séduction. Les dehors » fleuris ne m'en imposent pas, et mes yeux, » demi-fermés, ne sont jamais éblouis ; trop

» fixes, il ne sont point surpris. » Il étudia avec une ardeur précoce : à sept ans il savait la géographie et les voyages d'une manière qui surprit beaucoup le bon et savant Mentelle. L'enfant s'inquiétait déjà de *la jeunesse des îles heureuses*, des *îles faciles de la Pacifique*, d'Otaïti, de Tinian. On le mit d'abord en pension chez un curé, à une lieue d'Ermenonville; les souvenirs de Rousseau l'environnèrent. En 1785, il entra au collége de la Marche, où il demeura quatre ans à faire ses humanités, jusqu'en juillet 89, studieux écolier, incapable d'un bon vers latin, mais remportant d'autres prix, et surtout dévorant Malebranche, Helvétius et les livres philosophiques du siècle; ses croyances religieuses étaient, dès cet âge, anéanties. Il y avait eu long-temps désaccord en lui entre cette pensée hâtive et une puberté arriérée. Tendrement aimé de sa mère, près de laquelle il dut trouver un asile contre l'exigence d'un père absolu, il a rappelé souvent avec la vivacité des premiers prestiges les promenades faites en sa compagnie (aux vacances probablement) dans la forêt de Fontainebleau. Il s'y exaltait aux délices de la vie sauvage, et entre-

tenait cette mère indulgente du projet d'aller s'établir seul dans une île ignorée. Aux heures propices de liberté, il s'essayait dès lors à ce roman de son cœur. « Plusieurs fois j'étais dans » les bois avant que le soleil parût; je gravissais » les sommets encore dans l'ombre, je me mouil» lais dans la bruyère pleine de rosée; et quand » le soleil paraissait, je regrettais la clarté in» certaine qui précède l'aurore; j'aimais les » fondrières, les vallons obscurs, les bois épais; » j'aimais les collines couvertes de bruyère; » j'aimais beaucoup les grés renversés, les rocs » ruineux; j'aimais bien plus ces sables vastes » et mobiles dont nul pas d'homme ne mar» quait l'aride surface sillonnée çà et là par la » trace inquiète de la biche ou du lièvre en » fuite. » Si l'on a le droit de conclure d'*Oberman* à M. de Sénancour, genre de conjecture que je crois fort légitime pour les livres de cette sorte, en ne s'attachant qu'au fond du personnage et à certains détails caractéristiques, il paraît que, dans une de ses courses à travers la forêt, le jeune rêveur fut conduit, à la suite d'un chien, vers une carrière abandonnée, où un ouvrier, qui avait pendant plus de trente

ans taillé des pavés près de là, n'ayant ni bien ni famille, s'était retiré, pour y vivre d'eau, de pain et de liberté, loin de l'aumône et des hôpitaux. Cette rencontre, si elle est réelle, comme on a tout lieu de le penser, dut faire une impression très-forte sur l'âme résolue de l'élève de Jean-Jacques, et l'enfoncer plus que jamais dans ses projets. On en retrouve le souvenir à beaucoup d'endroits des écrits de M. de Sénancour. Il revient longuement là-dessus en tête des *Libres Méditations*, et suppose que le manuscrit de ce dernier ouvrage a été trouvé dans l'espèce de grotte où vécut cet ouvrier, nommé Lallemant, et qu'il a été écrit par un autre solitaire plus lettré, son successeur. Il est probable qu'à une certaine époque de sa vie, le véritable Oberman a essayé réellement de devenir ce solitaire. Immédiatement après le collége, en juillet 89, le père de M. de Sénancour, sans prétendre engager l'avenir de son fils, exigeait impérieusement qu'il passât deux années au séminaire de Saint-Sulpice. L'instant était mal choisi; les convictions du philosophe de dix-neuf ans se révoltèrent. En cette crise décisive, il prit, d'accord avec sa

mère, un parti extrême, et quitta Paris le 14 août 89, roulant un dessein qu'il n'a jamais confié, et que des obstacles rompirent. Dans ce même temps environ, partait aussi vers des plages immenses, et possédé d'immenses pensées, poussé également au songe de la vie solitaire, un autre élève de Jean-Jacques, celui qui sera le grand René. Oberman et René! entre vous quelle conformité secrète à l'origine, quelle distance inouie au terme! Que le résultat de la vie vous a été contradictoire à tous deux! Combien les orages vous ont réussi diversement dans vos moissons! et pourquoi, pauvres grands hommes, ces lots, hélas! presque toujours inconciliables, de la gloire et de la sagesse? Notre fugitif s'arrêta vers le lac de Genève, et passa plusieurs mois à Charrières, près Saint-Maurice. On lit tout cela confusément sous le voile un peu ténébreux qu'y jette Oberman. Ce qui n'est ni obscur ni incertain, c'est l'effet que lui causa cette nature des Alpes et les peintures expressives qu'il en a tracées depuis. M. de Sénancour n'écrivait guère encore à cette époque; il se plaisait plutôt à *peindre* le paysage dans le sens littéral du mot:

en arrivant à un instrument plus général d'expression, il a négligé ce premier talent. Il ne faudrait pas se laisser plus loin guider par Oberman pour les faits matériels qui suivent dans la vie de notre philosophe; mais les faits matériels connus peuvent au contraire diriger le lecteur dans l'intelligence d'*Oberman*. Une maladie nerveuse singulière, bizarre, qui se déclara en lui après l'usage du petit vin blanc de Saint-Maurice, et le projet de sa mère de le venir rejoindre, décidèrent M. de Sénancour à demeurer en Suisse; seulement il quitta le Valais pour le canton de Fribourg, et s'y mit en pension à la campagne, dans une famille patricienne du pays. Une demoiselle de la maison, qui s'y trouvait peu heureuse, connut le jeune étranger, s'attacha à lui; des confidences et quelque intimité s'ensuivirent. Un mariage qu'on avait arrangé pour cette personne et qu'elle refusa donna matière aux conjectures de la famille, qui pria son hôte de s'expliquer à ce sujet. Austère, scrupuleux en morale, dépourvu d'une jeunesse entraînante, dévoré d'une sensibilité vague qu'il désespérait de fixer sur un choix enchanté, désireux avant

ramener l'homme au centre primitif des affections simples et naturelles. Ce qui domine dans les *Rêveries*, c'est le dogme absorbant de la nécessité, c'est le précepte uniforme de la moindre action. Le jeune sage avait débuté par le stoïcisme, il le déclare; il avait voulu nier fièrement les maux, combattre absolument les choses; il s'y est brisé. Sa science consiste désormais à discerner ce qui est proche et permanent, ce qui est facile et inévitable, à s'y ranger, à s'y retrancher comme à un centre vrai, juste, essentiel, et à l'indiquer au monde. Plein d'aversion pour une société factice où tout, suivant lui, s'est exagéré et corrompu; en perpétuelle défiance contre cette force active qui projette l'homme inconsidérément dans les sciences, l'industrie et les arts; ne croyant plus d'autre part à la libre et hautaine suprématie de la volonté, il tend à faire rétrograder le sage vers la simple sensation de l'être, vers l'instinct végétatif, au gré des climats, au couchant des saisons; pour une plus égale oscillation de l'âme, les données qu'il exige sont un climat fixe, des saisons régulières; il choisit de la sorte, il compose un milieu automnal, éthéré,

élyséen, selon la molle convenance d'un cœur désabusé, ou selon la mâle âpreté d'une âme plus fière, l'île fortunée de Jean-Jacques ou une haute vallée des Alpes; il y pose le sage, il l'y assimile aux lieux, il lui dit d'aller, de cheminer à pas lents, prenant garde aux agitations trop confuses et se maintenant par effort de philosophie à la sensation aveugle et toujours semblable. « Je ne m'asseoirai point auprès du » fracas des cataractes ou sur un tertre qui do- » mine une plaine illimitée; mais je choisirai, » dans un site bien circonscrit, la pierre mouil- » lée par une onde qui roule seule dans le » silence du vallon, ou bien un tronc vieilli, » couché dans la profondeur des forêts, sous » le frémissement du feuillage et le murmure » des hêtres que le vent fatigue pour les briser » un jour comme lui. Je marcherai douce- » ment, allant et revenant le long d'un sentier » obscur et abandonné; je n'y veux voir que » l'herbe qui pare sa solitude, la ronce qui se » traîne sur ses bords, et la caverne où se réfu- » gièrent les proscrits, dont sa trace ancienne » est le dernier monument. Souvent au sein » des montagnes, quand les vents engouffrés

» dans leurs gorges pressaient les vagues de
» leurs lacs solitaires, je recevais du perpétuel
» roulement des ondes expirantes le sentiment
» profond de l'instabilité des choses et de l'é-
» ternel renouvellement du monde. Ainsi livrés
» à tout ce qui s'agite et se succède autour de
» nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre
» qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui
» s'avance, modifiés accidentellement dans
» cette sphère toujours mobile, nous sommes
» ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit
» d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe,
» tout cet univers animé qui végète ou se mi-
» néralise sous nos pieds; nous changeons
» selon ses formes instantanées, nous sommes
» mus de son mouvement, nous vivons de sa
» vie. » Cette abdication de la volonté au sein de la nature, cette lenteur habituelle d'une sensation primordiale et continue, il la trouve si nécessaire au calme du sage en ces temps de vertige, qu'il va jusqu'à dire quelque part que, plutôt que de s'en passer, on la devrait demander aux spiritueux, si la philosophie ne la donnait pas. Son type regretté auquel il rapporte constamment la société présente, c'est un cer-

tain état antérieur de l'homme, état patriarcal, nomade, participant à la vie des laboureurs et des pasteurs, sans professions déterminées, sans classement de travaux, sans héritages exclusifs, où chaque individu possédait en lui les élémens communs des premiers arts, la généralité des premières notions, la jouissance assidue des pâturages et des montagnes. A partir de là, tout lui paraît déviation et chute, désastre et abîme. Il a devant les yeux, comme un fantôme, les funérailles de Palmyre et le linceul de Persépolis. Il voit, par les progrès de l'industrie et l'usage immodéré du feu, le globe lui-même altéré dans son essence chimique et se hâtant vers une morte stérilité. Le genre humain en masse est perdu sans retour; il se rue en délire selon une pente de plus en plus croulante; il n'y a plus de possible que des protestations isolées, des fuites individuelles au vrai : « Hommes forts, hâtez-vous, le sort vous » a servi en vous faisant vivre tandis qu'il en » est temps encore dans plusieurs contrées; » hâtez-vous, les jours se préparent rapidement » où cette nature robuste n'existera plus, où » tout sol sera façonné, où tout homme sera

» énervé par l'industrie humaine. » L'athéisme, le *naturisme* de ce Spinosa moins géométrique que l'autre, et poétiquement rêveur, nous rappelle toutefois le raisonneur enthousiaste dans sa sobriété chauve et nue, de même que cela nous rappelle par l'effet des peintures, par l'inexprimable mélancolie qui les couvre et l'effroi désolé qui y circule, Lucrèce, Boulanger, Pascal, et l'*Alastor* du moderne Shelley. Shelley! Godwin! Génie ardent, erroné, intercepté si jeune avant le retour et englouti par le gouffre! Vieillard austère qui, après un chef-d'œuvre de ta jeunesse, t'es arrêté on ne sait pourquoi, qui t'es heurté à faux depuis ce temps sur d'ingrats labeurs, et qui, sans rien perdre assurément de ta valeur intrinsèque, n'a plus su aboutir d'une manière récréante, fructueuse et féconde! hommes illustres et frappés! Sénancour a plus d'un trait fraternel qui l'unit à vous, génie dévié avec l'un, génie entravé avec l'autre, exemple pareil d'un inexplicable naufrage, d'un achoppement boiteux de la destinée.

Au moment où se publiaient obscurément les *Rêveries*, paraissaient aussi les premiers es-

sais d'un talent plus jeune de dix ans que M. de Sénancour, d'un talent analogue au sien en inspirations, sujet à des vicissitudes non moindres, méconnu, oublié par le même public, et qui a finalement tourné, pour le succès comme pour la direction, d'une manière bien diverse. Charles Nodier a débuté par des romans passionnés et déchirans, lambeaux arrachés d'un cœur tout vulnérable; mais, à la différence d'Oberman, l'auteur du *Peintre de Saltzbourg* ne s'est pas replié obstinément dans la vie intérieure. Ce surcroît d'activité que son contemporain plus mûr s'est interdit avec une économie sévère, il l'a subi, il l'a exagéré, il l'a recherché et entretenu comme une ivresse bienfaisante. La distraction, l'apparence, le phénomène, les entraînemens littéraires et politiques, le prestige épanoui des arts, l'érudition spéciale et même ingénieusement futile, une succession, un mélange diversifié de passions brûlantes, de manies exquises, de dilettantismes consommés, il a tout traversé, et s'est pris à chaque attrait sans s'arrêter à aucun. De cette souplesse, de cette facilité dans la vie, ont dû ressortir pour le talent une expansion crois-

sante, une capricieuse dextérité, des replis sinueux sur une circonférence infinie, toutes les modulations murmurantes des roseaux, toutes les changeantes nuances du prisme, l'émail des prairies inclinées ou les reflets des ailes des coléoptères. Son plein automne aujourd'hui est riche à tous les yeux, séduisant à voir, et chacun l'aime. L'auteur d'*Oberman* s'est de bonne heure fermé et fixé; immobile devant l'ensemble des choses, les embrassant dans leur étendue sans jamais les entamer par leurs détails, incapable de s'ingénier, de s'orienter dans la cohue, réclamant avant tout, et pour user de ses moyens, qu'on l'isole et qu'on le pose, nature essentiellement méditative, il a surtout visé au juste et au vrai; renonçant au point de vue habituel, il a dépouillé l'astre, pour le mieux observer, de ses rayons et de sa splendeur; il s'est consacré avec une rigueur presque ascétique à la recherche du solide et du *permanent*. Chaque écrivain a son mot de prédilection, qui revient fréquemment dans le discours et qui trahit par mégarde, chez celui qui l'emploie, un vœu secret ou un faible. On a remarqué que Mme de Staël prodi-

guait la *vie;* tel autre grand poète épanche sans relâche l'*harmonie* et les *flots*; tel autre, à l'étroit dans cette civilisation étouffante, ne peut s'empêcher de remonter à une scène héroïque et au monde des *géans.* Un éloquent professeur de psychologie morale exprime volontiers par une plainte *mélancolique* l'insuffisance de cette contemplation familière. L'improvisation *brillante* du plus *ingénieux* de nos critiques se redisait, sans y songer, sa propre louange à elle-même. Je sais un journaliste courageux chez qui le mot de *colère* signait presque à chaque fois l'article; je sais un romancier anonyme chez qui le mot de *fiel* revient plus souvent qu'il ne faudrait. La devise de Nodier, que je n'ai pas vérifiée, pourrait être *grâce*, *fantaisie*, *multiplicité;* celle de Sénancour est assurément *permanence.* Cette expression résume sa nature. L'élévation dans la permanence, c'est la maxime favorite qui domine et abrite en quelque sorte sa vie. Il en résulte que dans sa manière, particulièrement dans celle de ses derniers ouvrages, il devient en plusieurs endroits obscur et d'une lecture difficile, parce qu'il évite de spécialiser sa pen-

sée en la revêtant d'exemples vifs, de citations ostensibles, en l'illustrant de détails et de rapprochemens historiques. On dirait que, dans son scrupule de véracité excessive, il s'abstient du récit, de l'anecdote, du nom propre; comme d'une partie variable et à demi-mensongère. Son idée se traduit constamment sous la forme morale; c'est tout au plus si de loin en loin il la couronne de quelque grande image naturelle.

Oberman, qui parut en 1804, n'en était pas venu encore à cette simplification du moraliste. C'est à la fois un psychologiste ardent, un lamentable élégiaque des douleurs humaines et un peintre magnifique de la réalité. Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre; Oberman voyage dans le Valais, vient à Fontainebleau, retourne en Suisse, et, durant ces courses errantes et ces divers séjours, il écrit les sentimens et les réflexions de son âme à un ami. L'athéisme et le fatalisme dogmatique des *Rêveries* ont fait place à un doute universel non moins accablant, à une initiative de liberté qui met en nous-mêmes la cause principale du bonheur ou du malheur, mais de telle sorte

que nous ayons besoin encore d'être appuyés de tous points par les choses existantes. A la conception profonde et à la stricte pratique de l'ordre, à cette fermeté voluptueuse que préconise l'individu en harmonie avec le monde, on croirait par momens entendre un disciple d'Épictète et de Marc-Aurèle; mais néanmoins Épicure, l'Épicure de Lucrèce et de Gassendi, le *Grajus homo*, est le grand précédent qui règne. Dans son pèlerinage à la Dent du Midi, assis sur le plateau de granit, au-dessus de la région des sapins, au niveau des neiges éternelles, plongeant du milieu des glacières rayonnantes au sein de l'*éther indiscernable*, vers le ciel des fixes, vers l'*univers nocturne*, Oberman me figure exactement ce sage de Lucrèce, qui habite

Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ;

temple en effet tout serein et glacé, éblouissant de blancheur et semblable à un sommet neigeux que la lumière embrase sans jamais le fondre ni l'échauffer. Pas d'amour dans *Oberman*, ou du moins à peine un ressouvenir

mourant d'une voix aimée, à peine une rencontre fortuite et inexpliquée près du Rhône; puis rien, — rien, hormis les torrens de vague volupté qui débordent comme les émanations végétales des déserts. Certes l'invocation de Lucrèce ne surpasse pas ce que je veux citer: « L'amour doit gouverner la terre que l'am- » bition fatigue. L'amour est ce feu paisible et » fécond, cette chaleur des cieux qui anime et » renouvelle, qui fait naître et fleurir, qui » donne les couleurs, la grâce, l'espérance et » la vie.... Lorsqu'une agitation nouvelle étend » les rapports de l'homme qui essaie la vie, il » se livre avidement, il demande à toute la na- » ture, il s'abandonne, il s'exalte lui-même, il » place son existence dans l'amour, et dans » tout il ne voit que l'amour seul. Tout autre » sentiment se perd dans ce sentiment profond; » toute pensée y ramène, tout espoir y repose. » Tout est douleur, vide, abandon, si l'amour » s'éloigne; s'il s'approche, tout est joie, espoir, » félicité. Une voix lointaine, un son dans les » airs, l'agitation des branches, le frémissement » des eaux, tout l'annonce, tout l'exprime, tout » imite ses accens et augmente les désirs. La

» grâce de la nature est dans le mouvement d'un » bras; l'harmonie du monde est dans l'expres- » sion d'un regard. C'est pour l'amour que la » lumière du matin vient éveiller les êtres et » colorer les cieux; pour lui les feux de midi » font fermenter la terre humide sous la mousse » des forêts; c'est à lui que le soir destine l'ai- » mable mélancolie de ses lueurs mystérieuses. » Cette fontaine est celle de Vaucluse, ces ro- » chers ceux de Meillerie, cette avenue celle » des Pamplemousses. Le silence protége les » rêves de l'amour; le mouvement des eaux » pénètre de sa douce agitation; la fureur des » vagues inspire ses efforts orageux, et tout » commandera ses plaisirs quand la nuit sera » douce, quand la lune embellira la nuit, quand » la volupté sera dans les ombres et la lumière, » dans la solitude, dans les airs et les eaux et la » nuit.... Heureux délire! seul moment resté à » l'homme!.... Heureux celui qui possède ce » que l'homme doit chercher, et qui jouit de » tout ce que l'homme doit sentir!... Celui qui » est homme sait aimer l'amour, sans oublier » que l'amour n'est qu'un accident de la vie, et » quand il aura ses illusions, il en jouira, il

» les possédera, mais sans oublier que les vé-
» rités les plus sévères sont encore avant les
» illusions les plus heureuses. Celui qui est
» homme sait choisir ou attendre avec pru-
» dence, aimer avec continuité, se donner sans
» faiblesse comme sans réserve. L'activité d'une
» passion profonde est pour lui l'ardeur du
» bien, le feu du génie : il trouve dans l'amour
» l'énergie voluptueuse, la mâle jouissance du
» cœur juste, sensible et grand ; il atteint le
» bonheur, et sait s'en nourrir.... Je ne con-
» damnerai point celui qui n'a pas aimé, mais
» celui qui ne peut pas aimer. Les circonstan-
» ces déterminent nos affections ; mais les sen-
» timens expansifs sont naturels à l'homme
» dont l'organisation morale est parfaite. Celui
» qui est incapable d'aimer est nécessairement
» incapable d'un sentiment magnanime, d'une
» affection sublime. Il peut être probe, bon,
» industrieux, prudent ; il peut avoir des qua-
» lités douces, et même des vertus par réflexion ;
» mais il n'est pas homme ; il n'a ni âme ni
» génie. Je veux bien le connaître ; il aura ma
» confiance et jusqu'à mon estime : mais il ne
» sera pas mon ami. Cœurs vraiment sensibles,

» qu'une destinée sinistre a comprimés dès le » printemps, qui vous blâmera de n'avoir point » aimé? Tout sentiment généreux vous était » naturel; tout le feu des passions était dans » votre mâle intelligence; l'amour lui était né» cessaire, il devait l'alimenter; il eût achevé » de la former pour de grandes choses; mais » rien ne nous a été donné, et le silence de l'a» mour a commencé le néant où s'éteint votre » vie. »

Le génie du paysage se révèle à chaque pas dans les récits d'Oberman. C'est un don fortifié d'étude, une peinture originale et grave, qui ne se rapporte à aucun maître, quelque chose d'intermédiaire entre les prés verdoyans de Ruysdaël et les blanchâtres escarpemens de Salvator Rosa. Nous avons indiqué *la Dent du Midi* : qu'on lise, par comparaison, *Charrières*. Dans le nombre des pages admirables qu'il nous plaît de nommer de grandes élégies, nous noterons celle des *Deux Pères*, celles de *la Brouette*, de *la Bibliothèque*, du *Goûter de fraises*, de *la Femme qui chante vers quatre heures*, etc., etc. Ces signalemens de notre façon suffiraient pour les faire reconnaître;

mais tout lecteur digne d'*Oberman* n'aura besoin de guide autre que lui-même, dès qu'il s'y sera plongé.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, qui semble séparée de la première par un intervalle de plusieurs années, Oberman, âgé de vingt-sept ans, traverse la crise antérieure à toute maturité, et double, pour ainsi dire, le cap périlleux de la vie. Les idées de suicide lui reviennent en ce moment et l'obsèdent sous un aspect plus froid mais non moins sinistre, non plus avec la frénésie d'un désespoir aigu, mais sous le déguisement de l'indifférence : il en triomphe pourtant; il devient plus calme, plus capable de cette régulière stabilité qui n'est pas le bonheur au fond, mais qui le simule à la longue, même à nos propres yeux. L'amitié l'apprivoise; le désir d'une estime honorable parmi les hommes le trouve accessible à ses justes douceurs. Son regard sur les choses est moins navrant; il tolère la destinée et ressent désormais de la satisfaction à consigner par écrit les pensées qu'elle lui suggère. L'inquiétude gronde encore sans doute dans son cœur, mais elle diminue, mais elle s'endormira; on com-

prend qu'Oberman doit vivre et que son front surgira à la sereine lumière.

L'auteur des *Libres Méditations* y touche en effet, et si, comme nous aimons à le croire, il a dit là son dernier mot, le progrès philosophique le plus avancé qui se pût déduire des *Rêveries* et d'*Oberman*, est visiblement accompli. L'identité de l'œuvre subsiste sous cet achèvement harmonieux; la chaîne a tenu jusqu'au bout sans se rompre; mais elle s'est par degrés convertie en un métal plus pur, et après avoir long-temps traîné à terre avec un bruit de rouille et de monotone pesanteur, elle brille enfin suspendue à la voûte indestructible. Dans les autres écrits de M. de Sénancour, soit ceux qui précèdent, soit ceux que j'omets (le livre essentiel et ingénieux de *l'Amour*, les réfutations de MM. de Chateaubriand et de Bonald, le *Résumé des traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, etc.), presque toujours on rencontre à l'occasion une sorte d'aigreur sardonique contre le christianisme tel que les âges l'ont constitué et transmis; car pour son essence prétendue primitive et le caractère purement moral de son fondateur,

M. de Sénancour serait disposé à lui rendre hommage. Mais jugeant que la raison et la foi sont chez l'homme inconciliables et sans rapport réel, lisant dans l'histoire que la tradition révélée anathématise le reste, il oppose d'ordinaire une aversion un peu rancuneuse à la foi et à la tradition. Que les sages de tous les temps et de tous les lieux, Bouddha, Zoroastre, Confucius, Pythagore, même Jésus, se soient rencontrés dans l'unité de quelques lois métaphysiques, dans l'enseignement de quelques hautes maximes, cela lui suffit pour déterminer son adhésion. Que les Parsis, les Hindous, les races d'Orient, se soient rencontrées dans certaines croyances, diversement produites, de chute et de réparation, de sacrifice et d'attente, de baptêmes, de confessions, de nativités singulières, cela lui suffit encore, mais cette fois pour rejeter; de sorte que la conformité d'opinion de quelques sages lui paraît une preuve déterminante en morale, et que la convergence universelle des peuples vers certaines croyances ou pratiques lui paraît une objection victorieuse contre toute religion. Préoccupé du christianisme atrabilaire de Ni-

cole, de Pascal et du dix-huitième siècle, qui range le très-petit nombre d'élus sur un pont étroit et dévoue le reste du monde à l'abîme du feu, il commet lui-même quelque chose d'analogue, sans y prendre garde; il sépare le très-petit nombre de sages et de vérités, qu'il enferme dans l'arche de sa théosophie, délaissant l'humanité entière sur un océan d'erreurs, de rites bizarres et de vertiges : c'est moins cruel qu'une damnation, mais presque aussi contristant. M. de Sénancour n'a donc pas abordé la doctrine vraiment catholique, depuis quinze ans surtout remise en lumière, à savoir que le christianisme n'est que la rectitude de toutes les croyances universelles, l'axe central qui fixe le sens de toutes les déviations. Mais, disons-le, si notre reproche sincère tombe en plein sur plusieurs écrits du respectable philosophe, les *Méditations libres*, quoique rentrant dans sa même vue générale, échappent tout-à-fait au blâme, grâce à l'esprit de condescendance infinie et de mansuétude évangélique qui les a pénétrés. C'est une sorte de vestibule hospitalier, un peu nu, fort vaste, où aboutissent les diverses entrées du temple,

et dans lequel sont assis ou prosternés les antiques Orientaux, les anachorètes du Gange, Thamyris et Confucius, Pythagore et Salomon, Marc-Aurèle et Nathan-le-Sage, et même l'auteur voilé de l'*Imitation;* leur parole rare se distingue lentement sous l'orgue lointain des sanctuaires. Notre contemporain a raison de se donner après eux comme un nouvel interprète des maximes de la loi perpétuelle; les vérités, en passant par sa bouche, empruntent une autorité bien persuasive; on apprécie mieux la suavité de ce baume, connaissant les amertumes anciennes d'où il l'a su tirer; le solitaire des *Rêveries*, m'élevant avec lui vers Dieu, me transporte plus puissamment que Necker n'y réussirait tout d'abord. Il y a un chapitre *sur l'Immortalité* qui expose des conjectures dignes de Lessing dans la langue de Bernardin de Saint-Pierre. La forme littéraire et toute classique du développement, la lenteur égale de chaque paragraphe, se rapproche beaucoup de la manière du moraliste Duguet dans le traité si bien écrit et si peu lu *de la Prière*. Les retours indirects de l'auteur sur lui-même sont attachans et pleins d'induc-

tions à tirer pour le lecteur averti. Je recommande ce qu'il dit de sa mère au chapitre *des Fautes irréparables*, et, dans celui *de la Vanité des succès*, ce qu'il dit des conquérans, allusion sans doute éloignée à Napoléon, que Sénancour, pour plus brève sentence, n'a peut-être jamais nommé. Je recommande tout ce livre, qui est une belle fin consolante à méditer; aliment rassis qui apaise, breuvage indispensable après le philtre, rosée du soir après un jour ténébreux, délicieuse à sentir, en vérité, quand elle tombe sur un front brûlant qui fut atteint du mal d'*Oberman*.

L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

« Vous êtes à l'âge où l'on se décide; plus
» tard on subit le joug de la destinée qu'on s'est
» faite, on gémit dans le tombeau qu'on s'est
» creusé, sans pouvoir en soulever la pierre. *Ce*
» *qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté.*
» Sachez donc vouloir une fois, vouloir forte-
» ment; fixez votre vie flottante et ne la laissez
» plus emporter à tous les souffles comme le
» brin d'herbe séchée. » Ce conseil donné quelque part à une âme malade par le prêtre illustre dont nous avons à nous occuper pourrait s'adresser à presque toutes les âmes en ce siècle où le spectacle le plus rare est assurément l'é-

nergie morale de la volonté. Le XVIII siècle, lui, en avait une, et bien puissante au milieu de ses incohérences; il la déploya dans des voies de révolte, il l'épuisa à des œuvres de destruction. Notre siècle, à nous, en débutant par la volonté gigantesque de l'homme dans lequel il s'identifia, semble avoir dépensé tout d'un coup sa faculté de vouloir, l'avoir usée dans ce premier excès de force matérielle, et depuis lors il ne l'a plus retrouvée. Son intelligence s'est élargie, sa science s'est accrue; il a étudié, appris, compris beaucoup de choses et de beaucoup de façons; mais il n'a plus osé ni pu ni *voulu* vouloir. Parmi les hommes qui se consacrent aux travaux de la pensée et dont les sciences morales et philosophiques sont le domaine, rien de plus difficile à rencontrer aujourd'hui qu'une volonté au sein d'une intelligence, une conviction, une *foi*. Ce sont des combinaisons infinies, des impartialités sans limites, de vagues et inconstans assemblages, c'est-à-dire, sauf la dispute du moment, une indifférence radicale. Ce sont, en les prenant au mieux, de vastes âmes déployées à tous les vents, mais sans une ancre quand elles s'arrê-

tent, sans boussole quand elles marchent. Cette excroissance démesurée de la faculté compréhensive constitue une véritable maladie de la volonté, et va jusqu'à la dépraver ou à l'abolir. Elle l'abolit dans le sein même de l'intelligence qui se glace en s'éclaircissant, qui s'efface, s'étale au-delà des justes bornes, et n'a plus ainsi de centre lumineux, de puissance fixe et rayonnante. On veut comprendre sans croire, recevoir les idées ainsi que le ferait un miroir limpide, sans être déterminé pour cela, je ne dis pas à des actes, mais même à des conclusions. Les plus vifs, les plus passionnés tirent de cette succession mobile une sorte de plaisir passager, enivrant, qui réduit sur eux l'impression de chaque idée nouvelle au charme d'une sensation; ils s'éprennent et se détachent tour-à-tour, ils épousent presque un système nouveau comme Aristippe une courtisane, sachant qu'ils s'en lasseront bientôt : c'est une manière d'épicuréisme sensuel et raffiné de l'intelligence. On ne s'y livre pas d'abord de propos délibéré; on se dit qu'il faut tout connaître et qu'il sera toujours temps de choisir. Mais, l'âge venant, cette vertu du choix, cette

énergie de volonté qui, se confondant intimement avec la sensibilité, compose l'amour, et avec l'intelligence n'est autre chose que la foi, dépérit, s'épuise, et un matin, après la trop longue suite d'essais et de libertinage de jeunesse, elle a disparu de l'esprit comme du cœur. On dirait que la quantité de volonté vive, fluide et non réalisée jusque-là, n'étant plus tenue en suspension par la chaleur naturelle à l'âge et la fermentation ignée de la vie, se précipite et s'infiltre plus bas en s'égarant. Déchue en effet des régions supérieures où une prévoyance féconde ne l'a pas su fixer, la volonté trop souvent, dans sa dispersion vers cet âge, se met misérablement au service de mille passions, de mille caprices de vanité ou de volupté, de mille habitudes vicieuses, inaperçues long-temps, et qui se démasquent soudainement dans notre être avec une autorité acquise. On voit alors, spectacle douloureux! de vastes et hautes intelligences se souiller: l'amour des places, de l'or, de la table, des sens, les saisit ou se prolonge en elles. Le népotisme les envahit, l'intrigue les attire et les morcèle, la jalousie les ulcère; leur vœu

secret et leur but habituel ne se peuvent plus avouer désormais sans honte. Chez les plus nobles, c'est encore l'amour de leur renommée qui domine, et on les voit en cheveux gris s'acharner jusqu'au bout à cette guirlande puérile. Grands hommes à tant d'égards, ils ne sont plus des hommes dans le sens intime de l'antique sagesse; ils ne nous offrent plus des intelligences servies par des organes, mais des intelligences qui mentent à des organes qui les trahissent. Qu'ils sont rares ceux qui, dans l'ordre de la pensée, se fixent à temps et adhèrent sans réserve à la vérité reconnue par eux perpétuelle, universelle et sainte; qui, non contens de la reconnaître, s'y emploient tout entiers, y versent leurs facultés, leurs dons naturels; riches leur or, pauvres leur denier, passionnés leurs passions; orgueilleux s'y prosternent, voluptueux s'y sèvrent, nonchalans s'y aiguillonnent, artistes s'y disciplinent et s'y oublient; qui deviennent ici-bas une volonté humble et forte, croyante et active, aussi libre qu'il est possible dans nos entraves, une volonté animant de son unité souveraine la doctrine, les affections et les mœurs; véri-

tables hommes selon l'esprit; sublimes et encourageans modèles!

Je sais qu'en parlant à dessein de celui des hommes de notre temps qui offre peut-être le plus magnifique exemple de cette union consubstantielle et sacrée de la volonté avec l'intelligence sous le sceau de la foi, de celui dont l'esprit et la pratique, toute la pensée et toute la vie, se sont si docilement soumises, si ardemment employées aux conséquences efficaces de doctrines en apparence délaissées, et aussi compromises qu'elles pouvaient l'être;— je sais que nous avons à nous garder nous-même de cette étude inféconde, et de cette admiration curieuse sans résultat, dont nous venons de signaler la plaie. La meilleure façon de donner à connaître de telles activités morales, ce n'est pas en effet de les interpréter ni de les peindre, c'est surtout d'acquiescer à l'ensemble des vérités qu'elles restaurent, et de rendre témoignage au principe fondamental dont elles se déclarent les simples organes. Mais ces sortes d'adhésions, pour être valables et sincères, ne doivent se manifester que dans leur temps, et jusqu'à cet invincible éclat in-

térieur, on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure, je dirai même, trop de pudeur. Il y a, nous l'avons éprouvé, dans beaucoup d'esprits jeunes et ouverts, une facilité périlleuse à adopter, à professer prématurément des doctrines qu'on conçoit, qu'on aime, mais dont certaines parties laissent encore du trouble. C'est une aberration intellectuelle qui mène également, et par une pente rapide, à l'indifférence, une autre forme plus spécieuse qu'elle revêt, une autre injure au caractère sérieux et trois fois saint de la Vérité.

L'abbé de La Mennais, avec cette éloquente énergie de conviction qui ne s'est pas relâchée un seul instant depuis, apparut tout d'un coup au siècle en 1817 par son premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*; les deux ou trois écrits qu'il avait publiés auparavant l'avaient laissé à peu près inconnu. Une grande confusion, à cette époque, couvrait l'état réel des doctrines; l'émotion tumultueuse des partis pouvait donner le change sur le fond même de la société. M. de La Mennais ne s'y méprit pas. Il pénétra plus avant, et, sous les haines politiques déchaînées, il vit indifférence religieuse

dans la masse, indifférence dans le pouvoir, indifférence même dans toute cette portion considérable du clergé et du royalisme qui mettait le temporel en première ligne. Du milieu de cette immense langueur, de cette espèce d'atonie à nombreuses nuances, il séparait, en se l'exagérant, la *faction* philosophique issue du dix-huitième siècle, la *Révolution* antagoniste, selon lui, du Christianisme, et endoctrinant contre Dieu le peuple. En ceci, les suites l'ont bien prouvé, M. de La Mennais se trompait de plusieurs façons. Outre qu'il ne discernait pas alors le côté sensé, pur et légitime de l'opposition libérale, et lui faisait injure sur ce point, il lui faisait trop d'honneur sur un autre, en lui imputant une portée philosophique, une conception analogue à celle du dernier siècle; chez elle encore, il aurait pu apercevoir justement, même à travers les quolibets anti-jésuitiques (malheureusement utiles) du plus populaire de ses journaux, une nuance un peu crue, parfois un peu sale, une variété épaisse et grossière de l'indifférence. Quoi qu'il en soit, cette indifférence du siècle se révéla comme fait capital à M. de

La Mennais, et il résolut de la contrarier par toutes les faces, de secouer de terre sa lâcheté assoupie, de l'insulter dans l'arène, comme on fait au buffle stupide, de la toucher au flanc de la pointe de cette lance trempée au sang du Christ. C'était mieux présumer d'elle qu'elle ne méritait : le succès ne fut pas ce qu'il devait être. Il y eut pourtant une vive sensation, comme on dit, mais stérile chez la plupart, et le nom de M. de La Mennais est resté pour eux un épouvantail ou une énigme. Le clergé, du sein duquel il sortait, se laissa aller unanimement d'abord; il eut l'air de comprendre; il salua, il exalta d'un long cri d'espérance son athlète et son vengeur. Tandis que pour cette tâche, en effet, M. de Bonald était trop purement métaphysicien, M. de Chateaubriand trop distrait et profane, M. de Maistre d'une lecture peu accessible et alors presque inconnu, voilà que s'élevait un théologien ardent, unissant la hauteur des vues au caractère pratique, écrivain, raisonneur et prêtre, empruntant à Port-Royal, aux gallicans et à Jean-Jacques les formes claires, droites et françaises de leur logique et de leur style, les emplissant par en-

droits d'une invective de missionnaire, catholique d'ailleurs en doctrine comme Duperron et Bellarmin. Le surnom de *Bossuet nouveau* circula donc en un instant sur les lèvres du clergé. Au dehors, ce fut surtout de l'étonnement; on n'admettait pas qu'un prêtre parlât sur ce ton aux puissances et qu'il se posât plus haut qu'elles avec cette audace d'aveu. Les uns le prenaient pour un converti effervescent qui voulait faire du bruit; les plus ingénieux et les plus subtils interprétaient son livre comme un retour fougueux après une jeunesse orageuse. Tel fut le premier effet. Mais lorsque, deux ans après, parut le tome second de l'*Indifférence*, et que l'auteur développa sa théorie de la certitude, puis les applications successives de cette théorie au paganisme, au mosaïsme et à l'église, l'attention publique, détournée ailleurs, ne revint aucunement; sur ce terrein il n'y eut plus guère que le clergé, les théologiens gallicans et les personnes familières aux controverses philosophiques qui le suivirent. Encore la masse scolastique du clergé et la coterie intrigante, ce qui tenait à la Sorbonne défunte ou à l'antichambre, se mit à s'effrayer, et, par

intérêt ou routine, mitigea singulièrement ses précédens éloges, s'acheminant peu à peu à les rétracter. M. de La Mennais, abandonné à mesure qu'il avançait, dut conquérir en apôtre un à un, et dans les rangs jeunes et obscurs, ses véritables disciples. Il en rencontrait plus aisément peut-être, et de mieux préparés, hors de France, chez les autres nations catholiques, où les mêmes petites embûches n'existaient pas. Quant aux philosophes qui s'inquiétaient des théories nouvelles, M. de La Mennais ne réussit qu'avec peine à conduire leur orgueil cartésien au-delà de son second volume : ils se prêtèrent difficilement à rien entendre davantage ; cette infaillible certitude, appuyée au témoignage universel, leur semblait une énormité trop inouïe. D'ailleurs, le christianisme antérieur qui s'en déduisait, renversait tous leurs préjugés sur le dogme catholique, dont, en effet, la plus large idée à nous, fils du siècle, nous était venue la veille par les conférences de Saint-Sulpice. Ils envisagèrent donc M. de La Mennais comme un novateur audacieux en religion, un hérétique sans le savoir ; et, au point de vue philosophique, comme ruinant toute certitude

individuelle sous prétexte de fonder celle du genre humain. Mais, au moins, ces personnes l'avaient étudié et l'appréciaient à beaucoup d'égards. Dans le reste du public distingué, faut-il le dire? on n'ignorait pas que l'auteur de l'*Indifférence* était un prêtre de talent, ultramontain. La plupart, et des plus spirituels (j'en ai entendu), se demandaient : « Croit-il réellement? Est-ce tactique ou conviction? » et dans leur bouche facile, habituée aux feintes, ce doute n'exprimait pas une trop violente injure. On était fait à le voir de l'opposition; mais on le confondait avec l'extrême droite dévote, avec les légitimistes absolus, desquels, au contraire, son principe fondamental le séparait. Son beau livre des *Rapports de la Religion avec l'Ordre civil et politique*, celui des *Progrès de la Révolution*, ses *Lettres à l'Archevêque de Paris*, ne détrompaient qu'imparfaitement, parce qu'il n'y avait que les personnes déjà au fait de l'homme qui les lussent avec réflexion et avidité. Aussi, quand *l'Avenir* parut après juillet, beaucoup d'honnêtes gens s'étonnèrent, comme d'une volte-face, de ce qui n'était que la conséquence naturelle d'une

doctrine déjà manifeste, une évolution conforme aux circonstances nouvelles qu'avait dès long-temps prévues l'œil du génie.

M. de La Mennais n'est pas et n'a jamais été homme du jour; on peut même dire qu'il n'est pas homme de ce siècle, en mesurant le siècle au compas rétréci de nos habiles, qui en ont fait quelque chose qui contient, tantôt six mois, tantôt cinq ans, au plus quinze. Il vit, il a toujours vécu à la fois en deçà et au-delà, enjambant dans l'intervalle ces taupinières. C'est un des esprits les plus avancés en même temps et les plus antiques, antique en certaines places, le dirai-je? jusqu'à sembler suranné avec charme, progressif jusqu'à devenir alors téméraire, si l'humilité ne le rappelait. Par sa naissance, par son éducation et sa première vie dans une province la plus fidèle de toutes à la tradition et à l'ordre ancien, par le genre de ses relations ecclésiastiques et royalistes dans le monde lorsqu'il s'y lança, par la nature de son scepticisme lorsqu'il fut atteint de ce mal, par la forme soumise et régulière de son retour à la foi, par tout ce qui constitue enfin les mœurs, l'habitude pratique, l'union de la per-

sonne et de la pensée, l'allure intérieure ou apparente, la qualité saine du langage et l'accent même de la voix, M. de La Mennais, à aucune époque, n'a trempé dans le siècle récent, ne s'y est fondu en aucun point; il a demeuré jusqu'en ses écarts sur des portions plus éloignées du centre et moins entamées; dans toute sa période de formation et de jeunesse pieuse ou rebelle, il a fait le grand tour, pour ainsi dire, de notre Babylone éphémère, et si plus tard il est entré dans l'enceinte, ça été avec un cri d'assaut, muni d'armes sacrées, se hâtant aux régions d'avenir et perçant ce qui s'offrait à l'encontre au fil de son inflexible esprit. Et qu'on ne dise pas qu'il doit mal connaître notre foyer actuel de civilisation, pour l'avoir traversé sur une ligne si droite, dans une irruption si rapide! Il l'avait conclu à l'avance, il l'avait déterminé du dehors, pour les points essentiels, avec cette géométrie transcendante d'une doctrine sainte aux mains du génie; il en avait induit les diversités d'erreurs et de vices avec les propres données de son cœur, moyennant cette double corruption qui se remue ici-bas en tout esprit et en toute

chair, orgueil et volupté. Il n'eut donc qu'à vérifier d'un coup-d'œil la cité du jour, et s'il perdit, en y marchant, quelques préjugés de détail, si très-souvent il eut à rabattre en ce sens qu'il lui avait attribué d'abord plus qu'elle n'avait, sa direction prescrite n'en fut pas déviée; il ne fit plutôt que s'affermir. Et certes, il la connaît mieux cette cité de transition qu'il a laissée en arrière, et qu'il ne voit aujourd'hui que comme un amas de tentes mal dressées, il la connaît mieux que nos myopes turbulens qui, logés dans quelque pli, s'y cramponnent et s'y agitent; qui, du sein des coteries intestines de leurs petits hôtels, s'imaginent qu'ils administrent ou qu'ils observent, savent le nom de chaque rue, l'étiquette de chaque coin, font chaque soir aux lumières une multitude de bruits contradictoires, et avec l'infinie quantité de leurs infiniment petits mouvemens n'arriveront jamais à introduire la moindre résultante appréciable dans la loi des destinées sociales et humaines.

C'est en Bretagne, à Saint-Malo, au mois de juin 1782, que naquit d'une famille d'armateurs et de négocians, Félicité Robert de La Mennais;

cette famille venait d'être anoblie (sous Louis XVI, je crois) pour avoir nourri à grands frais la population dans une disette. Sa première enfance jusqu'à huit ans fut extrêmement vive et pétulante. Il mettait en émoi tous ses camarades du même âge par ses malices, ses saillies et ses jeux. Ses maîtres à l'école ne savaient comment le maintenir tranquille sur son banc, et on ne trouva un jour d'autre moyen que de lui attacher avec une corde à la ceinture un poids de tournebroche. Vers huit ou neuf ans, cette perpétuelle activité se tourna en entier du côté de l'étude, de la lecture et de la piété. Il commença de s'appliquer au latin, mais bientôt les événemens de la révolution le privèrent de maîtres; il était à peine capable de sixième; son frère, un peu plus avancé que lui, le guida pendant quelques mois et le mit presque tout de suite aux *Annales de Tite-Live*. Après quoi le jeune Félicité ou *Féli*, comme on disait par abréviation [1], livré à lui-même et altéré de savoir, lut, travailla sans relâche et

[1] Ses disciples entre eux l'appellent encore maintenant M. Féli.

se forma seul. C'était à la campagne, chez un oncle qui avait une belle bibliothèque : l'enfant s'y introduisait, enlevait les livres et les dévorait; il ne se couchait qu'avec son volume. Pièces de théâtre, romans, histoire, voyages, philosophie et sciences, tout y passait, tout l'intéressait; mais il goûtait les *Essais de morale* de Nicole plus que le reste : à dix ans, il avait lu Jean-Jacques, mais sans en rien conclure contre la religion. On voit d'où lui viennent les habitudes solides et anciennes de son style. Il s'essayait dès-lors à de petites compositions, sur le *Bonheur de la vie champêtre* par exemple. Vers douze ans, il apprit le grec et parvint à le savoir très-bien sans autre secours que les livres. Sa dévotion, malgré tant de lectures mélangées, continuait d'être pure; il allait souvent en secret adorer le Saint-Sacrement dans des chapelles d'alentour. Mais plus tard ayant été placé chez un curé du pays à l'époque de sa première communion, les développemens qu'il entendit éveillèrent sa contradiction sur quelques points; l'amour-propre se mit en jeu; les argumens philosophiques qu'il avait lus lui revenaient en mé-

moire. Pourtant, en 1796 ou 97, il envoyait au concours de je ne sais quelle académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. L'âge des emportemens et des passions survint ; il le passa, à ce qu'il paraît, dans un état, non pas d'irréligion (ceci est essentiel à remarquer), mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le bouillant jeune homme une opinion très-probable qu'il défendait dans le monde, qu'il produisait en conversation, mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Ce retour imparfait n'eut lieu toutefois qu'après un premier cahos et au sortir des doutes tumultueux qui avaient pour un temps prévalu. Quant à ce qui touche le genre d'émotions auquel dut échapper difficilement une âme si ardente, et ceux qui la connaissent peuvent ajouter, si tendre, je dirai seulement que sous le voile épais de pudeur et de silence qui recouvre aux yeux même de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrait de loin, en le voulant bien, de grandes douleurs,

comme quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif, qui du même coup brisa cette âme et la rejeta dans la vive pratique chrétienne d'où elle n'est plus sortie. Toutes conjectures d'un ordre inférieur doivent tomber comme grossières et dénuées de fondement. Pour ceux qui cherchent dans les moindres détails des traits de caractère, ajoutons que M. de La Mennais, quand il était dans le monde, avait une passion extrême pour faire des armes et qu'il donnait souvent à l'escrime des journées entières : ce sera un symbole de polémique future, si l'on veut. De plus, il nageait avec excès et jusqu'à l'épuisement, ainsi que Byron; il aimait les violentes courses à cheval dans le goût d'Alfieri, de même qu'aux champs il grimpait à l'arbre comme un écureuil. Entre son retour complet à la religion et la tonsure, entre la tonsure et son entrée définitive dans les ordres, plusieurs années se passèrent pour M. de La Mennais; il ne fut tonsuré en effet qu'en 1811, et ordonné prêtre qu'en 1817. Dès 1807, nous voyons paraître de lui une traduction exquise du *Guide spirituel*, petit livre ascétique du bien-

heureux Louis de Blois. La préface, aussi parfaite de style que tout ce que l'auteur a écrit plus tard, respire un parfum de grâce céleste, une ravissante fraîcheur de spiritualité. Les *Réflexions sur l'état de l'Église*, qui furent imprimées un an après, en 1808, mais que la police de Bonaparte arrêta aussitôt, appartiennent au contraire à la lutte hardie de l'apôtre avec le siècle, et en sont comme le premier défi. M. de La Mennais s'y élève déjà contre l'indifférence glacée qui ne prend plus même à la religion assez d'intérêt pour la combattre. « Aujourd'hui, dit-il, il en est des vérités les » plus importantes comme de ces bruits de » ville, dont on ne daigne même pas s'infor» mer. » C'est au matérialisme philosophique qu'il rapporte particulièrement ces effets, et il en poursuit la source chez *M.* de Voltaire, chez *M.* de Condillac et jusque chez *M.* Locke. Le style s'y montre en beaucoup d'endroits ce qu'il sera plus tard; mais les idées théoriques, trop peu dégagées, ne le soutiennent pas encore; il y a excès de crudité dans les formes. L'auteur, dès ce temps, n'espère rien que d'un nouveau clergé: il propose des synodes pro-

vinciaux, des conférences fréquentes, de libres communautés entre les prêtres de chaque paroisse, en un mot l'association sous diverses formes et tous les moyens de renaissance. La réforme pratique que le prêtre Bourdoise opéra dans les mœurs de son ordre, après les désastres de la Ligue, excite son émulation; il se croirait heureux, après des désastres pareils, d'en provoquer une du même genre et d'en inspirer le besoin. « O Bourdoise, s'écrie-t-il, » où êtes-vous? » La *Tradition de l'Église sur l'Institution des Évêques*, publiée en 1814, aux premiers jours de la restauration, avait été composée, à partir de 1811, au petit séminaire de Saint-Malo, où M. de La Mennais était entré en prenant la tonsure. Il y enseignait les mathématiques, et c'est à ses heures de loisir, sur les cahiers de son frère, fondateur et supérieur du séminaire, qu'il rédigea cet ouvrage de théologie. Il n'en fut donc pas le seul, l'essentiel auteur, et il faut expliquer ainsi l'espèce de contradiction, d'ailleurs fort légère, qu'on s'est plu à faire remarquer entre certaines opinions énoncées par lui dans la suite, et un ou deux passages du discours préliminaires de ce

livre. Dès cette époque, ses principes étaient fermement assis sur les questions vitales de liberté : il écrivait à un ami au sujet d'un des premiers mensonges de la restauration : « Je » viens de lire le projet de loi *napoléonnienne* » sur la liberté de la presse. Cela passe tout ce » qu'on a jamais vu. Buonaparte opprimait la » pensée par des mesures de police arbitraire; » mais une sorte de pudeur l'empêcha toujours » de transformer en ordre légal le système de » tyrannie qu'il avait adopté. Voyons ce qui en » résulte pour moi. Premièrement Girard (*l'im-* » *primeur*) sera obligé de déclarer qu'il se » propose d'imprimer un livre sur l'institution » des évêques, lequel formera tant de feuilles » d'impression. 2° L'impression finie, et avant » de commencer la vente, il faudra qu'il re- » mette un exemplaire au directeur de la li- » brairie. 3° Le premier venu, Tabaraud par » exemple, peut former plainte devant un tri- » bunal, et déférer le livre comme un *libelle* » *diffamatoire*, auquel cas l'édition sera saisie » en attendant jugement. Il n'est pas même » bien clair que la saisie ne puisse pas avoir » lieu, malgré le privilége de nos soixante-six

» feuilles, sous le prétexte que je remue des
» questions qui peuvent troubler la *tranquillité*
» *publique*. Ce serait bien pis, si je n'avais qu'un
» petit pamphlet de quatre cent quatre-vingts
» pages in-8° : il n'y aurait pas moyen de se ti-
» rer d'affaire. Heureux celui qui vit de ses
» revenus, qui n'éprouve d'autre besoin que
» celui de digérer et de dormir, et savoure
» toute vérité dans le pâté de Reims que nul
» n'oserait censurer en sa présence. J'ai bien
» peur que l'heureuse révolution ne se borne à
» l'échange d'un despotisme fort contre un des-
» potisme faible. Si mes craintes se réalisent,
» mon parti est pris, et je quitte la France en
» secouant la poussière de mes pieds. » Le len-
demain, il écrivait encore au même : « Je re-
» grette bien de ne pouvoir savoir, avant de
» partir, ce que tu penses du projet, qui me
» paraît renfermer la plus vexatoire, la plus
» sotte, la plus impolitique et la plus odieuse de
» toutes les lois. N'as-tu pas admiré dans le
» discours de M. de Montesquiou comme quoi
» les Français ont trop d'esprit pour avoir be-
» soin de dire ce qu'ils pensent ? Quelle ineptie
» et quelle impudence ! »

En 1815, pendant les cent jours, M. de La Mennais se réfugia en Angleterre. Jusqu'à l'âge de 27 ans, il n'avait jamais voyagé, sauf quelques semaines qu'il passa à Paris vers l'âge de 15 ans: il y avait fait de plus longs séjours dans les dernières années. Parti pour l'Angleterre au dépourvu, il y manqua de ressources, et sans l'aide de l'abbé Caron, également réfugié, avec lequel il lia connaissance, il n'aurait pu réussir à entrer comme maître d'étude dans une institution où il se présenta.

C'en est assez, je pense, pour bien marquer le point de départ et la continuité toute logique de la carrière chrétienne de M. de La Mennais, pour expliquer en lui certaines préoccupations qui choquent et le peu de ménagement de quelques sorties. Il n'a jamais vécu en effet de cette vie qui fut la nôtre, de cette atmosphère habituelle de philosophie et de révolution où plongea le siècle. Jamais la lecture de Diderot ne le mit en larmes, et ne se lia dans sa jeune tête avec des rêves de vertu; jamais les préceptes de d'Alembert sur la bienfaisance ne remplacèrent pour son cœur avide de charité l'épître divine de

saint Paul; Brissot, Roland, les Girondins, ne lui parlèrent à aucune époque comme des frères aînés et des martyrs. Ses passions profanes eurent sans doute elles-mêmes un caractère d'autrefois; il les combattit, il les balança longtemps, il les cicatrisa enfin par des croyances. Prêtre après des années d'épreuves et d'acheminement, son fameux *Essai sur l'Indifférence*, qui fit l'effet au monde d'une brusque explosion, ne fut pour lui qu'un épanchement nourri, retardé et nécessaire. L'auteur s'y place sans concessions, et aussi haut que possible, au point de vue unique de l'autorité et de la foi; c'était en effet par où il fallait ouvrir la restauration catholique. Au milieu d'imperfections nombreuses, et dont M. de La Mennais est le premier à convenir aujourd'hui, telles que des jugemens trop acerbes, d'impraticables conseils de subordination spirituelle de l'État à l'Église, et une érudition incomplète, quoique bien vaste, et arriérée en quelques parties, ce grand ouvrage constitue la base monumentale, le corps résistant d'où s'élèveront et s'élèvent déjà les travaux plus avancés de la science chrétienne. Tout ce qui est de l'ordre purement théologi-

que et moral y présente une texture de vérité absolue, une immuable consistance qui ne vieillira pas. Cette fameuse théorie de la certitude contre laquelle on s'est tant récrié, et que nous n'avons pas la prétention d'approfondir ici, n'a rien de choquant que pour l'orgueil, si on la considère sincèrement, et qu'on la sépare de quelques hardiesses tranchantes qui n'y sont pas essentielles. M. de La Mennais ne nie pas la raison de l'individu, et la certitude relative des sensations, du sentiment, et des connaissances qui s'y rapportent. Il ne dit pas le moins du monde, comme le suppose l'auteur d'ailleurs si impartial et si sagace d'une histoire de la philosophie française contemporaine : « Voilà » des personnes dignes de foi, croyez-les; cependant n'oubliez pas que ni vous, ni ces per» sonnes, n'avez la faculté de savoir certainement » quoi que ce soit. » Mais il dit : « En vous » isolant comme Descartes l'a voulu faire, en » vous dépouillant, par une supposition chi» mérique, de toutes vos connaissances acquises » pour les reconstruire ensuite plus certainement » à l'aide d'un reploiement solitaire sur vous» même, vous vous abusez; vous vous privez

» de légitimes et naturels secours; vous rom-
» pez avec la société dont vous êtes membre,
» avec la tradition dont vous êtes nourri; vous
» voulez éluder l'acte de foi qui se retrouve
» invinciblement à l'origine de la plus simple
» pensée; vous demandez à votre raison sa pro-
» pre raison qu'elle ne sait pas, vous lui deman-
» dez de se démontrer elle-même à elle-même,
» tandis qu'il ne s'agirait que d'y croire préa-
» lablement, de la laisser jouer en liberté, de
» l'appliquer avec toutes ses ressources et son
» expansion native aux vérités qui la sollici-
» tent, et dans lesquelles, bon gré mal gré, elle
» s'inquiète, pour s'y appuyer, du témoignage
» des autres, de telle sorte qu'il n'y a de véri-
» table repos pour elle et de certitude suprême,
» que lorsque sa propre opinion s'est unie au
» sentiment universel. » Or, ce sentiment universel, hors duquel il n'y a de tout-à-fait logique que le pyrrhonisme, et de sensé que l'empirisme, existe-t-il, et que dit-il? Est-il saisissable et manifeste? commença-t-il avec le commencement? s'est-il perpétué dans les âges, et savons-nous où l'interroger aujourd'hui? Ce sont des questions immenses dans les-

quelles M. de La Mennais procède par voie d'information historique et de témoignage. Les temps antérieurs à Moïse et les formes nombreuses de la gentilité, la révélation spéciale du législateur hébreu, la révélation sans limite de Jésus et l'Église romaine qui en est la permanente dépositaire, se déroulent tour à tour devant lui, et composent les pièces principales de ce merveilleux enseignement : tout le programme de la future science catholique est là. M. de La Mennais n'a fait qu'en ébaucher vigoureusement les grandes masses, et comme ce n'est pas une perfection apparente qu'il cherche, il y a des côtés de ce beau livre qu'il n'achèvera jamais. D'autres le feront; l'Orient pour cela, et l'époque pélasgique sont à mieux connaître. Mais ce qu'il y a d'incomplet dans l'exposition de l'auteur, ce qu'il y aura toujours d'inconnu dans la science historique future, n'est pas un motif, on le sent, pour que l'adhésion individuelle demeure indéfiniment suspendue. Car ce n'est pas avec une raison lucide seulement qu'il convient de se livrer à cette investigation trop variable selon les lumières; c'est avec des qualités religieuses de l'esprit et

du cœur qui soutiennent dans le chemin, le devinent aux places douteuses et en dispensent là où il ne conduit plus. Dieu aidant, il n'est pas indispensable d'avoir marché jusqu'au bout pour être arrivé, et même on ne mériterait pas d'arriver du tout, si après un certain terme on avait besoin de marcher toujours.

Le style de l'*Essai sur l'Indifférence* qui s'est épuré, affermi encore, s'il se peut, dans les deux écrits subséquens de l'auteur (*la Religion considérée dans ses rapports*, *etc.*, et les *Progrès de la Révolution*), possède au plus haut degré la beauté propre, je dirai presque la vertu inhérente au sujet; grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine, style sérieux, convaincu, pressant, s'oubliant lui-même, qui n'obéit qu'à la pensée, y mesure paroles et couleurs, ne retentit que de l'enchaînement de son objet, ne reluit que d'une chaleur intérieure et sans cesse active. Il y a nombre de chapitres qui nous semblent l'idéal de la beauté théologique telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de la *Cité de Dieu* où de l'*Histoire universelle*, mais ici plus frugale en goût que chez saint Augus-

tin, plus dilatée en doctrine que chez Bossuet. Ceux qui disent que le style de M. de La Mennais manque d'onction, n'ont pas prononcé avec lui ces belles, ces humbles prières dont il interrompt par instans et confirme sa recherche ardente; ils n'ont pas tenu compte de cette intime connaissance morale qui, sous l'austérité du précepte ou du blâme, décèle encore la tendresse secrète d'un cœur.

En étudiant la politique de M. de La Mennais, M. Ballanche a remarqué qu'elle donne la clef de celle de Fénelon, et qu'elle explique, qu'elle justifie par un développement logique évident cet ultramontanisme vaguement défini, à la fois si libéral à la cour de France et si difficilement agréé à celle de Rome. C'est un rapport de plus de M. de La Mennais avec Fénelon. Tous les deux, hommes d'avenir, prêtres selon l'esprit, sentant à leur face le souffle nouveau du catholicisme, ils ont, conformément à l'ordre de leur venue et à la tournure particulière de leur génie, exprimé diversement les mêmes vœux, les mêmes remontrances touchant la conduite temporelle des peuples. Si M. de La Mennais explique et précise

Fénelon, s'il est en ce moment l'aurore manifeste, bien que laborieuse, du jour dont Fénelon était comme l'aube blanchissante, Fénelon aussi, par ses signes précurseurs et la bienfaisance de son étoile catholique sous le despotisme de Louis XIV, garantit, absout, recommande à l'avance M. de La Mennais, et doit disposer les plus soupçonneux à le dignement comprendre. Sous la restauration comme sous Louis XIV, le dogme politique en vogue, la prétention formelle des gouvernans était la légitimité, c'est-à-dire l'inamissibilité du pouvoir en vertu de certains droits de naissance, et nonobstant toute manière d'user ou d'abuser. Cette doctrine servile, vraiment idolâtre et charnelle, avait pris corps à partir du protestantisme, anglicane avec Henri VIII et Jacques Ier, gallicane avec Louis XIV, et elle avait engendré collatéralement le dogme de la souveraineté du peuple, qui n'est qu'une réponse utile à coups de force positive et de majorité numérique. Dans le moyen âge, il n'en allait pas ainsi: la puissance spirituelle régnait; les princes, fils de l'Église, tuteurs au temporel, administraient les peuples robustes encore en

enfance; s'ils faisaient sentir trop pesamment le sceptre, au cri que poussaient les peuples, le Saint-Siége s'émouvait et portait sentence. Mais au moment où commença de se prononcer l'émancipation des peuples, le Saint-Siége devint inhabile, les princes et les sujets se montrèrent récalcitrans; ces derniers s'entendirent pour ne plus recourir à l'autre, sauf à vider bientôt leurs différends réciproques sans arbitre et dans un duel irréconciliable. Tout cela se fit par degrés, selon les temps et les pays; il y eut chez nous une ère transitoire qui eut sa splendeur sous Louis XIV, sa mourante lueur sous la restauration, et durant laquelle, tout en reconnaissant la puissance spirituelle, en lui rendant hommage en mille points, en se signant *ses fils aînés*, on se posa en face d'elle comme pouvoir indépendant, à jamais légitime de père en fils sur la terre. La plupart des théologiens prêtèrent leurs subtilités à ce système bâtard; quelques autres par ressouvenir du passé, deux ou trois par sentiment d'avenir, s'élevèrent pour le combattre; tels Fénelon et M. de La Mennais. Je m'attache à celui-ci. La difficulté pour lui était grande:

il comprit assez vite, dans son essor progressif, qu'après une révolution comme la nôtre, l'émancipation des peuples était signifiée hautement, et que la paternité tutélaire des Boniface VIII et des Grégoire VII ne pouvait se rétablir, même en supposant acquise la docilité des rois. Il sentit que dans l'âge futur régénéré l'union de l'ordre de justice et de vérité avec l'ordre matériel n'aurait plus lieu que par un mode libre et nouveau, convenable à la virilité des peuples; il avait hâte d'ailleurs de voir tomber ces liens adultères qui, enchaînant un timide ou cupide clergé à un pouvoir enivré de lui-même, retardaient l'éducation spirituelle si arriérée et le ravivement du christianisme. Mais, ayant en face de lui un pouvoir temporel qui se disait à tout propos très-chrétien, et un parti libéral, révolutionnaire, à qui il supposait au contraire des intentions très anti-chrétiennes, il n'eut d'autre marche à suivre que d'opposer d'un côté aux champions de la souveraineté du peuple *quand même* la souveraineté de l'ordre d'esprit et de justice, et, d'un autre côté, de parler aux défenseurs soi-disant chrétiens de l'obéissance

passive le langage catholique sur l'amissibilité des pouvoirs et la suprématie d'une seule loi. Mais, on le sent, la position restait toujours un peu fausse : s'il était victorieux séparément contre les légitimistes purs et les purs disciples du contrat social, on avait droit de lui demander, à lui, où il plaçait le siége de cette loi suprême, et, comme c'était à Rome, on pouvait lui demander encore par quel mode efficace il la faisait intervenir dans le temporel; car alors elle intervenait nécessairement, le roi de France étant le fils aîné de l'Église et la confusion des deux ordres s'accroissant de jour en jour par les efforts de sa piété égarée. M. de La Mennais ne prétendait certes pas que le temps des dépositions de rois dût revenir, et s'il citait la bulle de Boniface VIII, c'était comme *memento* du dogme à des absolutistes qui se disaient chrétiens; toujours y avait-il quelque difficulté alors à embrasser, je ne dis pas la droiture, mais le fond et le but de sa tendance politique. La révolution de juillet, en brisant, du moins en droit, le système insoluble de la restauration, a permis à M. de La Mennais de se produire enfin politiquement dans une

pleine lumière : après sa mémorable série dans l'*Avenir* sur la réorganisation catholique et sociale, il n'est plus possible à un lecteur de sens et de bonne foi de garder l'ombre d'un doute aujourd'hui. Je trouve dans son livre des *Progrès de la Révolution* ces lignes écrites en 1829 et dont il est piquant de se souvenir : « Les » ministres, depuis quatorze ans, n'ont eu à » tâche que de fixer ce qui existait, quel qu'il » fût, en résistant aux exigences des libéraux » et des royalistes. Un *statu quo* universel a » été toute leur politique. Ils semblent avoir » ignoré que le monde aujourd'hui est travaillé » de l'insurmontable besoin d'un ordre nouveau » qu'il s'efforce de réaliser sans le connaître ; » qu'on n'arrête point le mouvement progressif » de la société, qu'on le dirige tout au plus, » et que dès-lors il faut, sous peine de mort, » que le gouvernement se décide entre les » principes qui s'excluent. Les systèmes mi» toyens n'ont d'autre effet que de tourner » contre lui tout ce qui dans l'État est doué » de quelque action..... Trouverait-on, quelle » que soit d'ailleurs la nature de ses opinions, » un homme, un seul homme qui veuille ce

» qui est, et ne veuille que ce qui est? jamais » au contraire on n'aspira avec une si vive » ardeur à un nouvel ordre de choses : tout le » monde l'appelle, c'est-à-dire appelle sans se » l'avouer et s'en rendre compte, une révolu- » tion.... Oui, elle viendra, parce qu'il faut que » les peuples soient tout ensemble instruits » et châtiés; parce qu'elle est indispensable » selon les lois générales de la Providence » pour préparer une vraie régénération sociale. » La France n'en sera pas l'unique théâtre; » elle s'étendra partout où domine le libéra- » lisme, soit comme doctrine, soit comme » sentiment, et sous cette dernière forme il » est universel. Mais après la crise dont nous » approchons, on ne remontera pas immé- » diatement à l'état chrétien. Le despotisme et » l'anarchie continueront long-temps encore » de se disputer l'empire, et la société restera » soumise à l'influence de ces deux forces éga- » lement aveugles, également funestes, jus- » qu'à ce que d'une part elles aient achevé la » destruction de tout ce que le temps, les pas- » sions, l'erreur ont altéré au point de n'être » plus qu'un obstacle au renouvellement né-

» cessaire; et, de l'autre, que les vérités d'où
» dépend le salut du monde aient pénétré dans
» les esprits et disposé toutes choses pour la fin
» voulue de Dieu. »

Vers le même temps où l'esprit de M. de La Mennais acceptait si largement l'union du catholicisme avec l'état par la liberté, il tendait aussi à se déployer dans l'ordre de science et à le remettre en harmonie avec la foi. Pendant les intervalles de la controverse vigoureuse à laquelle on l'aurait cru tout employé, serein et libre, retiré de ce monde politique actif où *le Conservateur* l'avait vu un instant mêlé et d'où tant d'intrigues hideuses l'avaient fait fuir, entouré de quelques pieux disciples, sous les chênes druidiques de la Chesnaye, seul débris d'une fortune en ruines, il composait les premières parties d'un grand ouvrage de philosophie religieuse qui n'est pas fini, mais qui promet d'embrasser par une méthode toute rationnelle l'ordre entier des connaissances humaines, à partir de la plus simple notion de l'être : le but dernier de l'auteur, dans cette conception encyclopédique, est de rejoindre d'aussi près que possible les vérités primor-

diales d'ailleurs imposées, et de prouver à l'orgueilleuse raison elle-même qu'en poussant avec ses seules ressources, elle n'a rien de mieux à faire que d'y aboutir. La logique la plus exacte jointe à un fonds d'orthodoxie rigoureuse s'y fraie une place entre Saint-Martin et Baader. Nous avons été assez favorisé pour entendre durant plusieurs jours de suite les premiers développemens de cette forte recherche : ce n'était pas à la Chesnaye, mais plus récemment à Juilly, dans une de ces anciennes chambres d'oratoriens, où bien des hôtes s'étaient assis sans doute depuis Malebranche jusqu'à Fouché; je ne me souvenais que de Malebranche. Pendant que lisait l'auteur, bien souvent distrait des paroles, n'écoutant que sa voix, occupé à son accent insolite et à sa face qui s'éclairait du dedans, j'ai subi sur l'intimité de son être des révélations d'âme à âme qui m'ont fait voir clair en une bien pure essence. Si quelques enchaînemens du livre me sont ainsi échappés, j'y ai gagné d'emporter avec moi le plus vif de l'homme.

Entre les disciples les plus chers de M. de La Mennais, il en est deux surtout dont la des-

Nulle ressource, même pour le fort, n'est de trop en de tels momens; ce qu'il y a de plus haut, et ce qu'il y a de plus humble; composer la Théodicée, et lire son bréviaire.—M. de La Mennais n'a rien écrit en fait de pure imagination ou de poésie que de petits fragmens, des espèces d'Hymnes ou de Proses, qui sommeillent dans ses papiers. L'un de ces morceaux est, je crois, sur la *Lune*. En voici un autre qu'il composa durant une insomnie la veille de la Toussaint: nous ne pouvons mieux finir.

LES MORTS.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du Temps; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils? qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards: le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs,

ses richesses, ses voluptés ; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? qui nous le dira? *Heureux*, *etc.*, *etc.*

Semblable à un rayon d'en haut, une Croix dans le lointain apparaissait pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils? etc., etc.

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide? Nous ne le savons pas, nul ne le sait, et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? qui nous le dira? *Heureux*, *etc.*, *etc.*

Il y en avait aussi qui semblaient dans un recueillement profond écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? etc., etc.

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête; on compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils? etc., etc.

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur ; l'an-

goisse soulevait leur poitrine, et comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? etc., etc.

Des lieux inconnus, où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit: *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur; Seigneur, écoutez mes gémissemens, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense!*

Et l'autre : *Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire!*

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous? qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

